

ZEITSCHRIFT
FÜR
ÄGYPTISCHE SPRACHE
UND
ALTERTHUMSKUNDE

HERAUSGEGEBEN

VON

C. R. LEPSIUS
ZU BERLIN

UNTER MITWIRKUNG

DER HERREN H. BRUGSCH, AD. ERMAN UND L. STERN.

EINUNDZWANZIGSTER JAHRGANG

1883



LEIPZIG
J. C. HINRICHS'SCHE BUCHHANDLUNG.

Inhalt.

	Seite
Lettre à M. le professeur Maspero sur la vocalisation des noms égyptiens, par E. Naville	1—11
Die Ceremonie des Lichtanzündens, von J. Dümichen. (Mit 2 Tafeln)	11—15
Die XXII. manethonische Dynastie, von I. Stern	15—26
Un chapitre de la chronique solaire, par E. Lefébure	27—33
Ein Fund thebanischer Ostraka, von A. Wiedemann	33—35
Hör; status constructus Hār, von Gr. Schack	36
Die tonlosen Formen in der ägyptischen Sprache, von A. Erman	37—40
Über die Lage von Pithom (Sukkoth) und Raëmses (Heroonpolis), von R. Lepsius	41—53
Die Bentreschstele, von A. Erman	54—60
Die Söhne Ramses III., von A. Erman	60—61
Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire, par G. Maspero. (Suite)	62—79
Historisch-philologische Analekten, von J. Krall	79—84
Der ägyptische Feldzug des Assur-bani-pal, von P. Haupt	85—88
Die ägyptischen Beschwörungen des großen Pariser Zauberpapyrus, von A. Erman. (Mit 3 Tafeln)	89—109
Réponse à la lettre de M. Edouard Naville, par G. Maspero	110—123
Zum Funde von Dêr el bahari, von A. Wiedemann	123—126
Varia, par K. Piehl	127—135
Gesios und Isidoros, von G. Steindorff	137—158
Ägyptische Eigennamen in griechischen Texten, von U. Wilcken	159—166
Erschienene Schriften	S. 40. 88. 136. 166. 167



EGYPTOLOGY
ARCHIVE

WWW.EGYPTOLOGYARCHIVE.COM

Zeitschrift
für
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde
herausgegeben
von R. Lepsius
unter Mitwirkung der Herren H. Brugsch, Ad. Erman und L. Stern.

Einundzwanzigster Jahrg. 1883. Erstes Heft.

I n h a l t:

Lettre à M. le professeur Maspero sur la vocalisation des noms égyptiens, par E. Naville. — Die Ceremonie des Lichtanzündens, von J. Dümichen. (Mit 2 Tafeln). — Die XXII. manethonische Dynastie, von L. Stern. — Un chapitre de la chronique solaire, par E. Lefébure. — Ein Fund thebanischer Ostraka, von A. Wiedemann. —  Hör; status constructus Hār, von Gr. Schack. — Die tonlosen Formen in der ägyptischen Sprache, von A. Erman. — Erschienene Schriften.

**Lettre à M. le professeur Maspero sur la vocalisation des
noms égyptiens.**

Par

Edouard Naville.

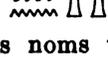
Monsieur et très-honoré confrère,

Vous n'avez pas oublié nos conversations de l'hiver dernier à Mohammeriah. Vous vous êtes rappelé que tandis que les ouvriers cherchaient l'ouverture de la petite pyramide d'El Kullah, nous avons souvent discuté la vocalisation des noms égyptiens que vous avez adoptée dans vos travaux récents. J'ai le regret de dire qu'aujourd'hui encore je ne suis pas persuadé, et je me range au nombre de ces personnes qui considèrent votre système de transcription sinon comme capricieux, du moins comme présentant encore trop d'arbitraire.

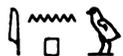
Il y a un point cependant sur lequel nous sommes tombés d'accord, c'est l'intention de porter ce sujet devant le tribunal de nos confrères, et de les nantir de nos arguments dans les deux sens. Vous avez pris les devants, et j'en suis bien aise, car quoique vous n'ayez pas fait un traité sur la matière comme vous le dites vous même, vous avez cependant touché à plusieurs questions capitales qu'il importe d'examiner avec soin, et qui empêcheront la discussion de s'égarer.

Et d'abord examinons la lettre  que vous transcrivez ou plutôt que vous vocalisez par *î* à la fin des mots, ce qui donne à la plupart des pharaons des noms finissant par *ri*. Votre raisonnement, soit dans l'article de la Zeitschrift, soit déjà dans le mémoire sur la stèle de Boulaq que vous avez présenté au Congrès de Florence, est celui-ci: en copte comme en grec la lettre correspondant à l'  final est un π ; or la prononciation *î* de l' η sous les Ptolémées est un fait indiscutable. Déjà même à partir de la XII^e dynastie la valeur *î* de l'  est bien établie. Si donc nous transcrivons par *ri* tous les noms finissant par le nom du dieu  [⊙], nous aurons ainsi la prononciation des contemporains de Manéthon, c'est à dire telle qu'elle était à une époque déterminée.

Je commence par où vous finissez, par les transcriptions grecques des noms égyptiens. Sur ce point, il me semble que vous passez sous silence deux considérations qui me paraissent d'une grande importance. Quand un Grec transcrivait un nom égyptien, il faisait d'un mot invariable un mot susceptible de flexions. Il fallait que la forme grecque du nom pût se décliner, et par conséquent qu'elle eût une terminaison non égyptienne mais grecque, qui lui permit de subir les divers changements qui constituent les cas, chose absolument inconnue en égyptien. Quelle que fût la lettre finale du nom, il fallait, qu'on me passe l'expression, l'habiller à la grecque. Or les terminaisons grecques par excellence pour les noms masculins sont les finales en $\eta\varsigma$, $\iota\varsigma$ et $\omicron\varsigma$. Qu'on prenne les listes royales, ou celles qui ont été faites d'après les papyrus, et l'on verra à quel point ces trois finales, surtout les deux premières $\eta\varsigma$ et $\iota\varsigma$ prédominent sur toutes les autres, quelles que soient du reste les lettres égyptiennes auxquelles on les a adaptées. Les exemples abondent de mots égyptiens terminés par des consonnes qu'il eût été impossible de décliner, et qu'on a grecisés par l'addition de l'une de ces terminaisons.

	Ρατοΐσις
	Ἄρποχράτης
	Σῶδις
	Σοῦχος
	Σεσόρτασις
	Σέσουχισ
	Μένδης

De même pour les noms terminés par des voyelles qui n'étaient pas des finales grecques:

	*Ανουβις
	Ραμέσσης
	*Ονχισ
	*Επαφος



EGYPTOLOGY
ARCHIVE

WWW.EGYPTOLOGYARCHIVE.COM

Il est donc à mon sens très-hasardé de vouloir retrouver la prononciation d'une lettre égyptienne d'après la transcription grecque non du commencement ou du milieu d'un mot, mais de la finale, c'est à dire de la partie à laquelle il fallait absolument donner une tournure conforme aux lois de la langue grecque.

En outre la plupart de ces transcriptions ont été faites dans le grec de la κοινή διάλεκτος, c'est à dire dans un langage très voisin du dialecte ionien, dans lequel à une époque déjà fort reculée, l'*ā* long, l'*ā* étymologique qui s'est maintenu chez les Doriens et souvent aussi dans le latin, cet *ā* a été remplacé par un *η*. Quel est l'helléniste qui affirmerait qu'Hérodote prononçait l'*η* *î*, et que pour lui déjà le roi que nous avons toujours appelé *Menes* ou *Mena* était le roi *Minis* ou *Mini*? Et non seulement chez Hérodote, mais dans le grec tel qu'on le parlait en Orient, l'équivalent habituel de l'*ā*, surtout à la fin des mots, est un *η*. A cet égard, il est fort instructif d'étudier les transcriptions d'autres langues que l'égyptien, en particulier celles de l'ancien perse. L'Hellène n'était pas différent en Perse de ce qu'il était en Egypte; les exigences de sa langue étaient les mêmes, dans un pays comme dans l'autre; partout il cherchait à donner aux noms étrangers un son qui ne jurât pas trop avec ceux auxquels il était habitué. M. Spiegel me paraît être dans le vrai lorsque parlant de la manière dont les noms perses sont rendus en grec, il fait la remarque suivante: „la transcription des voyelles en grec me paraît peu sûre. En particulier, il ne faut tenir aucun compte des finales, car souvent les Grecs les ont abrégées, ou ils ont ajouté des lettres, ou bien ils y ont adapté des terminaisons grecques“¹⁾. Il n'est pas nécessaire de citer beaucoup d'exemples. Voici quelques finales en *ā*:

<i>Tigrā</i>	Τίγρης	
<i>Khsatrapāvā</i>	Σατραπης	
<i>Khsayārsa</i>	Ξέρξης	
<i>Artakhsatrā</i>	Ἀρταξέρξης	
<i>Auramazdā</i>	Ἐρομάσθης	

Ces exemples me paraissent assez concluants; il serait aisé d'en ajouter d'autres, en particulier des mots où l'*ā* est devenu un *ε* ou un *η* quoiqu'il fût placé au commencement ou au milieu du mot.

<i>Māda</i>	Μηδία
<i>Parsa</i>	Πέρσις
<i>Indafrāna</i>	Ἰνταφέρνης

Essayons maintenant de vocaliser d'après le principe que vous adoptez pour les mots égyptiens. Les raisons qui vous font transcrire par *î* sont absolument les mêmes pour la lettre *ā* de l'ancien perse; vous devez donc vocaliser *Tigri*, *Khsayarsi*, *Artakhsitri*, *Auramazdi*, *Indafrini*, *Midi*, la Médie, et *Pirsi*, la Perse, comme vous lisez le roi *Mini*. Je suis convaincu que si l'on recherchait ailleurs, on pourrait trouver encore d'autres preuves que dans leurs transcriptions les Grecs ont obéi bien plu-

¹⁾ Spiegel, die altpersischen Keilinschriften. 2te Aufl. p. 162.

tôt aux lois de leur langue et aux exigences de leur oreille qu'au désir de reproduire le plus exactement possible le mot étranger. Le latin paraît faire exception pour les finales en ης, mais en revanche on trouve

Μασσανάσσης	<i>Massinissa</i>
Γολόσσης	<i>Gulussa.</i>

Je reviens à l'Égypte et à lettre 𓂏 . Vous admettez que cette lettre, quoique ayant le son *i* dans la finale, s'est pourtant prononcée *a* au commencement et au milieu des mots, et vous en donnez comme preuve le mot Ἀμονρασωνθήρ $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$. Permettez-moi de vous faire observer que ce mot est un argument décisif en faveur de la prononciation Ammon *Rá*. $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ n'est point un seul mot, ce sont trois mots parfaitement distincts et indépendants en égyptien, le nom du dieu et l'un de ses titres; la même inscription peut parler d' $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ ou d' $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ indifféremment. Les Grecs ont préféré répéter toute l'expression comme ils l'entendaient; ils n'ont pas séparé le nom d'Ammon *Rà* de son titre, ils en ont fait un seul mot. Il en est résulté que ce nom d'Ammon *Rà* est resté avec sa forme et sa prononciation égyptienne sans qu'on ait eu à lui adapter une terminaison grecque. C'est comme lorsque nous disons *Achmed-Effendi* ou *Arabi-pacha*. Parceque nous ne traduisons pas ces deux titres, que nous les laissons tels quels, cela ne veut pas dire qu'en arabe les dernières syllabes des mots *Achmed* et *Arabi* se trouvent au milieu d'un mot et doivent être considérées comme telles. Supposons que les Grecs eussent traduit $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, le nom d'Ammon restant isolé, l'on aurait supprimé le 𓂏 et l'on aurait transcrit Ἀμμων. Si $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$ s'est prononcé *Amon Rā suten neteru*, il n'y a aucune raison pour que dans une phrase analogue $\text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏} \text{𓂏}$, ne se soit pas prononcé aussi *Rá*. Non, 𓂏 a bien été partout *Rá*, au commencement, au milieu et à la fin, et les noms des pharaons ne finissaient pas en *ri*.

Si cette preuve n'est pas suffisante, passons à l'hébreu. Nous connaissons dans la Bible trois noms dans lesquels se trouve la syllabe égyptienne $\text{𓂏} \text{𓂏}$, ce sont ceux de Ramsès, Potiphéra, et Hophra; qu'on prenne l'un ou l'autre, Ramsès ou Hophra, au commencement comme à la fin, $\text{𓂏} \text{𓂏}$ est transcrit par רָ c'est à dire par un *a* avec une aspiration indiquée par l'x. En vérité je ne saurais pas admettre que dans les trois cas on ait mis un *a* long pour représenter une lettre qui devait être prononcée *a* dans Ramsès, et *i* dans Potipheri et Hophri. En hébreu la nécessité de la déclinaison n'existait pas, et la finale est restée ce qu'elle était en égyptien *rá* רָ.

Pour justifier la vocalisation *i*, vous ajoutez: „quant à la prononciation *i* de l'η en Égypte dès l'époque ptolémaïque, je ne pense pas qu'on la conteste“. Cette affirmation aussi catégorique n'est-elle pas un peu risquée? Que deviennent alors tous les noms propres de la traduction des Septante? Voilà certes une oeuvre qui date des Ptolémées, dans laquelle se trouvent des transcriptions par centaines, et où habituellement l'η correspond au son *é* .. ou .. A vous entendre, les traducteurs des livres hébreux prononçaient Ραχὴλ *Rachil*, Μανασσῆ *Manassi*, Ἰσραηλίτης *Israelitis*, Ρουβὴν *Roubin*, Σίμ *Sim*, Ἱερουσαλὴμ *Jerusalim*, etc. Je ne suppose pas que vous alliez jusque là; mais vous conviendrez que cela constitue une exception grave à la règle sur laquelle vous vous appuyez. Et en copte?



EGYPTOLOGY

ARCHIVE

WWW.EGYPTOLOGYARCHIVE.COM

Peut-on dire que l'η s'est prononcé î? je ne le pense pas; je crois avec M^r Stern que cette voyelle s'est prononcée é ou œ, et qu'elle est une déviation de l'ancien son a. Cette déviation se continuant nous amène non pas à un i mais à un e, l'η est un e allongé, et non pas un i. La même déviation s'est produite dans bien d'autres langues, et nous en avons un exemple frappant dans la nôtre; *facere* est devenu *faire*, *mater* *mère*, *civitas* *cité*. Du latin au français la distance n'est guère plus grande que de l'égyptien au copte. Je crois qu'ici les égyptologues ne se sont pas toujours placés à un point de vue exact. On cherche trop à retrouver tels quels en copte les mots et les formes de l'ancien égyptien. Il semble que le copte ne soit qu'une transcription en lettres grecques de la langue des pharaons, et l'on passe trop facilement sur ce qui sépare ces idiomes, et sur les modifications graves qui ont signalé la transition de l'une à l'autre. En réalité, jugeant la question comme nous le ferions pour des langues européennes, le copte est une langue différente de l'égyptien; les formes verbales ne sont plus les mêmes, l'écriture a été changée, le système des voyelles est tout autre. Le copte renferme un nombre considérable de mots, même de prépositions et de particules, totalement étrangers à la langue ancienne. En voilà certes assez pour séparer une langue d'une autre. L'italien, le français ou l'espagnol ne sont pas plus séparés du latin, et nous devons rechercher l'ancien égyptien dans le copte comme nous rechercherions le latin dans l'une de ces langues vivantes. Ce n'est pas une raison parceque nous disons *cité* pour que les anciens aient dit *civitas*, ce n'est pas non plus une raison parceque les coptes ont dit Ρη *Ré* pour que les anciens n'aient pas dit *Rá*.

Voyez combien souvent le son á a pour correspondant un e, surtout lorsqu'il est suivi d'une aspirée. Je reviens aux Septante dont les transcriptions sont fort intéressantes, parceque les traducteurs ont presque toujours laissé aux noms propres une forme invariable, et qu'ils ne les ont pas grecisés par une terminaison. S'agit-il d'une finale en *ah* η, c'est-à-dire de l'a suivi d'une aspirée douce, le grec laisse l'a

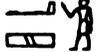
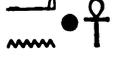
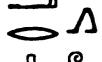
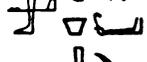
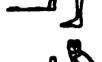
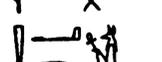
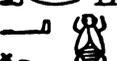
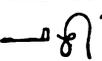
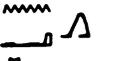
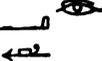
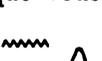
ⲡⲉⲛⲉ	Δεβώρα
ⲡⲉⲛⲁ	Βαλλά
ⲡⲉⲛⲉ	Γεμόρρα

Mais lorsque l'á est suivi d'une aspiration forte, le η, l'une de ces gutturales sémitiques inconnues aux Grecs, on voit alors à quel point ces sons répugnaient à leur gosier, par la gaucherie qu'ils mettent à les transcrire; cette finale η, le *ach* allemand, est rendue par un ε; cela faisait des noms qui finissaient d'une manière abrupte et heurtée.

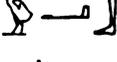
ⲡⲉ	Nōε
ⲡⲉⲛⲉ	Μανωέ
ⲡⲉⲛⲉ	Καρηέ
ⲡⲉⲛⲉ	Ζαρέ
ⲡⲉⲛⲉ	Φακεέ
ⲡⲉⲛⲉ	Κορέ
ⲡⲉⲛⲉ	Ζεβεέ
ⲡⲉⲛⲉ	Ὠσηέ

ou même avec un ς

L'κ, dites-vous, répond en copte à l'hiéroglyphe . Cela est vrai dans un grand nombre de mots, mais combien aussi où l' a été transcrit par α, οτ ou ω.

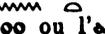
	ωϣ
	ωϣμ
	ωπρ
	ωλ
	ωβε
	οτθε
	οτωμ
	κασϣ
	οορ
	κασαλ βρϣ
	αγ
	αοτω
	αϣ dans ταϣε
	κσ avec κκσ
	κσ optatif
	κσ κσσ
	οτα

Plusieurs de ceux que vous citez ont une forme en κ et une en α¹):

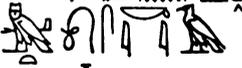
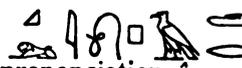
	κσ	κκτ	κκσ
	οταδ	οταδδ	οττδ

et quand même il n'y aurait pas de forme en α et que l'κ correspondrait seul à l' de l'ancien mot, cela n'entraînerait pas une prononciation é; car la modification du son é se continuant, l'κ devient εε ou ε.

οττδ	οττδδ	οττδ	ακκ	ακκ
κκτ	κκστ	κκ	κκτ	ε̄κπτ

¹) Quant au mot   κσκσ, κσκσ, il y a eu transposition de la voyelle et le  se retrouve dans l'οο ou l'αα du copte, et non dans la terminaison ε ou ι.

Ainsi ce qui est résulté de cette atténuation graduelle du son *d*, c'est le son *e*; ce n'est pas l'*i* que je ne saurais où placer. Parce que les Grecs ont dans certains cas prononcé l'*η* *i*, on ne peut pas conclure de là que les coptes ont eu la même prononciation, cela me paraît aller à l'encontre de l'origine et de l'étymologie des mots cités plus haut.

Un dernier argument: si $\text{—} \square = \kappa = i$, nous devons retrouver la même équation en sens inverse. Si les Grecs ont prononcé *i* l'*η* final, et que le correspondant de cet *i* soit l' $\text{—} \square$, dans les rares mots grecs transcrits en égyptien, nous devons retrouver l' $\text{—} \square$ pour l'*i* final Βερενική *Bereniki*, Ἀρσινόη *Arsinoi*. Il n'en est point ainsi, Βερενική s'écrit  et Ἀρσινόη . Le correspondant de l'*η* c'est l' qui souvent répond à l'*ω*, , Μοσχίων, et aux deux *a* de Κλεοπάτρα . Je ne pense pas qu'il faille admettre aussi pour l' la prononciation *i*.

Reprenons maintenant en détail quelques-unes de vos transcriptions, mais auparavant j'ai une remarque à faire.

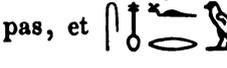
Plusieurs mots égyptiens à trois consonnes, en particulier ceux dont la dernière lettre est un  ont perdu en copte cette lettre finale qui a été remplacée par un *e* ou un *i*; il en est résulté dans la première syllabe un allongement qui n'existait pas dans l'ancienne langue; ainsi:

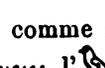
	ποττε ποτ†
	ϣωπε ϣωπι ϣωοπ ϣωπ
	μητε μη†
	κωτε κω† κατ κοτ
	κοττε à côté de κοτρι

on pourrait y ajouter les deux mots suivants commençant par une voyelle:

	Ούσι dans Ούσιμάρης
	ωπε

Evidemment les anciens n'ont pas dit ϣωπερ. Cette prononciation répondrait à une orthographe  ou  que nous n'avons jamais rencontrée. Nous pouvons peut être retrouver l'origine de cet *ω*, non dans l'égyptien, mais dans le grec.

Dans un nom comme , ce qui devait frapper un Grec dont l'oreille était attentive aux voyelles, c'était l'*e* très bref au commencement du mot, et l' de la fin, c'étaient ces deux sons qui donnaient au mot sa physionomie. S'agissait-il de mettre une terminaison grecque à la finale , impossible de l'adapter à cette lettre , aussi fallait-il rejeter cette voyelle sur une syllabe précédente avant l'*r* ; le son  ne se perdait pas, et  devenait Σήφουρις, l'*η* provenant de la chute

de l' . Je crois comme vous que la forme complète du nom d' *Ἀμένωφης* est  comme nous avons . Il s'est passé la même chose que pour le nom de *Σήφουρις*; l'  final a été rejeté en arrière après le  de ; l'o¹⁾ a été allongé par le fait de la chute de τ, et cela a donné *Ἀμένωφης* transcription parfaitement régulière de .

Il y aurait une étude intéressante à faire sur la chute fréquente, au moins dans l'écriture, si non dans la prononciation, de la lettre , @, à la fin des mots. En voici un exemple curieux, c'est le nom d' . Les variantes du Livre des Morts nous donnent  (Londres 9900),  (Paris Neb-Qed),  (Paris III, 1),  (Leps. Königsbuch), *Unneferu*. Je ne m'arrête pas à la nature grammaticale de cette voyelle, en particulier à la question de savoir si c'est un pluriel. Cet  ayant son importance pour la prononciation du mot n'a pas été perdu; il a été rejeté en arrière cette fois entre la première et la seconde consonne, et nous avons les transcriptions **Ονοφρις* et **Ονωφρις*, de même pour  ou  (Königsb.), *Σεβεκνόφρις*. Et ce qui prouve bien que l'  n'est pas une voyelle radicale de , c'est que lorsque nous trouvons ce mot au singulier, sans cet  final, comme dans , la transcription est *Νεφερχέρης* et non *Νοφερχέρης* ou *Νοφριχέρης*. Le mot  se prononçait donc *nefer*, et  *neferu*. La reine  *Raneferu* se serait appelée en grec *Ρανόφρις* ou *Ρανώφρις*. Si donc nous voulons parler de la reine , enterrée à Deir el Bahari, appelons-la comme les Egyptiens *neferu*, ou comme les Grecs *Nofris*, mais non pas *Nofriou*, parce qu'à mon sens, ce n'est ni de l'égyptien ni du grec; c'est une orthographe hybride qui n'a pas de raison d'être.

De même pour le roi *Βίνωφρις*; à lire ce nom, il y a une probabilité qu'en égyptien il doit se terminer par , et en effet, tandis que la liste d'Abydos l'écrit , dans celle de Sakkarah nous trouvons . Je suis loin de vouloir poser ici une règle absolue. Rien n'est plus capricieux que la vocalisation des noms étrangers, surtout dans la bouche du peuple. Le vulgaire ne s'inquiète pas des principes et des lois de la philologie, et d'ailleurs combien de causes qui influent sur la transcription et qui la font dévier des lois de la grammaire. C'est bien ici que l'analogie, cette cause si puissante de modification, doit se faire sentir plus que partout ailleurs. Telle terminaison est devenue familière et s'adapte indifféremment à tous les mots, qu'elle soit motivée ou non. Là deux racines différentes sont transcrites de même parce qu'elles ont une assonance dont on a pris l'habitude. Le roi Perse *Khshayarsá* s'appellera en grec *Ξέρξης*; après lui son successeur s'appellera *Ἀρταξέρξης* quoique l'original *Artakhsatrá* soit formé d'une manière toute différente. Il faut, comme vous le dites fort bien, examiner chaque cas en particulier et ne pas trop vouloir consulter la logique. Il y a cependant certains phénomènes qui sans être assez fréquents pour constituer une loi, se retrouvent assez souvent pour créer au moins une probabilité. De ce nombre est celui que je viens d'indiquer, c'est que l'o, l'w ou l'ev d'un nom grec

1) Il est inutile d'insister sur l'équivalence d'  et o dans beaucoup de noms tels que  **Οννος* et  **Ονωφρις*.

indique souvent une finale égyptienne en . J'aurais pu en citer d'autres exemples:   *Mentu* ou *Mentu* donne des noms en $\mu\omega\nu\theta\epsilon\iota\varsigma$ ou $\mu\omega\nu\theta\eta\varsigma$  en $\chi\omega\nu\sigma\iota\varsigma$ ou $\chi\omega\nu\sigma\eta\varsigma$;  fait *Ἄνουβις*; et ceci m'amène à une transcription importante, celle de la racine  que vous lisez *môs* dans *Ahmôs*, *Touthmôs*, etc.

Nous connaissons le mot  qui veut dire *l'enfant*; ce mot, ainsi que l'a établi M^r Lauth, est l'origine du nom de *Moïse*, Μωϋσῆς si c'est dans l'égyptien qu'il faut la chercher. Voyons maintenant les composés et d'abord . En étudiant à Liverpool le papyrus funéraire dit papyrus Mayer C., j'ai trouvé que le défunt s'appelait  ou , *Aahmes* ou *Aahmesu* Ἄμωσις . Supposons maintenant la chute de l'  qui est tombé peut-être de l'écriture avant de tomber de la prononciation, et l'on aura pour transcription Ἄμωσις tandis que celle d'*Aahmesu* serait Ἄμωσις . Nous aurons de même  et  (Lieblein, Dict.),  et ,  et . Dans le nom de , par le fait de la reduplication de l' , l'accent a dû changer; il a dû se porter sur *mes*; la finale  étant plus ou moins muette est tombée, et a été remplacée par la finale grecque habituelle en $\eta\varsigma$, ce qui donne Ραμέσσης , tandis que  ou  devraient être transcrits Ράμωσις ou Ράμασις .

Je dois convenir qu'il y a un exemple qui m'embarrasse, c'est celui de . Je n'ai pour ce qui me concerne jamais trouvé  qui devrait correspondre à Τούθμωσις . Je crois qu'il y a ici l'un de ces cas d'analogie qui se présentent fréquemment; on avait transcrit Ἄμωσις , on a transcrit de même Τούθμωσις que motivait aussi l'assonance avec le nom précédent Ἀμένωφις . Jusqu'à ce que j'aie trouvé , je ne vois pas d'autre explication à donner.

Il résulte de ce qui vient d'être dit que je ne transcrirais pas  $\chi\epsilon\pi\epsilon\tau$ ou $\chi\epsilon\pi\epsilon\tau\upsilon$ par *Khopri*. Chose curieuse, nous avons l'équivalent grec de  ou  dans un mot cité par Suidas comme incorrect, $\text{Νεφέρωφρις ὄνομα οὐκ εὐγράμματον}$ (Parthey sub voce). Sous les Ptolémées déjà, le  du verbe  est devenu un  dont l'équivalent est un σ (Ἀρσαφής). σωφρις est donc la transcription régulière de  ou  et le nom entier serait . Si d'après ce que dit Suidas, il y a une correction à faire, il faut lire Νεφέρωφρις qui serait l'équivalent de .

Le verbe  a subi une autre modification; outre le changement du  en , l'  final est tombé et le mot est réduit à  dont la transcription grecque est $\sigma\phi$, $\sigma\alpha\phi$, $\sigma\omega\phi$ que nous retrouvons dans Μίσαφρις . Rien d'étonnant à ce que l'  ait disparu devant le σ . Nous avons ainsi la transcription du prénom de Touthmosis III *Men- $\chi\epsilon\pi\epsilon\tau$ -ra* Μίσαφρις . Cette transcription devait exister, car ce prénom se rencontre si souvent sur des scarabées et d'autres monuments que les Grecs devaient certainement l'avoir adapté à leur langue. Pline l'a abrégé tout en conservant mieux les voyelles, et en a fait *Mespheres* ou *Mesphres*¹⁾, dont il dit qu'il éleva

¹⁾ M^r Lauth (Chron. p. 155) a bien reconnu Touthmosis III dans *Mesphres*, mais il considère ce nom comme venant de  qui, je crois, n'a jamais été trouvé. Si Μίσαφρις , *Mesphres*, est l'équivalent de , il est naturel de conclure que Μεσφραγμούθω

les deux obélisques qui se trouvent devant le temple de César à Alexandrie. Les inscriptions de ces deux obélisques, connues sous le nom d'aiguilles de Cléopâtre, nous apprennent que c'est bien à Héliopolis et par *Men-χeper-ra* qu'ils ont d'abord été dressés.

Le nom de *Μίσαφρις* nous enseigne qu'il faut lire *Men-χeper-ra* et non *Ra men χeper*; c'est souvent en quoi les mots grecs nous sont utiles, c'est lorsqu'ils nous montrent l'ordre dans lequel doivent être lus les mots égyptiens; ainsi *Ούσιμάρης* nous indique qu'il faut lire *User ma ra*. Je n'hésite pas à conserver la lecture *User* et non *Usir*; le mot , une rame, est resté en copte *ⲟⲩⲡⲣ* *kocep*, et l'*i* d'*Ούσι* provient de la chute du . Je crois avoir retrouvé le mot  dans un autre nom *Ραίωσις* que Goar lit *Ράνωσις*,  *Ra n user*, et non *User n ra*, comme on a lu souvent le nom du roi de la V^e dynastie.

Examinons pour finir le nom du roi Ména que vous lisez *Mini*, je suppose parce que Manéthon transcrit *Μήνης*, car pour Hérodote il ne nous donne que l'accusatif *Μῆνα* et le datif *Μῆνι*. Je ne reviens pas à la question de la prononciation de l'*η* en grec. Cette fois ci votre *i* final correspond non à  mais à  qui a dû se prononcer *i* ici et ailleurs, car toutes les finales en  vous les lisez également *ti* ou *ti*. Il m'est impossible de ne pas croire que l'on a dit non pas *Mini*, mais *Ména*, et je m'appuie pour cela sur Diodore de Sicile. Quand il écrivait son histoire, il n'en était plus comme du temps d'Hérodote; on ne transcrivait plus indistinctement en *ης* tous les noms étrangers finissant en *a*; on avait vu apparaître tous les noms romains en *a* auxquels on avait conservé leur physionomie en leur donnant une terminaison *as*: *Σύλλας*, *Κίννας*, *Μερόλας*; on s'était habitué à ces finales, si bien que Diodore rencontrant un nom égyptien, *Ména*, terminé par un *a*, le transcrit comme un nom latin *Μηνᾶς* acc. *Μηνᾶν* comme *Νασικᾶς*. Si  ne s'est pas prononcé *Ména*, impossible de se rendre compte de la transcription de Diodore. Voilà pour la finale; et quant à la syllabe , si la ville que *Ména* a appelée de son nom  est devenue *Μέμφις*, en copte *meqe*, pourquoi dans celui du roi serait-ce *Min*?

En voilà bien long, et je me suis laissé entraîner au-delà des bornes que cette lettre devait avoir à l'origine. En résumé, je ne crois pas que le système de vocalisation que vous adoptez dans vos travaux récents repose sur une saine méthode. Je ne parle pas de l'inconvénient qu'il présente pour les égyptologues; c'était un avantage immense que d'avoir un système de transcription généralement reconnu, et qui permettait de reconstruire à peu près, les mots hiéroglyphiques. Ce qui me frappe, c'est la confusion inextricable que les noms égyptiens vont présenter à ceux qui ne sont pas des initiés. Comment quelqu'un qui n'est pas du métier peut-il savoir que *Soqnounri* est le même roi que M^r de Rougé a appelé *Rasqenen*, que *Mini* est le roi *Menes*, et ainsi de suite. Vous voulez prononcer comme les contemporains de Manéthon; fort bien; ces contemporains étaient ou égyptiens ou grecs, ils parlaient l'une ou l'autre de ces langues, mais non pas un idiome dans lequel les voyelles grecques ont été entées sur les consonnes égyptiennes. Je ne sais pas si jamais j'écrirai une histoire d'Égypte, mais s'il m'arrivait d'entreprendre cette tâche ardue, je crois que j'imiterais ce qui s'est

σις n'est qu'une corruption de *Μίσαφρις Τούθμωσις*, c'est à dire des deux cartouches de *Touthmosis III*.

fait pour l'histoire grecque ou romaine. Là il y a des noms qui ont pris une tournure française, tandis que d'autres ont conservé leur aspect primitif; nous disons *Virgile*, *Quinte Curce*, *Néron*, *Claude*, et *Ennius*, *Sempronius*, *Régulus*, *Fabius*. Il en est de même en égyptien; il y a certaines transcriptions grecques qui sont devenues monnaie courante, et qui sont plus conformes que l'original aux articulations de notre langue; je ne vois aucun inconvénient à les employer, et à dire *Ramsès*, *Touthmosis*, *Chéops*, *Après*, *Mesphres*, du moment que l'équivalent égyptien est connu. Là où cette transcription n'existe pas, ou si l'on veut plus d'exactitude, je m'en tiendrais à la valeur stricte des lettres, et je dirais *Ouahabra*, *Men-χeper-ra*, *Usermara*, *Raneferu*, et non *Ouahbrî*, *Menkhoprivé*, *Ousirmari*, *Ranofri*. Je ne crois pas qu'il soit prudent d'essayer de reconstituer une prononciation qui s'appuie sur des faits linguistiques isolés, mais qui ne tient pas un compte suffisant de l'ensemble des causes qui ont amené les Grecs à transcrire comme ils l'ont fait.

Je pose la plume, car comme vous l'avez fort bien dit, il faudrait écrire un traité sur la matière; vous vous joindrez à moi, je l'espère, pour prier nos savants collègues de nous faire part de leurs opinions sur cet important sujet.

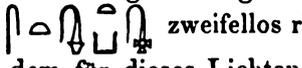
Genève, Décembre 1882.

Die Ceremonie des Lichtanzündens.

Von

Johannes Dünichen.

(Mit 2 Tafeln).

In dem vorangegangenen Hefte dieser Zeitschrift hat unser verehrter College Ad. Erman die in dem Grabe des *Hapiefa* in *Siut* angebrachte große Inschrift behandelt, in der uns die von dem hohen Verstorbenen mit großer Ängstlichkeit über die nach seinem Tode an den verschiedenen Gedenktagen zu veranstaltende Todtenfeier abgeschlossenen Verträge überliefert sind. In diesen Verträgen sind von besonderer Wichtigkeit die von *Hapiefa* getroffenen Anordnungen bezüglich der Ceremonie des Lichtanzündens, wie Erman die Gruppe  zweifellos richtig überträgt. Auch darin theile ich seine Ansicht, dass unter dem für dieses Lichtanzünden bei der Todtenstatue des *Hapiefa* zu liefernden,  *Kamht* genannten Gegenstand, wohl der Docht der Lampe zu verstehen ist. Das Wort  kommt am häufigsten vor in der Bedeutung „sehen, ausschauen“ und würde es durchaus im Geiste der ägypt. Sprache sein, wenn man dasselbe Wort, welches durch das Auge determinirt sehen bedeutete, unter Beigabe eines andern Bestimmungszeichens auch auf den das Sehen bewirkenden Gegenstand, den Docht angewendet hätte. Le Page Renouf hat ja wohl zuerst darauf aufmerksam gemacht, dass das betreffende Wort durch die Haarlocke determinirt, unter

2*

der Schreibung  und , zur Bezeichnung der beiden Schläfen und dann ebenso geschrieben,  für den an den Schläfen herabhängenden Haarzopf \mathfrak{Z} gebraucht wird. Im Laboratorium von Edfu (cf. Temp. Insch. I 52 l. 3) heisst es von einem der heiligen Oele: . „Das *Tua*-Oel in seiner Beschaffenheit, welches man legt auf die Locke ihres Haares“. Die Vergleichung eines Lampendochtes mit einem Zopf scheint mir durchaus nicht ungeschickt, wozu ich noch bemerken möchte, dass sich zuweilen das Wort  Flamme, anstatt durch  und , auch durch  determinirt findet, offenbar ein Band, ein oben dünner auslaufender Zeugstreifen und nicht eine Flamme. Auch erinnere ich mich deutlich in irgend einem Grabe eine Darstellung gesehen zu haben, in welcher die vier Todtengenien *Amset Hapi Tuamut* und *Kebseuf* abgebildet waren, ein jeder in der erhobenen Hand das Zeichen  tragend, dasselbe über je ein Kästchen haltend , wohl den Behälter darstellend, in welchem das Oel sich befand. Ein langer beigegebener Text handelte lediglich von dem Anzünden der Flamme, durch welche der Verstorbene wieder auflebt und die ihn vor allen Gefahren auf seiner unterirdischen Wanderung schützte. Ich weiss ganz bestimmt, dass ich diesen wichtigen Text auch vollständig kopirt habe, doch die vielen hundert Texte, die ich an den verschiedenen Denkmälerstätten Aegyptens und des alten Aethiopenreiches im Verlaufe der letzten zwanzig Jahre auf meinen ägyptischen Reisen kopirt oder im Abdruck genommen habe, befinden sich gegenwärtig gerade in keiner musterhaften Ordnung und so weiss ich denn im Augenblick nicht, in welcher von meinen Mappen derselbe verborgen liegen mag. Ein ganz ähnlicher Zusammenhang scheint mir in den beiden Worten  *χabes* „die Bartlocke“ und  *χabes* „Lampe, Licht“ vorzuliegen. Das alles scheint mir für Erman's Annahme zu sprechen, obgleich es ja auch nicht unmöglich wäre, dass der das Lichtanzünden besorgende Priester dabei ein besonders vorgeschriebenes Kopftuch hätte tragen müssen, wie Maspero geneigt ist anzunehmen, doch schwer würde bei dieser Annahme zu erklären sein die eine Stelle in Vertrag V, wo es doch deutlich heisst:

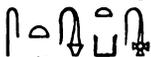
„Vertrag, abgeschlossen von dem Oberpropheten *Hapiefa* wegen der *Kemht*, man zündet an die Flamme damit dem Gotte.“

Die vertragsmässig übernommene Verpflichtung einen oder mehrere Dochte zu liefern, besagt also wohl, dass die betreffende Person mit der der Vertrag abgeschlossen, für die Beleuchtung an den vorgeschriebenen Todtenfesttagen Sorge zu tragen habe. Was es nun mit diesem in den Grabräumen an verschiedenen Festtagen vorschriftsmässig zu veranstaltenden Lichtanzünden, für welches der Gegenstand *Kemht* zu liefern war, für ein Bewenden hatte, darüber giebt eine Thürinschrift in einem der vielen Räume des Petamenapgrabes einigen Aufschluss. Ich habe es fertig gebracht, in dem wegen seiner Pestluft so berüchtigten Petamenapgrabe mehrere Monate täglich etwa acht Stunden mit dem Kopiren seiner Inschriften zu verbringen. Die ersten Tage musste ich die Arbeit fortwährend unterbrechen, da die entsetzliche Luft mich in den Zustand eines an der Seekrankheit Leidenden versetzte, schliesslich aber gelang es mir den Ekel zu überwinden und mich an jene scheufsliche Luft zu gewöhnen. — Ich empfehle meinen verehrten Collegen für ähnliche Arbeiten eine von mir für das

Petamenapgrab erfundene Vorrichtung. Frische Orangenschalen in Form eines Futterals an der Nase befestigt, durch einen Draht oder Faden hinter den Ohren zusammengebunden. Alle halbe Stunden die Orangenschalen durch frische ersetzt, da hat man immer den angenehmen erquickenden Duft, der entschieden die ringsum herrschende Pestluft weniger bemerkbar macht. — Ein anderer Übelstand in dem Petamenapgrabe sind die Milliarden von Fledermäusen, die dort ihre Wohnstätte aufgeschlagen haben und mit denen man beim Arbeiten in seinen Räumen unausgesetzt zu kämpfen hat. Ich versuchte zuerst durch angezündetes Holz dieselben in dem Raume, in dem ich zu arbeiten beabsichtigte, auszuräuchern, das ging auch, der Rauch blieb aber nun, da keine Ventilation nach außen vorhanden, in dem Raume; das beste also war jedesmal in dem betreffenden Raume durch die Araber ein paar tausend von den lästigen Bewohnern des Petamenapgrabes, das wohl mit Recht den Namen „Fledermausschloß“ führt, todtzuschlagen zu lassen; selbstverständlich waren am andern Tage wieder ebensoviel vorhanden, also dann wieder einfach vor der Arbeit ein Viertelstündchen auf Todschlagen von Fledermäusen zu verwenden. Für das Verständniß der durch das Todtenbuch und andere fernerere Texte uns überlieferten Beschreibung der höchst complicirten oft recht wunderlichen Grabceremonien der alten Aegypter, da sind von ganz unschätzbarem Werthe die zumeist durch Beigabe von bildlichen Darstellungen herrlichster Ausführung erläuterten Inschriften, mit denen sämtliche Wandflächen der vielen in mehreren Stockwerken übereinander aus dem Felsen gehöhlten Räume dieses größten aller altägypt. Gräber geschmückt sind. Es war die höchste Zeit die lehrreichen Darstellungen und Inschriften dieses Grabes durch Kopiren für die Wissenschaft zu retten. Ein großer Theil derselben, namentlich in den vorderen Sälen war leider, als ich mich an die Arbeit des Kopirens machte, bereits vernichtet durch das vom Plündern der Thebanischen Nekropolis sich seit Decennien nährende Gesindel von *Schéx-abd-el-Qurna*. Die riesigen Wandflächen z. B. in dem vordersten Pfeilersaal (16 M. 25 auf den beiden Langseiten), sind so zerhackt durch Herausschlagen einzelner Figuren, die dann an die Theben besuchenden Fremden von den Qurnabewohnern verkauft worden, daß nur noch einige Zeilen hier und da von den diese beiden Wände bedeckenden Texten erhalten sind. Das Gefährlichste aber ist, daß sämtliche acht Pfeiler rechts und links in diesem Saale nach und nach herausgeschlagen worden, so daß die nun keine Stütze mehr habende Decke einzustürzen droht, was dann einen so riesigen Einsturz geben wird, daß es schwer halten dürfte, diesen Trümmerhaufen eingestürzter Felsblöcke wieder hinwegzuräumen oder durch denselben sich einen Eingang zu bahnen zu den dahinter liegenden Felsenräumen. Wer von unsern Collegen dann gerade, wenn dieser Fall des Einsturzes der Decke des vordersten Saales einmal eintreten wird, sich in den untern Räumen befinden sollte, der könnte dann nur gleich sich in den hinter der dritten Treppenhalle gelegenen Gerichtssaal des Osiris begeben, um dort sein Sündenbekenntniß vor dem Herrn der Unterwelt abzulegen und nachher seine Wanderung in dem Gefilde von Alu anzutreten. Ein höchst ehrenvoller Lebensabschluss zwar für einen Aegyptologen, indessen bin ich doch froh, daß während meines dreimonatlichen Aufenthaltes in den Räumen des Petamenapgrabes sich dieses täglich drohende Ereigniß des Deckeneinsturzes im vordersten Saale nicht ereignet hat.

Ob ich jemals dazu kommen werde die auf Kosten meiner Gesundheit und in oftmals recht gefährlicher Situation gemachte reiche Inschriftensammlung des Petamenap-

graves zu veröffentlichen, ich weiß es nicht, jedenfalls aber werden, sollte es einmal dazu kommen, noch Jahre bis dahin vergehen. Ich veröffentliche deshalb heute den auf das in der Siutinschrift erwähnte Lichtanzünden Bezug habenden Text des Petamenapgrabes (s. Taf. I). Zur Orientirung über den Platz, an welchem die betreffende Inschrift angebracht ist, gebe ich auf Taf. II, nach Nummern bezeichnet, die Aufeinanderfolge der oberen und unteren Räume; die des Souterrain I, in welches man sich durch den Schacht im Zimmer XII hinabläßt, sind durch rothe und die Räume, deren letzter der Sarkophagraum, in die man durch den Schacht vom ersten Souterrain aus und zwar in Zimmer XIX sich hinabläßt, durch violette Farbe bezeichnet. An der schmalen Vorderwand von Zimmer XII, über und zu beiden Seiten der Thür, durch welche man von Zimmer V aus nach XII eintritt, daselbst befindet sich die betreffende Inschrift vom Lichtanzünden. An der hinteren Ecke in diesem Zimmer XII ist am Fußboden der Schacht angebracht, durch welchen man in die nach der Bestattung jedenfalls unzugänglich gewesen Räume XVII, XVIII, XIX und XX im Souterrain I gelangt, und wiederum in dem hintersten dieser Räume des Souterrain I ist in No. XIX am Fußboden der Schacht ausgehöhlt, welcher in die beiden Räume XXI und XXII des untersten Souterrain hinabführt. Hier ist an der Rückwand von XXI, etwa auf $\frac{2}{3}$ der Wandhöhe, unter der Decke der Eingang zu der gewölbten Halle XXII angebracht, in welcher der heute verschwundene Sarkophag ehemals seinen Platz hatte. Dieser Raum hat sieben Nischen auf jeder Seite, die eine besondere Bedeutung und Verwendung haben mußten, wie in ähnlicher Weise in der ersten oberen Treppenhalle No. VI sieben solcher Nischen angebracht sind. Dafs nach erfolgter Bestattung nur die oberen Räume des Grabes für die Todtenpriester und Angehörigen des Verstorbenen zugänglich gewesen, ergeben die Inschriften und ebenso der Umstand, dafs in die Räume XVII—XX des Souterrain I, wie nach XXI und XXII des untersten Souterrain, nicht wie oben nach dem hinten liegenden Gerichtssaal No. IX bequeme Treppen hinabführen, sondern nur tief gehende Schächte ausgehöhlt sind, die an ihren oberen Enden im Fußboden der Zimmer XII und XXI, nachdem die Beisetzung stattgefunden, durch einpassende Platten sorgfältig verschlossen wurden.

Die an den vorgeschriebenen Festen vor der Statue des Verstorbenen auszuführende Ceremonie des Lichtanzündens  oder wie sie im Petamenapgrave genannt wird:  „Lichtmachen“ sollte wohl symbolisch das Wiedererwachen der Lebensflamme in dem Verstorbenen zum Ausdruck bringen. Was man mit dem unten im Sarkophag Ruhenden vorgehend sich dachte, wurde oben vor der den Verstorbenen repräsentirenden Statue vorgenommen, deshalb wurde passend grade dasjenige obere Zimmer, von welchem aus der Schacht in die unteren Räume führt, in deren letzterem der Sarkophag seinen Platz hatte, für dieses Flammenanzünden bestimmt. „Die Flamme für Deinen Ka, o Osiris Chentament, die Flamme für Deinen Ka, o Obercherheb Petamenap“, beginnt die die Ceremonie des Lichtanzündens behandelnde Inschrift und weiter heißt es dann in ihr: „Es kommt das Auge dieses des Horus (offenbar hier eine Bezeichnung für die Flamme), es erscheint die erhabene vor Dir, schützend ist sie (die Flamme) in Deinem Innern und glänzend an Deinem Haupte. — Sie wählt aus ihren Schutz für Dich, sie macht niederfallen Dir Deine Feinde alle, es sind Deine Feinde gefallen Dir. Es ist die Flamme im Schützen Dich, sie wählt aus ihren Schutz

für Dich“. Ebenso ist auch in den vertikalen Zeilen zu beiden Seiten wiederholt von der magischen Kraft dieser in dem Verstorbenen neu auflebenden, ihn vor allen Gefahren schützenden Flamme die Rede. „Mächtig ist der Horus“ heisst es L. 6 „der da vertheidigte den Vater in eigener Person, o handelt (bezieht sich auf die vier Todtengenien Amset Hapi Tuamut und Kebsenuf von denen als vier Flammen dem Petamenap zuführend im Vorhergehenden die Rede ist) „ebenso an eurem Vater, rüstet aus für ihn die Flamme des Osiris. Das Horusauge (die Flamme) ist im Schützen Dich, es wählt aus seinen Schutz für Dich, es fällt Dir die Feinde alle, es sind die Feinde gefallen Dir. O Osiris, dargebracht werden Dir die Opferbrode“ und L. 11: „Auf ihren Händen ein Leuchten gleich der Herrlichkeit des Tages. Es bewirkt, daß mächtig ist die Seele (des Petamenap) unter den Gestirnen, den Achomsek. Wenn man zurtüstet ihm diese Flamme, dann wird er nicht untergehen ewiglich, es wird sein Geist leben immerdar. Es macht gedeihen diese Flamme diesen Seligen gleichwie den *Osiris-Chentament*, so daß er schaut die Götter, die Seligen und die Todten. Sein Zustand ist der des *Chentament*, so wie er sein soll.“ Und in Bezug auf die vorn an Zimmer XII anstossende erste Treppenhalle No. VI, in welche man von dem  Ka-Zimmer No. V aus eintritt, und woselbst die sieben  *Ar* als sieben Nischen angebracht sind, mit den zugehörigen Texten aus Todtenbuch Kapitel 147, da ist von Wichtigkeit für das Verständniß dieser Treppenhalle die Stelle des Textes l. 13—17, wo es heisst: „Wenn ausgeführt worden ihm das Kapitel von diesen Flammen, eine jede lasse man dann umkreisen seine Statue in einer jeden Nische von den sieben Nischen. Geprüft von dem Osiris, ist er der Gottheit gleich, er ist mächtig unter den Göttern immer und ewiglich, er tritt ein durch die Pforte, nicht wird er zurückgewiesen.“

Die XXII. manethonische Dynastie.

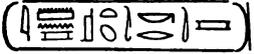
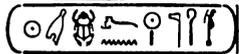
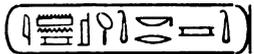
Von

Ludwig Stern.

In einem Aufsätze, der im vorigen Sommer in der Allgemeinen Zeitung erschienen ist, habe ich einige neue und, wie ich hoffe, der Beachtung nicht unwürdige Bemerkungen über die Geschichte der XXII. manethonischen Dynastie der ägyptischen Könige veröffentlicht. Der Wunsch, die darin aufgestellten Sätze durch die den Fachgenossen gebührenden Beweise zu bekräftigen, diene mir zur Entschuldigung, wenn ich das dort Gesagte hier in gedrängter Form zum Theil wiederhole.

1. Die Herstellung der Dynastie, welche wir der von Lepsius 1856 herausgegebenen Abhandlung „über die XXII. ägyptische Königsdynastie“ verdanken, ist kaum der Verbesserung fähig, da die von ihm ermittelte Reihenfolge der Könige jede Prüfung zu bestehen scheint.

- | | |
|---------------------------------|--------------------------------|
| 1. <i>Rā-ḥz-χpr Šqšqng I.</i> | 6. <i>Rā-ḥz-χpr T'krut II.</i> |
| 2. <i>Rā-šxm-χpr Uqsqrkn I.</i> | 7. <i>Rā-us-mā Šqšqng III.</i> |
| 3. — <i>T'krut I.</i> | 8. <i>Rā-us-mā Pemâi</i> |
| 4. <i>Rā-us-mā Uqsqrkn II.</i> | 9. <i>Rā-âq-χpr Šqšqng IV.</i> |
| 5. <i>Rā-šxm-χpr Šqšqng II.</i> | |

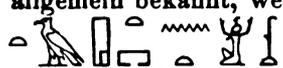
Dafs die Dynastie der Bubastiten 9 Herrscher umfaßt, ist Manethos Angabe; desgleichen, dafs 1. Sesônchis, 2. Osorchôn und 6. Takelôthis heifsen. Die beiden ersten sind durch ihre thebaischen Bauten wohl bekannt. Die von Lepsius p. 267 erklärte Apisstele des Priesters *Hr-psn* liefert weiter zwei Nachfolger, Takelothis I. und Osorchon II., die man als 3. und 4. zu bezeichnen berechtigt ist, falls man nicht den Sohn Osorchons I., den Oberpriester des Ammon *Amn-mr Šqšqng* (Leps. Auswahl, Taf. XV.), der die bekannte Statue des Nils im Britischen Museum gestiftet hat, vor oder nach Takelothis I. als König Sesonchis II. einschalten will. Dafür spricht nicht so sehr der Umstand, dafs ihm auf dem erwähnten Denkmal das königliche Namensschild gegeben wird (Prinzen haben es oft genug), als dafs er wie die übrigen Herrscher des Hauses den königlichen Beinamen *Amn-mr* (μασιαμορν) führt, der ihm während der Regierung seines Vaters oder seines Bruders als „erstem Herrn des Landes, der allen Streitkräften Aegyptens vorsteht“, d. h. als Prinz-Regent, aus irgend einem Grunde zukam. Wo der Platz Sesonchis II. in der Dynastie nun auch sei, so darf man ihn nicht für den Sohn Osorchons II. halten, der zwar *Šqšqng* heifst, aber Oberpriester von Memphis war und von späten Enkeln nur als solcher bezeichnet wird, was befremdlich wäre, falls er den Thron bestiegen hätte. Das Thronschild dieses Königs, welches uns nur durch die Inschrift eines Scarabaeus (Lepsius p. 274) erhalten ist, lautet ; da aber die Dynastie in der Wahl ihrer amtlichen Namen sich so erfindungsarm erweist, dafs darin zwei *Rā-ḥz-χpr* und drei *Rā-us-mā* vorkommen, so neige ich mich der Annahme zu, dafs dieses Schild  *Rā-šxm-χpr* zu lesen ist und von dem Osorchons I. nicht abweicht — um so mehr, da auch *šxm* ein Name des Sistrums ist (vergl. Brugsch, Wb. 7, 1108). Takelothis I., der vermuthlich ein wenig bedeutender König war, ist uns aus der Stele des *Hr-psn* bekannt geworden, möglicherweise auch als Großvater eines Namaruth aus der Inschrift einer Holzstele in Turin und Rom; beide Male wird er aber ohne sein Thronschild genannt, das uns auch von anderer Seite nicht überliefert ist. Die genaueste Untersuchung hat mich nämlich nicht überzeugen können, dafs die ihm nach der fast verwischten Aufschrift eines Lederstreifen in Berlin (No. 6965)¹⁾ zugetheilten Schilder  und  ihm auch wirklich zukommen. Ich meine, dafs diese Schilder vielmehr  und  zu lesen sind, und finde Unterstützung bei Mariette (Karnak p. 10), der sie uns fast genau so, mit dem Zusatze ,

¹⁾ Dieser Lederstreifen wurde mit einem gleichen (No. 6965), den Namen *Rā-šxm-χpr* tragenden von Passalaqua auf der Brust einer Mumie gefunden. Wollte und könnte man daraus schliessen, dafs der in Rede stehende Takelothis nach Osorchon I. regiert hätte, so würde man zu der weitem Annahme genöthigt, dafs der Großvater der Königin Karmâmâ, der in Karnak (LD. III. 256, a; Ros. MR. 149, 3) den Beinamen  hat, nicht Osorchon II., sondern Osorchon I. wäre; der Gemahl der Karmâmâ würde dann Takelothis I. sein.

als die thebaischen Namensschilder Takelothis II., des Gemahls der *Mr-mut Karmāmā*, der Enkelin Osorchons II., kennen lehrt. Das Zeichen  im Namen *Tkrt* oder *Tkruf* ist eine Variante für , welches seinerseits alle Vocale und hier das *u* oder *o* vertritt; die Schreibung   findet sich seltener, ebenso ist   und   ungewöhnlich (Rev. archéol. 1863. II. 11). Die letzten drei Dynasten sind durch einen aus den Apisstelen gewonnenen Stammbaum unverrückbar an ihre Stelle gesetzt.

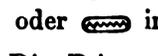
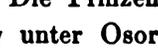
2. Die 9 Herrscher der xxii. Dynastie haben nach Manetho 120 Jahre regiert — oder 116, wenn man seinen Posten mehr vertrauen will als seinen Summen. Die Glaubwürdigkeit beider Zahlen ist aber von vorn herein erschüttert, da die Inschriften als Summe der höchsten Daten der einzelnen Könige (Sesonchis I. 21, Osorchon II. 23, Takelothis II. 15, Sesonchis III. 52, Pemai 2, Sesonchis IV. 37) schon 150 Jahre ergeben, wobei Osorchon I., Takelothis I. und Sesonchis II. noch gar nicht in Betracht kommen. Für jene 120 oder 116 haben daher Bunsen und Goodwin (ÄZ. 1868 p. 28) 150, Lepsius 176 und Lauth (Chronol. p. 204) sogar 196 Jahre schreiben wollen. Und das Letzte wäre das Allgeringste, was uns genügen könnte: denn die eingangs erwähnte Stele des *Hr-pen* ergibt, daß dieser im 37. Jahre des letzten Königs der Dynastie lebende Priester im neunten Gliede von dem ersten Sesonchis abstammte. Da die Dynastie somit 10 Menschenalter umfaßt, so wollte Lieblein (Revue archéol. 1868. II. p. 273 und recherches p. 138) ihre Dauer auf 300 Jahre bemessen. Aber 30 Jahre für die Generation scheint zu hoch gegriffen; dürften wir nach der Analogie der ältesten europäischen Dynastien rechnen, so würden wir für jene genealogische Folge kaum mehr als 250 Jahre bedürfen; im neuen und alten Orient scheinen aber wenig über 200 Jahre auszureichen. Ich kann mich nicht entschließen die Zahlen Manethos zu corrigieren; das Werk dieses Ordners der ägyptischen Geschichte ist uns leider zu fragmentarisch und verderbt überliefert, als daß es gelingen könnte, das System desselben im Einzelnen, seine Rechnungsweise und dergl. noch wieder zu erkennen. Daß es in der langen Dauer des Pharaonenreiches Zeiten gegeben hat, in denen Nebendynastien bestanden haben, in denen Herrscher verschiedener Häuser und selbst verschiedenen Stammes neben und durch einander regiert haben, scheint unleugbar; aber für die manethonische Chronologie läßt sich diese Annahme mit einiger Sicherheit nicht verwerthen. Vielmehr meine ich, daß der dürftige Auszug des alten Geschichtswerkes dergleichen in seinen Zahlen bereits in Berechnung gebracht hat. Wie wollte man sonst, um nur ein Beispiel anzuführen, die 43 Jahre verstehen, die es den 16 Königen der xi. Dynastie verleiht? wenn die Herrschaft derselben nicht zum größten Theile mit in die der Heracleopoliten eingerechnet wäre? kommen doch höchste Daten wie 50, 46 und 8 darin vor. So finde ich denn auch die Chronologie der xxii. Dynastie haltbar, falls wir ihre 120 Jahre mit den 89 Jahren der xxiii. Dynastie, auf welche die 6 des Bocchoris folgen, zusammenziehen. Und das empfängt durch den Umstand Bestätigung, daß der Apissarcophag aus dem 6. Jahre des Bocchoris in demselben Gemache beigesetzt war, in welchem der aus dem 37. Jahre Sesonchis IV. stand. Bleibt uns also nach Manethos Rechnung Sesonchis I. auf 930 v. Chr., so Bocchoris auf 721 und Sabakon auf 715.

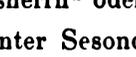
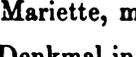
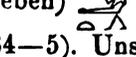
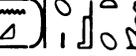
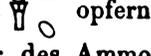
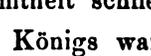
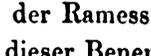
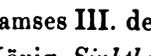
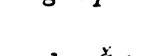
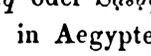
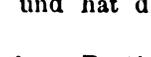
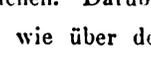
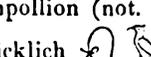
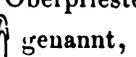
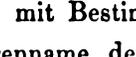
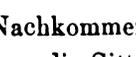
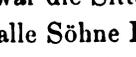
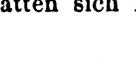
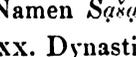
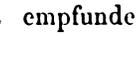
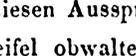
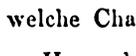
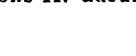
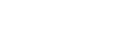
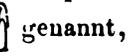
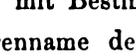
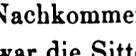
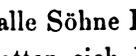
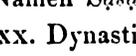
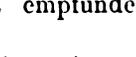
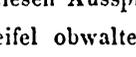
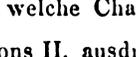
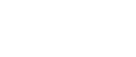
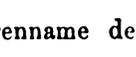
3. Was die xxii. Dynastie in einem mehr als 200 jährigen Zeitraume gewirkt und geschaffen hat, ist nicht eben bedeutend. Ein wie gewaltiger Feldherr auch Seson-

chis I. war, der mit einem aus Aegypten, Libyen, Trogodytice und Aethiopien gesammelten Heere Rehabeam von Juda besiegte, sein Sohn Osorchon I., falls er der Zerach der Heiligen Schrift ist (2 Parall. 14, 8 ff.), scheiterte schon gegen Assa von Juda, und keiner der übrigen Könige der Dynastie hat sich, so viel wir wissen, in glücklichen Kriegen bewährt. Auch in den Werken des Friedens überragt Sesonchis I. die Nachfolger; er scheint jener Σάουχις zu sein, den Diodor, irrthümlich wie ich glaube, als 2. Gesetzgeber der Aegypter nennt, und vielleicht auch, wenn man den Abfall des Anlats hier annehmen darf, derselbe wie Ἄουχις, der nach Herodot die östlichen Propyläen des Tempels des Hephaestos errichtete und der nun nicht länger der *Špsakaf* der v. Dynastie sein kann — anderer Sagen, die sich an diese beiden Namen knüpfen, hier zu geschweigen. Dafs Sesonchis I. die Bubastitenhalle in Karnak gebaut hat, ist allgemein bekannt, weniger, dafs er auch einen Tempel des Phtha in Memphis anlegte —  (Champ. not. 2, 143). Auch unter den Trümmern des von Ramses III. in Tell-el-yehûdi gegründeten Tempels scheint sein Name gefunden worden zu sein (ÄZ. 1872 p. 122); es geht nämlich aus der Mittheilung Birchs hierüber nicht hervor, ob mit dem dort vorkommenden *Šqšqng* der Palastname  deutlich oder nur vermuthungsweise verbunden ist; im letztern Falle würde ich diesen König für Sesonchis I. halten. Von den übrigen Bubastiten sind nur geringe Denkmäler erhalten geblieben, sei es dafs ihr Geist auf grosartige Bauten nicht gerichtet war, sei es dafs ihre Regierungen zu unruhige waren. Eine Inschrift in Karnak (LD. III. 256, a) aus der Regierung Takelothis II. und aus dem Pontificate seines Sohnes Osorchon scheint wichtige Aufschlüsse über die politischen Verhältnisse jener Zeit enthalten zu haben; aber sie ist unheilbar zerstört. Nur in einer Stelle haben die ersten Vertreter unserer Wissenschaft eine Andeutung über eine grosse Landescalamität, die von Himmelserscheinungen begleitet war, zu erkennen vermocht (ÄZ. 1868 p. 25, p. 29, p. 49). *An ama pt aha nšn āq* ( für ) *χρ' m tq pn* „nicht Kennen des Himmels und des Mondes oder des Mondhimmels, groses Grauen war in diesem Lande“, heisst es in dieser Inschrift des Oberpriesters Osorchon. Das war im 15. Jahre  „unter der Majestät seines würdigen Herrn Vaters, des göttlichen Fürsten von Theben“, d. h. unter Takelothis II., dem der Beiname , wie ich gezeigt habe, allein gebührt.

4. Die bubastidische Dynastie scheint für die Befestigung ihrer Macht eifrig bemüht gewesen zu sein. Wie Osorchon I. durch seine Vermählung mit der Erbtochter des letzten Königs der XXI. Dynastie¹⁾ seine Anwartschaft auf den Thron seines Vaters verstärkte, so wurde es auch Brauch, die wichtigsten Ämter im Reiche, namentlich die militärischen, Prinzen des königlichen Hauses vorzubehalten. Auch die Pflege der Culte lag ganz in den Händen der Dynastie; die Oberpriester des Phtha in Memphis und die des Ammon in Theben wurden in der Regel aus der königlichen Familie gewählt. Die erstern,  genannt, gehören zwar in den ersten Zeiten der Dynastie einem Geschlechte an, welches mit dem königlichen näher nicht ver-

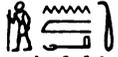
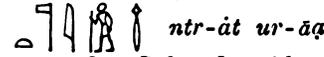
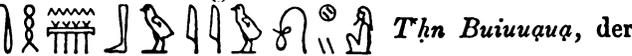
¹⁾ Ihren Namen *Rā-kq-māt* für denselben wie *Kqrāmāt* oder *Kqrmāmāt* zu halten, scheint mir nicht zulässig. Auch halte ich nicht sie, sondern die Tochter Psusennes I. *Rā-mā-kq* für die * (LD. III. 248, g. 250, b), deren Sarg man in Deir-el-bahrī gefunden hat.

wandt zu sein scheint, obwohl die Namen *Šašaqn*, *Uasarkn*, *Tkrut* in ihm üblich sind (Lieblein, dict. 1027; ÄZ. 1878 p. 39); aber seit Osorchon II. scheint die hohe priesterliche Würde ganz bei der Dynastie gewesen zu sein; wenigstens werden sein Sohn *Šašaqn*, dessen Sohn *Tkrut* und des letztern drei Enkel *Pf-tu-bast*, *Tkrut* und *Hr-sa-ast* als Sempriester des Phtha genannt (Lieblein, dict. 1011—13). In Oberägypten hatte der Oberpriester des thebaischen Ammon oder Min  oder  in noch wichtigerer Stellung das Ansehen des Königshauses zu wahren. Die Prinzen, welche dieses Amt verwalteten, sind *Āuput* unter Sesonchis I., *Šašaqn* unter Osorchon I., *Namarut* unter Osorchon II. und *Uasarkn* unter Takelothis II. Auch unter Sesonchis III. bekleidete ein Prinz diese Würde, wie aus einer sogleich zu erwähnenden Stele hervorgeht. Daneben werden nur zwei Pallades (*tuat*) des Ammon erwähnt, die Prinzessin *Mht-n-usxt* (LD. III. 256, d) und *Karmama*, die Gemahlin Takelothis II.

5. Die Prinzen des Hauses Sesonchis nehmen mitunter einen Titel an, der gegen das Ende der XXI. Dynastie aufgekommen zu sein scheint. In Deir-el-bahrî ist der Sarg eines Prinzen *Zt-ptḥ-āuf-ānḫ* gefunden, der bald als  und bald als  bezeichnet wird, d. h. „königlicher Sohn des Landesherrn“ oder „des Sonnengeborenen“ (Maspero, V. Orientalisten-Congress III. 21). Unter Sesonchis I. lebt ein *mr-mnf* *haut Zt-ḫr-āfānḫ*, der ebenfalls  heißt (Mariette, mon. div. 63, a). Einen andern *Sq-n-ramssu*, den Obersten *Namarut*, nennt ein Denkmal in Miramar (Reinisch, Taf. xxxi.); er ist vielleicht jener *Namarut* der Enkel des  *ur-āa ma-tā* (?) *Pan'rēns*, dessen Titel  (doch wohl so geschrieben)  *ανπαρι* *αμφασιρη ποτρο προτι κριματοι τηροτ* lautet (Lepsius, Kb. 784—5). Unser Museum besitzt seit 1875 eine leider unvollständige hieratische Opferstele (No. 7344) aus dem 28. Jahre Sesonchis III.,  oder                   auf welcher dieser König in Begleitung des                 opfernd dargestellt wird. In der Inschrift wird nun der prinzliche Oberpriester des Ammon schlechthin                genannt, ohne daß sein Name hinzugefügt wäre. Aus allem können wir also soviel mit Bestimmtheit schließen, daß  *ηλιόγεντος* in dieser Zeit einfach ein Ehrenname des Königs war. Brugsch's Annahme, daß die als *sq-n-rāmsu* bezeichneten Nachkommen der Ramessiden seien (ÄZ. 1875 p. 160 ff.), hat keinen Grund. Vorbereitet war die Sitte dieser Benennung allerdings schon in der XX. Dynastie, indem bekanntlich alle Söhne Ramses III. den Vornamen *Rāms* haben (LD. III. 214). Und noch früher hatten sich König *Siphthas* sowohl wie sein Major *domus Bai* diesen Namen beigelegt.

6. Die Familie der Bubastiten bietet uns häufigst die Namen *Šašaqn* oder *Šašaq*, *Uasarkn*, *Tkrut* und *Namarut*¹⁾, welche vor der Zeit der XX. Dynastie in Aegypten unbekannt waren; ihr fremdländischer Klang wurde längst empfunden und hat die

¹⁾ Die verschiedenen Schreibweisen der Namen nöthigen zu diesen Aussprachen. Darüber daß  *ša* und  *ua* lauten, kann wohl ebenso wenig Zweifel obwalten wie über den Werth von  *ma* oder  *ḫa*. In einer hieratischen Inschrift, welche Champollion (not. 2, 242) aus dem Tempel des Chons mittheilt, wird der Name Osorchons II. ausdrücklich  *Uasarkn* geschrieben.

meisten an Sargon, Tiglath-pilegar und Nimrod denken lassen. Birch, Mariette, Lepsius haben daher die Dynastie für eine semitischen Ursprungs gehalten; Maspero nennt sie eine syrische, und Brugsch hat die Idee am weitesten verfolgt, indem er das Haus Sesonchis für ein assyrisches und seine Ahnen, welche den Titel  *Ser em mat* führten, für „Grofskönige von Assyrien“ erklärte¹⁾. Bedenken sind hiergegen laut geworden, aber ein triftiger Gegenbeweis ist nicht erbracht. Und doch giebt es einen solchen. Der Begründer der Dynastie war, wie die Stammtafel des mehrerwähnten *Hr-psn* lehrt, der Sohn eines *Namarrut*, des Sohnes *Šašang*, des Sohnes *Paṭut*, des Sohnes *Nbnšā*, des Sohnes *Mauqsn*; jeder dieser Vorfahren wird als  *ntr-āt ur-āq* „göttlicher Vater, Grofsfürst“ bezeichnet. Der Letztgenannte war der Sohn des Ahnherrn des ganzen Geschlechts, des  *Thn Buiuuqa*, der also etwa um 1100 v. Chr. gelebt hat. Er war noch nicht „göttlicher Vater und Grofsfürst“, sondern wird nur als *Thn* bezeichnet. *Thn*, dessen Femininum  auf einem Sarcophage in Wien als Frauennamen vorkommt, ist hier ein Appellativum, nämlich ohne Zweifel der Völkernamen, der, wie bekannt, bald  und bald  *Thū*, selten aber auch  *Thū* geschrieben wird. Das Volk der Thehenen tritt mächtiger zuerst unter Sethos I. gegen Aegypten auf; dieser König sowohl wie sein Sohn Ramses II. bestanden siegreiche Kämpfe gegen dasselbe, wie die Darstellungen in Karnak (Rosell. MR. 54—6; Champ. not. 2, 98 ff.) für jenen, die in Beit-el-walli (Ros. MR. 66) und in Ibsambul (ib. 83; LD. III. 176, c. d) für diesen bezeugen. Die Abbildungen der Fremdlinge sind sehr charakteristisch: darnach tragen sie ein langes, vorn geöffnetes Gewand aus buntem Stoff (in einem Falle ist es mit der Blume des Südländes  verziert), das die Arme frei läßt und über der linken Schulter durch ein breites Band und um die Taille durch Schnüre zusammengehalten wird, und eine Haartracht von vielfach verknoteten Flechten mit einem starken Zopfe an der rechten Seite. Das ist der Typus, welcher auch die *Tmhu* in jenen berühmten Darstellungen der vier im ägyptischen Reiche wohnenden Volksstämme in Bibân-el-mulûk von den Aegyptern, Negern und Asiaten unterscheidet; das ist derselbe Typus, welchen die von Menephthes und Ramses III. bekämpften *Māšquqša* und *Rbu* zeigen; die erstern wären nach Brugsch die von Herodot erwähnten Maxyen, welche nach diesem Gewährsmann gleichfalls das Haar auf der rechten Seite wachsen lassen und den Körper mit Röthel bemalen. Heute zweifelt wohl niemand mehr, das unter diesen verschiedenen Namen libysche Völkerschaften zu verstehen sind²⁾. Die Wohnsitze der einzelnen abzugrän-

¹⁾ „A chaldaean origin has long been recognized for the XXII. bubastite dynasty“, sagt der Assyriologe Haigh (ÄZ. 1877 p. 38). Die Möglichkeit, das *Thn* „Libyer“ bezeichne, hat schon Krall (das manethonische Geschichtswerk p. 74) angedeutet.

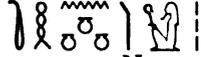
²⁾ Die *Šaršana*, *T'urša* und die übrigen Seevölker, die man mehrfach für Libyer gehalten hat, sind von denselben nach Typus und Tracht sehr verschieden. Sie werden in Medinet-Habu neben die Chittiter und Amoriter gestellt, während die *Māšquqša* und *Rbu* unter den Kuschiten und andern africanischen Völkern stehen. (LD. III. 208, a. b; Rosell. MR. 142—3). Darnach wären jene zweifelhaften Völker eher in Asien oder allenfalls in Europa zu suchen. Licht in diese dunkle Frage kann nur die Archäologie bringen. Inghirami, monumenti etruschi III. tav. 20, giebt die Abbildung einer getriebenen Silberschale 'de' primi secoli di Roma' (p. 288), auf der unter andern Krieger mit gehörntem Helm und rundem Schild, den *Šaršana* ähnlich,

zen ist schwer, wo nicht zur Zeit unmöglich: mir scheint, der Ausdruck *Tmhu* bezeichne die libyschen Bewohner des westlichen Deltas, *Tḥnu* die Libyägyptier, aber auch überhaupt die Bewohner der libyschen Wüste, namentlich die an der oberägyptischen Grenze; die *Māšquāšā* möchte ich mit Chabas in der Marmarica und die *Rbu*, die die Griechen mit dem libyschen Namen bekannt gemacht haben, in Cyrene suchen. Sind alle diese aber Libyer, so ist auch die xxii. Dynastie nicht semitischen, nicht syrischen oder assyrischen Ursprungs, sondern sie ist eine libysche.

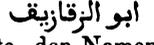
7. Das libysche Geschlecht, aus dem der Bubastite Sesonchis hervorgegangen ist, war ein hochangesehenes und in Aegypten seit den Zeiten der xx. Dynastie ansässiges; schon fünf seiner Ahnen hatten eine priesterliche Würde (*ntr-āt*) und eine hohe bürgerliche Stellung (*ur-āa*) inne. Man wird mir Recht geben, wenn ich  nicht *er-aa* lese, wie bisher geschah, sondern *ur-āa* (Großfürst). Dieser Name blieb der Sprache erhalten, auch Ptolemaeus Lagi nennt sich *ur-āa*, und im Koptischen ist $\sigma\rho\rho:\rho\rho$ die allgemeine Bezeichnung für „König“ geworden (Kopt. Gramm. p. 92). Daß die Vorfahren des Sesonchis bereits Macht und Einfluß besaßen, darüber hat uns die merkwürdige abyden Stele (Mar. Abyd. II. 36) aus der Zeit vermuthlich des letzten oder vorletzten Königs der xxi. Dynastie noch deutlich belehrt. (Vergl. Naville, inscription historique de Pinodjem III. p. 13). Nach derselben stellte der Großvater des Sesonchis *Šāšang*  in Abydos für seinen früh verstorbenen Sohn *Namarrut*  mit Strenge den Todtencult wieder her, den man in seiner Abwesenheit vernachlässigt hatte¹⁾. Vater und Sohn werden da beide  „Großfürst der Fürsten“ $\rho\rho\rho \rho\rho\rho\rho\rho\rho$ und außerdem  „Großfürst der Mā“ genannt. *Mā* ist, wie das gewöhnliche Determinativ  zeigt, ein Gentile; die fehlerhafte Edition , welche man einige Male findet, hat Brugsch verleitet, das Wort aus einem assyrischen *māt* (Länder) zu erklären. Da dasselbe zuerst in Verbindung mit den als Libyern erkannten Häuptlingen auftritt, so sind wir befugt, *Mā* für eine Bezeichnung der in Aegypten ansässigen „Libyer“ zu halten. Jeder Zweifel daran schwindet, wenn wir bedenken, daß ein Enkel und ein Urenkel Osorchons II., *Tkrāt* und *Pṭubast* einmal  (Lieblein, dict. 1011) und das andere Mal    (ibid. 1012. 1013) heißen. Das war schon De Rougé nicht entgangen (Rev. arch. 1863, II. 114; Mém. d'archéol. I. 87). Möglich, daß *Māšquāšā* aus *Mā* und *Šquāša* zusammengesetzt ist, also etwa „Stamm des Schuascha“ bezeichnet; möglich aber auch, daß *Mā* ein verschiedenes Wort ist, welches allerdings

dargestellt sind. Aber das schwerfällige Binnenvolk der Etrusker kann man jenen kühnen Seefahrern nicht an die Seite setzen, wie Herr Prof. E. Curtius urtheilt, der das Verständniß der schwierigen Frage kürzlich am meisten gefördert hat. Vergl. Sitzungsberichte der Berl. Academie 1882 p. 949 ff.

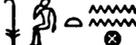
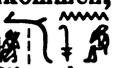
¹⁾ Ich kenne die Gründe nicht, welche Brugsch (Geschichte p. 656) bewegen, diesen Namarruth in einer kopflosen Granitstatue des Museums in Florenz wieder zu erkennen. Der mir vorliegende Papierabdruck von den Inschriften dieses Denkmals, welchen die Sammlung des Herrn Geheimen-Raths Lepsius enthält, läßt mich die unzweifelhaften Gruppen erkennen:                  . Die Statue stellte also einen *ur-āa* *Šāšang* dar.

eine Bedeutung wie „Stamm, Clan“ gehabt haben mag. Die Tausende von Libyern, welche seit den Kämpfen Menephtes und Ramses III. Eingang in Unterägypten gefunden hatten, mußten auf die öffentlichen Verhältnisse den entschiedensten Einfluß ausüben. So sehr sich die Einwanderer der Religion, Sprache und Sitte der Aegypter annahmen, bildeten sie doch gewissermaßen eine Kaste, in jenen unruhigen Zeiten die wichtigste von allen: sie machten den Kriegerstand aus und werden daher regelmäßig mit dem militärischen Federputz auf dem Kopfe dargestellt. Sie scheinen streng organisiert gewesen zu sein und bildeten ohne Zweifel die Hauptstützen des Thrones der Bubastiten, deren erster aus ihnen hervorgegangen war. Aus dem Regimente der libyschen Häuptlinge entwickelte sich aber am Ende der xxii. Dynastie eine unheilvolle Vielherrschaft, welche das ganze untere und mittlere Aegypten zerrifs, während sich des obern der Aethiope bemächtigt hatte. Als der König Pânchi von Tanape oder Noph in jener Zeit aufs neue Unterwerfung forderte, traten ihm an 20 libysche Machthaber entgegen: 4 Könige, 4  der Mâ, 3 , 2  oder  der Mâ, 4  der Mâ und 2 , deren Gesammtheit als  bezeichnet zu werden scheint (Mar. mon. div. I, 11). Die vier Könige waren *Namarut* in Hermopolis, *Uasarkn* in Bubastis, *Âuput* in *Tnt-rm* (Clysma?) und *Pf-tu-bast* in Heracleopolis magna, während der Libyer *Taf-nyt* als *ur n ämnt*, *hâ-ur n mâ* und *em n pth* in Sais und Memphis herrschte; der *ur-aa n mâ Akânâ* hatte seinen Sitz in Sebennys, *Zt-âmn-âfânχ* von gleicher Würde in Mendes, die andern Häuptlinge in andern Städten. Diese Vielherrschaft scheint sich nach der äthiopischen Zeit wiederholt zu haben, bis ihr Psammetich ein Ende machte.

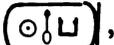
8. Die Hauptstadt der xxii. Dynastie ist Bubastis, *Pr-bst* oder , gewesen, deren Trümmerhügel eine Viertelstunde von der heutigen, von Syrern vor etwa 60 Jahren gegründeten, Handelsstadt Zaqâzîq¹⁾ als Tell-Basta den Reisenden bekannt sind, in nicht ferner Zeit aber wohl ganz verschwunden sein werden, da sie von den Fel-lahen immer mehr abgetragen werden, um als Düngererde verwerthet zu werden. Bei solchen Ausgrabungen ist man in den letzten Jahren auf ein weites Gebiet gestofsen, welches eine Fülle von Bronzekatzen ergeben hat. Dieselben fand man stets unter thierischen Knochen und Knöchelchen, welche nun zu vielen Millionen aufgeworfen daliegen. Ich habe in dieser Stätte den Katzenfriedhof des alten Bubastis erkannt, von dem Herodot 2, 67 spricht: ἀπάγονται δὲ οἱ αἰέλουροι ἀποθανόντες ἐς ἱρὰς στέγας, ἔνθα θάπτονται παριχευθέντες, ἐν Βουβάστι πόλι. Die Katze war das heilige Thier der Bast, und es ist wahrscheinlich, wie schon Devéria bemerkt hat (Rev. arch. 1863. II. 11), dafs die in der xxii. Dynastie üblichen Namen *Pmâ* und *Tamât* auf die Verehrung derselben (kopt. ) hindeuten. Die Königsnamen, welche man auf den zahlreichen dort ausgegra-

¹⁾ Der Name *Zaqâzîq* ist eine Verkürzung aus  „Vater der Karpfen“, da der Ort, wie mir ein Einwohner auf meine Frage erklärte, den Namen wegen seines Reichthums an diesen Fischen empfangen hat. Dafs  eine Karpfenart bezeichnet, hat uns der verehrte Prof. Fleischer gelehrt (ÄZ. 1868 p. 55. 83); darnach ist der koptische Ausdruck  (Gramm. § 152) zu verstehen und ÄZ. 1876 p. 129 sehr viel zu berichtigen. Das arabische  (formicarum species) hat mit  nichts zu schaffen; es scheint vielmehr dem koptischen  S. , B.  (ÄZ. 1876 p. 83) entlehnt zu sein.

benen kleinern Alterthümern findet, gehören, soviel mir bekannt geworden, fast ausnahmslos der xxii. bis xxvi. Dynastie an; unter andern Gegenständen habe ich einen Thoncyliner mit dem Namen Osorchons II. von dort mitgebracht¹⁾. Dafs der Cult der Bast besonders unter jenen Dynastien blühte, ist unbestreitbar; der Umstand, dafs die Könige der xxii. und der erste der xxiii. Dynastie sich *Sq-bast* nennen, weist auch dem König Panchi II. *Mr-ämn Sq-bast* in einem Tempel am Gebel Barkal (L.D. V. 14, a) sein Zeitalter an. Dafs mit der Bast in dieser Bezeichnung die Isis wechselt, geht auch wieder aus den oben angeführten Titeln Sesonchis III. hervor. Wenn wir aber überall in Unterägypten den Cult der weiblichen Gottheit vorherrschen sehen, möge sie nun Bast, Isis oder Neith²⁾ heifsen, so werden wir an jene libysche Athene erinnert, von der uns Herodot erzählt.

9. In Mittelägypten war Heracleopolis magna ein Mittelpunkt der libyschen Macht, die Hauptstadt des Nomos *Am* oder *Atf-χnt* , welche man für das koptische *ⲁⲛⲁⲥ* erklären muß, obwohl die Aussprache der hieroglyphischen Gruppe unbekannt ist. Eine in Ahnäs-el-medīneh gefundene 10 zeilige Inschrift (Mar. mon. div. 21, a) läßt über die Lage von *Sutn-χe-nn*(?) keinen Zweifel mehr. Die Gottheiten der alten Stadt waren  oder *Αρσαφής*, jene Form des Chnum, welche die Griechen dem Heracles, aber auch dem Dionysos gleichsetzten (Plut. de Is. 39), und  Hathor. Priester und Priesterinnen der dortigen Culte giengen, wie die Stele des *Hr-psn* beweist, aus den vornehmsten libyschen Häusern hervor. Osorchons II. Sohn *Namaruf*, der Oberpriester des Ammon von Theben, war zugleich, wie auch seine Nachkommen, Priester des Arsaphes und „erster General der Truppen in Heracleopolis“ . Daraus darf man schliessen, dafs der Ort ein Hauptbollwerk der libyschen Herrschaft war. Es ist nämlich nicht zufällig, dafs der Oberbefehlshaber der Streitkräfte seinen Sitz an der Grenze zwischen Ober- und Unterägypten hat. Im Louvre befindet sich die Statue eines *Hr* Sohnes des *Pemtk*, der General und Fürst von Heracleopolis war (Pierret, inscr. 2, 14). Zu Panchis Zeit war *Pf-tu-bast* König daselbst.

10. Ich denke, das Neue und Fremdartige, welches mit der xxii. Dynastie in die Geschichte Aegyptens eintritt, beschränkt sich nicht auf die Namen ihrer Herrscher. Die gesicherte Erkenntniß, dafs diese Könige libyschen Ursprungs sind, betrachte ich als einen erhöhten Standpunct, welcher der Forschung merkwürdige Fernsichten zurück und vorwärts gestattet. Wenden wir zunächst den Blick auf die Zeiten der ix. und

¹⁾ Einer der in Tell Basta gefundenen und von mir mitgebrachten thönernen Sistrumgriffe (No. 8182 im berliner Museum) trägt auf der einen Seite den Namen Sabakons , auf der andern den Psammetichs I. .

²⁾ Der Cult der Neith kommt in alter Zeit nur selten vor. Die *Nitwapis* der vi. Dynastie Manethos scheint mir (trotz der, übrigens auch nichts weniger als correcten, Verdolmetschung Apollodors) irrthümlich aus dem, oder der, an ihrer Stelle stehenden *Ntr-kq-rā* (40. der Tafel Sethos) entstanden zu sein; die apocryphe Notiz, welche sie als Erbauerin der dritten Pyramide bezeichnet (schon Eusebius fügt hinzu *λίγεται*), kann nicht manethonisch sein. Ebenso wenig kann der König  des Turiner Papyrus, fragm. 43, diese mythische Königin bezeichnen, wie 1847 De Rougé zuerst behauptet hat.

x. Dynastie in Heracleopolis, Zeiten, soviel wir ahnen können, der Gewaltthätigkeit und der Barbarei, und erwägen die eigenthümliche Wichtigkeit, welche Heracleopolis unter den Herrschern der xxii. Dynastie wieder empfing, so dürfen wir gewifs der Vermuthung Raum geben, dafs auch Achthoes $\delta \delta \epsilon \upsilon \acute{\epsilon} \tau \alpha \rho \omicron \varsigma$ und seine Nachfolger dem rauhen Kriegervolke der Libyer angehörten. An eine Fremdherrschaft in jener Zeit hat schon Krall vordem gedacht (ÄZ. 1879 p. 36. 64. 1880 p. 121); was läge aber näher als dieselbe für eine libysche zu halten? berichtet doch die Sage von libyschen Einfällen schon unter dem ersten Könige der iii. Dynastie, und hat man doch auf einem Denkmale der xi. Dynastie (Mar. mon. div. 49) libysche Hundennamen erkannt (Transact. of the Soc. of Bibl. archeol. V. 127). Sehen wir den Niedergang der Cultur wieder unter der xiv. Dynastie, so scheint der Einfall der Hyksos zu seiner Erklärung allein nicht auszureichen. Ich zweifele gar nicht, dafs die Xoiten dem Volke der *Tmhu*, welches ich im westlichen Delta ansässig vermute, entstammten; die Stelen, welche aus jener Zeit (vorausgesetzt, dafs die Mariette'sche Ordnung derselben sich bewährt) in Abydos erhalten geblieben sind, widerstreiten dieser Annahme durchaus nicht. Auf einer derselben (No. 862) kommt ein *Atf-anx* vor, der ausdrücklich als   bezeichnet wird, während eine andere (No. 871) allerdings einem Neger gehört. Auch der Cult der Bast ist in so frühen Zeiten nachweisbar; die Stele 893 gehört einem  , der ein Sohn *Ttä's* war; demselben Namen *Sq-bast* begegnen wir auf No. 998. Ohne das chronologische Verhältnifs erklären zu können, glaube ich, dafs sich lange Zeit die Themehen im Westen und die Hyksos im Osten die Herrschaft über Aegypten einander streitig gemacht haben. Nicht selten treten in jener Epoche Slaven auf, welche dem asiatischen Volke angehören, ja der Ausdruck  „Asiatin“ (Mar Abyd. No. 823. 881) ist mit , „Slavin“ gradezu synonym. Als die Könige der Thebais endlich wieder die Oberhand gewannen, hatte der Eroberer von Auaris nicht nur die Hyksos, sondern auch die Libyer zu überwinden. Ein sehr beachtenswerthes Denkmal im Museum zu Bülâq (Mar. mon. div. 52, d) zeigt uns König Amosis als Sieger über drei gefesselte Feinde, deren einer durch den Kinnbart und die lange Seitenlocke als Libyer deutlich gekennzeichnet ist¹). Erst nach den blutigen Kriegen unter der xix. und xx. Dynastie hat das Geschick für die libysche Herrschaft entschieden.

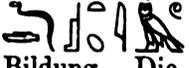
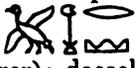
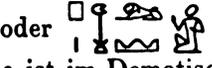
11. Können wir somit, um die Stellung der Libyer im alten Aegypten zu erklären, vielfach, wiewohl mit allem Vorbehalt, an die Geschichte der ältern Zeiten anknüpfen, so ist der Faden unserer Betrachtung durch die äthiopische Herrschaft noch nicht abgerissen. Es sind meist libysche Statthalter, welche Asarhaddon nach der Besiegung Taharkas einsetzt; und die Libyer haben ohne Zweifel in der Dodecarchie die Hauptrolle gespielt. *Psmtk* und *Nku* sind, wie schon Lepsius (l. l. p. 291) hervorgehoben hat, libysche Namen; aber die Themehen der xxvi. Dynastie waren bereits so ganz zu Aegyptern geworden, dafs sie eine Blüte des Reichs herbeiführen konnten, welche an die glänzendsten Zeiten der alten Geschichte erinnert. Auch während und nach der Zeit der Perser standen die Libyer in der vordersten Reihe; und es ist gewifs nicht

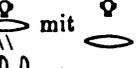
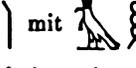
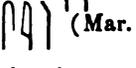
¹) Die Inschrift eines Sphinx, welche Burton (exc. hier. 61) veröffentlicht hat, giebt Amnophis III. den Horusnamen *he mnta' tr l'hnu'* (Zerschmetterer der asiatischen Menta und Überwinder der libyschen Thehenen). Einen ähnlichen Namen legte sich Menephtes bei (Mar. Karn. 54, 49).

von ungefähr, daß die Bauten in den Oasen der libyschen Wüste meist aus jener Zeit herrühren. Auch das ist längst bemerkt worden (Brugsch, Geographie I. 293), daß der Hauptgott in jenen Tempeln der widerköpfige Chnum war, den die Sage zu dem Vater des Chnum-Dionysos, des hochverehrten Arsaphes von Heracleopolis, gemacht hat (Diod. 3, 72). Wer möchte leugnen, das *Xabbāša*, *Naifāurt*, *Hakr* (der letztere Name kommt schon in älterer Zeit vor, Mar. Abyd. No. 1283) unägyptisch wie ihre Namen gewesen seien? daß die fremdartigen Personennamen auf den Denkmälern seit der xxii. und xxvi. Dynastie häufig und häufiger werden? daß die Pflege der heiligen ägyptischen Sprache immer mehr vernachlässigt und ihre Kenntniß nur mit gelehrter Künstlichkeit erhalten wird? Die Einführung einer neuen Schriftsprache in der xxvi. Dynastie, des Demotischen, war doch gewiß auch eine Folge der großen Umwälzungen, welche sich in der Geschichte des Landes vollzogen hatten.

12. Meine Untersuchung hat, wenn ich nicht sehr irre, ergeben, daß die dynastischen Namen, welche dem Ursprunge der xxii. Dynastie nachzuforschen oftmals angeregt haben, ihre Erklärung nur aus der Sprache der alten Libyer empfangen können. Aber wir wissen kaum etwas über diese Sprache und können nur annehmen, daß sie die Mutter der heutigen Wüstendialecte der Berbern ist, als deren vollkommensten ich das uns durch Barth bekannt gewordene Temaschirht der Auelimiden erwähne. *Šāšānq*, *Šāšāq* oder auch *Šāšāqn*,  oder , ist vermuthlich eine Ableitung von *Šāša*, welches gleichfalls als Name des Königs, vielleicht incorrect, vorkommt. Aus der seltsamen Inschrift einer Opferstele aus dem 12. Jahre des Königs Apries (im berliner Museum No. 7780) führe ich an, daß darin Psammetich II. als  bezeichnet wird; das legt die Frage nahe, ob nicht *Šāša* ein Gottesname sein könnte? *Ušār-kn* zerlegt sich in *Ušār* (Osiris?) und *kn* ( Diener?), welches letztere auch in *Māša-kn*, dem Namen eines libyschen Häuptlings, erscheint. *Māša-kn* enthält offenbar denselben Stamm wie *Māša-šar*, der Name eines andern Häuptlings, und manche von den Alten überlieferte libysche Personennamen, wie *Māsσης*, *Μασσάγης*, *Massinissa* u. a., und mag immerhin an das heutige libysche *messi* (Gott) erinnern. Der Name einer libyschen Göttin *Šahātātūt* oder *Šahht* ist uns in dem Eigennamen  erhalten, den eine Statue der Sammlung Posno aus der Zeit der xxvi. Dynastie liefert (Rev. égypt. II. 64). Der Name *Bkt-urnr* „die Dienerin Urnr's“ (L D. III. 202, g) enthält wohl ebenfalls eine ausländische Gottheit, aber es ist zweifelhaft, ob sie eine libysche ist. *Tk-rāt* ist vermuthlich wie *Nama-rut* gebildet, hat aber mit Tiglath-(pilesar) nichts zu thun, weil dies kein Name, sondern nur die Hälfte eines Namens ist (ÄZ. 1877 p. 39); der erste Theil *Tk-* scheint der zweite in *Psm-tk* zu sein, zu dem Ebers das Femininum *Ta-sm-tk* belegt hat (ÄZ. 1881 p. 68). Libysche Häuptlinge sind *Tāt* oder *Tātā* (Lieblein, dict. 362), dessen Name auch *Tā* (ib. 82) geschrieben wird¹⁾, ferner *Mār-aiu*, *Za-mār* und *Zaut-mār*. *Zq*  scheint

¹⁾ In der Inschrift Menephtes scheint  (Brugsch, Geogr. II. Taf. 25; Mar. Karn. 52, 13) und nicht  (Düm. Hist. I. 2, 13) die richtige Lesart zu sein, weshalb man auf eine Vergleichung des libyschen *Bárros* von Cyrene (ÄZ. 1868 p. 39) verzichten muß. Das Zeichen , für welches ich den Lautwerth *a* und *e* aus der spätern Zeit nachgewiesen habe, umschreibe ich, wo es wirklich vocalische Bedeutung hat, mit *ā*, da es dem  *ā* am nächsten kommt und in

in dem mit Götternamen zusammengesetzten Namen ein Subst. gen. comm., z. B. *Za-äsär f.*, *Za-äm n. f.*; ebenso wie  (Diener, Dienerin? Sohn, Tochter?), welches seit der libyschen Epoche in den Eigennamen so unendlich häufig ist, z. B. *Zt-äsär auf-ānχ* oder *āus-ānχ*, je nachdem es auf einen Mann oder auf eine Frau bezogen wird. Es fehlt aber bisweilen auch der Zusatz *ερονς*, *ερονς* (lebend) in Zusammensetzungen dieser Art, wie in *Zt-χnsu* (Champollion not. 2, 241. 243) oder *Zt-ħr* (ibid. 241). Namen dieser Art werden von allen Götternamen abgeleitet;  *κετ-κσι μ-μωστ* (Liebl. dict. 1077) ist eine seltene Abweichung der Bildung. Die beträchtliche Zahl der libyschen Eigennamen von den Denkmälern zu sammeln, kann ich hier nicht beabsichtigen, da der Gegenstand eine eigene Untersuchung erheischt. Die spätere ägyptische Sprache entfaltet einen Reichthum von Wörtern, die der ältern zu mangeln scheinen. Während sich die Sprache der XIX. und XX. Dynastie aus der semitischen bereicherte, floß der der letzten Dynastien manches aus der libyschen zu; und von diesen scheint in der demotischen und in der koptischen vieles haften geblieben zu sein. Als Beispiel erwähne ich das Wort *χαλ*, z. B. in *P-χαλ-χnsu*, aber auch allein stehend  oder  (ein Sohn des *Psmtk* und daher kein Choriter¹) oder Syrer); dasselbe ist im Demotischen sehr üblich und auch im Koptischen *σελλ-ο*: *ελλ-ο*, *σελ-ουρι:ερ-ουριε* in der Bedeutung „Knabe“ noch deutlich erkennbar. Die innere Pluralbildung, welche im Koptischen weit vorschreitet, ist eine merkwürdige Eigenthümlichkeit der libyschen Sprache. Wer sich in dieser mehr gefördert hat, wird, was ich hier nur andeuten kann, bestimmter erkennen und namentlich an zahlreichen Wörtern des unterägyptischen Dialects erweisen können²). Wenn sich die koptische Sprache in drei vollkommen geschiedene Mundarten trennt, so offenbaren sich doch darin ohne Zweifel die geschichtlichen Vorgänge, welche den Buschmür Jahrhunderte lang dem Einflusse der Semiten, Boheirā und Mittelägypten aber dem der Libyer aussetzten, während der Sahid, durch die Stürme der Völkerwanderungen, welche den Norden heimsuchten, weniger berührt, seine Sprache reiner und alterthümlicher erhielt.

der That gleichfalls alle Vocale zu vertreten scheint, unter ihnen auch . Man vergleiche  mit ,  mit ,  mit  (Mar. Abyd. No. 871) u. s. w. Aber  als *i* und  als *i* zu bezeichnen, scheint mir nach wie vor grundlos, da in diesem Falle *i* der einzige Vocal wäre, dessen Länge und Kürze die hieroglyphische Schrift unterschiede, während er im Koptischen der einzige ist, dessen Quantität unbezeichnet bleibt. Am correctesten würde man  durch „transcribieren z. B. *bk*“, um genau die Schrift und nicht eine unsichere und wechselnde Aussprache auszudrücken. Ich beabsichtige auf diese Frage eingehender zurückzukommen.

¹) In dem palestinäischen Volke *χαρ* der ägyptischen Texte erkenne ich die  die Choriter (Gen. 14, 6), welche auf dem Gebirge Seir im Süden wohnten, bis sie von dort durch die Kinder Esaus vertrieben wurden (Deut. 2, 12. 22).

²) Manche ägyptische Wörter stehen libyschen vermuthlich durch Urverwandtschaft der Sprachen nahe, z. B. *μαουκ* (Ohr), temasch. *t-emásug*; viele andere sind aber entlehnt, z. B. *λιουτ* (Knabe), temasch. *rori*, *rùri*; *†μορι* (Bart), *t-ámart*, u. a. m. Wieder andere Wörter verdanken libysche Sprachen der ägyptischen, wie vermuthlich *t-ellegent* im Dialect der Oase Siwah (v. Minutoli, Reise p. 317) dem koptischen *λακεντ:λακπτ* (*sartago*) entspricht.

Un chapitre de la chronique solaire.

Par
E. Lefébure.

I.

La légende dont la traduction suit occupe une partie de l'un des papyrus de Turin fac-similés par M. Rossi et publiés par M. Pleyte, à Leide, de 1869 à 1876 (pl. 31, 77 et 131—138).

L'écriture du papyrus présente le type de la bonne époque, et M. Pleyte le croit de la XX^e dynastie. L'écriture du verso semble d'un autre scribe que celle du recto: de plus, le commencement et la fin du recto manquent, tandis que le verso, qui n'a pas son commencement non plus, a conservé sa fin, comme l'indique la formule: c'est bien fini, heureusement. Les deux côtés contiennent chacun quatre pages entières et une moitié de page: c'est leur dernière page qui est fragmentée.

Le papyrus est une collection de formules magiques ayant pour but de conjurer l'effet de la morsure des serpents: la légende étudiée ici en forme de beaucoup la partie la plus considérable, car elle occupe presque tout le recto, depuis la 12^e ligne de la 1^{re} page jusqu'à la 5^e ligne de la 4^e page: elle ne présente pas de lacunes réelles.

Le fac-simile paraît suffisamment exact, bien que quelques mots soient peut-être moins distincts dans la publication qu'ils ne l'étaient sur la copie de M. Rossi, suivant M. Pleyte (p. 180). Il y a lieu d'accorder, pour les passages difficiles, une certaine confiance aux lectures de M. Pleyte, qui avait sous les yeux la copie de M. Rossi, et dont la sagacité de déchiffrement a été d'ailleurs remarquée par M. Chabas.

M. Pleyte a transcrit et traduit les textes publiés par lui, mais pour être mené à bonne fin ce travail ne pouvait être que sommaire, en égard au nombre et à l'état des papyrus. L'essai de M. Pleyte donne à peu près l'impression que produit une première lecture, et sous ce rapport son utilité est grande; il épargne bien des tâtonnements qui seraient inévitables en présence de textes hiératiques, pour la plupart fragmentés, dont il faudrait déterminer la nature et le sens.

Telle qu'elle est, néanmoins, cette sorte d'ébauche ne saurait dispenser d'études plus complètes, ce que l'on comprendra sans peine si l'on compare pour le Conte du jardin des fleurs par exemple la traduction de M. Chabas à celle de M. Pleyte.

La légende du papyrus magique demandait aussi à être interprétée de nouveau, car le vrai sens en avait échappé au savant éditeur.

II.

Planche CXXXI.

Ligne 12. 13. Chapitre du dieu divin, existant par lui-même,
auteur du ciel, de la terre, de l'air vital, du feu,
des dieux, des hommes, des fauves, des troupeaux,
des reptiles, des oiseaux et des poissons,
le roi des hommes et des dieux réunis,

4°

Ligne 14. dont les siècles sont les années,
aux nombreux noms qui ne sont pas connus,
et que ne connaissent pas les dieux.

Or, Isis était une femme
habile (en) paroles: son coeur était dégoûté
Planche CXXXII, 1. du monde des hommes, elle préférait le monde des dieux,
elle estimait (mieux) le monde des esprits.
Ne pouvait-elle pas, au ciel et sur la terre, de même que Ra,
posséder la terre et (être) déesse,
pensait-elle en son coeur,

Ligne 2. par le moyen du nom du dieu auguste?
Or, Ra venait chaque jour
à la tête de ses nochers,
installé sur le trône du double horizon.

Ligne 3. Le dieu avait vieilli; la bouche lui gouttait,
la salive lui coulait vers la terre,
et ce qu'il bavait tombait sur le sol.

Ligne 4. Isis pétrit cela dans sa main:
avec de la terre et ce qui était dessus,
elle en composa un serpent sacré;
elle le fit en forme de dard.

Ligne 5. Il ne marcha pas dressé devant elle:
elle le laissa couché sur la route
par laquelle le dieu grand passait,
suivant le désir de son coeur, dans son double royaume.

Ligne 6. Le dieu auguste parut au dehors,
les dieux compagnons de (ce) pharaon, V. S. F., à sa suite:
il se traînait, comme chaque jour.
Le serpent sacré le mordit:
la flamme de vie sortie de lui-même
dompta celui qui réside dans la (fôret de) cèdres.
Le dieu divin ouvrit la bouche,
et le cri de sa Majesté V. S. F. monta jusqu'au ciel.

Ligne 7. Son cycle divin de (dire): „qu'est-ce que c'est?“
et ses dieux de (dire): „quoi donc?“
Il ne trouva pas (la possibilité) de répondre sur cela.
Ses mâchoires claquaient,

Ligne 8. tous ses membres frissonnaient;
le venin s'emparait de sa chair
comme le Nil s'empare de son domaine.

- Le dieu grand raffermi son coeur;
il cria à ses compagnons:
„Allons! à moi! enfants de mes membres,
dieux sortis de moi!
Expliquez cela à Khepra.
- Ligne 9. Quelque chose de douloureux m'a transpercé:
mon coeur a perçu cela, et mes yeux ne l'ont pas vu,
ma main ne l'a pas causé;
je n'ai connaissance de personne qui me l'ait fait.
Je n'ai pas senti de douleur comme celle-là:
- Ligne 10. il n'y a pas de mal au-dessus.
- Je suis le chef, fils du chef,
l'émanation issue de Dieu;
je suis le grand, fils du grand;
mon père a médité mon nom;
je suis le myrionyme,
le multiforme;
- Ligne 11. mon être existe en chaque dieu.
Acclamé par Tum et Horus les Nomenclateurs,
mon nom a été dit par mon père et ma mère,
(puis) il a été caché dans mon sein par qui m'a engendré,
- Ligne 12. afin de ne pas laisser être le maître l'enchanteur qui m'enchanterait.
J'étais sorti dehors pour voir ce que j'ai créé,
j'allais par les deux royaumes que j'ai faits,
- Ligne 13. quand quelque chose (m')a piqué que je ne connais pas.
Est-ce du feu?
Est-ce de l'eau?
Mon coeur est un brasier,
mes chairs tremblent,
- Ligne 14. tous mes membres éprouvent les effets d'un frisson terrible.
Qu'on m'amène les fils des dieux,
aux paroles bienfaisantes,
qui connaissent leur bouche,
et dont l'influence atteint le ciel.
- Planche CXXXIII, 1. Chaque fils divin vint à lui en se lamentant;
Isis vint avec ses sortilèges,
sa bouche (pleine) de souffles de vie,
ses formules pour détruire les maux,
et ses paroles vivifiant les gosiers morts.
- Ligne 2. Elle dit: „qu'est-ce que c'est, père divin?
Quoi donc? Un serpent a répandu les maux en toi,
un que tu as créé a dressé sa tête contre toi!

- Ligne 3. Oh! il sera renversé par des charmes efficaces
je le ferai reculer à la vue de tes rayons“.
- Le dieu saint ouvrit la bouche:
„Moi, je passais sur le chemin:
j'allais par les deux royaumes de ma terre,
selon le désir de mon coeur, pour voir ce que j'ai créé:
je fus piqué par un serpent, sans l'avoir vu.
Est-ce du feu?
Est-ce de l'eau?
Je suis plus froid que l'eau,
je suis plus brûlant que le feu.
- Ligne 4.
- Ligne 5. Tous mes membres sont en sueur,
je suis tremblant, mon oeil est sans force,
je ne distingue plus le ciel,
l'eau monte à ma face comme dans la saison de l'été“.
- Ligne 6. Isis dit à Ra:
„Oh! dis moi ton nom, père divin.
Celui-là vivra, qui sera délivré par son nom“.
„J'ai fait le ciel et la terre, arrangé les montagnes
et créé les êtres qui sont dessus;
j'ai fait l'eau, produit le grand abîme,
et fait le Taureau-de-sa-mère,
auteur de la jouissance;
j'ai fait le ciel, et voilé les deux horizons;
j'ai placé l'âme des dieux dedans;
je suis celui qui, s'il ouvre les yeux, produit la lumière,
et qui, s'il ferme les yeux, produit les ténèbres;
l'eau du Nil monte quand il l'ordonne,
et les dieux ne connaissent pas son nom;
je fais les heures, et produis les jours;
j'envoie les fêtes de l'année, et crée les inondations,
je produis le feu vivant
pour purifier les maisons;
je suis Khepra le matin, Ra à midi,
et Tum le soir“.
- Ligne 7.
- Ligne 8.
- Ligne 9.
- Ligne 10.
- Ligne 11. Le venin n'était pas chassé: il progressait,
et le dieu grand ne marchait plus.
Isis dit à Ra:
„ce n'est pas ton nom l'énumération que tu m'as faite:
oh! dis-le moi, et le venin sortira.
Celui-la vivra, dont le nom sera révélé“.
- Ligne 12. Le venin brûlait comme du feu:
il était plus fort que flamme et que fournaise.
La Majesté de Ra dit:

- „je consens à être fouillé par Isis,
(et à ce que) mon nom passe de mon sein dans son sein“.
- Ligne 13. Le dieu se cacha pour les dieux:
large était la place dans la barque des millions d'années.
Quand vint le moment de la sortie du coeur,
elle dit à (son) fils Horus:
„qu'il s'engage par un serment divin
(à) livrer ses deux yeux“.
- Ligne 14. Le dieu grand, son nom lui fut enlevé,
et Isis, la grande magicienne, (dit):
„coulez poisons, sortez de Ra!
- Pl. XXI. LXXVII, 1. Oeil d'Horus, sors du dieu! Resplendis hors de sa bouche!
Moi, j'agis.
Moi, j'envoie tomber sur la terre le venin dompté,
car le nom du dieu grand lui a été enlevé.
Ra, qu'il vive!
Que le venin meure, au contraire“!
- Ligne 2. Un tel, fils d'une telle, qu'il vive!
Que le venin meure, au contraire“!
(C'est) ce qu'a dit Isis, la grande, la régente des dieux,
celle qui connaît Ra (par) son propre nom.
- Ligne 3. Paroles à dire sur
une image de Tum et d'Horus les Nomenclateurs.
sur une représentation d'Isis,
et sur une image d'Horus.
- Ligne 4. Ecrit à mettre dans (une dissolution) avalée par la personne. On
le fait pareillement sur un morceau de vrai lin mis à son cou. C'est
un remède efficace. On fait une potion avec de la bière ou du vin
(pour être) bue par la personne que le mal (tient). C'est la
- Ligne 5. destruction du venin, parfaitement, et pour toujours.

III.

Cette légende reflète avec une fidélité remarquable les différents aspects du développement religieux, indiquant ainsi, dans sa mesure, que les mythes Egyptiens ont obéi aux mêmes lois que ceux des autres peuples.

Le vieux fond naturaliste s'accuse dans le nom et le rôle de la divinité principale, Ra, c'est à dire le Soleil. De plus, les titres de Ra révèlent une tendance prononcée à établir l'unité dans le polythéisme, puisque le dieu est représenté comme le créateur des choses et même des dieux; mais cette unité est panthéistique: Ra *existe en chaque dieu*, et crée par voie d'émanation, comme le montre la naissance du serpent tiré de sa salive par Isis. Le dernier épisode repose sur une allégorie symbolisant l'effet per-

nicieux de la chaleur solaire, preuve que les phénomènes physiques avaient conservé en partie leur signification, au dernier temps de la croissance des mythes.

C'est bien à une période de ce genre que nous reporte l'idée toute évhémériste de la légende, qui change en une simple femme Isis, l'une des principales figures du panthéon. Tandisqu' Horus, au moins dans son rôle et sa forme de Nomenclateur, reste encore dieu, Isis n'est plus qu'une sorte d'Eve, qui cherche avec l'aide du serpent à obtenir la divinisation en s'emparant de la science suprême.

IV.

Les monuments et les papyrus ne nous ont conservé qu'un petit nombre de légendes. Le Livre des Morts en contient deux ou trois, qui sont plutôt effleurées que racontées; les textes du Mythe d'Horus et de la Destruction des hommes, publiés par M. Naville, sont plus précis; les recueils de magie, comme le papyrus Harris, prennent quelquefois aussi une allure narrative, mais on peut dire qu'en général les compositions religieuses sont plus riches d'allusions que de faits, ce qui les rend fort obscures: on ne réussira bien à les comprendre, que si l'on parvient à connaître suffisamment le vaste cycle de fables qui leur servait de support. Plutarque a donné jusqu'à un certain point la clef de ce qui concerne Osiris, mais l'existence d'une histoire de Ra n'était pas même soupçonnée, quand le récit de la Destruction des hommes a divulgué, il y a quelques années, un des épisodes de la chronique solaire.

La légende qu'on vient de lire est un morceau du même genre, à peu près du même temps, tiré peut-être du même livre, et se rapportant, par un heureux hasard, à une même période de la vie du dieu suprême, c'est à dire à la fin de son règne terrestre.

Les deux incidents se relient d'autant plus étroitement qu'ils ont trait aux causes qui déterminent le dieu à quitter la terre. La destruction des hommes décide entièrement Ra, que le repentir ronge et qui reconnaît que son mal vient d'avoir été avec eux, car leur massacre, dit-il, est la cause de ma faiblesse; mais au moment de son départ il n'oublie pas l'aventure du serpent, il admoneste sévèrement le dieu de la terre, Seb, l'engage à veiller sur ses reptiles, et l'avertit que des psyllés les charmeront à l'avenir. Voici le passage (pl. c, l. 56 à 62):

- Ligne 56. La Majesté de ce dieu dit à Thoth: „crie un: viens à moi! à la Majesté de Seb, en disant: viens vite, sur le champ“. La Majesté de Seb vint, et la Majesté de ce dieu lui dit: „sois réprimandé
- Ligne 57. pour tes serpents qui sont en toi, car ils m'ont fait craindre pour mon existence. Connais donc leur bien: va-t'en vers le lieu où est mon père Nun, et dis-lui: garde
- Ligne 58. les reptiles de la terre et de l'eau. Fais aussi un écriteau pour chacun des trous où sont les serpents, savoir: défense absolue de nuire. Qu'ils sachent que je m'éloigne,
- Ligne 59. mais que je leur sur veillerai. Or leur soin concerne leur père, car tu es un père pour cette terre, à jamais. Qu'on prenne donc garde à cela.

- Ligne 60. Des enchanteurs les charmeront, avec mon propre charme magique. Je m'en dépouillerai, mais ce ne sera pas pour ceux que j'en aurai privés, par la grandeur de
- Ligne 61. l'Ancien! Je les désignerai à ton fils Osiris: leurs enfants périront, et le coeur de leurs chefs sera découragé. Ceux-là (seuls) prospéreront qui feront ce
- Ligne 62. qu'ils voudront sur la terre entière, en charmant les reptiles“.

Ce souci des reptiles n'est pas justifié par le récit du massacre de l'humanité, et il ne trouve son explication que dans un fait antérieur, c'est à dire dans l'évènement que rapporte le papyrus magique de Turin.

On remarquera que les deux textes, avec une irrévérence qui les date, en quelque sorte, font du Soleil une espèce de vieux roi de comédie, bafoué par les hommes et trompé par une femme. Les aventures sont complaisamment détaillées, surtout dans la dernière légende, qui confine ainsi au conte, en laissant voir par quelle dégradation de nuances les mythes primitifs ont passé pour devenir des romans comme ceux de Bata, du prince prédestiné, de Setna et de Rampsinit.

On peut espérer que de nouvelles recherches révéleront, parmi les textes publiés ou inédits, d'autres documents de même nature: il y a dans ces écrits une source d'informations qui n'est pas à dédaigner, car ils font suivre la marche totale des mythes, de leur point de départ à leur point d'arrivée. L'histoire des religions en tirera certainement profit.

Ein Fund thebanischer Ostraka.

Von

A. Wiedemann.

Mehrfach wurden im Verlaufe der beiden letzten Winter von den Arabern in Theben meist stark fragmentirte Ostraka mit hieratischen Inschriften zum Kaufe angeboten. Da sich auf mehreren Exemplaren der Vorname *Ramses II* fand, so hielt ich es für angezeigt, diese Stücke näher zu untersuchen. Nach längeren Nachforschungen gelang es denn auch den Fundort der Scherben, welchen die Araber geflissentlich geheim hielten, in Mitten der Ziegelruinen hinter dem Ramesseum aufzufinden und durch eigenes Suchen in den Besitz einer größern Zahl dieser Ostraka zu gelangen. Dieselben stellten sich als Bruchstücke von mittelgroßen, rundlichen Töpfen aus auffallend dünnem, hellgrauem gebranntem Thon heraus, während sich an der gleichen Stelle neben diesen Fragmenten Griffe von größern Thongefäßen aus demselben Materiale, aber mit dickern Wandungen fanden. Letztere trugen aufgestempelt die Zeichen , welche in einen länglichen Ring eingeschlossen waren, ähnlich wie dies bei den ungebrannten Nilziegeln in den thebanischen Ruinen der Fall zu sein pflegt. Interessanter als diese Griffe waren die zuerst erwähnten Ostraka, unter welchen sich neben unzähligen un-

beschriebenen Bruchstücken mehrere Hundert mit Inschriften bedeckte fanden. Keine einzige der beschriebenen Scherben war vollständig erhalten, doch stellte sich bald heraus, daß sie alle etwa die gleiche Inschrift trugen und daß sich diese aus einer Zusammenstellung der Fragmente wiedergewinnen liefs. Die so wiederhergestellte Inschrift möchte ich mir, da sie kulturhistorisches Interesse darzubieten scheint, erlauben, hier zu besprechen. Sie lautet;

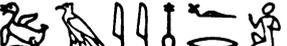
1. 
2. 

„Im Jahre 1. Guter Wein von dem großen, bewässerten Terrain des Tempels des *Ramses II* in Theben. Der Vorsteher der Weingartenarbeiter *Tutmes*“.

Die Varianten, welche die verschiedenen Exemplare darbieten, sind verhältnismäßig unbedeutende. Zunächst wechselt die Jahresangabe zwischen den Jahren 1—13, wozu einmal das Datum des Jahres 17 kommt. Leider wird nirgends die Kartouche des gemeinten Herrschers hinzugefügt, so daß eine vollständig sichere Feststellung der Daten nicht möglich ist, doch läßt sich eine solche wenigstens annäherungsweise gewinnen. An *Ramses II* zu denken, ist nicht möglich, da in dessen erstem Jahre das Ramesseum noch nicht stand, auch weist ja der Zusatz  nicht mit Sicherheit auf einen noch lebenden Herrscher hin. Dagegen zeigt der paläographische Charakter der Schriftzüge auf den Ostracis, welcher zwischen dem der ältern Theile der Select Papyri und dem des Papyrus Abbott etwa in der Mitte steht, daß ihre Entstehungszeit in die Zeit der Ramessiden fällt. Hier können ihrer Regierungsdauer nach, aufser event. *Mereneptah*, nur *Ramses III* und vielleicht *Ramses IV*, von welchem wenigstens ein 11tes Regierungsjahr (cf. Pleyte und Rossi, Pap. de Turin pl. 49—50) belegt ist, in Betracht kommen. Da die Scherben auch nicht den wohlbekannten Schriftcharakter der Epoche des *Mereneptah* zeigen, so liegt es wohl am nächsten, sie der Zeit *Ramses III* zuzuweisen.

Der hinter dem Datum genannte Wein wird auf fast allen Exemplaren als „der gute“ bezeichnet, nur eine Vase scheint nach der angewandten Adjektivform  zu schließen, eine besonders gute Sorte enthalten zu haben, doch unterscheidet sich das verwendete Gefäß in keiner Weise von den für den andern Wein gebräuchlichen. Das Gebiet, von welchem der Wein stammt, heißt „das große bewässerte Terrain“ und nur ausnahmsweise lautet der Satz kürzer „Guter Wein des Tempels des *Ramses*“. Der Name des Weingartens erinnert an die Darstellungen derartiger Anlagen in thebanischen Gräbern (cf. Wilkinson M. a. C. II p. 148), wo wir große Wasseranlagen in Verbindung mit den Weingärten stehn sehn, so daß man auf eine reichliche Bewässerung derselben großes Gewicht gelegt zu haben scheint. — In dem Namen des Tempels wechselt mit dem Vornamen *Ramses II* der Nachname *Ra-mes-su* oder auch *Ra-mes-su-meri-Amen*. Daß unter diesem Namen das Ramesseum zu verstehen ist, macht der Fundort des Ostraka unzweifelhaft. Derselbe zeigt zugleich, daß die aus der Zeit *Ramses II* stammenden Ziegelanlagen hinter diesem Tempel in der That zu ihm gehörten und die Nebenräume des Gebäudes, in unserm Falle den Weinkeller, enthielten. Schwieriger ist das Verständniß der ersten Worte der zweiten Zeile. Daß wir in *Pa-Amen* den gewöhnlichen Namen von Theben zu sehn haben, steht wohl fest; dagegen ist es unklar, ob der Zusatz *ka en Kam-t* auf diese Stadt oder auf den Gott *Amon* zu

beziehen ist, da das *ka* kein Determinativ erhält. Im erstern Falle hätte man darin eine Bezeichnung der Hauptstadt zu erkennen, in welcher sich das Land gleichsam personifizierte, doch scheint es wahrscheinlicher, dafs man es hier nur mit einem Titel des thebanischen *Amon* zu thun hat.

Auf die Bezeichnung des Tempels folgt der Name eines Beamten, welcher als der Vorsteher der Weingartenarbeiter bezeichnet wird. Es war dies jedenfalls ein niederer Angestellter des Tempels, denn wir finden unter den zahllosen Angehörigen des Beamtenstandes, von denen uns Gräber und Todtenstelen erhalten geblieben sind, kaum einen, welcher diesen Titel trug; ein Zeichen, dafs diese Leute zum Volke gehörten und wohl in den Massengräbern der Nekropole ihre Ruhestätte fanden. Die auf unsern Ostracis genannten Namen derselben sind aufser dem erwähnten *Tutmes*, von welchem bei weitem der größte Theil der Inschriften ausgestellt worden ist, ein , ein , ein , ein  und ein , welcher letztere Name sonst für weibliche Personen vorkommt.

Die Bedeutung der Texte ist klar. Wir haben in ihnen, um uns eines modernen Ausdruckes zu bedienen, Weinetiketten zu sehn, durch welche das Alter des in den einzelnen Krügen aufbewahrten Weines bezeichnet werden sollte. Notizen über die Ablieferung des betreffenden Weines als einer Naturalsteuer kann man in ihnen nicht sehn wollen, da dann eine Hinzufügung des genauen Datums erforderlich gewesen wäre, wie dies in den Einnahmelisten regelmäfsig geschieht, eine einfache Jahresangabe aber nicht genügt hätte. Wohl aber war diese genügend, wenn es sich nur darum handelte, das Alter des Weines selbst zu bestimmen. Bei diesem konnten einige Tage Differenz, welche von der jeweiligen Erndte und Presse abhängig waren, keinen Unterschied bedingen.

Es ist bereits öfters darauf hingewiesen worden, dafs die ägyptischen Denkmäler das zuweilen gelegnete Bestehen einer Weinkultur in Aegypten im vollsten Maaße beweisen. So können wir denn auch zu der Notiz des Athenaeus (I. 33f.) volles Vertrauen hegen, die uns berichtet, dafs der Wein der Thebais und besonders von Koptos sich vor allen andern Weinen als leicht und gesund auszeichne. Unsere Inschriften zeigen uns, dafs hier schon zur Zeit der 20ten Dynastie eine ausgedehnte Weinkultur stattfand, denn die auffallend große Zahl derartiger Krüge, welche in dem einen thebanischen Tempel aufgehäuft war, gestattet einen Rückschluß auf einen ungemein großen Umfang des Weinbaues in der damaligen Zeit. Dann zeigen uns die Texte, dafs die Sitte, das Alter des Weines durch Etiquetten an den Krügen zu bezeichnen, welche für die römische Kaiserzeit durch zahlreiche Stellen des Horaz, Petronius u. a. belegt wird, bereits eine altägyptische war und hier im 12ten Jahrhundert v. Chr. ausgeübt ward. Eine Thatsache, welche zeigt, wie verfeinert der Luxus selbst in solchen Details schon zur Zeit der thebanischen Dynastien war. Nach dieser Richtung hin scheinen unsere Ostraka für die Kulturgeschichte nicht ohne Interesse zu sein. Vielleicht, dafs spätere Funde ähnlicher Texte aus andern Tempeln weitere Einblicke in die ägyptische Weinkultur ermöglichen. In diesem Sinne möchte ich auf den besprochenen thebanischen Ostrakonfund hingewiesen haben.

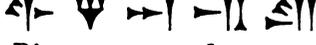
 Hör; status constructus Hār.

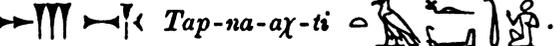
Von
Gr. Schack.

Die pag. 127 des vorigen Jahrgangs der Zeitschrift gegebenen Beispiele können leicht durch solche aus dem Assyrischen vermehrt werden. Eine Liste ägyptischer Namen aus den Annalen des *Assurbanipal* (Cyl. A. Col. I 92—111) die Waldemar Schmidt (*Syriens og Aegyptens gamle Historie* pag. 935 ff.) wiedergibt, bietet folgende Beispiele:

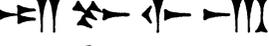
1. Hār  
Har - si - ia - e - su *Ip - ti - char - ti - e - su.*
 

In beiden Fällen steht der status constructus wohl wegen der nachfolgenden Apposition wie im Hebräischen.

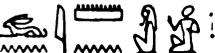
2. Hör   
Pi - sa = an - hu - ru *Na = aχ - ti - hu - ru - na - si - ni*
 

Der letzte Name dürfte „Hör beschützt“ (Br. Wb. VI p. 694) die Bäume“ bedeuten. Wäre  ein Substantiv, würden wir vielleicht auch eine Veränderung dieses Wortes erwarten dürfen, es ist aber genau so wiedergegeben, wie in  *Tap-na-aχ-ti* .

Für die absolute Form Osiri giebt derselbe Text ein Beispiel in dem Namen


bu - si - ri 

Für die absolute Form *Amōn* in


u - na - mu - nu 

Conf.  Nahum 3, 8.

Endlich für den status constructus *Mente* in


ma = an - ti - mi - an - χi - e 

Hier scheint das  nach Analogie des hebräischen \aleph den status constructus bedingt zu haben, wie überhaupt alle Beispiele darauf hinzuweisen scheinen, daß die Anwendung des status constructus im Aegyptischen nicht allzusehr von der im Hebräischen abwich.

Die tonlosen Formen in der ägyptischen Sprache.

Von
Adolf Erman.

In den letzten Jahren sind mehrfach, u. a. in dem vorstehenden Aufsätze des Herrn Grafen Schack, die eigenthümlichen verkürzten Formen besprochen worden, die sich im Koptischen und in den griechischen Transcriptionen der alten ägyptischen Eigennamen vorfinden. Die bisherigen Besprechungen derselben scheinen mir den Kern der Sache nicht ganz zu treffen und ich benutze daher diese Gelegenheit, um meine eigene Ansicht über dieses wichtige Phaenomen kurz darzulegen. Ich muß mich dabei auf das mir ganz fremde Gebiet der Phonetik wagen und bitte die Kenner desselben um Nachsicht für etwaige Irrthümer; die allgemeine Richtigkeit meiner Auffassung der verkürzten Formen dürfte von Sachkundigen wohl zugegeben werden.

Wir sind gewohnt uns die Sprache als aus einzelnen selbstständigen „Worten“ zusammengesetzt zu denken, die eine ihrem grammatischen Werthe entsprechende feste Form haben. Für unsere Anschauung besteht z. B. der Satz „wenn du zu mir kommst, werde ich es dir geben“ aus 10 von einander getrennten Worten, die auch in anderem Zusammenhang z. B. in dem Satze „ich komme nicht; kommst du denn je zu mir?“ in der gleichen Trennung und in der gleichen Form auftreten.

Aber das ist eine Fiction, von der die gesprochene lebende Sprache nichts weiß; diese spricht vielmehr meistens eine grössere Anzahl von Sylben als ein Ganzes, unbekümmert darum ob nach der grammatischen Theorie diese Sylben ein, zwei oder mehr Worte ausmachen. Den ersten Satz theilen wir dreimal: *wenn* *du* *zu* *mir* *kommst* *werde* *ich* *es* *dir* *geben* ebenso den zweiten: *ich* *komme* *nicht* *kommst* *du* *denn* *je* *zu* *mir*. Man hat diese Lautcomplexe treffend als „Sprachtakte“ bezeichnet, ein jeder derselben wird durch einen Hauptaccent zusammengehalten; je nachdem nun ein Wort in einem solchen Sprachtakte an stark betonter, schwach betonter oder tonloser Stelle steht, ändert sich auch seine Form. Unsere Beispiele haben gesprochen etwa folgenden Laut:

$\begin{array}{cccccccccc}
\downarrow & & \downarrow \\
\text{wennd} & \text{z} & \text{u} & \text{m} & \text{e} & \text{r} & \text{k} & \text{o} & \text{m} & \text{m} & \text{s} & \text{t} & \text{w} & \text{e} & \text{r} & \text{d} & \text{i} & \text{c} & \text{h} & \text{s} & \text{d} & \text{e} & \text{r} & \text{g} & \text{e} & \text{b} & \text{e} & \text{n} \\
\downarrow & & \downarrow \\
\text{ich} & \text{k} & \text{o} & \text{m} & \text{m} & \text{e} & \text{n} & \text{i} & \text{c} & \text{h} & \text{k} & \text{o} & \text{m} & \text{m} & \text{s} & \text{t} & \text{d} & \text{u} & \text{e} & \text{n} & \text{n} & \text{j} & \text{e} & \text{z} & \text{u} & \text{m} & \text{i} & \text{r}
\end{array}$

Einmal heisst es also *dä*, *mīr*, *zū* denn *du mir* zu stehen an stark betonter Stelle, das anderemal *dē*, *mēr*, *zū* denn sie stehen an tonloser Stelle. Es ist natürlich nicht ganz der Willkür des Sprechenden überlassen, in welche Takte er seinen Satz zerlegen will; oft ist an eine abweichende Zerlegung auch ein abweichender Sinn geknüpft¹⁾.

¹⁾ Diese Sprachtakte fallen wohl meist mit syntactischen Gruppen zusammen, obgleich, wenigstens im Deutschen, bei langen Takten auch eine Zerreissung derselben vorkommt, vgl. die von Sievers (Phonetik S. 185) angeführten Beispiele;

woseid *ih* *rge* — *wesen*?
erbesuch *t* *edie* — Vorlesungen
nach *K* *onstanti* — *nopel*.

In den meisten Schriftsprachen ist von dieser wichtigen Erscheinung der gesprochenen Sprache nichts zu sehen; man hat auf Grund grammatischer Überlegung eine conventionelle Worttrennung eingeführt und hat sich gewöhnt ein jedes Wort stets so zu schreiben wie es an der Tonstelle eines Sprachtaktes lautet. Desto interessanter ist eine Sprache, die wie das Koptische dieser Schematisierung nicht anheim gefallen ist. Der Kopte schreibt noch $\alpha\bar{\sigma}\mu\bar{\nu}\epsilon\bar{\iota}\sigma\eta\bar{\nu}\epsilon$ „sie gebar diesen Sohn“ als ein Ganzes, wie er es als ein Ganzes sprach; wäre seine Sprache frühzeitig von Grammatikern gemafsregelt worden, so hätte er ohne Zweifel $\alpha\sigma\mu\bar{\iota}\sigma\epsilon\ \bar{\nu}\alpha\bar{\iota}\ \eta\bar{\nu}\epsilon$ schreiben müssen. Abweichend von anderen Sprachen und für das Koptische charakteristisch ist aber dabei die streng geregelte Abgrenzung der Takte, die noch weniger als in unsern Sprachen im Belieben des Einzelnen steht und besonders die gewaltige Wirkung die der Accent in ihnen ausübt.

Was für den Kopten einen Sprachtakt bildete, läfst sich leicht aus der Setzung derjenigen Partikeln ersehen, die wie $\bar{\nu}\epsilon$ an zweiter Stelle des Satzes¹⁾ stehen müssen; es heifst z. B.:

$\sigma\eta\ \sigma\omicron\mu\ \bar{\nu}\epsilon\ \bar{\eta}\bar{\delta}\alpha\bar{\nu}\epsilon$ (Zoega 353, 6)

$\epsilon\bar{\rho}\eta\bar{\alpha}\bar{\nu}\ \bar{\nu}\epsilon\sigma\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\nu}\bar{\tau}\ \bar{\nu}\epsilon\ \bar{\chi}\bar{\eta}\bar{\nu}\epsilon\ \bar{\nu}\epsilon\ \bar{\rho}\bar{\nu}\bar{\lambda}\bar{\lambda}\bar{o}$ (Z. 349, 5)

$\bar{\nu}\epsilon\eta\bar{\nu}\bar{\alpha}\bar{\nu}\bar{\rho}\bar{\nu}\ \sigma\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\alpha}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\sigma}\ \bar{\nu}\epsilon\ \bar{\eta}\bar{\rho}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\tau}\bar{\iota}\bar{\sigma}$ (Z. 350, 28)

$\bar{\alpha}\bar{\tau}\bar{\chi}\bar{\iota}\ \bar{\nu}\epsilon\ \bar{\rho}\bar{\omicron}\bar{\tau}\bar{\omega}\ \bar{\nu}\epsilon\ \bar{\lambda}\bar{\iota}\bar{\mu}\bar{\omega}\bar{\tau}\bar{\iota}\bar{\kappa}\bar{\iota}\bar{\sigma}$ (Exodus 18, 6)

$\bar{\nu}\epsilon\bar{\iota}\bar{\kappa}\bar{\epsilon}\bar{\rho}\bar{\omega}\bar{\delta}\ \bar{\nu}\epsilon\ \sigma\eta\ \bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\sigma}$ (Z. 351, 7)

$\epsilon\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\epsilon}\ \bar{\tau}\bar{\epsilon}\bar{\nu}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\nu}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\sigma}\bar{\tau}\bar{\iota}\bar{\kappa}\ \bar{\nu}\epsilon$ (Z. 351, 4)

also ein Hilfsverb und ein nominales Subject, das Verbum und ein unmittelbar folgendes Object, das Demonstrativ und sein Substantiv, die Praeposition und das folgende Nomen u. s. w.

Sehr abweichend von unserer Art der Betonung ist die Stellung des Hauptaccentes in den Sprachtakten des Koptischen: er steht hier stets auf der Tonsylbe²⁾ des letzten Wortes. Die Sylben die vor dieser Tonsylbe liegen sind tonlos und müssen, wenn sie nicht schon kurz sind, verkürzt werden. In $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\kappa}\bar{\omicron}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\sigma}\ \bar{\eta}\bar{\rho}\bar{\omega}\bar{\mu}\bar{\epsilon}$ (Z. 350, 35) liegt der Hauptaccent auf dem $\bar{\nu}\bar{\omicron}\bar{\sigma}$; von den davor liegenden Sylben $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\kappa}$ und $\sigma\bar{\tau}$ kann nur noch $\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\kappa}$ eine Verkürzung erleiden, da der unbestimmte Artikel, der ja stets tonlos ist, bereits aus $\sigma\bar{\tau}\bar{\alpha}$ verkürzt ist.

Beispiele liefert jede Zeile eines koptischen Textes und in jedem Abschnitt von Sterns Werk begegnet man Fällen die hierher gehören. Ich will nur an einiges erinnern; solche Wortverbindungen mit ihren lautlichen Folgen finden sich beim:

Genetiv: $\bar{\rho}\bar{\omicron}\bar{\tau}\bar{\mu}\bar{\iota}\bar{\sigma}\bar{\epsilon}$ „Geburtstag“ ($\bar{\rho}\bar{\omicron}\bar{\sigma}\bar{\tau}$)

$\sigma\bar{\omicron}\bar{\tau}\bar{\eta}\bar{\rho}\bar{\omega}\bar{\nu}$ „Orion“ ($\sigma\bar{\iota}\bar{\sigma}\bar{\tau}$)

* $\bar{\tau}\bar{\epsilon}$ (Hand) in $\bar{\rho}\bar{\iota}\bar{\tau}\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{\chi}\bar{\omicron}\bar{\epsilon}\bar{\iota}\bar{\sigma}$ (vgl. $\bar{\tau}\bar{\omicron}\bar{\omicron}\bar{\tau}\bar{\nu}$)

* $\bar{\chi}\bar{\epsilon}$ (Kopf) in $\bar{\rho}\bar{\iota}\bar{\chi}\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{\kappa}\bar{\alpha}\bar{\rho}$ (vgl. $\bar{\chi}\bar{\omega}\bar{\nu}$).

Nomen und Adjectiv: $\epsilon\bar{\iota}\bar{\epsilon}\bar{\rho}\bar{o}$ „Strom“ ($\epsilon\bar{\iota}\bar{\omicron}\bar{\sigma}\bar{\rho}$)

$\bar{\rho}\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\iota}\bar{\sigma}$ „schlechtes Jahr“ ($\bar{\rho}\bar{\omicron}\bar{\mu}\bar{\nu}\bar{\epsilon}$)

$\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\rho}\bar{\omicron}\bar{\sigma}\bar{\tau}$ „Knabe“ ($\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\eta}\bar{\nu}\bar{\epsilon}$)

$\bar{\chi}\bar{\iota}\bar{\nu}\bar{\omicron}\bar{\tau}\bar{\mu}$ „süfse Olive“ ($\bar{\chi}\bar{\omicron}\bar{\epsilon}\bar{\iota}\bar{\tau}$).

¹⁾ Ich glaube, sie schliefsen sich enklitisch dem ersten Takte an (ebenso $\bar{\nu}\epsilon$ und $\bar{\tau}\bar{\epsilon}$).

²⁾ Der Ton des mehrsylbigen Wortes ruht im Koptischen auf der Penultima. Die Ausnahmen erklären sich wohl aus Verstümmelung älterer Formen, so sicher $\epsilon\bar{\nu}\bar{\sigma}\bar{\lambda}\bar{\omega}\bar{\lambda}$ aus $\epsilon\bar{\nu}\bar{\sigma}\bar{\lambda}\bar{\omega}\bar{\lambda}\bar{\tau}$ (vgl. Stern § 356 a. E.).

Nomen und Apposition: **отсеротенадре** „Osiris Onnophris“ (Mél. d'arch. ég. et ass. III, T. 5) (**отсире**)

Zehner und Einer: **м̄п̄тоте** „elf“ (**мит**)

Praeposition und Nomen: **з̄пт̄т̄п̄от** „in der Stunde“ (**зотп** für neuägypt. **т̄х̄и**)
п̄д̄ат̄е̄д̄ „dem David“ (mit Suff. **п̄д̄**)

Genetivexponent und Genetiv: **з̄пт̄т̄п̄а̄ п̄т̄еп̄п̄от̄е** „in Gottes Geist“ (mit Suff. **п̄т̄а̄д̄**)

Pron. pers. abs. und ein Prädicat: **а̄п̄с̄от̄ш̄ире ш̄ӣм** „ich bin ein Jüngling“ (**а̄п̄ок**)
п̄т̄к̄п̄ӣм „wer bist du?“ (**п̄т̄ок**)

Verbum und Subject: **отп-ототп̄от п̄ит** „eine Stunde kommt“ (**отоп**)
п̄е̄ж̄е̄п̄а̄е̄ӣот „mein Vater sprach“ (vgl. **п̄е̄ж̄а̄д̄**)

Verbum und Object: **а̄д̄п̄е̄ж̄а̄д̄а̄ӣм̄о̄п̄ӣо̄п̄ е̄б̄о̄л** „er trieb Teufel aus“ (**п̄от̄ж̄**)
а̄д̄с̄л̄с̄л̄п̄ес̄п̄ит „er tröstete die Brüder“ (**с̄о̄л̄с̄л̄**)

Derartige durch tonlose Stellung reducirte Formen sind ferner die Nominalpraefixe wie **м̄п̄т̄**, **с̄ӣп̄** u. s. w., die bestimmten und unbestimmten Artikel, das Demonstrativ **п̄е̄**, das Relativ **е̄т̄е̄**, die Conjunction **ж̄е̄**, die Negationen, die sämtlichen Hilfsverba u. a. m.

Man sieht es ist völlig einerlei, was für ein syntactisches Verhältniß zwischen so verbundenen Worten besteht; mag es ein Objectsverhältniß sein oder ein genetivisches oder ein appositionelles — die Tonlosigkeit wirkt stets in gleicher Weise. Die Verkürzung ist ein rein phonetischer Proceß, der mit der Syntax gar nichts zu schaffen hat. Ob man **с̄ӣот̄ п̄з̄т̄о̄т̄е** „Morgenstern“ in zwei Theilen spricht oder **с̄от̄п̄т̄о̄т̄е** in einem, ob man B. **с̄о̄о̄ п̄от̄ц̄и** „Wohlgeruch“ sagt oder S. **с̄т̄п̄от̄ц̄е**, an dem Verhältniß zwischen Nomen regens und Nomen rectum, zwischen Nomen und Adjectiv wird dadurch nichts geändert. Ich kann meinem Freund Stern nicht beistimmen, der (§ 498)¹⁾ diesen „status constructus“ der Formen sogar beim Verbum für den Ausdruck eines genetivischen Verhältnisses erklärt. Für mich hat **а̄с̄м̄с̄ш̄ире** mit **с̄от̄п̄з̄ор** nichts weiter gemeinsam, als daß sie je in einem Lautcomplex gesprochen wurden; darum bleibt das eine doch ein Objectsverhältniß und das andere ein genetivisches. — Dafs übrigens der „status constructus“ der semitischen Sprachen ursprünglich auch nur ein Fall dieser Tonlosigkeit war, leuchtet ein.

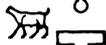
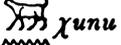
Dasselbe Betonungsgesetz haben nun die Aegypter der griechischen Zeit auch bei der Aussprache altägyptischer Namen beobachtet; es heißt z. B.

а̄ӣот̄п̄: **А̄м̄е̄ν̄е̄μ̄η̄ς**

р̄и: **Ρ̄ᾱμ̄ε̄σ̄σ̄η̄ς**

ж̄ӣо̄ш̄ӣс̄: **Χ̄ε̄ν̄σ̄θ̄ω̄σ̄θ̄**

з̄ор: **Ᾱρ̄μ̄ᾱχ̄ῑς** u. s. w.²⁾

Ich zweifle nicht, daß diese Verkürzung der tonlosen Worte auch in alter Zeit schon in gleichem Umfang in der ägyptischen Sprache Gebrauch war und verweise für das Neuägyptische auf meine Grammatik § 39. 155 und für das Altägyptische zunächst auf den Unterschied den die Inschrift des *Unā* zwischen  and  **χ̄ӣӣӣ**

¹⁾ Er identificirt an dieser Stelle die Anknüpfung des Objects mit und ohne **п̄** mit dem Genetive mit und ohne **п̄** und schließt daraus auf einen besonderen nominalen Character des koptischen Verbuns. Aber die Identification ist irrig, denn das **п̄** des Objects ist die alte Praeposition **п̄**, wie **м̄ӣо̄д̄** zeigt, hat also nichts mit dem Genetivexponenten **п̄** zu thun.

²⁾ Ich komme auf diese so überaus wichtigen Umschreibungen im nächsten Hefte zurück und bemerke für jetzt nur, daß wo vor dem alten  ein kurzes **э̄** stehen würde, dies zu **а̄** wird. Also **р̄э̄:** (tonlos für  **р̄э̄:** **р̄ӣ**) muß **ра̄** **ра̄** werden; ebenso im Koptischen. Dafs **hór** in tonloser Form nicht **her** sondern **har** giebt, dürfte an dem **r** liegen.

und *χene* macht. Auch dafs sich an tonloser Stelle zuweilen im Koptischen besonders alterthümliche Formen erhalten haben (z. B. *με* „lieben“ tonlos noch *μερε*) spricht für das hohe Alter der Erscheinung.

Das Dargelegte hat übrigens für uns auch eine praktische Seite; es zeigt uns, wie die „Worttrennung“ beim Druck koptischer Texte zu gestalten ist. Ich glaube wir dürfen nicht auseinanderreißen, was in der Sprache ein Ganzes bildete; es ist unrichtig *ⲁϣⲙⲉ πϣⲏⲣⲉ* oder *ϣⲙ πⲉⲓ ϣⲱⲙⲉ* zu trennen, denn die Formen *ⲙϣ*, *ϣⲏ*, *πⲉⲓ* für *μϣε*, *ρϣπ*, *πⲱ* erklären sich eben nur aus ihrer Unselbstständigkeit. Am consequentesten wäre also so zu theilen:

ⲡⲣⲗⲗⲟⲗⲉ ⲉϣⲟⲗⲗⲏⲛⲧ ϣⲙⲡⲉϣⲣⲏⲧ ⲙⲡⲉϣⲟⲧⲱϣ ⲉⲓⲟϣⲓ ⲉⲗⲟⲗ. ⲉⲧⲏⲉⲡⲉϣⲟⲑⲛⲉⲑⲑⲗⲉ ⲡⲉϣⲁϣ ϣⲉⲧⲡⲓⲥⲧⲉⲧⲉ ⲉⲡⲛⲟⲧⲧⲉ ϣⲉⲡⲏⲧⲡⲁϣⲉⲕⲡⲉⲓⲁⲛⲟⲧ ⲉⲗⲟⲗ ⲁⲛ ⲉⲓϣⲱ ⲙⲙⲟϣ ⲉⲕⲧⲙⲉⲓ ⲉⲗⲟⲗ (Zoega S. 342)

und wenn man einen so gedruckten Text mit den Zeichen des Halbvocals versieht, so dürfte es auch Anfängern leicht sein, ihn zu lesen. Wem indess dies zu schwer lesbar scheint, der mag zwischen die hauptsächlichsten Elemente einer Gruppe kleine Bindestriche setzen und etwa so drucken:

ⲡⲣⲗⲗⲟ-ⲗⲉ ⲉϣⲟⲗⲗⲏⲛⲧ ϣⲙ-ⲡⲉϣⲣⲏⲧ ⲙⲡⲉϣⲟⲧⲱϣ ⲉⲓⲟϣⲓ ⲉⲗⲟⲗ. ⲉⲧⲏⲉ-ⲡⲉϣⲟⲑⲛⲉⲑⲑ-ⲗⲉ ⲡⲉϣⲁϣ ϣⲉ-ⲧⲡⲓⲥⲧⲉⲧⲉ ⲉⲡⲛⲟⲧⲧⲉ ϣⲉ-ⲡⲏⲧⲡⲁϣⲉⲕ-ⲡⲉⲓⲁⲛⲟⲧ ⲉⲗⲟⲗ ⲁⲛ ⲉⲓϣⲱ ⲙⲙⲟϣ ⲉⲕⲧⲙⲉⲓ ⲉⲗⲟⲗ.

Auch das Trennungszeichen das in manchen alten sahidischen Handschriften¹⁾ gebräuchlich ist, könnte man verwenden und *ⲉⲧⲏⲉ'ⲡⲉϣⲟⲑⲛⲉⲑⲑ'ⲗⲉ ⲡⲉϣⲁϣ ϣⲉ'ⲧⲡⲓⲥⲧⲉⲧⲉ* schreiben.

¹⁾ Sie verwenden dies zuweilen auch im Innern der Gruppen um das Lesen zu erleichtern, z. B. *ϣⲉⲛ'ⲟⲩⲏⲕ*. Ich hoffe auf diese Frage nächstens ausführlicher zurückzukommen.

Erschienene Schriften.

- Ed. Naville, *Inscr. historique de Pinodjem III grand prêtre d'Ammon à Thèbes, traduite et commentée.* Paris, Maisonneuve. 1883. 4°. 20 pp. (Mit 1 Tafel).
- G. Maspero, *Les chants d'amour du papyrus de Turin et du pap. Harris no. 500.* (Extr. du Journal Asiatique, janvier 1883. p. 5—47).
- H. Brugsch, *Thesaurus inscript. Aegyptiacarum.* Erste Abtheilung: *Astronomische und astrologische Inschriften der altägyptischen Denkmäler; gesammelt, verglichen, übertragen, ihrer Bedeutung nach erklärt und autographirt von H. B.* Leipzig, Hinrichs. 1883. kl. fol. p. 1—194.
- Const. Rodenbach, *La coudée, étalon linéaire des Egyptiens.* Bruxelles. 1883. 4°. 68 pp. 1 pl.
- Joh. Dümichen, *Geschichte des alten Aegyptens.* Dritte Lieferung: (Allgemeine Geschichte von W. Oncken. 60. Abth.) Berlin, Grote. 1882. S. 197—322. mit 9 Tafeln und 11 Holzschnitten.
- Ludw. v. Sybel, *Kritik des ägyptischen Ornaments.* Archäol. Studie. Mit 2 lithograph. Tafeln. Marburg. 1883. 8°. 41 pp.
- P. Bortolotti, *Del primitivo Cubito Egizio e dei suoi geometrici rapporti colle altre unità di misura e di peso egiziane e straniere, fasc. III.* Modena. 1882. 4°. p. 379—456.
- Franç. Chabas, *Choix de textes égyptiens.* Traductions inédites de Fr. Ch. publiées par P. J. de Horrack. Paris, Klincksieck. 1883. gr. 8°. 77 pp. (avec une photographie de l'auteur).
- G. Evans, *An essay on Assyriology, published by the Hibbert trustees.* London. Williams & Norgate. 1883. 8. 75 pp.

Zeitschrift

für

Ägyptische Sprache und Alterthumskunde

herausgegeben

von R. Lepsius

unter Mitwirkung der Herren H. Brugsch, Ad. Erman und L. Stern.

Einundzwanzigster Jahrg. 1883.

Zweites Heft.

I n h a l t:

Über die Lage von Pithom (Sukkoth) und Raëmses (Heroonpolis), von R. Lepsius. — Die Bentreschstele, von A. Erman. — Die Söhne Ramses III., von A. Erman. — Notes sur quelques points de Grammaire et d'Histoire, par G. Maspero. (Suite). — Historisch-philologische Analecten, von J. Krall. — Der ägyptische Feldzug des Assur-bani-pal, von P. Haupt. — Erschienene Schriften.

Über die Lage von Pithom (Sukkoth) und Raëmses (Heroonpolis).

Von

R. Lepsius.

Ich theile hier zunächst den Auszug aus einem Briefe meines gelehrten Freundes Edouard Naville mit, welcher sich mit der Lage dieser Städte nach neuesten eigenen Ausgrabungen an Ort und Stelle beschäftigt und mehrere neue Inschriften an der Ruinenstätte von Masχûtah, die ich für die des alten Ramses halte, aufgefunden hat. Ich habe meine Ansicht über diese ganze Gegend von Gosen und der Landschaft Raëmses, welche eine Erweiterung von Gosen nach der östlichen Wüste hin bildete, im Wesentlichen in meiner „Chronologie der Aegypter“ ausgesprochen. Es sind aber seitdem noch einige neue Inschriften und Erörterungen hinzugetreten, welche in Betracht gezogen werden sollen, obgleich sie den Standpunkt der Frage nicht wesentlich verändern dürften. Herr Naville schreibt mir:

Malagny, 23 Avril.

Voici plus de quinze jours que je suis revenu d'Egypte, où comme vous le savez, cher Monsieur, j'avais été envoyé par l'Egypt Exploration Fund, une société qui s'est fondée en Angleterre, et qui, suivant en cela l'exemple que les Allemands ont donné à

Zeitschr. f. Aegypt. Spr., Jahrg. 1883.

6

Olympie, a obtenu l'autorisation de faire des fouilles à condition que les monuments iraient au Musée de Boulaq. Le but de la société est d'arriver à faire de grandes fouilles à Sâh; mais il va de soi que l'on ne pouvait pas commencer par là, le travail serait trop considérable et trop coûteux pour un premier essai. Aussi, après réflexion, et après en avoir conféré avec Maspero, nous a-t-il paru préférable de commencer par Tell el Maschuta, ou, comme on le nomme d'habitude, Ramsès. Pour cela j'ai d'abord été à Ismailiah pour examiner les monuments qui ont été trouvés à Tell el Maschuta par un ingénieur français M^r Paponnot, et qui ont été publiés en partie par Maspero dans la Revue Archéologique, puis pour prendre les arrangements nécessaires à mon établissement dans un désert absolu où il n'y a pas moyen de trouver des ouvriers. A ce dernier point de vue j'ai eu la bonne fortune de rencontrer d'emblée un ingénieur français M^r Jaillon qui a travaillé au canal d'eau douce, qui m'a fourni le nombre d'hommes nécessaires ainsi que les outils, et qui a bien voulu prendre à forfait toute l'entreprise du terrassement. De cette façon les Arabes travaillant à la tâche y ont mis beaucoup plus de zèle que d'habitude, et en six semaines nous avons remué 18000 mètres cubes de sable. La vue des monuments découverts précédemment m'avait dès l'abord donné à croire que Tell el Maschuta ne devait pas être Ramsès, mais très-probablement Pithom. En effet, quoique le nom de la ville ne se trouve pas sur les monuments d'Ismailiah, il est aisé de voir que le temple était dédié à  et  la divinité d'Héliopolis. C'est  qui paraît dans presque toutes les inscriptions dédicatoires et en particulier dans celle du naos monolithe en grès rouge à l'intérieur duquel est un sphinx. C'est donc avec cette idée que je me suis mis à l'oeuvre, avec l'espérance de déterminer d'une manière certaine l'emplacement d'une des villes de l'Exode. Le résultat a justifié mes prévisions.

L'apparence de la localité a changé depuis 1866 qui si je ne me trompe est l'époque où vous l'avez visitée. Le canal qui l'arrosait alors, c'était le canal de l'ouadi qui passait au sud du Kôm. Ce canal est maintenant abandonné et a été remplacé par l'Ismailiah, beaucoup plus large, qui passe au Nord à environ 200 mètres du Kôm. Entre le monolithe et l'ancien canal de l'ouadi se voient les ruines d'un village européen composé jadis de la villa Paponnot et de bureaux et d'habitations d'employés au creusement du canal. Vous vous rappelez le mur d'enceinte, qui a une épaisseur de 7 mètres dont on voit clairement deux faces, et dont les deux autres se retrouvent plus difficilement mais existent cependant. L'espace entier qui est enfermé par l'enceinte, est d'une surface d'environ 4 hectares. Je me suis mis à fouiller d'abord près du monolithe, entre ce monument et l'enceinte, puis en divers endroits de l'espace enclos, afin de déterminer la nature des constructions qui s'y trouvaient.

Voici en peu de mots les principaux résultats auxquels je suis arrivé. Et d'abord les noms.

Le temple s'appelle  ou , Pi Tum ou Ha neter Tum. Le nom du dieu est écrit ou idéographiquement ou phonétiquement. Quand je dis le temple, il serait plus vrai de dire l'édifice qui s'élevait dans l'enceinte et dont le temple ne faisait qu'une petite partie.

La ville et la région qui l'entourait se nommait       , que M^r Brugsch a identifié avec Succoth.

Le pays en général s'appelait  ou , dont M^r Brugsch fait avec raison le nome d'Héroopolis, mais qu'il place trop au midi.

Enfin sur une stèle de Ptolémée Philadelphe j'ai trouvé le nom du nome . Voilà pour les noms hiéroglyphiques. Deux inscriptions romaines m'ont appris que le nom latin était ERO ou ERO CASTRA; l'une d'elles même porte le nom d'Eroopolis inachevé. Il ressort donc des divers textes que j'ai trouvés que Pithom, Succoth et Heroopolis étaient la même localité, et cela nous donne un point fixe pour la géographie de cette partie du Delta. Il suffit de jeter un regard sur la carte de M^r Brugsch, pour voir les modifications profondes que cela y apportera. La vôtre cher Monsieur, était beaucoup plus dans le vrai en plaçant Ero tout près de Maschuta, à Magfar.

Les dieux de l'endroit sont



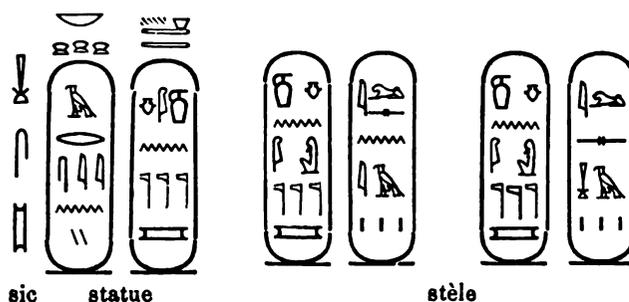
L'édifice construit dans l'intérieur de l'enceinte diffère de l'apparence ordinaire des temples d'Egypte. J'avais cru que cette enceinte formait la limite d'un *τέμενος* au centre duquel serait le temple. Il n'en est rien; le temple proprement dit occupait un petit espace près du monolithe, séparé du reste par des murs épais en briques crues. Tout autour je suis arrivé dans des chambres rectangulaires, couvrant un espace considérable, sans communication entre elles, sans portes, construites en murs de briques épais de plusieurs mètres, et auxquelles on n'avait accès que par en haut. Ces chambres qui occupaient la plus grande partie du *τέμενος*, ne peuvent avoir été que des greniers ou des magasins. Il y en a que j'ai fouillées jusqu'au fond, il y en a d'autres où je n'ai fait que découvrir le sommet des murs, de manière à pouvoir en faire le plan. Le genre de construction m'a paru répondre tout-à-fait à ce que nous savons de Pithom qui devait être à la fois un magasin et une forteresse.

Les monuments que j'ai trouvés sont en petit nombre, heureusement qu'ils ont des inscriptions très-catégoriques. On voit que la ville a été souvent ravagée, et en dernier lieu par les Romains qui ont détruit les monuments pour faire leur camp; ils allaient jusqu'à mettre des statues dans leurs murs de briques cuites; ils ont cependant respecté les monuments qui sont aujourd'hui à Ismailiah, sans doute parce qu'ils servaient d'ornement à l'entrée de leur camp.

On ne trouve rien d'antérieur à Ramsès II. C'est lui qui a fait construire Pithom, et qui y avait fait amener des matériaux qui n'ont pas été mis en ouvrage. Après lui les souverains qui paraissent avoir le plus fait à Pithom, sont les Bubastites, Sheshonq I^{er} et Osorkon II; malheureusement, comme plus tard les Ptolémées, ils ont construit en mauvaise pierre de Toura qui ne se conserve absolument pas. J'ai trouvé de très-beaux fragments d'un pilier élevé par Nextharheb et qui était entièrement doré.

La trouvaille historique la plus importante c'est la grande stèle de Ptolémée Philadelphe. Quatre ou cinq jours avant mon départ on trouva les pieds d'une statue de femme sur la base desquels étaient gravés deux cartouches qui au premier abord me causèrent un grand embarras. Le lendemain j'en eus l'explication; dans le temple même, nous découvrîmes une grande stèle en granit noir, absolument intacte, haute d'un mètre et quart, et portant 28 lignes de texte dont malheureusement la plupart sont gravées

avec une grande négligence. Sur cette stèle je vis les deux cartouches de la veille, ce sont tous deux ceux de la reine Arsinoë Philadelphie, femme et soeur du roi. Le haut de la stèle est occupé par deux scènes d'adoration; on y voit le roi faisant des offrandes aux dieux de l'endroit au nombre desquels est Arsinoë sa femme. Je suis occupé maintenant à déchiffrer cette stèle dont, sauf les deux premières et les cinq dernières lignes, la lecture est fort difficile. Cette stèle raconte les travaux que fit le roi pour faire arriver les vaisseaux de la mer, elle raconte aussi la fondation de la ville d'Arsinoë au nom de sa soeur; il y a plusieurs dates, beaucoup de noms géographiques, des renseignements sur ce qui venait sur les vaisseaux; bref, plus je l'étudie, plus je trouve que c'est un document historique très-important. Nous pourrions je l'espère arriver à fixer l'emplacement d'Arsinoë. Il serait bien possible qu'elle eût été beaucoup plus près d'Héeroonpolis qu'on ne la place généralement. Voici les cartouches d'Arsinoë; je crois que c'est la première fois qu'une reine s'attribue ainsi deux cartouches.



En dehors de l'enceinte près du canal se trouvent les restes d'une ville d'époque romaine où les fouilles n'ont rien produit de saillant. Du reste ce devait être une ville de garnison, pas très-étendue et de peu d'importance.

Tels sont, cher Monsieur, les principaux résultats auxquels je suis arrivé dans cette campagne. Cela m'a convaincu toujours plus de la nécessité de faire des fouilles dans le Delta où il y a encore tant de choses enfouies, et qui jusqu'à présent a été si négligé. J'espère être bientôt en mesure de faire la publication des principaux textes découverts et en particulier de la stèle de Philadelphie, qui je le crois apportera des données nouvelles pour la reconstruction de la géographie du Delta. Je n'ai pas encore eu le temps d'étudier les textes grecs ou latins qui nous en parlent, mais j'attirerai votre attention sur une conséquence qui m'a frappé dès l'abord. Si, comme M^r. Brugsch l'établit,  est le nom égyptien de Succoth, le premier campement des Israélites, cela me paraît trancher la question du passage de la mer; il n'est plus guère possible d'admettre qu'ils soient retournés au Nord jusqu'au lac Serbonis.

Pardon cher Monsieur de cette longue lettre. Si vous désirez faire usage pour la Zeitschrift de tout ce qui concerne les fouilles de Pithom, je n'ai aucune objection à ce que cela soit publié.

Edouard Naville.

Ich habe mich gefreut, dafs Naville gerade diese Gegend zum Anfange seiner interessanten Nachgrabungen für den Egypt Exploration Fund gewählt hat. Dieser hatte sich zuerst für San entschieden; doch ist Masxûtah ein viel übersichtlicheres Feld, und nimmt sowohl für die Topographie und Geschichte dieses durch den Kanalbau von

Ramessu II. neu geschaffenen Fruchtländes, als für die an Gosen sich anschließenden alttestamentlichen Fragen ein hohes Interesse in Anspruch. Als ich im April 1866 jene Gegend bereiste, wurde der neuste Kanal, den Ismael Pascha graben liefs, und der vom ungetheilten Nile ausgeht, gerade gebaut und sollte bis zum August nach Ismailieh gelangen. Der damals funktionirende Kanal war aber selbst neu, ging von Zagazig, wenig nördlich vom alten Bubastis aus, wie schon der alte zu Herodots Zeit, der oberhalb Bubastis vom Pelusischen Nilarm abgezweigt war, und liefs Tell el kebir rechts, Masχûtah aber links liegen. Der Distrikt, der vor dem Wadi Tumulât, östlich von dem Pelusischen Arme lag, war niedrig und fruchtbar. In dieser für Viehhirten ausgezeichneten Gegend, welche *Gosen* hiefs, gab der Pharao dem Jakob Land für seine Familie und für seine Herden. Aber das Wadi Tumulât selber war noch unbewässert und unbewohnbare Wüste.

Da wurden unter dem Könige Ramessu II., dem *Sesostris* des Herodot, während seiner langen Regierung viele Tempel, neue Städte und Kanäle angelegt, unter andern auch die Städte *Pithom* und *Raëmses*, und der Kanal im Thale Tumulât; die Städte, wie der Exodus (1, 11) und die Monumente, der Kanal, wie Strabon (p. 38) und Plinius (H. N. VI, 29, § 165) berichten. Ramessu II. hatte den Kanal keineswegs bis zum Rothen Meere geführt¹⁾ (dies gelang erst dem Darius), sondern nur bis zu den Krokodil-Seen. Durch diesen Kanal gewann er durch die Bewässerung des Wadi Tumulât ein ganz neues fruchtbares Land der nackten Wüste ab. Dieser Landstrich war es, den der König nach sich „das Land Raëmses“ nannte, ganz berechtigt, weil er es neu geschaffen hatte. Die LXX bezeugen diese Lage, da sie (Genes. 46, 28) Heroopolis nach der $\gamma\eta$ *Ραμεσσῆ* legen. Am Eingange dieses Thales lag das fruchtbare Gosen, wo die Israeliten angesiedelt waren. Was Wunder, wenn diese auch vorzugsweise angewiesen wurden, die durch die Erweiterung ihres eigenen Districtes nothwendig gewordenen Vorrathsstädte Pithom und Raëmses zu bauen.

Von Pithom wissen wir, dafs es am Eingange des Wadi Tumulât lag, einerseits durch Herodot (2, 158), welcher den etwas oberhalb Bubastis abgehenden Kanal bei Patumos anfangen läfst, andererseits durch das Itinerarium Antonini. Dem von Pelusium Kommenden war nach ihm entfernt

von Nordost nach Südwest:

Von Daphno

nach Tacasarta	18 mp.	von West nach Ost:
nach Thoum ²⁾ (Pithom)	24 „	, nach Hero 24 mp., nach Serapiu 18 mp.
nach Vico Judaeorum ³⁾	12 „	
nach Scenas veteranorum	12 „	
nach Helu	22 „	

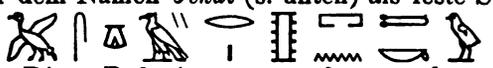
Folglich lag Pithom am Eingange des Thales, da sich die Wege von Pelusium nach Heliopolis und von Heliopolis nach Hero und Serapiu daselbst kreuzten, und zwar, wenn man mit der Mehrzahl der Handschriften von Tacasarta nach Thoum 24 statt

¹⁾ S. meine Geschichte des Kanals in meiner „Chronologie“ Th. I, p. 351 ff.

²⁾ Thoum heisst der Ort auch in der Notitia imperii; es lag in dieser festen Stadt, welche die LXX (Exod. 1, 11) eine $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$ $\acute{o}\chi\upsilon\rho\acute{\alpha}$ nennen, die erste Pannonische Kohorte in Augustamnica.

³⁾ Verschieden von castra Judaeorum.

14 mp. liest, an der südlichen Seite des Eingangs bei den von mir an Ort und Stelle constatirten ausgedehnten alten Resten von Tell Abu Solimân; und ebenso, wenn man von Vico Iudaeorum aus zählt. Hero aber lag in der Nähe von Masxûtah oder war mit ihm identisch. Über Ptolemaeus s. m. Chronologie p. 348.

Die Stadt Raëmses mußte offenbar in der Landschaft Raëmses liegen. Der Name kommt später nicht mehr vor. Raëmses hatte ohne Zweifel schon ursprünglich neben seinem officiellen Namen noch einen Profan-Namen, den man später allein angewendet haben wird. Da wir im Wadi Tumulât die Ruinen einer wirklichen Stadt finden, die nach allen Überresten von Ramessu II. gegründet war und von ihm einen Tempel erhalten hatte, so ist nichts natürlicher als diese Stadt für Raëmses zu halten. Dazu kommt eine Überlegung, die ich glaube für eine wichtige Bestätigung des Gesagten nehmen zu können. Wir lesen in der Genesis, daß Pithom und Raëmses Vorrathsstädte sein sollten, ohne Zweifel um die viele Frucht, welche das neue Terrain erzeugte, für den Landesherrn unterzubringen. Ich meine, es ist eins der wichtigsten Resultate der Naville'schen Nachgrabungen, daß er die Mauern dieser Vorrathshäuser, die von unten keinen Eingang, sondern nur von oben hatten, noch gefunden hat. Die Stadt mußte aber auch, wegen der weit in die Wüste vorgeschobenen Lage derselben, und wegen des Tempels, nicht bloß ein offener Flecken, sondern sie mußte befestigt sein; und als eine durch eine starke Mauer nach allen vier Seiten eingeschlossene Stadt erweist sie sich. Ebenso wird Pithom, unter dem Namen *θekut* (s. unten) als feste Stadt bezeichnet, z. B. Pap. Anast. V, 19, 7. 8 wo  „die Befestigung von *θeku*“ erwähnt wird. Diese Befestigungen mußten auch später in Ptolemäischer Zeit noch immer wohl beachtet sein; daher werden die beiden Städte auch von den LXX πόλεις ὄχυραί genannt, „feste Städte“. Das wichtigste Monument aber, was schon in der Description de l'Égypte, und dann besser von Wilkinson publicirt und 1866 sehr genau von mir betrachtet worden war, besteht in einer kolossalen Gruppe von rothem Granit, 2^m60 breit, 1^m60 hoch und 1^m dick. Jetzt ist eine zweite identische Gruppe gefunden, und beide waren am Eingange des Tempels aufgestellt. Diese doppelte Gruppe stellt zwei Götter dar, die in jener Gegend viel verehrt wurden, den Ra Hor der beiden Horizonte, den Diskus auf dem Haupte, auf der rechten vornehmeren Seite vom Beschauer, und den Tum-χeper mit dem Diskus, auf welchem ein fliegender Skarabäus dargestellt ist, auf der linken; zwischen beiden aber den König Ramessu II., über der gefälten Kopfbedeckung noch die doppelte Königskrone tragend. Ramses ist hier, wie überall, wo er zwischen Göttern thront, als ein Gott angesehen, und dieselbe Gruppe dieser drei Götter muß auch als Kultusbild in der Cella des Tempels gestanden haben. Diese Darstellung erinnert sogleich an ein entsprechendes Kultusbild in dem großen Felsentempel von Abusimbel¹⁾, wo Ramessu II. in der Cella sitzt zwischen den Göttern: Ra Hor der beiden Horizonte, Amen Ra Herr des Himmels und Ptah Herr der

¹⁾ So lautet die Aussprache an Ort und Stelle. Sie ist hergenommen von einem alten Bilde, welches oberhalb der Felsentempel an der Flußbiegung von Abusimbel ziemlich hoch am Felsen dem Schiffer von ferne gerade entgegensteht, und seiner Kleidung wegen von den Bootsleuten für einen Mann mit einem Kornmaße vor sich, welchem die Schürze ähnelt, gehalten wurde. Ib-sambul versteht dort niemand, und die künstliche Erklärung von Brugsch, Gesch. p. 544, hat keine Berechtigung.

Wahrheit, und zwar mit beiden königlichen Namensschildern, als zweiter Gott neben Ra¹⁾. Hier heisst Ra „residirend in Pa-Ramessu-Miamun der Stadt“; also dies war der Name der zugehörigen Stadt, ein „Ramessopolis“ oder kürzer ein „Ramses“ in Nubien. Der göttliche König, welcher auf den Wänden des Tempels mehrmals von dem menschlichen Könige angebetet wird, und dann meistens die Attribute des Ra annimmt, trägt den Kriegshelm und wird hier nicht ausdrücklich als thronender Gott bezeichnet, ausser durch seinen Sitz unter den Göttern und durch den Altar, der vor allen vier Göttern noch immer aus dem Felsen geschnitten steht. Die Lage der Nubischen Stadt Ramses ist nicht bekannt; sie war in dieser ärmlichen Gegend ohne Zweifel klein, bestand vielleicht nur aus einigen Häusern in der Nähe der beiden Felsentempel und trug nur wegen des hochberühmten Erbauers seinen Namen unter den Städten der andern Nubischen Felsentempel Heliopolis, Diospolis und Hephaistupolis, welche den drei grössten Göttern jener Zeit geweiht waren und die Namen der berühmten ägyptischen Städte angenommen hatten.

Einer nun von den in Masχûtah gefundenen Hauptgöttern mufs doch der zugehörigen Stadt den Namen gegeben haben. Dafs dies nicht Tum war, geht daraus hervor, dafs es schon in grosser Nähe ein anderes Pa-Tum gab, welches, wie wir unfehlbar wissen, am Anfange des Thales Tumilât lag. Ebenso gab es bereits ein Pa-Ra, das war das bekannte Heliopolis. Zwei Städte in Unterägypten in solcher Nähe konnten nicht denselben Namen führen. Es mufste also der dritte Gott des Tempels, Ramses, der Stadt ihren Namen Pa-Ramses gegeben haben. Ebenso war es in Nubien, wo in den 4 Felsentempeln der eponyme Gott immer einer der in der Cella dargestellten Götter war, Ra in Pa-Ra (Heliopolis, Derr), Amen in Pa-Amen (Diospolis), Ptah in Pa-Ptah (Hephaistupolis), und so auch Ramses in Pa-Ramessu-Miamun (Abusimbel). Dafs die Stadt Raëmses ihren Namen von keinem andern als Ramessu II. hatte, geht, wenn es überhaupt noch bezweifelt werden könnte, aus dem Zusatze Miamun, der bekanntlich nur Ramessu II. angehörte, deutlich hervor. Diese Duplicität der Namen in Nubien und in Aegypten mufs uns wie bei den Doppelstädten in Ober- und Unterägypten auch immer veranlassen, zu fragen ob der in Rede stehende Name dem Norden oder dem Süden angehört.

So kommt in Abusimbel, welches selbst Pa-Ramses hiefs, am Felsen links neben dem Tempel auf einer grossen Stele der Name Pa-Ramses vor, wo er ohne Zweifel nicht das südliche, sondern das nördliche Pa-Ramses bezeichnet, weil der Inhalt dieser ganzen Inschrift sich auf den Norden bezieht, und hier nur ein Exemplar derselben eingemeisselt worden ist (s. unten).

Wenn Jakob den Joseph, ihn zu sehen, nach Gosen einladen läfst, welches in Arabien, d. h. zwischen dem Pelusischen Arme und der Wüste lag, schreiben die LXX *ἐν γῆ Γερὴμ Ἀραβίας*²⁾, und weiterhin³⁾: *καθ' Ἡρώων πόλιν εἰς γῆν Ῥαμεσσῆ*. Zu Jakobs Zeit gab es weder ein Heroonpolis noch ein Land Ramses; es wurden aber die spätern Benennungen anticipirt, denn bei Heroonpolis (Hero) fand später der Eintritt in Aegypten statt und dieses lag in dem Lande Ramses, d. h. im Wadi Tumilât, welches sich an das davorliegende Gosen anschlofs.

¹⁾ Denkmäler III, 190.

²⁾ Gen. 45, 10. 46, 34.

³⁾ Gen. 46, 28.

Diesen Ansichten, die ich im Wesentlichen, aber mehr oder weniger vollständig, schon in dem ersten Theile meiner Chronologie (1849) ausgesprochen habe (p. 349. 357) und welche bisher von den Gelehrten allgemein angenommen worden waren, so dafs sogar auf den neueren Karten der Ort, der früher Masχūtah, noch früher Abu Kešëb hiefs, Ramses genannt wird, sind nun neuerdings von zwei wichtigen Stimmen andere Auffassungen entgegengestellt worden, welche freilich unter sich wieder bedeutend von einander abweichen. Beide beachten die Stellen der Griechen und Römer nicht.

Zunächst meint Naville, wie aus der obigen Mittheilung hervorgeht, dafs an dem Orte, wo ich Ramses zu finden glaube, *Pithom* gelegen habe. Sein Grund ist der, dafs er in den in Masχūtah gefundenen Texten viele mal den Namen der Stadt  oder  *Ha-Tum* oder *Pi-Tum*, niemals *Pa-Ramses* gefunden habe. Der Name der Stadt *Pa-Tum* war  oder ; und diese Nachbarstadt des *Tum* welcher der Gott des ganzen Nomos war (s. unten) kann ja sehr wohl auf einigen Denkmälern, zu denen aber die bis jetzt bekannten (die beiden Götter-Gruppen, die Sphinx und die grosse Stele) nicht gehören, erwähnt worden sein. Es wird von dem Zusammenhange in welchem diese Stadt auf den noch nicht publicirten Denkmälern vorkommt, abhängen, ob er überhaupt Schlüsse auf die Lage der Stadt zulässt. Die oben genannten Stellen von Herodot und dem Itinerarium Antonini stehen aber der Annahme, dafs die Stadt *Pa-Tum* das heutige *Masχūtah* gewesen sein könnte, geradeswegs entgegen. Die Erklärung der Monumente, wird davon ausgehen müssen.

Noch abweichender ist die Ansicht von Brugsch. Er hält *Pithom*, *Pa-Tum*, für die Hauptstadt des Sethroitischen Nomos und *Raëmses* für einen von Ramses II. neu gegebenen Namen von Tanis. Er hat diese Ansicht, welche eng zusammenhängt mit seiner Konstruktion des Wegs der ausziehenden Israeliten von Tanis aus nach Nordosten zu dem Sirbonis-See, in den letzten Jahren mit grosser Energie festgehalten und viel Gewicht darauf gelegt. Hier ist es nicht meine Absicht Alles im Einzelnen zu verfolgen, was über diese Sache von seiner und anderer Seite gesagt worden ist. Ich will nur einige Punkte berühren, die mir wichtig scheinen und über *Pa-Ramses* handeln.

Nach Herodot lag *Patumos* (*Pa-Tum*, *Pi-thom*) ein wenig oberhalb Bubastis in Arabien, das heisst östlich vom Pelusischen Nil-Arme, am Eingange des Wadi Tumilät. Der Sethroitische Nomos aber lag viel nördlicher und gehörte zum Delta. Mit Herodot stimmt das Itinerarium Antonini vollkommen überein. Wer also *Pithom* sehr viel mehr nach Norden rücken will, mufs sich mit diesen beiden unwiderleglichen Quellen vorher abfinden, die nach meiner Meinung ein vollständiges Veto einlegen.

Was nun *Raëmses*¹⁾ betrifft, so hiefs dieses eigentlich *Pa-Ramessu Mi-Amen*, wurde aber verkürzt zu *Pa-Ramses*, dann zu *Ramses*. Es kommt in verschiedenen Inschriften und Papyrus vor, die alle schon von Andern angeführt worden sind.

Im 21. Jahre des Königs²⁾ wurde ihm von zwei Gesandten des Königs der Cheta ein Bündnifs vorgelegt und von ihm bestätigt an einem Tage, wo er sich in *Pa-Ramessu-Miamun* befand und den Göttern Amen-Ra seinem Vater, dem Hor em χu (Ra), dem Atmu Herrn der beiden Länder von An, dem Amen des Ramses Miamun, dem

¹⁾ Das  von  ist bekanntlich das Hebräische נ. Die Hebräische Umschrift ist daher richtiger als die unsrige, die eigentlich *Ramessu* sein müfste.

²⁾ Denkm. Abth. III, 146 und sonst.

Ptah des Ramses Miamun, und dem Set dem starken, dem Sohn der Nut, opferte. Das ist alles sehr verständlich. Ramses nimmt die beiden Überbringer des Vertrags an der von Syrien her beginnenden Grenze seines Reichs, in dem von ihm selbst gebauten und natürlich mit einem Palaste versehenen *Raëmses* an, und opfert dabei dem obersten Gotte Aegyptens Amen Ra, der als Gott der Landesresidenz Theben voranstellen mußte, dann den beiden mitthronenden Göttern des Ortes (indem er selbstverständlich seine eigene göttliche Person des Ortes übergeht) dem *Ra Har em χu* und dem *Tum*, denen der Tempel nächst ihm selbst erbaut war¹⁾, dann seinen beiden persönlichen Göttern, dem Amen des Ramses Miamun und dem Ptah des Ramses Miamun, denen er (nicht in Pa-Ramses) besondere eigenthümliche Kultus-Dienste (s. unten) gestiftet hatte²⁾; und endlich, um der Cheta willen, ihrem gemeinschaftlichen Gotte *Set*. Von einer besondern Hofhaltung in Tanis hören wir nichts. Wenn man die beiden Überbringer des Vertrags durch eine officielle Feier, wovon in der Einleitung der Inschrift nichts steht, hätte ehren wollen, so würde man sie nach Memphis eingeladen haben. Man hielt es aber für angemessener die beiden fremden Gesandten an der Grenze des Reichs, in dem von dem Könige selbst neu gebauten *Raëmses* zu empfangen.

In einer großen Inschrift von Abusimbel³⁾, welche wohl in Memphis abgefaßt ist, preist Ptah den König, und sagt l. 16: „Du hast eine edle Heimath gebaut um die Grenzen⁴⁾ des Landes zu verstärken, die Stadt des Ramses Miamun; sie steht fest auf der Erde wie die vier Pfeiler des Himmels; du hast darin große Fruchthäuser(?) gebaut.“ Die Stadt lag also hiernach an einer Grenze des Reichs, wie *Masyütah*. Dieselbe Inschrift findet sich merkwürdiger Weise, wie Naville nachgewiesen, noch ein zweitesmal, aber auf Ramses III. übertragen⁵⁾. Hier wird nur statt *Pa-Ramses Mi Amun* eine von Ramses III. benannte Stadt *Pa-Ramses hik An* an die Stelle gesetzt.

In Abydos ist eine merkwürdige Inschrift⁶⁾, in welcher die Handlungen des Königs Ramses II. in seinem ersten Jahre nach dem Tode seines Vaters geschildert werden. Während Sethos I. noch lebte, residirte der Sohn wohl in Memphis, als Statthalter für seinen Vater, der selbst in Theben residirte. Er machte damals, noch in jungen Jahren, seine erste Fahrt nach Theben und ordnete namentlich Alles an, was seinem Vater zur Ehre gereichte. Auf der Rückreise wollte er zuerst nach seiner neugebauten Stadt *Pa-Ramessu Miamun* reisen, ohne Zweifel um das angefangene Werk zu för-

1) Der Tempel von Abusimbel war, außer dem Ramses, vornehmlich dem Ra und dem Amen gebaut.

2) Denn sie finden sich auch in Nubien, z. B. in *Pa-Ptah* (G' erf Hussein), in Theben und sonst erwähnt (s. unten).

3) Denkm. III, 194. Übersetzt von E. Naville, Records, XII, p. 81.

4)  ist zu lesen nach der Inschrift von Ramses III. bei Düm. Hist. Inschr. pl. XI. Aus dieser letzteren Inschrift, welche im Wesentlichen nur eine Kopie der unsrigen ist, ergibt sich, daß solche Kompositionen bis auf wenige Züge nur als poetische Machwerke angesehen wurden und daher bei ähnlichen Gelegenheiten als berühmt gewordene Gedichte ein zweitesmal und öfter angewendet werden konnten. Es ist gar nicht unmöglich, daß sich Ramses III. durch irgend eine neue Zuthat zur Stadt oder zum Tempel für berechtigt hielt, nun dieselbe Stadt *Pa-Ramses hik An* statt *Pa-Ramses Miamun* zu nennen (s. unten über *θeküt*).

5) Düm. Hist. Inschr. (I) pl. XI. Vergl. die vorige Note.

6) *Maspero*, l'inscr. dédicat. du temple d'Abydos. 1867. *Mariette*, Abydos I pl. 6 ff. 1869.

dern. Doch unterbricht er seine Reise und kehrt zunächst nach Abydos ein, wo er die Arbeiten seines Vaters inspiciert und Alles anordnet, was in der Inschrift gesagt wird. Wenn nun *Pa-Ramses* nicht eine besondere Stadt, sondern ein neu angelegtes Quartier in Tanis gewesen wäre, wo der König seine Hofhaltung gehabt hätte, so würde ohne allen Zweifel Tanis, als Hauptort für das neue Quartier, hier genannt worden sein.

In San (Tanis) ist eine Statue gefunden worden, auf welcher ein gewisser hoher Beamter unter vielen andern Propheten-Titeln auch gegen Ende den eines „Propheten des Amen-Rames(es) von *Pa-Ramses* trägt¹⁾. Wir lernen daraus, daß in *Pa-Ramses*, wo es auch gelegen gewesen, auch ein Dienst des „Amen des Ramses“, den wir schon kennen, eingerichtet war, aber nichts weiter. *Amen-Rames* ist nur ein Fehler und *Mi Amun*, das meist dabei steht, ist ausgelassen.

In dem Lobgedichte des *Pentaur* heißt es nach der Übersetzung von Brugsch²⁾: „Im Jahre V öffnete sich dem Könige die Feste Chetam des Landes Zar und Schrecken erfasste alle Feinde, welche herbeikamen, um sich zu beugen vor dem Könige. Und es schritten einher seine Krieger auf dem Wüstenpfade und zogen weiter auf den Straßen des Nordens. (Hier ist also der König bereits in Syrien.) Viele Tage nach diesem, da war der König in *Ramses Miamun's Stadt*, welche gelegen ist in Zahi. Nachdem der König abwärts gezogen, erreichte er und gelangte zur Höhe von Kadesch.“ Diese Verbindung der einzelnen Stücke des Papyrus ist nicht wohl möglich. Nachdem des Königs Marsch in Syrien schon gemeldet ist, soll nochmals ein Aufbruch von Raëmses gleich nach Kadesch (am Orontes) erfolgt sein. Dazu kommt, daß das vermuthete Raëmses hier ohne  , welches niemals vor dem Namen fehlen konnte, geschrieben ist. Die Stelle ist also zu übergehen.

In dem Papyrus Anastasi III, 1, 12 wird eine übertrieben poetische Beschreibung von der Stadt *Pa-Ramessu Miamun* gegeben, und ist von Brugsch³⁾, nicht selten sehr kühn über die Lücken hinweg, übersetzt worden. Wenn er gleich im Anfange 2, 1 liest: „[Hier ist der Sitz] *des Hofes*“, so ist unter „Hof“ nicht die „staatliche Hofhaltung“ zu verstehen, sondern *χennu* ist die Heimath, ein Heim, das er für sich selber gebaut hat, und in welches er jetzt einzieht. Alles was er dann von dem Reichthum an Fischen, Vögeln, Pflanzen, von den „Speichern voll Getreide und Durra, die bis zum Himmel hinaufreichen“ u. s. w. sagt, bezieht sich auf die phantastisch geschilderte Stadt, welcher lauter schöne Dinge an dem festlichen Tage (zu Lande und zu Wasser auf dem neuen Kanal also unter Umständen auch vom Meere) zugeführt werden, wo sich die Jünglinge und die Frauen schmücken und Alles schmaust und sich freut. Aber nichts findet sich von einer Hofhaltung, nichts von Tanis.

Die Inschrift in Silsilis⁴⁾ Denkm. 175, 6 verstehe ich so: „Vorsteher der Bauten

1) Brugsch, Dict. Géogr. p. 418.

2) Geschichte p. 502; Text bei Rougé, Recueil de travaux, vol. I livr. 1 pl. III.

3) Geschichte p. 547 ff.

4) Brugsch, Zeitschr. 1876 p. 69: „Eine neue Ramses-Stadt“, vergleicht hiermit die Stelle eines Leydener Papyrus (II. Abth. I, 349. pl. 156. lin. 7) wo es heißt: „Die Aperu welche herbeischaffen [p-Ra] dem Ra des Ramses Miamun“. Das fragliche Wort übersetzen Chabas und Brugsch durch „Stein“. Das kann dies weder der Form nach sein, noch weil es Femininum, der Stein, *aner*, *wne*, aber stets Masculinum ist. Daß *athu* auch mit  „Stein“ (Denkm. III, 13, a. b. Leydener Pap. II, I, 348 pl. 148, VI, 6) verbunden wird, wie auch mit

aller Monumente seiner Majestät, Oberster der Māt'ai, Ortsvorsteher des Tempels des Ramses Miamun in der Stadt *Pi-neb-ām*, Ortsvorsteher des *Ra* des Ramses Miamun im Südtheile von Memphis, Hui“, d. h. Ortsvorsteher des Tempels des *Ra* des Ramses Miamun (nicht von der „Stadt der Sonne des *Ramses Miamun*“, die Brugsch Dict. Géogr. p. 435 lesen will und die es überhaupt nicht giebt). Ein *Ra* des *Ramses* wird neben dem *Amen* des *Ramses* und dem *Ptah* des *Ramses*, an verschiedenen Orten erwähnt, z. B. auch in Abusimbel. Zu den dreien kommt auch noch ein *Set* des *Ramses*. Diese vier besondern Formen der bekannten Götter waren wahrscheinlich in den altberühmten Städten, in Theben der *Amen*, in Memphis der *Ptah*, in Heliopolis der *Ra*, und endlich *Set* wohl in Tanis von Ramses gegründet worden. Diese Götter werden alle vier hinter einander in einem Papyrus von Leyden¹⁾ aufgeführt, und dazu alle Götter und Göttinnen von *Pa-Ramses Miamun*, die auf den folgenden Blättern verschiedene mal erwähnt werden.

Das sind ungefähr die Stellen, wo man bisher den Namen der von Ramessu II. selbst gegründeten und seinen Namen führenden Ramses-Stadt fand oder zu finden glaubte. Manches mag mir entgangen sein, anderes habe ich als unwichtig absichtlich übergangen. Ich finde aber nirgends einen Grund, warum der feste Platz mit den Vorrathshäusern und mit einem Tempel in welchem Ramses II., Ra und Tum die Hauptgottheiten waren, nicht die auf den Monumenten und im Alten Testament genannte Stadt Raëmses gewesen sein sollte, welche mit der fest gelegten benachbarten Stadt Pithom, in der gleichnamigen Gegend Raëmses, gleichzeitig gebaut worden ist²⁾.

Naville hat aber auch den Ort *Heroonpolis* oder *Hero* gefunden³⁾. Nach dem Itinerarium Antonini lag es 24 Römische Meilen östlich von *Thoum* (Pithom), nach Serapiu hin, und nach Strabo in dem „Winkel des Meerbusens,“ d. h. am Landungsplatze vom Busen her. Eine Inschrift trug die Worte: LOEPO | POLIS | ERO | CASTRA das ist: LO(?) Eropolis(?) Ero castra, eine andre meldete AB ERO IN CLVSMA MIVIII (MI statt MP); eine dritte enthielt das Wort HPOY. Es wird dies also der profane Name von Ramses gewesen sein. Damit stimmt es gut, daß die LXX aus Ἡρώων πόλις die Grenz-Station machen, wo Jakob in Aegypten eintrat.

Es ist klar, daß Hero abgekürzt ist aus Ἡρώων πόλις. Dies war also die profane Bezeichnung von Ramses, und mußte so alt sein wie diese letztere Bezeichnung selbst nach der Gottheit des Tempels, die der Ort als feierlichen Namen führte. Jede größere Stadt hatte wie wohl allgemein anerkannt diese zwei Bezeichnungen. Welches war nun die hieroglyphische Bezeichnung für Ἡρώων πόλις. Wir finden öfters unmittelbar hinter Pa-Ramessu als erweiternde Bezeichnung derselben Stadt

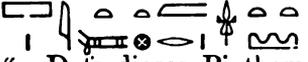
, „Denkmäler“, (Pap. Anastasi V, 25, lin. 1. pl. CXIX. und Pap. Harris pl. 79, lin. 10, wo Chabas, Recherches pour l'histoire de la XIX. dyn. p. 74. 100,  statt  liest), ändert an der Sache nichts. Mir scheint, daß p-Ra, vor dem das folgende  zu setzen vergessen worden war, auszuscheiden ist. Der Gegenstand, den die Aperu herbeischaffen, bleibt dunkel.

¹⁾ II. Abth. I, 568. pl. 171.

²⁾ Ich berichtige hier einen Irrthum, den ich in der *Academy*, 17. März 1883, p. 194 und sonst finde, daß auf einem von mir aus Masχûtah nach Berlin eingebrachten großen Ziegel von der Umfassungsmauer der Stadt der Name des Ramses II. eingepreßt wäre. Ich habe dies nirgends gesagt, und es ist kein Name darauf.

³⁾ Athenaeum No. 2893. April 1883. p. 451. Ich setzte es ein wenig mehr nach Osten.

den Namen  *ā nehtu*, „die große der Starken“¹⁾. Ja dieser Name kommt auch allein mit dem Determinativ der Stadt vor, z. B. Pap. Anastas. III, 3, lin. 2 pl. LXXVI. Von diesem Ausdrucke mag der Name Ἡρώων πόλις übersetzt sein²⁾.

Auch von Pithom, so scheint es nach Brugsch's Untersuchungen und Naville's Bestätigung, kennen wir den Profannamen: *θekāt*, das *Sekāt* (Sukkoth, Σοκχώδ) des Exodus. Wir finden öfters den Ausdruck *Pa-Tum... enti θekāt*. Hier wird *enti* meist als Genitiv gefaßt; das ist soweit ich weiß, in der alten Thebanischen Zeit nie der Fall³⁾. In den Stellen von *enti θekāt* wird *enti* heißen „welches (ist)“ *θekāt*. Der Profannamen wird hier öfters zugesetzt zur Unterscheidung von andern Pa-Tum, welches andre Tempelstätten, nicht Städte, sind. Der Name *θekāt* ist ohne Zweifel nicht ägyptisch, sondern israelitisch, daher er als Determinativ fast immer  hat, sehr selten und vielleicht nur in den Listen . In andern Stellen hat es zu näherer Bezeichnung den Zusatz  (Br. Dict. géogr. p. 1045): „Pa-Atum am Thore des Ostens.“ Dals dieses Pi-thom als das des Menephtes bezeichnet wird⁴⁾, kann verschieden ausgelegt werden⁵⁾. Von diesem Pithom-*Sekāt*, einer nach ihrer Ausdehnung viel größeren und bequemer gelegenen Stadt als Ramses, hören wir im Exodus, dals sich die Einwohner von (der Landschaft) Ramses daselbst vor dem Auszuge zusammen fanden; dazu lag es für ganz Gosen und Ramses sehr passend.

In den Listen wird dieses *Pa-Tum* als Hauptstadt des Nomos  genannt im Gegensatz zu , dem Nomos *Metelites* (?) welcher im Westen von dem westlichsten Nilarme lag⁶⁾. *Tum* war der Gott dieses östlichen Nomos, daher er daselbst nicht allein der Stadt *Pithom* seinen Namen gab, sondern auch sonst im Nomos, namentlich in Ramses hoch geehrt wurde. Diesem Nomos entsprach daher wohl der νόμος Ἀραβίας, da Herodot Patumos eine Ἀραβίη πόλις nennt, und die LXX ganz Gosen zu Arabien rechnen. Doch dehnte sich der Begriff des ägyptischen Arabiens, zu Zeiten mehr oder weniger, auf die ganze Strecke zwischen dem östlichen Nilarme und der Wüste aus. Zu Ptolemaeus Zeit war nicht mehr *Pithom*, sondern, wenn richtig gelesen wird, *Phakusa* die Hauptstadt des νόμος Ἀραβίας. Dieses wird jetzt an die Stelle des heutigen Ortes *Faqūs* gesetzt. Wenn aber dabei nicht irgend ein anderer Irrthum sein Spiel treibt, so kann das nicht richtig sein; denn Strabon (p. 805) sagt: ἡ δὲ ἀρχὴ τῆς διώρυχος τῆς ἐκδιούσης εἰς τὴν Ἐρυθρὰν ἀπὸ κώμης ἄρχεται Φακούσης. Der Ort *Faqūs* liegt aber viel zu weit unterhalb der Gegend, wo der Kanal sich in alter Zeit, und noch viel mehr, wo er sich später nach Wadi Tumulât abzweigte, und sich nach dem Niveau

¹⁾ Inschrift von Abydos, Mariette, Abydos I, VI lin. 29, cf. Brugsch, Dict. géogr. p. 416, welcher diesen Beisatz, wie mir scheint nicht richtig, auf den König statt auf die Stadt bezieht.

²⁾ Ganz ähnlich trennte sich der Name *Masr el kahira* in Masr, welches die gewöhnliche arabische und altsemitische Bezeichnung blieb, und *el Kahira*, die siegreiche, welches im Levantinischen Munde *il Cairo* und somit ein Masculinum wurde.

³⁾ Auch die von Erman, Neuägypt. Gramm. § 45, angeführten Beispiele sind relativisch zu fassen.

⁴⁾ Pap. Anast. 6. pl. 118.

⁵⁾ Es ist nicht zu verwundern, wenn eine neue Zuthat dieses Königs seine Schmeichler vermocht hätte, das Pithom des Ramses Miamun ihm zuzueignen. S. p. 49 Note 4.

⁶⁾ Es mag da zu suchen sein, wo jetzt an einem von dem westlichsten Nilarme abgezweigten alten Kanale auch ein westliches *Ramses*, neben einem alten Tell liegt, wenn dieser Name nicht etwa ein wunderlicher Zufall ist.

des Nils abzweigen mußte. Von Faqûs aus gingen aber Separat-Kanäle nach Osten ab, mit denen Strabon den großen östlichen Kanal verwechselt haben wird. Bei *Belbès* trifft der spätere Kanal auf einen abgezweigten Theil des alten Pelusischen Arms, von dem aus er nach Wadi Tumulât weiter floß und bei Tell Abu Solimân, d. h. beim alten Pithom, den Herodotischen Kanal, dessen Dämme Linant verzeichnet hat, schneidet¹⁾. Dort, also nicht weit von Patumos, würden wir die spätere Hauptstadt Phakusae suchen müssen, wenn die Nachricht des Strabon bestehen soll. Leider wissen wir den alten Namen von *Belbès* nicht, wenn es nicht selbst Phakusae war. Linant legt, gegen die Angaben der Alten, Pharbaethus an die Stelle von *Belbès*.

Wiederholen wir also die Ergebnisse, wie wir sie nach dem Gesagten nachgewiesen zu haben glauben und im Wesentlichen schon 1849 aufgestellt hatten.

Gosen lag an der stets wasserreichen Stelle westlich von dem ursprünglich der Wüste angehörigen Wadi Tumulât, welches zu dem ägyptischen Arabien, d. h. zu dem Theile Aegyptens gehörte, der zwischen dem östlichsten Nilarm und der arabischen Wüste lag. Das Wadi Tumulât wurde durch Ramses II. bewässert und zu einer fruchtbaren Gegend gemacht durch den Kanal, den er zu dem Birket Timsah führte. Er nannte es daher „die Gegend Ramses“ nach sich selbst, und schloß es an Gosen an, zu dem es dann gerechnet wurde. Diese ganze Provinz nannte er , dessen Aussprache noch dunkel ist. Für das Wadi Tumulât ließ er zwei Städte bauen. Die eine legte er an den westlichen Eingang des Thales an die südliche Ecke, unmittelbar nördlich von dem vorbeigeführten Kanale (der von Tell el kibir weit entfernt blieb), an den heutigen Tell Abu Solimân; er nannte sie nach der Hauptgottheit des Tempels und des ganzen Nomos *Pa-Tum* (Pithom, Patumos), sonst aber mit dem Israelitischen Namen *θεκūt* (Sukkoth) und machte sie zur Hauptstadt des Nomos. Die andre Stadt legte er gegen Ende des fruchtbar gewordenen Thales und gab ihr seinen eigenen Namen *Pa-Ramses Miamun* (Raëmses). Die Stadt stand auf der Nordseite des hart vorbeifließenden Kanals, da wo jetzt *Μαρχύταχ* liegt. Es war eine Grenzfestung (*πόλις ὄχυρα*) mit einer 7 Meter breiten Mauer ringsum, und mit vielen Fruchthallen einer „Vorrathstadt“, deren Wände noch erhalten sind. Sich selbst stellte *Ramses II.* in zwei Granitgruppen, denen eine dritte in der Cella des Tempels entsprechen mußte, auf, als eponymen Gott der Stadt, zwischen die Götter der beiden Nachbarstädte, *Tum* den Gott von Patumos-Pithom, das mit Ramses zugleich gebaut wurde, und *Ra* den Gott von Heliopolis-On, dem ältesten und höchsten Gotte des ganzen Landes, ganz in Übereinstimmung mit dem Verfahren bei der Gründung des zweiten *Pa-Ramses-Miamun* in Abusimbel. Unser nördliches *Pa-Ramses* erhielt den Beinamen *Ā nextu*, „die große der Starken“, welcher von den Griechen *Ἡρώων πόλις* übersetzt wurde, später *Ἡρου*, Römisch danach *Hero* genannt²⁾.

¹⁾ Linant, *Mémoires sur les principaux travaux d'utilité publique etc.* Atlas, pl. III. Es ist dies die beste Karte für die heutige und die alte Kanalisierung Aegyptens.

²⁾ Ich bemerke noch nachträglich, daß Brugsch in der Vorrede zu dem Supplément seines *Dict. géogr.* p. VIII so spät noch aufmerksam geworden ist auf die Stellen bei Herodot und im Itinerar. Antonini und die Schwierigkeit fühlt, sie mit seinen Annahmen zu verbinden. Er nimmt diese aber nicht zurück, sondern sagt nur, wenn man lieber diesen Stellen folgen wollte, so würde man für „Patum an der Pforte des Ostens“ sogleich an das heutige *Ras el wadi* bei den Ruinen von *Tell Reqâbeh* neben einem alten See zu denken haben. Dies ist aber ebensowenig möglich, denn dieser Ort liegt etwa 17 mp. in das Wadi Tumulât hinein, lag also weder in der Nähe des Anfangs des abgezweigten Kanals, noch auf dem Wege von Daphne nach Heliopolis.

Die Bentreschstele.

Von

Adolf Erman.

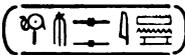
Der Königsname der in Lepsius Königsbuch die No. 519 trägt und den wir gewöhnt sind als Ramses XII. zu bezeichnen, findet sich nur auf einem Denkmale, der allbekanntesten Bentreschstele, die zuerst von Rosellini (Mon. stor. T. II p. 48) in Karnak bemerkt wurde und später durch Prisse in die Pariser Bibliothèque nationale gelangt ist. Es sind indess schon längst Zweifel an der Existenz dieses Ramses XII. aufgetaucht, da seine Namen *Uer-maät-Ra stp-n-Ra* und *Mri-Amn Rāms*, genau denen Ramses II. gleichen. So hat Herr Geheimrath Lepsius in seinen Collectaneen bemerkt, dieser angebliche Ramses XII. sei mit Ramses II. identisch und zu streichen; Reinisch hat in seiner Chrestomathie die Bentreschstele unter Dyn. 19. eingereiht und Victor Floigl bemerkt ebenfalls (Gesch. des Semit. Alterth. S. 50) der fragliche König könne nur Ramses II. oder Ramses III. sein.

Ich schliesse mich dieser Ansicht an, auch für mich ist der König der Bentreschstele nur Ramses II. Denn dafs neben Ramses II. noch ein zweiter König ganz gleiche Namen geführt habe, dafs dieser König ebenfalls ein grosser Eroberer gewesen sei, dafs er zudem wie jener eine selten lange Regierung (über 33 Jahre) geführt habe und dafs trotz alledem von diesem sonderbaren Doppelgänger nur ein einziges Denkmal¹⁾ erhalten sein soll — wer vermag das zu glauben?

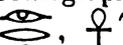
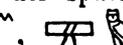
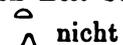
Aber darin weiche ich von meinen Vorgängern ab, dafs ich die Bentreschstele nicht für ein gleichzeitiges Denkmal Ramses II. zu halten vermag, sie ist nach meiner Überzeugung in weit späterer Zeit errichtet. Sie erzählt uns nicht Geschichte sondern eine Legende, die sich an den berühmten Namen des zweiten Ramses angeschlossen hat.

Dafs die Erzählung der Bentreschstele unter die Legenden gehört, hat schon Wiedemann (Gesch. Aeg. von Psammet. I bis auf Alex. S. 66) dargelegt; von allen Unwahrscheinlichkeiten die sie enthält, genügt es eine anzuführen: die Reise von Aegypten bis zum Lande Bechten dauert ein Jahr und fünf Monate. Und diese Reisedauer ist keine einmalige, zufällige, sie wird in vier Fällen so gerechnet²⁾. Danach mufs Bechten mindestens in der Mongolei oder in Hinterindien liegen und doch begrüfsen seine Abgesandten den ägyptischen König in Mesopotamien. Es ist also ein sagenhaftes Land und in der That ist es auch allen anderen Texten unbekannt.

Ist aber die wunderbare Geschichte, die in diesem Lande gespielt haben soll, eine leere Legende, so kann auch die Inschrift die diese Legende berichtet nicht den an-

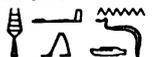
¹⁾ In dem grossen Funde von *Dér el bahri* befindet sich ein Sarg, anscheinend der 20ten Dynastie angehörig, der die Schilder  und  trägt. Maspero (Verh. Orient. Congr. Berlin, III. 1 S. 19) will darin den angeblichen „Ramses XII.“ sehen. Ich glaube es ist auch dies Ramses II., nur ist der ursprüngliche Sarg, weil er beschädigt war, durch einen neuen ersetzt worden. Liegen doch mehrere jener Königsmumien jetzt in Särgen beliebiger Privatleute, Ramses I. z. B. in einem Frauensarg der 20ten Dynastie.

²⁾ Das unsinnige  (Z. 6) ist in  zu verbessern.

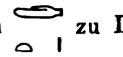
strativ ist nicht mehr *pn* oder gar *pu*, sondern *pai*; beim Verbum treten die Hilfsverbabildungen (*tuf-*, *mtuf-*, *auf hr-* u. s. w.) in den Vordergrund. Und ebenso richtet sich die Orthographie mehr und mehr nach der hieratischen, man schreibt wie dort ,  (Fem. von *ki*) und gewöhnt sich sogar aus dieser Quelle geradezu Unrichtiges an wie z. B. das häufige  ¹⁾. Das Bestreben nach möglichster Raumersparnis, das die Orthographie der spätesten Zeit beherrscht, kennt man noch nicht; man schreibt noch , , nicht wie später , und man zwingt noch nicht mehr Zeichen in einer hieroglyphischen Zeile übereinander als man auch in einer hieratischen übereinander setzen würde. Die Inschriften der 21ten und 22ten Dynastie (Brugsch, Reise nach der großen Oase T. 22; Naville, Insc. hist. de Pinotjem III.; Mar. Abyd. II, 36 und der in diesem Hefte von Maspero publicirte Text) gehen übrigens in dieser Raumersparnis etwas weiter als die der zwanzigsten und haben schon Schreibungen wie , ,  und , jedoch hat dies auf den allgemeinen Character ihrer Orthographie keinen Einfluss.

Es fragt sich nun ob die Bentreschstele in Sprache und Orthographie diesen Inschriften gleicht ²⁾; wir werden insbesondere gut thun, sie mit den Inschriften der 21ten und 22ten Dynastie zu vergleichen, da diese im Inhalt mancherlei Analoges haben. Sie zeigen ebenso wie die Bentreschstele ein directes Eingreifen der Götter in die Geschicke der Menschen und sie gebrauchen denselben Ausdruck für diese Äußerung des göttlichen Willens: . Der Gedanke liegt also nah — Ed. Meyer weist mich darauf hin — die Bentreschstele für ein Product der 21ten oder 22ten Dynastie zu erklären.

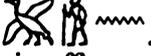
Dem kann jedoch nicht sein: die Differenzen zwischen ihr und jenen Texten sind denn doch ungleich gröfser und schwerwiegender als die Analogien.

Zunächst im Satzbau. Jene haben den gewöhnlichen der neuägyptischen Texte und dafs sie einen etwas ausgiebigeren Gebrauch von der Partikel *ahān* machen, liegt an ihrem Inhalt; der Verkehr zwischen dem König und dem Herrscher mufs ja mit besonderer Emphase erzählt werden. Hingegen unsere Stele macht von den zusammengesetzten Verbalformen so gut wie gar keinen Gebrauch, sie verwendet in ihrer langen historischen Erzählung fast ausschliesslich die alten Formen  und . Und wie verwendet sie sie! Ich kenne keinen ägyptischen Text der einen so monotonen Satzbau darböte. Von 55 erzählenden Sätzen beginnen 22, sage zweiundzwanzig, mit *ahān* „siehe“. Dazu kommt dafs dies *ahān* oft genug falsch construiert ist; es ist alte Regel (und die Texte der 21ten und 22ten Dynastie beobachten sie noch genau), dafs auf *ahān*  folgen mufs — hier finden wir  u. a. m.

Die Artikel vermeidet die Bentreschstele fast ganz; der unbestimmte findet sich gar nicht, der possessive einmal in  (Z. 20) und zweimal verkappt in der An-

¹⁾ Es ist dies eine falsche Umschreibung von , wie man im späteren Hieratisch (wohl nur der Analogie von  zu Liebe) für  schreibt. Ebenso schreibt man  (Orb. 3, 8) für  u. a. m.

²⁾ Dafs die Stele aus der 19ten Dynastie stamme, wird niemand behaupten, der ihre Sprache und Schreibung mit der der Texte jener großen Epoche vergleicht — ganz abgesehen von ihrem unsinnigen Inhalt.

rede  (Z. 13. 14) die sonst  heisst. Der bestimmte Artikel steht im Titel des Gottes , in  (Z. 21. 22)  (Z. 25) und stets in . Alle anderen Substantive sind artikellos, respective mit Possessivsuffixen versehen. Ebenso wenig kennt die Inschrift das Demonstrativ *pa*, sie gebraucht dafür *pn* und selbst das uralte *pu* (Z. 21).

Die Inschrift will also, abweichend von den historischen Texten der 20—22ten Dynastie, ALTÄGYPTISCH sein und schon dadurch wird es unwahrscheinlich dafs sie aus dieser Zeit stamme; erst seit der 26ten Dynastie sucht man ja wieder die alte Sprache in den Inschriften nachzuahmen.

Geradezu unmöglich wird es aber, sie in voräthiopische Zeit zu setzen wenn man ihre Orthographie betrachtet, die ganz barbarisch ist. Sie vertauscht  und :

 für ,  für  (Z. 5),  für  (Z. 13) was meines Wissens erst in sehr später Zeit vorkommt. Sie schreibt den weibl. Genetivexponenten  statt ; sie setzt  für ,  für  (Z. 21) und  ist ihr gleichbedeutend mit . Ihr Schreiber sprach *r* und *a* und *au* schon *e*, vgl.:

 „damit dieser Gott werde“ für  (Z. 23)

 „der Tribut den ihm der Fürst gegeben hatte“ für  (Z. 27).

Die Präpositionen  und  waren ihm schon in \bar{n} zusammeng gefallen, denn er schreibt „der Gott blieb  zu *Bxtn*“ (Z. 24) und „er kehrte heim  im Jahre 33“. Auch das  für  deutet auf späte Zeit.

Manche Worte mißhandelt er in unglaublicher Weise. Die alte Interjection , die im neuen Reich  geschrieben wird, muß sich folgende Schreibungen gefallen lassen:

 (Z. 8. 21)  (Z. 10)  (Z. 9)  (Z. 12)  (Z. 20. 25).

Für  schreibt er meist ; für  (Z. 26. 27) steht  (Z. 16. 28) oder  (Z. 13. 20);  die alte Schreibung des Infinitivs *rdat*, ist ihm gar zur stereotypen Form für  *rda* geworden und er schreibt ungenirt  für *rdaf* und  für *rdanf* (Z. 17. 27; vgl. auch Z. 5. 10. 15. 23. 26).

Anderes mag aus falscher Umschreibung der hieratischen Vorlage zu erklären sein, so  (Z. 11) mit  für ,  (Z. 9) für *aa*,  (Z. 11),  (Z. 1),  (Z. 11 für \bar{o} ?) oder  (Z. 2). Auch ganz Unbegreifliches findet sich, so das  in  (Z. 25) und  (Z. 18) neben  (Z. 15).

Endlich macht sich in der Bentreschstele schon ganz das Streben nach Raumerparnis geltend, dafs für die Hieroglyphenschrift der spätesten Zeit so charakteristisch ist. Durch Fortlassung der auslautenden Consonanten, der Femininalendung und aller

entbehrlichen Determinative wird der Text auf ein Minimum von Zeichen reducirt, von denen dann noch in sehr unschöner Weise mehrere übereinander gesetzt werden. Daher rühren Schreibungen wie  und  (Z. 22 u. 20 für ) ,  (Z. 6 für ) ,  (Z. 7 für ) ,  (Z. 7. 8 für ) ,  (Z. 11 für ) ,  (Z. 14. 22. 25. 26 für )               schreiben würde, setzt die Bentreschstele        (Z. 22), sie preßt also den Text auf die Hälfte des Raumes zusammen den er in guter Schrift einnehmen würde. Man vergleiche ferner Stellen wie    (Z. 26)      (Z. 23)     (Z. 24) oder    (Z. 5).

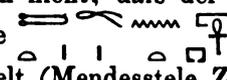
Wir müssen sehr tief heruntergehen, um überhaupt auf den erhaltenen Denkmälern Analoga für eine solche wüste Orthographie zu finden — bis zu den Stelen der ersten Ptolemäerzeit. Man vergleiche z. B. die sogenannte Satrapenstele Ptolemaeus I. (Aegypt. Zeitschr. 1871 p. 1 ff.). Sprachlich gleicht sie unserer Inschrift genau, es ist das gleiche barbarische archaisirende Idiom und die Orthographie ist erst recht dieselbe. Schreibt die Bentreschstele für *amma*   und , so schreibt die Satrapenstele dafür   und   ¹⁾. Setzt die eine  für  und  für , so setzt die andere ebenfalls  und  für . Und wenn jene die Praeposition *hna*  schreibt, so schreibt sie diese sogar . Ähnlich verhält es sich mit dem Dekret von Canopus — es hat auch    und    (Can. 35. 36) für *amma*,  für *hna* und steht sprachlich auf derselben Stufe der Barbarei ²⁾.

Es unterliegt daher für mich keinem Zweifel, daß die Bentreschstele diesen Texten zeitlich nahe steht; sie wird in der persischen oder in der ersten griechischen Zeit errichtet sein. Und dies Urtheil, das wir auf Grund der philologischen Kriterien fällen, wird bestätigt durch die Stelle wo unser Denkmal aufgefunden worden ist. Rosellini fand es in Karnak in den Ruinen eines kleinen ptolemäisch-römischen Gebäudes, das etwa beim Chonstempel gelegen haben muß und das heut verschwunden zu sein scheint ³⁾. Es dürfte das Tempelchen des *χnsu pa ar syr m Uast* gewesen sein.

¹⁾ Die Mendesstele bietet sogar das sinnlose  (Z. 22) das auch die Bentreschstele hat; daneben auch . Alle diese Schreibungen erklären sich daraus, daß man das alte *amma* in spätester Zeit *emai* las, dem demotischen *mai* und dem B. *μοϊ* entsprechend.

²⁾ Die Schriftspielereien, die in den Texten der späteren Ptolemäerzeit vorherrschen, fehlen in diesen älteren noch fast ganz und wenn die Satrapenstele schon  und   bietet, so hat das neben dem allgemeinen Character ihrer Orthographie noch nicht viel zu sagen. Andere Texte, wie das Canopusdecret, die Stele von Neapel und die Wiener Stelen des *Ännhr*, vermeiden sie noch ganz.

³⁾ Rosell. Mon. stor. Vol. II p. 48f. Seine Angaben sind leider etwas unklar; sie klingen

Ob sich aus der Technik der Stele, aus der Form der Sonnenscheibe¹⁾ und dem Stil der Darstellungen eine genauere Datirung des Monuments ergibt, bleibt noch zu untersuchen. Es ist noch manches an ihm auffällig; so die Überschrift über dem Priester: „der Name des Propheten... *Ḳnsu-hā-ntr-nbt*“ — eine in älterer Zeit unerhörte Form der Beischrift. Man übersehe auch nicht, daß der König nicht seine „Fürsten“ zur Berathung rufen läßt, sondern die , die in den Ptolemäerinschriften eine so große Rolle spielt (Mendesstele Z. 24. 25. Canopus Z. 34). Mir ist wenigstens nicht erinnerlich, daß sie in älterer Zeit vorkäme²⁾.

Alles wohl erwogen, gelangt man zu folgendem Resultat. Es gab eine Legende, die (etwa im Stil des Sallier I, 1—3 oder des Harris 500 Verso 1 ff.) erzählte, wie Ramses II. die Tochter eines Königs heirathete, der noch weit hinter Naharina regierte. Unter anderm ereignete es sich dabei auch, daß die jüngere Tochter dieses Königs besessen war und daß Ramses ihr seinen Gott Chons schickte, um sie zu heilen. Da der betreffende Gott *Ḳnsu-pa-ār-ḡr-m-Uast* nicht vor dem Ende der zwanzigsten Dynastie³⁾ nachweisbar ist und die Benteschgeschichte wie oben bemerkt Analogien zu Texten der 21ten und 22ten Dynastie bietet, so wird diese Legende etwa aus der Zeit der Pinodjem oder der libyschen Herrscher stammen. Ebensogut wie in der zwanzigsten Dynastie Thutmosis III. schon ein Held der Sage war⁴⁾, konnte Ramses II. es in der einundzwanzigsten auch bereits sein.

Diese Legende, die ursprünglich gewiß nur aus der „Lust zu fabuliren“ entsprungen war, hat dann in späterer Zeit der Priesterschaft des Gottes *Ḳnsu-pa-ār-ḡr-m-Uast* als ein werthvolles Dokument gegolten für das hohe Ansehen, das ihr Gott schon zur Zeit des großen Ramses genoß. Sie haben sie daher (etwa im vierten Jahrh. v. Chr.) auf einer Stele in seinem Heiligthume niedergeschrieben; natürlich mußte dabei die vulgäre Sprache in die klassische, heilige geändert werden, die man damals für alle Inschriften anwandte. Was sonst in der Geschichte profan scheinen konnte wird man fortgelassen oder verbessert haben. Da der König (wie ja immer in solchen Mährchen) nur mit seinen Namen genannt war, mußte man seine Titulatur hinzufügen; dabei ist dann der kleine Mißgriff passirt, daß man anstatt der Titel Ramses II. die Thutmosis IV. genommen hat.

Der ganze Vorgang findet sich in der Legendenentstehung anderer Zeiten und Völker mutatis mutandis wieder; eine ursprünglich rein profane frei erdichtete Geschichte steigt allmählig, um einiger Stellen willen die sie enthält und die sich ad majorem dei gloriam verwerthen lassen, zum Range einer religiösen Urkunde auf. Dann gilt auch

fast als ob das Gebäude in römischer Zeit aus ptolemäischen Trümmern errichtet sei. Auf den Plänen von Mariette und Dümichen findet es sich nicht.

¹⁾ Ganz die gleiche Form mit Verknüpfung der Uräusschlangen durch eine Art Borte zeigen die sehr späten Stelen, die Rossi unlängst publicirt hat: atti della Re. Acad. di Torino XV. p. 843 ff.

²⁾ Wenn die *Ḳt nt pr-ānḫ* wie mir wahrscheinlich ist, in dem *ḲḲḲ ḲḲḲ* (Gen. 41, 45) steckt, so beweist dies noch nichts für ihr hohes Alter, denn der betreffende Vers gehört Wellhausens Elohisten an, der nach Ed. Meyer um 750 v. Chr. verfaßt ist.

³⁾ Abbott 8a, 10. Daß ein Gott in dessen Namen der neuägypt. Artikel vorkommt, ganz jung sein muß, ist ohnehin klar. In den älteren Beinamen der Götter vermeidet man auch im neuen Reiche immer den Artikel, es sind eben feste Appellativa geworden.

⁴⁾ Vgl. die Erzählung Harr. 500 Verso.

das Fabelhafte was in ihr steht als unantastbare Wahrheit: auch die Priester des Gottes Chons werden sich keinen Zweifel daran erlaubt haben, daß man zum Lande Bechten ein Jahr und vier Monate reiste.

Die Söhne Ramses III.

Von
Adolf Erman.

Wir geben uns keiner Täuschung hin, wenn wir Ramses II. als einen der größten Könige Aegyptens ansehen, denn den Aegyptern selbst ist er als solcher erschienen. Er galt den späteren Herrschern als ein Vorbild, insbesondere haben die Nachkommen des Setnacht, die Könige der 20ten Dynastie sich bestrebt ihm nachzuleben. Das lehren schon die Vornamen die sie bei ihrer Thronbesteigung annehmen und die alle dem *Rā-usr-maāt*, *stp-n-Rā* nachgebildet sind. Man vergleiche:

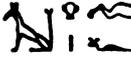
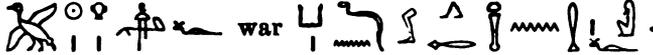
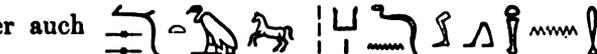
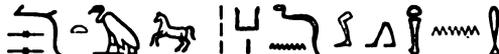
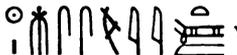
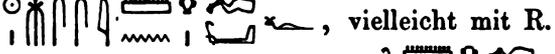
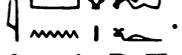
Setnacht:	<i>Rā-usr-χāu</i> , <i>stp-n-Rā</i> , <i>mri-Āmn.</i>
Ramses III.:	<i>Rā-usr-maāt</i> , <i>mri-Āmn.</i>
Ramses IV.:	<i>Rā-usr-maāt</i> , <i>stp-n-Āmn.</i>
Ramses V.:	<i>Rā-usr-maāt</i> , <i>χpr-n-Rā.</i>
Ramses VI.:	<i>Rā-nb-maāt</i> , <i>mri-Āmn.</i>
Ramses VII.:	<i>Rā-usr-maāt</i> , <i>stp-n-Rā</i> , <i>mri-Āmn.</i>
Ramses VIII.:	<i>Rā-usr-maāt</i> , <i>χu-n-Āmn.</i>
Ramses IX.:	<i>Rā-nfr-ka</i> , <i>stp-n-Rā.</i>
Ramses X.:	<i>Rā-χpr-maāt</i> , <i>stp-n-Rā</i> ¹⁾ .

Ich erinnere ferner an die Inschrift in der Ramses IV. betet um ein Leben von 66 Jahren gleich dem Ramses' II. (Mar. Abyd. II, 35) und an die Art wie Ramses III. eine Stele seines berühmten Vorgängers kopirt (vgl. Naville in Trans. soc. bibl. arch. VII, 1 p. 119 ff.).

Es läßt sich nun nachweisen daß Ramses III. diese Nachahmung planmäßig betrieben hat: er hat alle seine Söhne nach den Söhnen Ramses II. benannt und er hat ihnen dieselben Würden verliehen, die die gleichnamigen Söhne seines Vorgängers bekleideten. Wie in ihm selbst das Königthum des großen Ramses nach langen Jahren des Unglücks wieder lebendig geworden war, so sollte auch um ihn her die Familie und der Hof des berühmten Königs wieder auferstehen. Wieder sollte ein *χa-m-uast* in Memphis hoher Priester sein und ein *Mri-Ātm* in Heliopolis.

Die folgende Übersicht stützt sich, soweit nichts anders bemerkt ist, für die Söhne Ramses II. auf die Liste LD. III, 168, für die Kinder Ramses III. auf LD. III, 214a.

¹⁾ Über den sogenannten Ramses XII. vergl. den vorstehenden Aufsatz. Auch spätere Könige nahmen den Namen Ramses II. an, vgl. Lepsius Königsb. 588. 609. 610. 661. Auch anderen berühmten Herrschern ahmt man so nach, z. B. Thutmosis III. (l. l. 560. 618), Usertasen I. (l. l. 673) und dem alten Assa (l. l. 630).

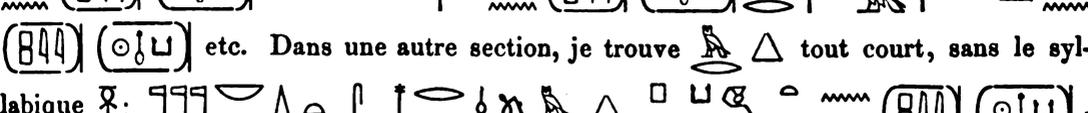
- 1—3.) Die Namen die die drei ältesten Söhne Ramses III. (R. IV., R. VI. und R. VII.) als Prinzen führten sind unbekannt.
- 4.)  (der spätere R. VIII.). Vgl. den Sohn Ramses II. *St-hr-ḫpšf* (Leps. Königsb. 426 d.).
- 5.)  war . Vgl. den dritten Sohn R. II. *Pa-rā-ḫr-unmf*, der auch  war.
- 6.) . Vgl. den fünften Sohn R. II. *Mnθ-ḫr-ḫpš-f*.
- 7.)  war  d. h. Oberpriester von Heliopolis¹). Vgl. den sechszehnten Sohn R. II.  der, wie aus der Inschrift seiner Statuette (Berliner Museum no. 1290a.) ersichtlich ist, auch  war.
- 8.)  war  und könnte mit dem späteren R. IX. identisch sein. — Vgl. den vierten Sohn R. II. , den allbekannteren  (Lepsius, Königsb. 429b.; Brugsch, Gesch. S. 561f.), dessen Grab Mariette im Serapeum fand und von dessen Zauberkünsten der Setnaroman und ein Papyrus des Louvre berichten. Vgl. über ihn Revillout, le roman de Setna, avant-propos.
- 9.) , vielleicht mit R. V. oder R. X. identisch. — Vgl. den ältesten Sohn R. II. .
- 10.) , vielleicht mit R. X. identisch. — Vgl. den sechsten Sohn R. II. .

Es sind uns demnach von sieben Söhnen Ramses III. die Namen bekannt, und diese sieben Namen finden sich alle auch bei Söhnen Ramses II.; in drei Fällen sind uns die Ämter der gleichnamigen Prinzen bekannt und in diesen dreien sind sie identisch. Aegyptologen die über größeres Material verfügen als ich, werden wahrscheinlich diese Beobachtung leicht erweitern können.

¹) Brugsch nimmt an (Geschichte S. 625), daß auch dieser Sohn Ramses III. einmal zur Herrschaft gekommen sei und schreibt ihm das Schild  zu. Doch würde wohl auch dieser Sohn sich bei der Thronbesteigung wie seine Brüder Ramses genannt und das *mri Atn* nur als Zunamen bewahrt haben.

§ XXXII. Je lis dans le supplément au *Dict. Hiér.* de Brugsch, p. 39: , *âb-mer*, das Grab.... Es ist eine mir erwiesene, aber unerklärliche Thatsache, daß nicht nur als Sinn-, sondern geradezu als Lautvariante diesem Worte gegenüberstehen, eine der folgenden Gruppen: , , , welche allein nur *âbmer* oder *âb-nu* (nicht *se-mer*) ausgesprochen werden dürften, und wie das Deutzeichen der Pyramide beweist, die Bedeutung von „Pyramide, Grabdenkmal in Gestalt „einer Pyramide, Grabdenkmal, Grab“ haben.

Il y a longtemps déjà que de Rougé avait indiqué dans sa *Chrestomathie* (T. I, p. 93, m 11) la valeur *mer* du signe  dans  *mer*, *douleur* et dans le titre  *ami*. La lecture *mer* pour le sens de tombeau avait été adoptée par M. Chabas et par moi dans nos mémoires sur le Papyrus Abbott: les textes de l'époque des pyramides nous en fournissent une preuve nouvelle.

Le tombeau de Pepi II renferme une prière fréquente dans les papyrus d'époque gréco-romaine et par laquelle le défunt s'adressant aux dieux d'Héliopolis les prie l'un après l'autre de vouloir bien faire fleurir son nom. Chaque verset de cette prière renferme le mot en question écrit indifféremment  ou . Exemple:  etc., et  etc. Dans une autre section, je trouve  tout court, sans le syllabique : . La variante  est donc une inadvertance du scribe qui aura écrit derrière  le  qui le complète dans d'autres mots.

Le même texte nous permet de faire une autre modification au Lexique. On considère d'ordinaire le  du groupe  comme un déterminatif sans valeur phonétique: M. Brugsch dans son *Dict. G.* p. 264 sqq. avait introduit la lecture *mens*, au moins pour le nom géographique , mais dans le *Supplément au Dict. Hiér.*, il paraît revenir à la lecture *men*:  eigentlich Ort, wo man bleibt von der Wurzel  *manere, stare* (s. *Lex.* 640). Cfr. *Dict. géo.* 264 wegen der Gleichung  *men-t* und . Zu vergl. unten  *men-geb* und  (*men-geb*). Les variantes de la même prière dont Brugsch a donné un fragment dans l'article cité du *Dict. Géol.*, p. 264 sqq., nous donnent  et , qui confirment la lecture *mens* ou plutôt *monsit*.

Le nom de la ville  est lu *Romen, Roman* (p. 1089, 1195, 1242 etc.) et identifié, autant que j'en puis juger, avec Péluse, *περυσον*, *لأمة*, ou avec une localité du nom de *مانه*, *Rommanéh*, sur la route de *طينه* *Tinéh* par *فأراماه* par *قطيه* *Qatiéh*. M. Brugsch (p. 1195) considère que le nom signifie *porte, entrée des stations*, et prend  comme déterminatif. Si, comme l'indique la variante que je viens de citer le groupe  a la valeur *mons, mens*, la lecture *Romensou, Romens[it]ou*, ne

tout où l'on avait un son *ti* écrit $\overset{\circ}{\text{t}}$, t , tt . Nous avons en effet $\overset{\circ}{\text{t}}$ pour $\overset{\circ}{\text{t}}$, tt pour tt , tt pour tt , tt pour tt , tt pour tt (Cfr. *Zeitschr.* 1882, p. 181).

§ XXXV. J'ai publié au no. XVII h, de ces Etudes (*Zeits.* 1881, p. 118), les textes d'un tronçon de colonne aujourd'hui déposé au Musée de Boulaq (*Grand Vestibule*, no. 445), et qui donne pour la guerre de Ménéphtha contre les peuples de la mer, la date de l'an V. J'ai eu, depuis, la bonne fortune de mettre la main sur un autre monument également daté de la même guerre. C'est une grande stèle en granit rose de deux mètres de haut, mutilée en bas et sur les côtés: elle a été fendue en deux dans le sens de la longueur, et un tiers environ manque à chaque ligne. En attendant que je puisse la faire transporter au Musée, et en donner une reproduction entièrement exacte, en voici le texte publié d'après un estampage que j'en ai pris il y a tantôt huit mois.

La face principale représente, sous le disque solaire aux ailes éployées, deux divinités adossées, Toum à gauche, et Ammon-Râ, roi des dieux à droite sont debout. Le côté de Toum a plus qu'à moitié disparu, mais Ammon remet la Khopesh à Ménéphtha qui s'avance vers lui, traînant sept petites figures de prisonniers rangés sur trois registres. Voici, ligne à ligne, ce qui reste de l'inscription de cette face:



L'important ici est la date: elle est plus complète que la date du texte publié précédemment, sans qu'il soit possible de décider si la mention du troisième mois de Shoumou, le 3, s'applique au jour même de la bataille ou au jour d'une fête triomphale célébrée à l'occasion de la victoire. Le texte n'est que la paraphrase de quelques idées toujours les mêmes qu'on trouve dans les textes de guerre: description des ravages commis, destruction des récoltes et des citernes; les tribus des Robou sont dispersés sur la montagne comme les rats, les Egyptiens fondent au milieu d'eux comme les vautours, aucune des flèches ne manque le but etc. Sur les tranches, les cartouches et la légende de Ménéphthah; sur la seconde face, au-dessous d'une représentation analogue à celle de l'autre face, mais renfermant Harmakhis et Soutkhou¹⁾:

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.
- 11.
- 12.

¹⁾ Alle Zeilen dieser Inschrift haben im Original am Anfang noch eine Lücke von dieser Größe



C'est, comme on voit, une rédaction très-abrégée du récit de la bataille publié par Dümichen (*Hist. Ins.* I pl. I—VI), et Mariette (*Karnak*, pl. 52—55). Les débris de la ligne 8 permettent de compléter en partie la ligne 49 du grand texte: malheureusement la pierre a souffert derrière le mot et je ne vois pas bien les signes qui suivent et que j'ai reproduits aussi exactement qu'il m'a été possible. La liste des tués et blessés permet de vérifier l'exactitude de un ou deux nombres douteux à Karnak.

Voici le second monument de cette guerre que la B^e Egypte nous livre: la partie du pays qui avait eu le plus à craindre de l'invasion était naturellement celle qui devait marquer le plus de joie de la victoire. Je ne doute pas que les ruines du Delta ne nous rendent d'autres documents du même genre, dès que nous pourrons les explorer sérieusement.

§ XXXVI. Je lis dans une note du mémoire de M. Brugsch sur *Die altägyptische Völkertafel* (Congrès des Orientalistes de Berlin, 2^e partie, T. I p. 66): „Die Lage von „Pun würde ohne Discussion in der unwiderleglichsten Art geographisch bestimmt sein, „wenn wir zu folgender Stelle eines altäg. Textes einen klassischen Commentar auffinden könnten. In einer Inschrift zu Edfu (vergl. Zeitsch. 1870, Taf. II. Lin. 43) wird „von Ptolemäus XI. Alexander berichtet „er floh nach dem Lande Pun und „sein älterer Bruder er übernahm Aegypten. Er trat zum zweiten Male als König auf.“ „Dieser Bruder ist Ptolemäus X. Soter II (anno 89 vor Chr.).“

De tous les passages d'époque ptolémaïque que je connais il résulte que pour les Egyptiens des derniers temps, Pount et la Terre-Divine étaient des noms génériques appliqués aux comptoirs grecs des côtés de la Mer-Rouge et aux pays avec lesquels ces comptoirs faisaient trafic. On pourrait donc supposer que Ptolémée XI se sauva dans ces comptoirs, si les historiens de l'époque classique ne nous défendaient formellement d'accepter cette hypothèse. La Cléopâtre d'Antoine envoya ses enfants dans l'Inde, nous dit Plutarque, c'est-à-dire, probablement dans ces régions lointaines de son royaume, et voulut les suivre: mais elle est, à notre connaissance, la seule des Ptolémées qui ait agi de la sorte. Ptolémée Soter II, fut obligé par les intrigues de sa mère, de quitter Alexandrie la dixième année de son règne, vers 107 av. J. C., et de se réfugier en Chypre, pendant que son frère Ptolémée Alexandre I le remplaçait sur le trône d'Egypte. Il régna à Chypre de 107 à 89 époque à laquelle il fut rappelé par les Alexandrins: son second règne dura huit ans de 89 à 81.

C'est à ce retour de Soter II que le texte égyptien place la fuite d'Alexandre I au pays de Poun. Le fragment de Porphyre indique une direction tout-à-fait différente: „Les chefs des troupes révoltées contre lui ἐπιδιώξαντες, ἡγουμένου Πύρρου (Τυρρου?) συγγένους τῶν βασιλέων, κατεναυμάχησαν αὐτὸν, καὶ φεύγειν ἠνάγκασαν μετὰ γυναικὸς καὶ θυγατρὸς τῆς Λυκίας εἰς πόλιν Μύραν· ὅθεν εἰς Κύπρον μεταπηδήσας, καὶ καταπολεμηθεὶς ὑπὸ ναυάρχου Χαίρειου, ἐνήσκει.“ (*Fragm. H. Gr.*, III, p. 722). La mention du pays de Poun comme lieu de refuge d'Alexandre I^{er} est donc une erreur de l'historiographe égyptien du temple d'Edfou. Elle peut s'expliquer de deux manières. 1^o Ou le scribe ayant entendu dire qu'Alexandre I s'était réfugié à l'étranger, sans bien savoir où, aura pris le nom de Poun, comme désignation générale d'un pays lointain. 2^o Ou bien le nom du pays où on lui aura dit que le roi s'était réfugié, rappelait à son oreille le nom de Pount, de la même manière que le terme *Siti*, mal lu *Sinkti* , rappelait le terme *Scythes* aux drogmans d'Hérodote. Or, je ne vois qu'un seul pays sur la Méditerranée dont le nom ressemble au nom de Poun: c'est la Phénicie. Les possessions égyptiennes des côtes de la Phénicie servaient perpétuellement de refuge aux bannis; et Soter II lui-même pendant son exil avait fait campagne en faveur de la ville de Ptolémaïs, vers l'an 103. Soit qu'Alexandre I^{er} ait réellement songé à se réfugier en Phénicie, soit qu'au moment où il partit pour la Lycie, on ait cru en Haute-Egypte qu'il partait pour la Phénicie je pense que l'assonance de Phénicie avec Poun est assez forte pour avoir décidé l'historiographe d'Edfou à orthographier Poun, le nom du pays méditerranéen où on lui disait que s'était réfugié Alexandre I.

Ceci n'est qu'une hypothèse; mais de quelque manière qu'on envisage la question, on ne saurait méconnaître l'erreur du scribe égyptien. Si Pount est, dans ce passage, les côtes de la Mer Rouge, le scribe se trompe, car Ptolémée Alexandre I ne s'était jamais réfugié dans ces parages: si Pount est une désignation de la Phénicie, le scribe se trompe encore, car jamais les Egyptiens de l'époque classique n'ont donné à la Phénicie le nom de pays de Pount.

§ XXXVII. Tout le monde admet que les figurines funéraires sont des effigies du mort destinées à le remplacer aux corvées de l'autre monde. Quand on appelait le mort à son tour d'inscription sur les registres de Thot, les figurines devaient répondre  *má-k-uī*, „me voici!“ et faire à sa place les travaux exigés.

C'est là un fait qu'il n'est plus besoin de démontrer; mais il n'en est pas moins curieux de relever sur les *oushabti* toutes les formules qui viennent à l'appui de la démonstration. Parmi les personnages dont le corps a été trouvé à Deir el-Bahari, l'un des plus énigmatiques est le *Fils royal de Ramsès*, 3^{eme} prophète d'Ammon, *Totptah-Afónkh*. Beaucoup de ses *oushabti* portent, au lieu de la formule initiale du Chapitre VI, l'une des mentions suivantes:

1^o                   (sic), avec les variantes , , , , pour le mot de la fin, qui placé tout au bas de la ligne, a dû le plus être écourté par le scribe;

2^o                   avec les variantes , , , , , , , ,  et      

3^o      

Dans le premier cas l'oushabti dit: „Je suis *Totptah-afónkh*, me voici!“ dans le second: „Je suis le serviteur de l'Amenti“, „le serviteur du Tiaou“, „le serviteur“, „ce serviteur“; dans le dernier il ne prend pas la parole et la figurine porte, comme étiquette, ces mots: „Serviteur d'Osiris“.

Les oushabti étaient donc en réalité les remplaçants du mort. Le dogme funéraire n'était là, comme en beaucoup d'autres choses qu'une reproduction d'une coutume de vie civile. Dans la vie courante, l'Égyptien riche devait tant de journées de corvée par an au roi et à son seigneur, mais envoyait ses domestiques à sa place. Après la mort, les oushabti étaient ses domestiques pour les jours où Osiris l'appelait à la corvée dans les champs d'Aïlou; ils devaient faire pour lui tout ce que fait „un individu à sa corvée“ , ou „à ses devoirs“. Cfr. , vassaux corvéables.

§ XXXVIII. Brugsch a indiqué dans son Dictionnaire Hiéroglyphique (Supplément, p. 127—128) un verbe dont le sens *lutter, combattre*, ne saurait être révoqué en doute. Les textes des Pyramides semblent indiquer que ce verbe est une forme phonétique du groupe dont la lecture est encore inconnue. Voici en effet, mises au-dessus l'une de l'autre la version que Teti et Pepi II donnent de la même formule:

Teti:

Pepi II:

Il y a entre et le même rapport qu'entre et et qu'entre les formes des autres mots où le initial échange avec . En tout cas, la lecture nouvelle pour est à noter, qu'on y voit l'expression communément employée de , ou simplement une des valeurs dont ce signe est susceptible, lorsqu'il a le sens *lutter, combattre*.

§ XXXIX. Le Musée de Boulaq a fait, dans ces derniers temps l'acquisition d'un petit vase en terre cuite, de cette forme portant, inscrit sur la panse le mot , en hiératique. Le végétal ainsi nommé était employé dans certaines préparations médicales du papyrus Ebers. Il est assez probable que le vase provient d'une officine de pharmacien où il servait à contenir la plante en question.

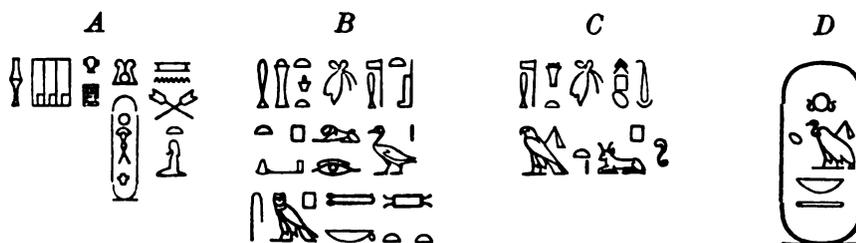
J'ai rapporté l'an dernier de Thèbes la plus jolie momie de femme que j'aie vue jusqu'à présent. Elle est à fond blanc, avec figures colorées, d'un dessin très-pur et très-délicat. Les légendes nous apprennent un nom. . L'ornement que le signe porte au front n'est pas l'uraeus, mais la coiffure caractéristique des troupes libyennes¹⁾.

Acheté à Thèbes, en Mars 1883 un scarabée, dont le plat porte deux cartouches accolés. Le nom figure sous la forme au Königsbuch, no. 852 et sous la forme au no. 796: peut-être l'association de ce nom de au nom Thoutmos III pourra-t-elle servir à classer le Pharaon qui le portait.

¹⁾ In diesem Titel *ms n Mašauša* hat man also wohl das allen libyschen Sprachen gemeinsame alte Wort *mess* „Herr“ zu sehen. Ad. Erman.

Acheté, en novembre 1882, une empreinte en cire, provenant d'un rouleau de papyrus détruit, avec cartouches. C'était le sceau du roi Amasis mis sur un document d'état. On voit encore au dos du morceau de cire la trace des fils sur lesquels il était apposé et qui liaient le rouleau.

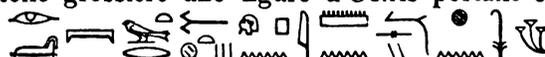
A ce propos, un marchand d'antiquités de Paris a en vente un certain nombre de bagues égyptiennes, quelques unes en or, dont voici les légendes:



§ XL. Les cercueils de la princesse  que possède le Musée n'avaient pas été originairement faits pour cette princesse. Ils avaient été ornés au nom de la princesse Isimkheb: plus tard le nom de Isimkheb a été recouvert, partout où il se présentait, de peinture rouge sur laquelle a été tracé à la couleur le nom de Nsikhonsou. La peinture rouge est tombée en partie et le nom primitif reparaît en plusieurs endroits.

Y a-t-il là usurpation? En d'autres termes, la momie d'Isimkheb a-t-elle été arrachée de ce cercueil pour être remplacée par celle de Nsikhonsou? Evidemment non: la momie d'Isimkheb possède encore ses deux cercueils qui sont plus fins de travail que les deux cercueils attribués à Nsikhonsou. Il n'y a donc pas eu usurpation violente, mais appropriation pour l'usage d'une princesse d'objets faits pour une autre princesse. Un des papyrus de Boulaq nous a conservé la plainte d'une famille qui après avoir préparé un cercueil pour un de ses membres avait été amenée à le donner à un autre. Il est assez probable que le cas de Nsikhonsou et d'Isimkheb est analogue à celui des gens du papyrus de Boulaq. Deux cercueils préparés pour Isimkheb de son vivant ont pu être donnés de son consentement ou autrement à Nsikhonsou morte avant elle.

Cette première singularité expliquée, les cercueils de Nsikhonsou nous réservaient une autre surprise. Ils étaient occupés chacun par une momie, et dans les premiers temps, j'étais disposé à croire que ce dédoublement était le fait des Arabes qui avaient trouvé et dévalisé la cachette. Le 11 Janvier 1883, en mettant en place les objets provenant de Deïr el Baharî, je procédai à l'examen des deux momies avec M. Vassalli et Emile Brugsch. La première enveloppe enlevée, nous trouvâmes une large robe de toile fine au bas de laquelle était écrite à l'encre en grands hiéroglyphes la légende suivante:  „Transport fait de la dame Nsikhonsou en l'an VI.“ Le  est fort petit mais fort distinct: il avait été passé par le scribe et a été intercalé après coup entre le nom d'Ammon et la lettre . Je reviendrai sur la date de l'an VI.

Restait à savoir qui était l'autre momie. La première enveloppe dénouée, nous trouvâmes tracée sur un canevas de toile grossière une figure d'Osiris portant en une colonne verticale la légende suivante: . En

résumé les deux cercueils usurpés sur Isimkheb renfermaient deux momies de femme, portant toutes deux le même nom et le même titre. J'ajouterai pour en finir avec les particularités de ces deux momies, que sous leur première enveloppe de bandelettes, elles portent l'une et l'autre une enveloppe de roseaux fort légers formant natte et sous laquelle se trouve le dernier vêtement du cadavre.

La date de l'an VI que j'ai relevée sur la momie no. I nous rappelle immédiatement la date de l'an V qui se trouve sur la tablette Rogers publiée en 1879 (*Recueil*, T. II, p. 13) et qui est au nom de Nsikhonsou. Elle rappelle également une date de l'an V attribuée à l'enterrement d'une Nsikhonsou par l'inscription hiératique du puits de Deir el Bahari (*Zeitschr.* 1882, p. 134). On serait tenté a priori de rattacher aux mêmes événements la date écrite sur la momie et les deux dates écrites sur les deux autres documents. Mais alors d'où vient la différence des chiffres? En examinant de près l'inscription de la momie qui est en grands hiéroglyphes, on remarquera que les deux premiers traits du nombre six, se confondent l'un dans l'autre; l'encre du premier trait se mêle à l'encre du second de manière à ne former qu'un, si bien que la date se compose presque en apparence de quatre traits minces et d'un gros trait . Y a-t-il là une correction du scribe qui, ayant écrit *six* par erreur, aura réuni deux traits de manière à ramener le chiffre à cinq? Faut-il voir dans cette réunion des deux traits un effet du hasard, l'étoffe ayant bu l'encre et réuni accidentellement les traits? Il est plus prudent d'admettre, que les six traits sont légitimes, et par conséquent, que nous avons deux dates différentes: l'une celle de l'an V se rapportant à la momie no. 2, l'autre celle de l'an VI à la momie no. I. Les deux Nsikhonsou seront mortes à quelques mois d'intervalle, et l'on ne se sera pas donné la peine de faire à la seconde un cercueil qui lui appartint: elle fut mise dans l'un des cercueils de la momie enterrée en l'an V, et la date de l'an VI, tracée sur son maillot, aura servi à la distinguer de sa devancière.

Les dates de l'an V et de l'an VI ainsi dégagées à quel souverain peut-on les rapporter? J'ai admis (*Zeitsch.* 1882, p. 134) qu'elles rentraient dans le règne du grand-prêtre Pinotem I^{er}, mais c'est une erreur. Outre la tablette de bois vendue par Rogers-Bey au Musée du Louvre, la Nsikhonsou de l'an V possédait dans son mobilier funéraire un papyrus et une grande tablette en bois, renfermant tous deux copie d'un même décret rendu par Ammon-Râ en faveur de la défunte. Entre autres passages curieux, ce décret renferme le suivant:  etc., et d'autres analogues où Nsikhonsou est toujours mise en rapport avec PaInotmou, fils d'Isimkheb, c'est-à-dire avec Pinotem III. D'autres passages du même document nous permettent d'aller plus loin encore, et nous donnent une énumération de la famille de Nsikhonsou, importante pour la classification des momies de Deir el Bahari. Il est dit: 





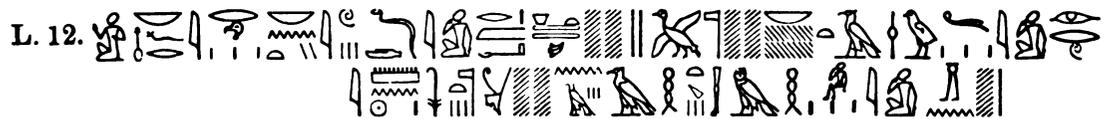

L. 10  Le nom de sa mère  (sic)

“ Ici s'arrête l'extrait donné par Champollion. On doit regretter qu'il ne soit pas plus long, car toute la partie du pylone sur laquelle était gravé le commencement de l'inscription a été détruite, et des cinquante lignes vues par Champollion, il ne reste plus que les débris de vingt sept lignes, coupées au milieu par une lacune de plus de 1^m 50. Je supprime les débris des huit premières lignes dont il ne reste plus que quelques lettres, et je marque la grande lacune du milieu par un double trait de séparation || :

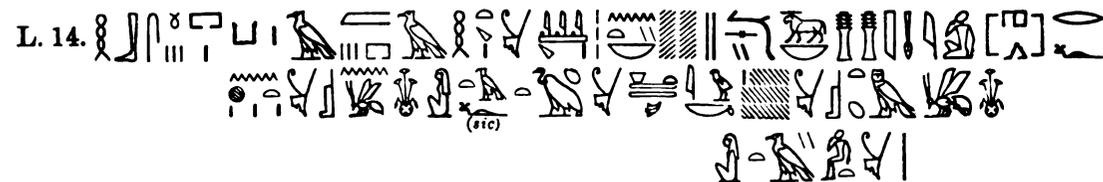
L. 9. 

L. 10. 

L. 11. 

L. 12. 

L. 13. 

L. 14. 

L. 15. 

L. 16. 

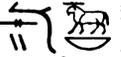
L. 17. 

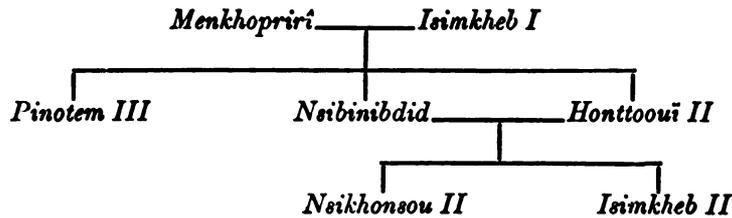
L. 18. 

L. 19. 

L. 20. 

- L. 21. 
- L. 22. 
- L. 23. 
- L. 24. 
- L. 25. 
- L. 26. 
- L. 27. 
- L'inscription s'arrête sur le mot .

Il importe avant tout de déterminer la place de cette Nsikhonsou dans la famille. Elle a pour père  (l. 13), qui est appelé fils d'Isimkheb (l. 14, 15—16, etc.) et par conséquent est frère de Pinotem III. Elle est la nièce d'une Honttoouï II, fille d'Isimkheb (l. 7, 9, 14 etc.). Cette Honttoouï avait une fille nommée Isimkheb comme sa grand-mère (l. 15—16), et à la ligne 14—15 il est question d'une Isimkheb, fille de Nsibinibdid. Si Isimkheb, fille de Nsibinibdid est la même que l'Isimkheb, fille de Honttoouï II, Honttoouï II et Nsibinibdid auraient été non-seulement frère et soeur mais mari et femme, et la Nsikhonsou de l'inscription aurait été soeur d'Isimkheb II. Admettant cette hypothèse, on peut dresser pour les personnages ci-dessus énoncés le tableau généalogique suivant:



Le rôle que joue cette Nsikhonsou dans l'inscription est des plus effacés. Elle est mentionnée incidemment à la date de l'an VI, le 19 du 3^{ème} mois de Shomou, comme ayant reçu à une époque indéterminée une part de la fortune de son père Nsibinibdid. Honttooui au contraire est le personnage principal: le dieu Ammon règle sa fortune et celle de sa fille Isimkheb II, tant ce qui leur revient du côté d'Isimkheb I, mère de Honttooui que ce qui leur revient de Nsibinibdid. Si je comprends bien le sens général du texte, cette insistance du dieu à régler la fortune des deux femmes ne peut guères provenir que de ce fait qu'elles étaient seules à recueillir tous les biens énumérés, en d'autres termes que les autres propriétaires de la succession Nsibinibdid le père, et Nsikhonsou II la soeur étaient morts. La Nsikhonsou dont la momie porte une date de l'an VI serait en ce cas identique à la Nsikhonsou de l'inscription dont on réglait la succession à une date de l'an VI.

Voilà en résumé ce que j'ai pu trouver sur les deux Nsikhonsou. Ces documents nouveaux nous permettent de classer sûrement quatre des momies de la trouvaille: 1^o *Isimkheb I*, femme de Menkhopriri; 2^o *Nsikhonsou I*, femme de Pinotem III; 3^o *Nsitaniashrou*, fille de Nsikhonsou I; 4^o *Nsikhonsou II*, petite-fille d'Isimkheb I. L'identité de style nous force à ranger dans la même série le grand-prêtre Pinotem de la trouvaille, où j'avais d'abord reconnu Pinotem I: il est évidemment Pinotem III, le fils d'Isimkheb I, et c'est à lui, non à Pinotem I, qu'il faut rapporter la date de l'an XVI que j'ai citée ailleurs (*Zeitschr.* 1882, p. 134).

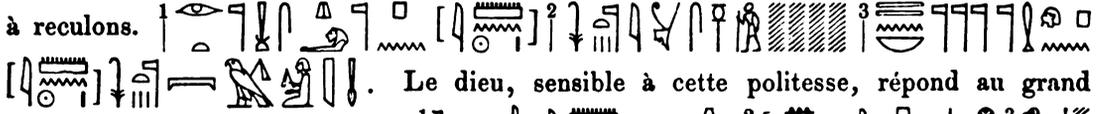
Certains indices sembleraient prouver qu'il eut pour successeur immédiat dans la série des grands-prêtres, Ouapout, fils de Sheshonk I.

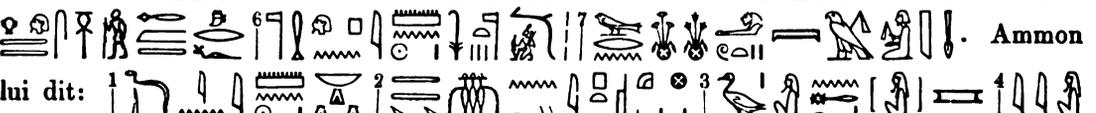
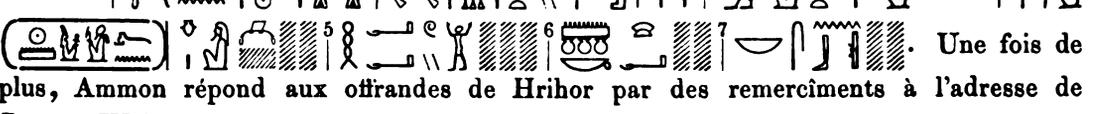
§ XLI. La question de savoir si Hrihor a succédé directement à Ramsès XIII a été agitée à plusieurs reprises, la dernière fois par M. Lepsius dans la *Zeitschrift*. L'examen du temple de Khons, que j'ai fait à deux reprises en 1882 et en 1883, me permet de donner de nouvelles preuves à l'appui de la succession directe de Hrihor et de Ramsès XIII.

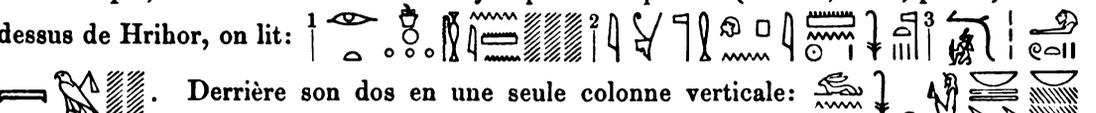
La salle qui précède immédiatement la partie du temple décorée par les premiers Ramessides de la XX^e dynastie, et qui n'a été déblayée entièrement que par Mariette, est ornée de tableaux où Ramsès XIII et Hrihor jouent tous les deux un rôle important. Dans quels rapports sont-ils l'un vis-à-vis de l'autre? Sans reprendre ceux des tableaux qui ont été déjà décrits ou copiés par Champollion et par Lepsius, voici ce que m'a donné l'étude des tableaux inférieurs.

Les deux principaux se trouvent à droite et à gauche de la porte qui conduit au sanctuaire des premiers Ramessides de la XX^e dynastie. A droite, la grande barque d'Ammon arrive portée par les prêtres et suivie de deux barques plus petites. C'est, dit l'inscription le dieu Ammon-Râ qui vient visiter le temple de Khonsou pour voir son fils



barque est précédée du premier prophète d'Ammon Hrihor, qui l'encense en marchant à reculons. . Le dieu, sensible à cette politesse, répond au grand prêtre par le discours suivant: . Il me semble qu'il est difficile de marquer plus exactement la coexistence de Ramsès XIII et de Hrihor. C'est Hrihor qui fait l'offrande de l'encens au dieu et c'est à Ramsès XIII que sont adressés les remerciements du dieu: „O mon fils Ramsès XIII, je vois ce monument que tu m'as fait, la récompense en est toute vie etc.“ Cette manière de parler indique bien que Hrihor n'agit qu'au nom de son souverain Ramsès XIII.

A gauche de la porte, en pendant à ce premier tableau, on voit la barque d'Ammon et les deux autres barques, posées sur leurs supports en forme de naos. Le grand-prêtre Hrihor leur fait l'offrande de l'encens . Ammon lui dit: . Une fois de plus, Ammon répond aux offrandes de Hrihor par des remerciements à l'adresse de Ramsès XIII. 

La manière dont sont disposés les autres tableaux confirme les indications fournies par ces deux là. Quand le grand-prêtre fait l'offrande, le nom du roi est derrière lui. Par exemple, au troisième tableau analysé par Champollion (*Notices*, T. II, p. 236). Au-dessus de Hrihor, on lit: . Derrière son dos en une seule colonne verticale: , et cette dernière formule indique bien un roi vivant encore, car on la trouve derrière le roi Ramsès XIII dans trois tableaux voisins où ce roi figure et joue le rôle principal.

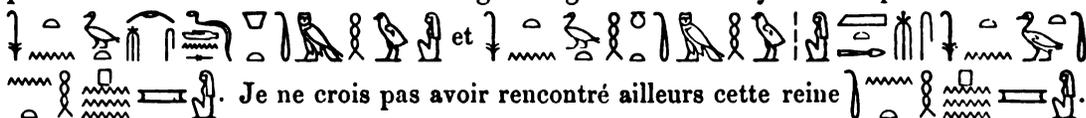
Les dédicaces des colonnes sont connues: celles du soubassement ont été moins étudiées. La plus longue commence à droite de la porte qui conduit au sanctuaire et ne finit qu'à la porte qui conduit à la salle hypostyle. 



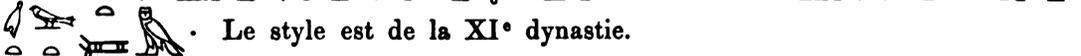
Ici encore l'inscription parle de monuments qui faits à Khonsou par le grand-prêtre Hrihor auraient été faits également au même dieu par le roi Ramsès XIII. Les deux inscriptions qui bordent le soubassement de l'autre moitié de la salle, sont au nom de Hrihor seul, mais de Hrihor premier prophète d'Ammon.

En résumé, l'examen de la salle laisse l'impression d'un monument construit par Hrihor et Ramsès XIII contemporains. A dire le vrai, Hrihor y joue un plus grand rôle que Ramsès. C'est encore un sujet, mais un sujet aussi puissant, sinon plus puissant que son maître. Ramsès XIII régna vingt sept ans au moins, comme le prouve la stèle d'Abydos, découverte et publiée par Mariette. Il est évident que Hrihor eût le pouvoir réel pendant la partie de ce long règne qui coïncida avec son pontificat. D'autre part, on ne voit jamais son nom associé au nom d'aucun autre souverain. Il me paraît donc résulter du témoignage des monuments connus jusqu'à présent 1° que Hrihor fut grand-prêtre en même temps que Ramsès XIII était roi; 2° que après Ramsès XIII aucun Ramsès ne régna plus à Thèbes; 3° que la domination sur Thèbes passa directement des mains de Ramsès XIII à celles de Hrihor¹⁾.

§ XLII. L'état de la momie de la reine Honttimihou nous a obligés à la dérouler pour sauver les objets qu'elle renfermait. Le corps a été trouvé enveloppé dans une toile écrite de près de six mètres de long, dont M. Naville tirera des leçons nouvelles pour son édition du Todtenbuch. La généalogie de la reine y est indiquée de la sorte:



Je ne crois pas avoir rencontré ailleurs cette reine

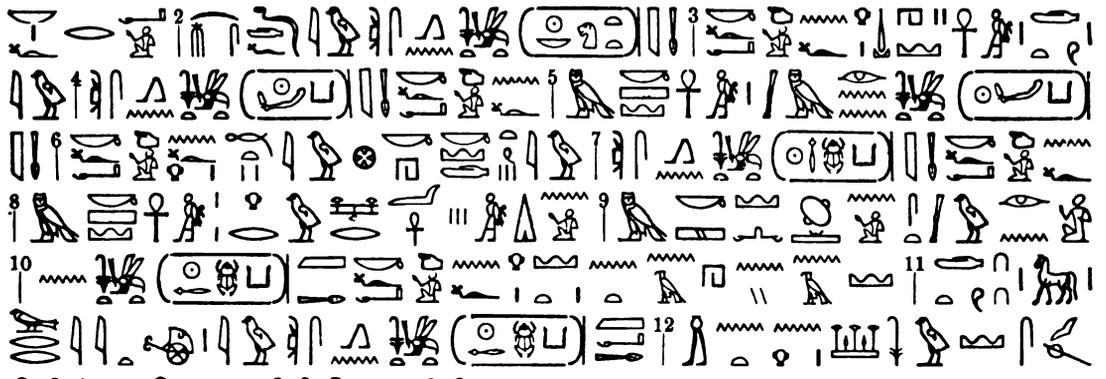
§ XLIII. Le 16 Février 1883, nous avons déblayé près de Dcir el Baharî, une grande tombe qui ne renfermait qu'un grand sarcophage en calcaire blanc compact, formé de cinq dalles réunies par des queues d'aronde. Il portait tracé à l'encre verdâtre sur trois des côtés le nom d'une reine jusqu'à présent inconnue. A la tête la légende est écrite:  , à gauche,  . Le style est de la XI^e dynastie.

§ XLIV. Un voyageur anglais, M. Finlay, a trouvé cette année-ci dans les ruines d'El-Kab, un fragment de statue en granit gris dont l'inscription n'est guères qu'un duplicata de l'inscription que porte la statue en albâtre d'Ahmos Pennehab, conservée au Musée du Louvre.

1° Sur les deux montants du siège, à droite:  ; à gauche, 

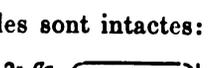
2° Sur la face droite du siège de cette seconde statue, Ahmos Pennehab a gravé l'inscription relative à ses campagnes, en neuf lignes horizontales qui sont complétées par trois lignes verticales sur la face postérieure du siège: 

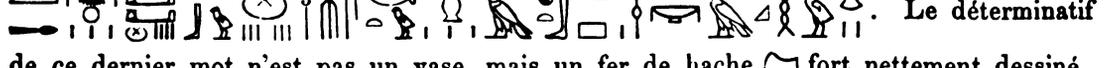
¹⁾ Siehe meine Antwort auf diesen Fall in der Zeitschrift 1882 p. 157. Lepsius.



J'imagine qu'il n'y a pas besoin de traduire ce texte: je relèverai seulement la variante Nahanina pour Naharina.

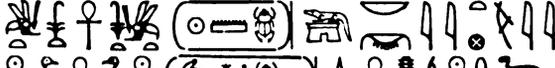
3°. Sur la face de gauche, le texte relatif aux récompenses mais fort mutilé et se terminant par trois lignes verticales sur la face postérieure du siège: 

 etc. seules, les trois lignes verticales sont intactes: 

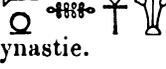
 Le déterminatif de ce dernier mot n'est pas un vase, mais un fer de hache  fort nettement dessiné.

§ XLV. En parcourant la berge du Nil à Kom-Ombo, j'ai trouvé:

1°. Un bloc en grès ayant servi de dessus à une porte, avec l'inscription suivante:


 même légende 
 même légende 

2°. Un montant de porte en calcaire blanc, encore debout à sa place antique et portant la légende:

 3°. Un bloc de grès portant le cartouche  en très-grandes lettres.
 4°. Une sorte d'architrave en grès représentant à gauche le dieu Sevek assis le  et la  à la main, et devant lui un roi debout, lui offrant les deux vases de vin: manquent les têtes des deux personnages. Devant le dieu, en une colonne verticale ; devant le roi, 
 (sic) , derrière le roi , en une colonne verticale. Style de la XIX^e dynastie.

Ce sont là les seuls débris que j'aie jusqu'à présent retrouvés du vieux temple. La porte d'Aménophis est à deux mètres en contre-bas du dallage des chambres ptolémaïques et romaines situées au bord de la rivière: elle avait donc été enterrée lors de la construction de l'édifice actuel, comme probablement tout ce qui subsistait encore de l'ancien édifice.

J'ajouterai que la porte de Thoutmos III, située du côté de terre et qui avait été vue en place par Champollion et Lepsius s'est écroulée il y a quelques années.

Assouan, le 11 Mars 1883.

G. Maspero.

Historisch-philologische Analecten.

Von

J. Krall.

I. Ὁσορχών.

Wir lesen in den Tomoi zum zweiten Könige der XXIII. Dynastie: Ὁσορχών, ὃν Ἡρακλέα Αἰγύπτιοι καλοῦσι (in der ἐκδόσις des Africanus) oder Osorthon, quem Aegyptii Herculem nuncupaverunt (beim armenischen Euseb, bei Synkellos ἐκάλεσαν). Jeder der Zusätze der Tomoi ist für die Manetho-Kritik von wesentlicher Bedeutung, es sei daher gestattet auch diese wenig beachtete Bemerkung einer näheren Erörterung zu unterziehen. Es wird sich zeigen, daß sie trotz ihrer Unscheinbarkeit über die Entwicklung der Tomoi einiges Licht verbreitet.

Über den Unterschied in der Fassung der beiden ἐκδόσεις — καλοῦσι bei Africanus, ἐκάλεσαν, nuncupaverunt bei Euseb — braucht man kein Wort zu verlieren. Was Africanus im dritten Jahrhunderte noch passieren liefs wird von Eusebios im vierten, nach dem definitiven Siege des Christenthums gestrichen. Die Verehrung des Herakles durch die Aegypter gehörte eben der Vergangenheit an, Aegypten war zu einem der Hauptheerde der neuen Lehre geworden. Wichtiger ist dagegen die Erwähnung des Herakles in unserer Stelle.

Es kann vor allem durch die griechische Beischrift des in den Wiener Studien für classische Philologie, Band III publicirten demotischen Papyrus No. 26 unserer ägyptischen Sammlung als ausgemacht gelten, daß die Aegypter den Herakles der griechischen Mythologie ihrem Gotte Chonsu gleichgesetzt haben, was Brugsch schon aus der Stelle: τὸν Ἡρακλῆν φασὶ κατὰ τὴν Αἰγυπτίων διάλεκτον Χῶνα λέγεσθαι (Etym. magn. s. v. Χῶνες) geschlossen hatte. Andererseits wissen wir aus einer Stelle des Pseudo-Eratosthenes, daß Σεμ oder Σημ der Name des ägyptischen Herakles war. Diesem wie schon Revillout mit Recht bemerkt hat (Aegypt. Zeitschr. 1880 p. 140 Anm. 2) volkstümlichen Namen steht eine demotische Gruppe gegenüber, mit der sich Brugsch in seiner lettre à M. le V^{te} de Rougé vom Jahre 1850 (p. 48) beschäftigt hat, ohne zu einem bestimmten Ergebnisse zu gelangen. Die fragliche Gruppe entspricht einem hieroglyphischen , Nephôtes. Von den beiden Formen des Gottes Chonsu, welche auf der bekannten von Rougé 1858 behandelten Stele erscheinen, wurde sonach die mächtigere, an welche sich der König stets wendet, und die der anderen Heilkraft verleiht, dem griechischen Herakles gleichgesetzt. Das Demotische hat für das Auge diese Form  erhalten, es ist aber kein Zweifel, daß die Gruppe in der Ptolemäerzeit Σημ (in Zusammensetzungen, sonst wohl Σεμ¹) cf. $\chi\omicron\mu$ vis, robur, fortitudo) ausgesprochen wurde. So schreibt man ⲟⲓⲗⲓⲛⲓ (= ) und sprach $\sigma\pi\omicron:\rho\pi\omicron$ aus.

¹) Ähnlich bei Ὠξος, Ἄρ und Ἀμμων, Ἄμεν, vgl. unsere Note über Ποταμίτο in den Wiener Studien für classische Philologie 1882 p. 164 ff.

Kehren wir nun zu den Tomoi zurück, so ist es klar, daß der Autor, der den Zusatz zu 'Οσορχών — denn so wird wegen des 'Οσορθών¹⁾ bei Eusebius zu lesen sein — machte, den Namen einfach in $\text{Ocop} = \uparrow\uparrow \ominus$ und $\text{Xων} = \text{m} \downarrow \uparrow$ d.h. nach den vorausgehenden Erörterungen = Herakles zerlegte. Die Monumente zeigen uns dagegen, daß 'Οσορχών die ganz correcte Transscription des Königsnamens $\left(\text{f} \oplus \text{m} \right)$ ist. Nun wird doch wohl Niemand behaupten wollen, daß der Autor, dem in einem Königsverzeichnisse der Name $\left(\text{f} \oplus \text{m} \right)$ vorlag, und den er 'Οσορχών transscribirte, auch die Anmerkung, welche vielmehr eine hieroglyphische Form $\uparrow\uparrow \ominus \text{m} \downarrow \uparrow$ voraussetzt, hinzugefügt haben könne. Man muß vielmehr annehmen, daß wir es mit zwei Autoren zu thun haben. Dem zweiten lag nicht die hieroglyphische Form des Namens, sondern nur die griechische Transscription vor, deren letzter Bestandtheil ihn an Chonsu = Herakles erinnerte und in deren erstem er als willkommene Bestätigung seiner Annahme ein $\uparrow\uparrow \ominus$ zu erkennen glaubte. Denn was wußte ein Schriftsteller des ersten oder zweiten Jahrhunderts unserer Zeitrechnung vom libyschen Namen $\text{f} \oplus \text{m}$!

Ähnlich steht es mit der Königsliste des Pseudo-Eratosthenes. Auch hier haben wir zwei Autoren zu unterscheiden. Von dem einen rühren die Namen und die Zahlen, von dem anderen die Erklärungen her. Beiden war das Aegyptische der ersten Jahrhunderte unserer Zeitrechnung geläufig. Nur kannte der zweite Autor die hieroglyphischen Urformen nicht, sondern nur die griechischen Transscriptionen seines Vorgängers. Wir stehen ja in den Jahrhunderten da man das Aegyptische mit griechischen Lettern zu schreiben begann. Will man die wunderlichen Erklärungen unserer Liste, oder wie sich der griechische Text ausdrückt, die Übersetzungen der Königsnamen erfassen, so muß man von den Transscriptionen, nicht von den hieroglyphischen Vorbildern ausgehen. Wenn daher zum elften Könige der Liste angemerkt wird: ὁ ἐστὶν υἱὸς κόρης, so hat man nicht von der hieroglyphischen Urform $\left(\text{f} \oplus \right)$ auszugehen, sondern von der Transscription Σίριος — die Tomoi haben Σώριος — welche in Σu υἱός und u κόρη zerlegt wurde. Andere glaubten klüger zu sein und merkten an (ὡς δὲ ἕτεροι) ἀβάσκαντος. Was sie dabei im Auge hatten ist nicht leicht zu sagen. 'Αβάσκαντος als Name ist, wie der Index zum C. I. Gr. erweist, kein seltener Name und wird in den lexicis als „Neidlos“ erklärt. Τὸ ἀβάσκαντον ist dann das Amulet, welches vor bösem Zauber, welcher Neid zur Ursache hat, schützen soll [cf. Stephanus s. v.]. Andererseits lesen wir in einem Pariser Papyrus (No. 18 quatuor) l. 8, ἀσπάζεται σε πολλὰ ὁ πατήρ σου Ὀρίων... l. 13 καὶ τὰ ἀβάσκαντά σου θρεπτάρια [Papyrus du Louvre, edd. Brunet de Presle p. 422], die letzten Worte dieser Stelle wurden vom Herausgeber sachgemäß richtig übersetzt: „et les charmants petits nourissons“ [cf. die Anmerkung auf p. 425]. Die ἕτεροι dachten sonach entweder an $\text{f} \oplus$, $\text{f} \oplus$ Talisman und u , u ἰρι Auge, Blick, beziehungsweise an Bildungen nach Art des Namen $\uparrow \ominus \text{u}$ „der den bösen Blick bannt“ oder aber sie setzten statt des einen

¹⁾ Die Varianten der Königsnamen in den uns erhaltenen ἐκδόσεις gehen oft auf Verschreibungen zurück. Manche rühren jedoch einfach davon her, daß die Verfasser der Tomoi aus verschiedenen Theilen Aegyptens stammten, beziehungsweise verschiedenen Quellen folgten. Für den auch sonst in den beiden ἐκδόσεις nachweisbaren Wechsel von χ und ϑ vergleiche den freilich seltenen Übergang sah. σ in boh. τ , ϕ so S. $\epsilon\sigma\omega\psi$, $Ka\check{s}$ = B. $\epsilon\phi\omega\psi$, Stern, K. Gr. § 24.

Kosewortes „Sohn der Pupille“ (man vergleiche unser „Augapfel“) ein anderes nämlich Ἀβάρωνος.

Das praktische Bedürfnis führte die alexandrinischen Chronographen dazu, Königsverzeichnisse — deren technische Bezeichnung *ὀνόματα* gewesen zu sein scheint — mit Hinzufügung der Regierungszahlen anzufertigen. Ursprünglich mag die Reihe gar nicht in Gruppen abgetheilt gewesen sein, wie denn noch Josephus keine Dynastieabtheilungen kennt. Auch in der pseudo-eratosthenischen Liste kommen keine Abtheilungen vor. Ob bei Abfassung dieser Tafeln Manetho direct benutzt worden ist läßt sich, so viel ich sehe, positiv gar nicht erweisen. Eine starke Einwirkung anderer Autoren, vor allem des Ptolemaeos von Mendes wird sich nicht abstreiten lassen. Ptolemaeos giebt ja zuerst den richtigen Namen des Vertreibers der Hyksos Ἀμωσις — in Übereinstimmung mit den Tomoi, während Manetho vielmehr Thutmosis gegeben zu haben scheint. Dafs die Tomoi, wie sie uns bei Africanus und Eusebios vorliegen auf Manetho zurückgeführt werden, ist gar nicht befremdend. Derartige Fälschungen waren in der damaligen Zeit auf der Tagesordnung. Es kann nach dem Gesagten nicht auffallend erscheinen, dafs in den Tomoi sehr viel richtiges enthalten ist, denn sie repräsentiren das chronographische Wissen einer Zeit, welche über reichlichere Mittel verfügte, als uns zu Gebote stehen. Was sich aus ihnen und den übrigen classischen und monumentalen erhaltenen Quellen für die chronographische Fixirung der uns bekannten Könige gewinnen läßt, hat Lepsius gethan. Auch heute halten wir von einigen Detailfragen abgesehen bei der „ägyptischen Chronologie“ und dem „Königsbuche“.

Wie die pseudo-eratosthenische Liste mit „Übersetzungen“ so wurden auch die Tomoi mit Zusätzen mannigfacher Art versehen. Einen derselben haben wir eben besprochen. Der Versuch alexandrinischer Chronographen die Exodus ins achte Jahrhundert vor unserer Aera herabzurücken, veranlafste einen anderen zur XXIV. Dynastie; die Memnonstatue, die seit dem ersten Jahrhunderte unserer Aera viel von sich reden machte eine Anmerkung zur XVIII. Dynastie¹⁾, die Josephus noch nicht kennt nothwendig. Wir vermuthen endlich, dafs die Zusätze zu den ersten Königen bis auf Chufu, der angeblich von demselben verfafsten *ἱερὰ βίβλος* die wir nur als ein alexandrinisches Machwerk zu denken haben entnommen waren²⁾. Die Anmerkung zum ersten Könige der XVIII. Dynastie (Amosis) hält Niemand für manethonisch, wohl auch nicht die zum siebenten Könige der XXVI. Dynastie. Die Behauptung ist daher nicht zu kühn, dafs uns die Anmerkungen der Tomoi, von dem Wenigen abgesehen das aus den Bruchstücken bei Josephus, die wir ebensogut besitzen als die Chronographen, geflossen ist, gar kein echtmanethonisches Gut erhalten haben.

Die Sonnenfinsternis am 10. März 601 n. u. Ae.

L. Stern verdanken wir die Mittheilung einer koptischen Inschrift aus Theben, welche einer Sonnenfinsternis vom 14. Phamenoth der vierten Jndiction gedenkt, die um die vierte Stunde des Tages eintrat. Ein Jahr wird nicht genannt. Stern vermuthet, dafs das in der Inschrift genannte Jahr mit der vierten Jndiction 736 oder 721, 706, 691,

¹⁾ Derselben Ansicht ist auch Lepsius, *Aegypt. Zeitschr.* 1870 p. 114.

²⁾ *Wiener Studien*, 1882, p. 41.

676, 661, 646, 631 oder früher gewesen sei (Aegypt. Zeitschr. 1878 p. 12). Hier kann die Rechnung allein Sicherheit verschaffen. Schon eine annähernde Rechnung ergab, daß für den Zeitraum, an den man aus antiquarischen Gründen bei unserer Inschrift denken kann und der natürlich viel weiter abgesteckt wurde, als es Stern thut, nur die Finsterniß vom 10. März 601 (bürgerlich) den gegebenen Bedingungen entspricht. Die Elemente und näheren Umstände der Finsterniß werden auf Grund der Oppolzer'schen Syzygien-Tafeln von H. Ginzler, der mir freundlichst in seine Rechnungen Einsicht gestattete, an anderer Stelle veröffentlicht werden. Für unseren Zweck genügt die Mittheilung, daß die Südgrenze der Totalität etwa von der Oase Farafra über Minieh und den südlichen Theil der Sinaihalbinsel gieng, daß in Theben, welches südlich von der Totalitätszone gelegen ist, die Finsterniß nicht total aber doch sehr bedeutend war, nämlich 11.04 Zoll. Das Maximum der Phase trat um 21^h 54^m w. Zt. ein. Die vierte Stunde ist, wie man sieht, ganz correct von Sonnenaufgang ab gezählt. Die Inschrift ist sonach in erwünschtester Weise datirt; hätten wir nur einen ähnlichen Text aus der Ramessiden- oder Thutmosiden-Zeit!

Ἀκτισάνης.

Diodor berichtet I, 60 von einem Aethiopienkönige mit Namen Ἀκτισάνης, der den gewalthätigen König Aegyptens Amasis gestürzt und gerecht regiert haben soll. Der Name hat, soviel mir bekannt ist keine befriedigende Erklärung gefunden. Ich schlage vor, ihn in $\text{Ak} \int \Delta$ Fürst und Tosan zu zerlegen, welcher letzterer Bestandtheil wohl in dem durch die bekannte Aethiopenstele überlieferten Namen $\overset{\sim}{\eta} \overset{\sim}{\rho} \overset{\sim}{\rho}$ $\downarrow \downarrow$ Nas¹⁾-Tosna vorliegt. Daß wir es hier mit keinem altüberlieferten Königsnamen zu thun haben, ist nach allem, was wir vom Lande Kuš wissen, sicher (vgl. die lichtvollen Auseinandersetzungen von Lepsius, Nubische Grammatik, Einleitung). Der Name mag unter den Nachfolgern des Pianchi oder gar des Ergamenes üblich gewesen sein, und ward von dem Gewährsmann Diodors auf die ältere Zeit übertragen. Eine Deutung dieser äthiopischen Königsnamen zu geben ist bei dem jetzigen Stande unserer Kenntnisse einfach unmöglich. Die Unhaltbarkeit der Etymologien von Brugsch [Geschichte Aegyptens p. 731 ff. — Unter den auf Kw ausgehenden Namen fehlt l. l. übrigens der gewiß nicht zu verachtende $\Sigma\iota\lambda\kappa\omega$ βασιλίσκος Νουβάδων, C. I. Gr. 5072] hat Erman auf Grund der „Nubischen Grammatik“ von Lepsius abschließend dargethan (Gött. gel. Anz. 1880 p. 1053 ff.).

Bei der Frage nach der Sprache des Aethiopenreiches von Meroë ist das Gewicht einer Stelle bei Herodot nicht zu unterschätzen. Bevor Kambyses den Kriegszug gegen die Aethiopen beginnt, beschließt er Kundschafter auszusenden und läßt zu diesem Behufe Ichthyophagen, welche die Sprache der Aethiopen verstanden, aus Elephantine kommen (III, 19 $\alpha\upsilon\tau\acute{\iota}\kappa\alpha$ μετεπέμπετο ἐξ Ἐλεφαντίνης πόλιος τῶν Ἰχθυοφάγων ἀνδρῶν τοὺς ἐπισταμένους τὴν Αἰθιοπίδα γλῶσσαν). Wir haben doch wohl hier an Bewohner der Küsten des rothen Meeres zu denken, welche über Elephantine zu Kambyses kamen. Wie die viel südlicher wohnenden Bewohner von Punt, waren auch die Ichthyophagen, welche die Sprache der in Napata residirenden Aethiopen sprachen, ein Kuschitisches Volk.

1) Ob $\overset{\sim}{\eta} \overset{\sim}{\rho} = \overset{\sim}{\eta} \overset{\sim}{\rho}$??

Der Todestag Alexanders des Großen.

„Ideler hat in seiner berühmten Abhandlung „über das Todesjahr Alexanders“, dann kürzer in seinem „Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie“ die grundlegenden Erörterungen über die chronologischen Daten in der Geschichte Alexanders gegeben und die seitdem von Anderen fortgesetzten Untersuchungen haben entweder keine neuen Momente hinzugefügt, oder die von ihm gewonnenen von Neuem verdunkelt“. Indem wir diese Worte Droysen's [Geschichte Alexanders II, 344] vollinhaltlich acceptieren, wollen wir es versuchen festzustellen, wie sich zu dem von Ideler als Todestag gewonnenen 11. beziehungsweise 13. Juni v. u. Ae. [je nachdem man die Angabe der Ephemeriden — 28 Daisios — oder die des Aristobul — 30 Daisios — zu Grunde legt¹⁾] die Angabe einer Quelle, die man als unhistorisch ernstlicher Erwägung nicht werth anzusehen pflegt, verhält. Wir meinen die Angabe des Pseudo-Kallisthenes, Alexander sei am 4. Pharmuthi gestorben [III, 35 ἐγεννήθη μὲν ὄν Τυβίου τῆ νεομηνία, ἀνατολῆς οὔσης, ἐτελεύτησε δὲ Φαρμουῖθι τετράδι, δυσίας, so cod. A — die anderen halten sich an den römischen Kalender: ἐγεννήθη μὲν ὁ Ἀλέξανδρος μηνὸς Ἰαννουαρίου νεομηνία, ἀνατολῆς οὔσης τοῦ ἡλίου, ἐτελεύτησε δὲ μηνὸς Ἀπριλλίου νεομηνία, δύσεως οὔσης τοῦ ἡλίου, καὶ ἐκάλησαν τὴν ἡμέραν τῆς τελευτῆς αὐτοῦ νεομηνίαν διὰ τὸν Ἀλέξανδρον νέον τετελευτηκέναι]. Und doch zeigt der „Alexanderroman“ eine so genaue Vertrautheit mit ägyptischen Verhältnissen, mit dem ägyptischen Leben überhaupt, daß man ihn für culturhistorische Fragen mit großem Nutzen zu Rathe ziehen kann. Zudem wird man nicht bestreiten können, daß in Alerandria, wo der Leichnam Alexanders ruhte, der Todestag Alexanders bekannt sein konnte — heißt es ja beim Julius Valerius III, 98: obitus autem eius diem etiam nunc Alexandriae sacratissimum habent. Ebensowenig wird man daran zweifeln können, daß die ägyptischen Chronologen das makedonische Datum, welches als Todestag beim Eintreffen der Nachricht in Aegypten angegeben wurde, auf das ägyptische Jahr zu reduzieren im Stande waren.

Prüfen wir nun die Angabe des Pseudo-Kallisthenes näher. Da dessen schriftliche Aufzeichnung in die ersten Jahrhunderte unserer Zeitrechnung gehört (Zacher, Pseudo-Kallisthenes), so spricht alle Wahrscheinlichkeit dafür, daß wir es beim 4. Pharmuthi mit dem alexandrinischen Jahre zu thun haben; damit stimmt das Doppeldatum „1. April“ — freilich hätten wir genauer den 30. März zu erwarten. Das alexandrinische Jahr ist unter Augustus eingeführt worden, es liegt nahe zu fragen, wie es früher gehalten wurde, d. h. ob man bei Einführung des alexandrinischen Jahres den Todestag Alexanders von einem anderen Tage auf den 4. Pharmuthi verlegt, oder ob man auch schon vor Einführung des alexandrinischen Jahres den 4. Pharmuthi als Todestag gehalten hatte. Wir haben an einer anderen Stelle zu zeigen gesucht (Studien zur Geschichte des alten Aegyptens I.), daß vor Einführung des alexandrinischen Jahres (von

¹⁾ Die Differenz zwischen Aristobul und den Ephemeriden läßt sich vielleicht durch das bekannte Factum erklären, wonach Alexander bei der Belagerung von Tyros den Monat, dessen τριακὰς man eben zählte um zwei Tage zurückdatieren liefs, um den Ausspruch des Wahrsagers Aristander, der die Einnahme der Stadt für denselben Monat verkündet hatte, zur Wahrheit werden zu lassen. So mochte es kommen, daß man im allgemeinen Verkehr den 30. zählte, während man in der unmittelbaren Umgebung des Königs, welche an dem erlassenen Befehle festgehalten haben mochte, erst beim 28. angelangt war.

der kurzen Episode des kanopischen Jahres abgesehen — und selbst hier ist es zweifelhaft ob die Doppeldatirungen wirklich auf das Wandel- und das Kanopische Jahr gehen) man bei Datirungen sich stets des Wandeljahres bediente. Wir haben ferner in Übereinstimmung mit den griechischen Quellen zu zeigen gesucht, daß die Feste — einige wenige ausgenommen — an den Monatstagen, an denen sie von Alters her gefeiert wurden, haften blieben und in Folge dessen mit dem Wandeljahr einen großen Kreislauf durch die Jahreszeiten beschrieben. Bei Einführung des alexandrinischen Jahres hat man an diesem Principe nicht gerüttelt. Das alexandrinische Jahr war nichts anderes als das festgesetzte Wandeljahr. Man erklärte, das Wandeljahr in seiner damaligen Stellung (*κατὰ τὴν νῦν κατάστασιν τοῦ κόσμου* hatte man zu bei der Einführung des Kanopischen Jahres gesagt, l. 40 u. 41) sollte durch Einlegung eines sechsten Schalttag's alle vier Jahre zum festen, eben zum sogenannten alexandrinischen werden. Ganz so wie man es bei Einführung des Kanopischen Jahres gethan hatte. Aus dem Vorhergehenden ergibt sich, daß die Einführung des alexandrinischen Jahres keine Änderung an dem Datum des Gedenktages des Todes Alexanders herbeigeführt haben kann und ferner, daß der 4. Pharmuthi in den vorhergehenden Jahrhunderten mit dem Wandeljahre alle vier Jahre um einen Tag sich gegen das julianische Jahr verschoben haben muß. Die Rechnung hat nun festzustellen auf welchen Tag (julianisch) der 4. Pharmuthi des Jahres 323 v. Chr. fiel.

In der Tetraeteris 325—322 fiel der 1. Thoth auf den 12. November, folglich der 4. Pharmuthi auf den 13. Juni d. h. auf den Tag, den Ideler auf ganz anderem Wege als Todestag Alexanders gefunden hatte. Vom 13. Juni war der 4. Pharmuthi wegen der Verschiebung des Wandeljahres im Verlaufe von etwa drei Jahrhunderten zum 30. März gekommen, mit der Einrichtung des alexandrinischen Jahres ward er ein für alle Mal an den 30. März gekettet.

So gefasst wird die Angabe des Pseudo-Kallisthenes als eine der werthvollsten Stützen der wie ich ausdrücklich betonen will, in manchen Punkten anfechtbaren Ideler'schen Berechnung zu gelten haben, zugleich aber auch als weiterer Beleg für die Richtigkeit der oben angedeuteten chronologischen Ausführungen. Historisch werthlos ist dagegen die Angabe über den Geburtstag Alexanders, von dem keine authentische Kunde vorlag. Man wird wohl nicht fehlgehen wenn man annimmt, daß die Horusfeste am 1. Tybi (Brugsch, Drei Festkalender, p. 3) den Anlaß dazu gegeben haben, als Geburtstag Alexanders den 1. Tybi anzugeben. Nach dem Leben der Götter haben die Aegypter das ihrer Könige nachgebildet. Der auch durch die Ephemeriden als Zeit des Todes bezeugten *δυσίη* ward für die Geburt die *ἀνατολή* entgegengestellt. Ungenau wird wie beim Tode dem 4. Pharmuthi die *νομηρία* des April so hier dem 1. Tybi die *νομηρία* des Jänner gleichgesetzt.

Wien, 22. April 1883.

J. Krall.

Der ägyptische Feldzug des Assur-bani-pal.

Nach dem zehnsseitigen Cylinder (*R^mI*) des British Museum Col. I, 1. 52—114
und Bruchstücken von Duplikaten desselben.

Übersetzt

von

Paul Haupt.

“*Ina mayri girri'a ana mat Makan u mat Meluxxa lu'allik* “*Tarqu sar mat Musur u mat Kusi* “*sa Asur-axa-iddina sar mat Asur abu banu'a* “*apiktasu iskunuma ibelu matšu; u su Tarqu* “*danan Asur Istar u ilani rabuti belani'a imsi-ma* “*ittakil ana emuq ramanis; eli sarrani* “*kepani sa qirib mat Musur upaqidu abu banu'a* “*ana daki xabati u ekem(u) mat Musur illika(m)* “*girusun erum-ma usib qirib ali Mempi* “*al sa abu banu'a iksudu(-ma) ana misir mat Asur utiru*” “*allaku xanfu (ina) qirib Ninu'a illika-ma* “*usanna ati; eli epseti annati* “*libbi egug-ma issaruz kabatti*” “*assi qate'a usalli Asur u Istar Asuritam* “*adki emuqe'a girati sa Asur u Istar* “*umallu qatu'a, ana mat Musur u mat Kusi* “*ustesera xarranu; ina metiq girri'a* “*esra sina sarrani sa axi tamdim qabli tamdim u nabali* ¹⁰*ardani dagil pani'a tamartasunu kabittam* ¹¹*ina mayri'a issuni-ma unassiqu sepe'a* ¹²*sarrani satunu adi emuqesunu elippatisunu* ¹³*ina tamdim u nabali ittisabe'a* ¹⁴*urxu padanu usasbitunuti* ¹⁵*ana nararuti (xamat³) sa sarrani kepani* ¹⁶*sa qirib mat Musur ardani dagil pani'a* ¹⁷*urruxis ardi-ma allik adi al Kar-Baniti* ¹⁸*Tarqu sar mat Musur u mat Kusi qirib al Mempi* ¹⁹*alax girri'a isme-ma ana epes qabli kakké* ²⁰*(u) taxazi ina⁴) mayri'a idka sabe taxazisu* ²¹*ina tukulti Asur Bel Nabu ilani rabuti⁵) belani'a* ²²*(alikut ide'a) ina taxaz seri rapsi askuna apikti sabesu* ²³*Tarqu ina qirib al Mempi isma taxte gabešu* ²⁴*namriri Asur u Istar ixupusu-ma illika⁶) maxur* ²⁵*melammé sarruti'a iktumusuma* ²⁶*sauza'inu'inni ilani supur same ersitim* ²⁷*al Mempi umassir-ma ana suzub napistisu*” ²⁸*innabit ana qirib al Ni'a⁷)* ²⁹*ala sudtam asbat sabe'a userib usesib ina libbi*

²⁰ Niku⁹) sar ali Mempi u Ša'a¹⁰)

²¹ Sarludari¹¹) „ „ Si'inu¹²)

- 1) Var. utira.
- 2) Var. kabitti.
- 3) Vgl. Lyon, Sargontexte S. 59, Z. 7.
- 4) Var. ana.
- 5) Var. Asur Istar u ilani rabuti.
- 6) Var. illiku.
- 7) Das Original bietet *ZI-tim-su*.
- 8) Könnte auch *Ni'u* gelesen werden.
- 9) An andern Stellen wird der Name *Nikkú* geschrieben.
- 10) Schrader würde statt *Ša'a* *Sa-ai* lesen.
- 11) Der Name bedeutet im Assyrischen: „Lang lebe der König“.
- 12) Könnte auch *Si'anu* (*Si'unu*) gelesen werden.

⁹³ <i>Pisanḫuru</i>	<i>sar ali</i>	<i>Natḫú¹⁾</i>
⁹³ <i>Pakruru²⁾</i>	" "	<i>Pisaptu³⁾</i>
⁹⁴ <i>Bukkunanni'ipi⁴⁾</i>	" "	<i>Ḫatḫiribi⁵⁾</i>
⁹⁵ <i>Naḫké</i>	" "	<i>Ḫininsi</i>
⁹⁶ <i>Butubisti³⁾</i>	" "	<i>Za'anu⁶⁾</i>
⁹⁷ <i>Unamunu</i>	" "	<i>Natḫú¹⁾</i>
⁹⁸ <i>Ḫarši'a'ésu</i>	" "	<i>Zabnúti⁷⁾</i>
⁹⁹ <i>Bú'áma⁸⁾</i>	" "	<i>Pindidi⁹⁾</i>
¹⁰⁰ <i>Šušingu</i>	" "	<i>Busiru⁸⁾</i>
¹⁰¹ <i>Tapnaḫti¹⁰⁾</i>	" "	<i>Bunubu⁸⁾</i>
¹⁰² <i>Bukkunanni'ipi⁴⁾</i>	" "	<i>Aḫni</i>
¹⁰³ <i>Iptiḫardésu¹¹⁾</i>	" "	<i>Piḫattḫurunpiki¹²⁾</i>
¹⁰⁴ <i>Naḫtiḫuru'anšini</i>	" "	<i>Pisapdi'a¹³⁾</i>
¹⁰⁵ <i>Bukurninip¹⁴⁾</i>	" "	<i>Paḫnúti</i>
¹⁰⁶ <i>Sixá</i>	" "	<i>Sí'a'útu</i>
¹⁰⁷ <i>Laméntu</i>	" "	<i>Ḫimuni</i>
¹⁰⁸ <i>Ispimátu</i>	" "	<i>Táni</i>
¹⁰⁹ <i>Mantimé'anḫé</i>	" "	<i>Ni'a¹⁵⁾</i>

¹¹⁰ *sarráni annúti piḫáti kápáni sá qirib mát Mušur* ¹¹¹ *upáqidu abu bánú'a sá lapán tébút Tarqú* ¹¹² *piqittásun umasserú imlú séra* ¹¹³ *utir-ma asar piqittisun ina maskanisun apqidšunúti* ¹¹⁴ *mát Mušur mát Kúšu sá abu bánú'a iksudu ana éssúti ašbat.*

Das heißt: Col. I, 52: „Auf meinem ersten Feldzuge zog ich nach Aegypten und Aethiopien. ⁹³ *Tarqú*, der König von Aegypten und Aethiopien, ⁹⁴ den *Asarhaddon*, der Vater, mein Erzeuger, ⁹⁵ besiegt und sein Land erobert hatte; dieser *Tarqú* ⁹⁶ verachtete die Macht *Asúrs*, *Istars* und der großen Götter, meiner Herren, ⁹⁷ und vertraute auf seine eigene Stärke. Gegen die Könige, ⁹⁸ die Stadtobersten, welche mein Vater in dem Lande Aegypten eingesetzt, ⁹⁹ zog er zu Mord und Plünderung und Er-

1) Statt des *t* kann auch *d* oder *t* (ⲧ, ⲧ) gelesen werden.

2) Statt des *k* kann auch *g* oder *q* (ⲕ, ⲑ) gelesen werden.

3) Statt des *s* kann auch Ⲥ, statt des *p* auch Ⲑ gelesen werden.

4) Könnte auch *Pukkunanni'api* gelesen werden.

5) Weiter unten wird die Stadt *Ḫatḫariba* genannt.

6) Könnte auch *Za'inu* oder *Sa'anu*, *Sa'inu* gelesen werden.

7) Oder *Sapnúti*?

8) Statt des *b* kann auch *p* gelesen werden.

9) Var. *Bindidi*; statt der beiden *d* kann auch *t* gelesen werden.

10) Oder *Tabnaḫti*, *Dabnaḫti*?

11) Oder *Ibtiḫardiésu*? Könnte allenfalls auch *Iptiḫaršon'ésu* gelesen werden.

12) Die Assyrer werden den ersten Theil als *piḫáti*, stat. constr. von *piḫátu* „Gau, Statthalterschaft“ gefaßt haben.

13) Var. (wohl nur aus Versehen) *Pisapdinúti*; es kann übrigens auch *Pišapṭi'a* oder *Pisabṭi'a* gelesen werden.

14) Oder *Pukurninib*? *Kur* hat auch noch die Lautwerthe *mad* (*t*, *t*), *sad* (*t*, *t*), *lad* (*t*, *t*), *nad* (*t*, *t*).

15) Oder *Ni'u*?

oberung des Landes Aegypten aus, ⁶⁰ drang auf sie ein und setzte sich fest in der Stadt *Mémpi*, ⁶¹ der Stadt, die mein Vater erobert und zum Gebiet des Landes Assyrien hinzugefügt hatte. ⁶² Ein Eilbote kam nach *Ninua* und ⁶³ brachte mir die Kunde. Über diese Thaten ⁶⁴ ergrimte mein Herz und brauste auf mein Gemüth; ⁶⁵ ich hob empor meine Hände, flehte zu *Asúr* und *Istar* von Assyrien; ⁶⁶ ich sammelte meine gewaltigen Streitkräfte, mit denen *Asúr* und *Istar* ⁶⁷ meine Hand gefüllt; nach Aegypten und Aethiopien richtete ich den Zug. Während des Vorrückens meines Heerzuges ⁶⁸ brachten 22 Könige von der Küste des Meeres, der Mitte des Meeres und dem Binnenlande, ⁶⁹ die als Vasallen meinem Winke folgten, ihren schweren Tribut ⁷⁰ zu mir und küßten meine Füße. ⁷¹ Ich liefs diese Könige sammt ihren Streitkräften und ihren Schiffen ⁷² zu Wasser und zu Lande an der Seite meiner Krieger ⁷³ Weg und Pfad nehmen. ⁷⁴ Zur (schnellen?) Unterstützung der Könige, der Stadtobersten, ⁷⁵ die in Aegypten als Vasallen meinem Winke folgten, ⁷⁶ brach ich eilig auf und zog bis zur Stadt *Karbánít*. ⁷⁷ *Tarqú* der König von Aegypten und Aethiopien, hörte in der Stadt *Mémpi* ⁷⁸ von dem Herankommen meines Zuges und sammelte zum Kampf der Waffen, ⁷⁹ zur Schlacht vor mir seine Krieger. ⁸⁰ In der Kraft *Asúrs*, *Béls*, *Nebos*, der großen Götter, meiner Herren, ⁸¹ die mir zur Seite standen, schlug ich in weiter Feldschlacht seine Krieger. ⁸² *Tarqú* hörte in *Mémpi* von der Niederlage seines Heeres, ⁸³ die Macht *Asúrs* und *Istars* warf ihn nieder und er zog sich zurück. ⁸⁴ Überwältigt hatte ihn der Glanz meiner Majestät, ⁸⁵ mit der die Götter über (?) Himmel und Erde mich geschmückt. ⁸⁶ Er verlies die Stadt *Mémpi* und flüchtete, um sein Leben zu retten, nach der Stadt *Nia*, ⁸⁷ Doch nahm ich auch diese Stadt, meine Krieger liefs ich einziehen und drinnen sich niederlassen.

⁹⁰ *Niku* der König der Stadt *Mémpi* und *Sháa* usw.

¹¹⁰ diese Könige, Statthalter und Stadtobersten, welche im Lande Aegypten ¹¹¹ mein Vater eingesetzt, die vor dem Nahen *Tarqú's* ¹¹² ihre Posten verlassen hatten, füllten das Feld. ¹¹³ Zurückführte ich sie an den Ort ihrer Posten, an ihren Platz setzte ich sie. ¹¹⁴ Aegypten und Aethiopien, das mein Vater erobert, nahm ich von neuem im Besitz.

Zeile 134 erzählt dann der König, dafs er die rebellischen Einwohner der Städte *Šá'a*, *Pindidi*¹⁾ und *Si'inu*²⁾ mit dem Schwert getödtet, ihre Leichname an den Galgen gehängt, und ihnen die Haut abgeschunden³⁾ und die Stadtmauer damit überzogen habe. Von den zwanzig aufrührerischen Königen wird nur *Nikú* begnadigt und wieder in der Stadt *Šá'a* eingesetzt, während sein Sohn *Nabú-sézi'b'anní*⁴⁾ die Stadt *Ḫatḫariba* (Ḫַتְخַרِب) ⁵⁾ erhält. Nach *Tarqú's* Tode besteigt sein Neffe *Urdamané*, der Sohn des סַבַּק *Sabakú*⁶⁾ den Thron, setzt sich in den Städten *Ni'a* und *Unu* fest, sammelt ein Heer und belagert *Memphis*, zieht sich beim Herannahen *Sardanapals* aber sofort wieder nach *Ni'a* zurück, das von dem assyrischen König erobert wird, ebenso wie die Stadt *Kipkipi*, nach der *Urdamané* von *Ni'a* aus flüchtet. Mit reicher Beute beladen kehrt *Assurbánipal* nach *Ninua* zurück.

¹⁾ Oder *Pintiti*; Var. *Binḫiti* (*Bindidi*).

²⁾ Oder *Si'anu*; Var. *Sa'anu* (*Sa'inu*).

³⁾ V R. 2, 4 sind zwischen *šu* und *tu* die Zeichen *més-su-nu is-xu* zu ergänzen: *maskésunu isxutu*.

⁴⁾ Vgl. בְּהַשְׁרִיבָה Jer. 39, 13.

⁵⁾ Oben hatten wir *Ḫatḫiribi*.

⁶⁾ Dem biblischen סַבַּק entspricht im Assyrischen *Sab'é*.

Bemerkung zu dem vorstehenden Aufsatz des Herrn Haupt.

Die vorstehende Bearbeitung dieses wichtigen Textes war mir von Paul Haupt mitgetheilt worden um sie meiner Arbeit über die Lautverhältnisse des Aegyptischen einzufügen. Da mir indess die Zeit fehlt, die fragliche Arbeit abzuschließen, so gebe ich Haupt's für unsere Fachgenossen so vielfach interessanten Aufsatz schon jetzt. Die Transcription Haupt's, die in einigen Punkten von der des Standardalphabetes abweicht, ist in die in dieser Zeitschrift übliche geändert worden; für Haupt's χ , ξ , ζ , und δ steht also χ , ξ , ζ und δ . Ich bemerke noch dafs Haupt ∇ als s und $\nabla\bar{\nabla}$ als δ auffafst, während die meisten Assyriologen das erste für δ , das zweite für s halten. Doch betrifft diese Meinungsverschiedenheit nur den ursprünglichen Lautwerth der beiden Zeichen, darüber dafs die Assyrer der Zeit Assurbanipals der Haupt'schen Transcription entsprechend ∇ s und $\nabla\bar{\nabla}$ δ gesprochen haben, besteht kein Zweifel. Schwere wiegt für den Aegyptologen die Meinungsverschiedenheit über den Werth des $\nabla\bar{\nabla}\bar{\nabla}$, in dem die meisten ai sehen während Haupt es als aa fafst; sein $\acute{S}á'a Táni$ würden andere $\acute{S}aai Taini$ umschreiben.

Einige der Namen habe ich GGA 1883 p. 110 besprochen; was ich dort zweifelnd über $\acute{S}á'a$ bemerkte nehme ich jetzt zurück. Trotz der auffallenden Schreibung wird die Stadt doch mit Sais identisch sein, da ihr Herrscher den saitischen Namen Neko führt. An $\frac{\text{Ⲛ}}{\text{ⲟ}} \text{ⲟ}$ darf man nicht denken, da die Assurbanipaltexte das alte \bullet noch stets mit χ wiedergeben; die Verschiebung zu δ , die meine Deutung voraussetzte, war also um 700 v. Chr. noch nicht eingetreten. Ich komme in meiner Arbeit auf diese Fragen zurück.

Adolf Erman.

Erschienenene Schriften.

Revue Egyptologique, publiée par MM. Brugsch, Chabas, Revillout. II^{me} année, no. II. III. Paris, Lenormant. 1881. 4^o. p. 49—320. Autographe pp. 72. Table du numéro: Lenormant, Lettre sur les monnaies égyptiennes. — Revillout, Second extrait de la chronique démotique. — Id., Statue d'un ministre. — Id., Les affres de la mort. — Id., Le serment décisivoire. — Pierret, Le groupe pehti. — Revillout, La requête d'un Tarichente d'ibis. — Id., L'antigraphe des luminaires. — Id., Entretiens philosophiques d'une chatte et d'un chacal. — Id., Un quasimariage. — Id., La femme et la mère d'Amasis. — Id., Un prophète d'Auguste et sa famille. — Id., Authenticité des actes. — Id., Le papyrus grec XIII de Turin. — Id., La loi de Bocchoris et l'intérêt à 30 pour 100. — Id., Les reclus du Sérapeum. — Id., Le roi Anchemachis et le roi Harmachis. — Id., Les pensions alimentaires. — Id., Données métrologiques des prêts de blé. — Id., Nouvelles mesures agraires. — Id., La tenue des livres en Egypte. — Id., La valeur de l'huile. — Id., Les mesures de capacité. — Brugsch-Pacha, Le mot grec $\sigma\upsilon\nu\nu\alpha\omicron\varsigma$ écrit hiéroglyphiquement. — Stern, Quelques poids égyptiens et assyriens. — Ledrain, Note métrologique. — Golenischeff, Lettre sur deux poids de sa collection. — Revillout, Poids sémitico-égyptiens. — Aurès, Lettre sur les données métrologiques des nouvelles statues assyro-chaldéennes du Musée du Louvre. — Oppert, Lettre sur le même sujet. — Revillout, Comparaison des mesures égyptiennes et hébraïques. — Id., Première lettre à M. Lenormant sur les monnaies égyptiennes. — Id., Note sur les plus anciennes monnaies hébraïques. — Id., Seconde lettre à M. Lenormant. — Id., Un bilingue monétaire. — Id., Un rapport de police. — Id., Contract de mariage du temps de Darius. — Id., Livre d'incantation. — Id., Les poésies bilingues de Moschion. — Id., Revue bibliographique. — Id., Note sur l'équerre égyptienne. — Id., Correspondance numismatique. — Id., Aug. Mariette-Pacha. — Id., Planches contenant les traductions mot-à-mot des articles démotiques.

Hugo Landwehr, de papyro Berolinensi no. 163. Dissertatio inauguralis. Berolini. 1883. 8^o. 35 pp. cum tabulis duabus.

A. Mariette, les Mastaba de l'ancien empire. Fragment du dernier ouvrage de A. M., publié d'après le manuscrit de l'auteur par G. Maspero. 3. livr. Paris, Vieweg, 1883. (S. 161—240). Fol.

Zeitschrift
für
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde
herausgegeben
von R. Lepsius
unter Mitwirkung der Herren H. Brugsch, Ad. Erman und L. Stern.

Einundzwanzigster Jahrg. 1883. Drittes Heft.

I n h a l t:

Die ägyptischen Beschwörungen des grossen Pariser Zauberpapyrus, von A. Erman. (Mit 3 Tafeln) — Réponse à la lettre de M. Edouard Naville, par G. Maspero. — Zum Funde von Dêr el bahari, von A. Wiedemann. — Varia, par K. Piehl. — Erschienene Schriften.

**Die ägyptischen Beschwörungen des grossen Pariser
Zauberpapyrus.**

Von
Adolf Erman.

(Mit 3 Tafeln).

Der Papyrus Anastasi DLXXIV der Bibliothèque nationale enthält eine Reihe von Zauberformeln in ägyptischer Sprache, die zuerst publicirt zu haben das Verdienst Eugène Revillouts ist. Er hat in den *Mél. d'archéol. ég. et assyr.* III einen Theil der ersten Seite in Lichtdruck und die gesammten Formeln in Transscription veröffentlicht. Dank dem freundlichen Entgegenkommen der Direction der Bibliothèque nationale und der gütigen Vermittelung des Herrn Professor Alfr. Schöne (dem ich auch an dieser Stelle meinen Dank ausspreche), kann ich meiner Arbeit die fraglichen Seiten des wichtigen Papyrus in photographischer Kopie beifügen; es werden dadurch die griechischen Gebrauchsanweisungen der Formeln zugänglich und der ägyptische Text wird in manchen Stellen berichtigt.

Eine Interpretation dieser Formeln hat meines Wissens bisher Niemand versucht; Revillout hat (l. l.) eine Reihe von Worten zusammengestellt, die in ihnen vorkommen und einige Sätze aus der ersten Hälfte des Textes übersetzt; ebendort bespricht er die paläographischen Fragen die sich an unser Manuscript knüpfen. Stern führt in der Grammatik einige mal Formen aus diesem „altkoptischen“ Texte an. Freilich ist es ein gewagtes Unternehmen, sich auf diesen schlüpfrigen Boden zu begeben und ohne

Zweifel wird mein erster Versuch noch manchen Irrthum in Einzelheiten enthalten. Hoffentlich setzen Kenner des Koptischen meine Arbeit fort, dankbar genug ist sie. Auch der Londoner Papyrus (Ä. Z. 1868 p. 19 f.) wird dabei einer neuen gründlichen Bearbeitung unterzogen werden müssen.

Der Werth den diese Texte für die Geschichte der ägyptischen Sprache haben, liegt nicht etwa in ihrem hohen Alter (denn sie mögen kaum ein oder zwei Jahrhunderte vor unseren ältesten koptischen Texten verfaßt sein) sondern wenn ich so sagen darf, in ihrer ALTERTHÜMLICHKEIT. Es sind die einzigen alphabetisch geschriebenen Sprachdenkmäler, die uns aus der heidnischen Zeit Aegyptens überkommen sind und das besagt mehr als man zunächst denken mag. Denn als die Aegypter das Christenthum annahmen und für ihre christliche Litteratur die griechische Schrift adoptirten, da brachen sie vollständig mit der literarischen Tradition dreier Jahrtausende. Die demotischen Texte waren im Wortschatz und in der Grammatik noch von der alten Überlieferung beeinflusst; die koptischen dagegen geben die Sprache der ungebildeten Menge, die keine alten Erinnerungen besitzt. Daher ist das Sprachgut der koptischen Bibel ein so vielfach anderes als das der heidnischen Texte; mit dem alten Glauben und der alten Schrift ist auch ein beträchtlicher Theil der Sprache ins Grab gesunken¹⁾.

Wir kannten bisher auch die letzte Phase heidnischer Sprache ausschließlichs aus den demotischen Texten, die in ihrer wüsten Schrift nur ein sehr unbestimmtes Bild derselben erkennen lassen. In unseren Zaubersformeln lernen wir sie nun genauer kennen, denn daß diese Formeln aus einem demotischen Buche transcribirt sind, lehrt schon ein flüchtiger Vergleich mit den Texten die Revillout neuerdings publicirt und übertragen hat. Insbesondere die zweite Hälfte unseres Textes, die Liebeszauber enthält, stimmt zum Theil wörtlich mit den von Revillout in der Revue égyptol. I p. 169 ff. veröffentlichten „Amatoria“ überein²⁾. Bei der großen Rolle die die Magie im späteren Aegypten spielte, ist es ja auch natürlich, daß man die magischen Texte den hellenischen Landsleuten zugänglich machte. Man übertrug ihnen die Gebrauchsanweisungen ins Griechische und schrieb ihnen die zu sprechenden Zaubersformeln aus den demotischen Characteren so gut es gehen wollte in ihre phonetische Schrift um³⁾. Es ist sehr wohl möglich, daß bei genauerem Nachsuchen in den erhaltenen ägyptischen Zauberpapyren die demotischen Originale zu den Formeln des Pariser Papyrus aufgefunden werden.

Der Papyrus dem unser Text entnommen ist, ist ein Sammelcodex, der auf seinen eng geschriebenen 66 Seiten magische Schriften verschiedener Art und verschiedener Zeit

¹⁾ Man kann sich diesen Proceß leicht veranschaulichen, wenn man bedenkt welche Wirkungen es auf die arabische Sprache haben würde, wenn die heutigen Aegypter zum Christenthum überträten und europäische Schrift annähmen. Die ganze Tradition die die heutige arabische Schriftsprache beherrscht und sie immer noch an den Koran und das Altarabische anknüpft, würde durch einen solchen Schritt durchschnitten werden.

²⁾ Es ist einer der anscheinend unausrottbaren Irrthümer, daß schon in dem Hochvertratsproceß unter Ramses III. Liebeszaubereien vorkommen. An der fraglichen Stelle (Pap. Lee 1, 4) ist *n mri* die bekannte Conjunction die im alten Reich *n mrut*, im mittleren *n mrit* lautet.

³⁾ Später hat sich dann eine selbständige griechische Zauberslitteratur entwickelt, der die Berliner Zauberpapyrus und wohl auch das meiste in der großen Pariser Sammelhandschrift angehört. Diese späteren Stücke sind leicht kenntlich an der Einmischung griechischer Mythologie und an den metrischen Stellen.

zusammenstellt. Auch auf seinen späteren Blättern enthält er nach freundlicher Mittheilung des Herrn Prof. Schöne viele barbarische Worte unter denen wohl noch ägyptisches sein mag, indefs anscheinend nichts was den zusammenhängenden Texten der ersten 3 Blätter an die Seite zu stellen wäre. Folgendes ist nun der Inhalt dieser 3 Blätter:

Blatt Ia — leer gelassen.

- A. (Ib) nur oben vier Zeilen, anscheinend eine magische sinnlose Formel.
 - B. (IIa, 1 — 6) magische sinnlose Worte und eine Notiz über die zu wählende Zeit — wohl der Schluß einer Beschwörung.
 - C. (7 — 21). Aegyptische Anrufung an Osiris, Althabot, Anubis und Thoth, zu dem Magier zu kommen und seine Fragen zu beantworten.
 - D. (22 — 47). Unter dem Titel ελετη ausführliche griechische Anweisung zu einem Opfer. Welchem Dämon es dargebracht wird und was es bezweckt, ist nicht zu ersehen.
 - E. (IIb, 48 — 57 und IIIa, 1 — 11). Ebenso detaillirte Angaben über das „Herauswerfen“ der „am vorerwähnten Tage übrig gelassenen Theile“. Der Magier bindet einen Scarabaeus über eine Lampe und ängstigt dadurch den „gerufenen“ Dämon so lange bis er ihm antwortet.
 - F. (12 — 16). Aegyptische Formeln die bei Unterbrechung dieser heiligen Handlung zu sprechen sind.
 - G. (17 — 21) — ägyptische Formel die als „Schutzmittel“ bei der „vor-erwähnten“ Ceremonie dient.
 - H. (22 — 24) — Worte die beim Abbinden des Käfers zu sprechen sind.
 - I. (25 — 26) — ein Schutzmittel.
 - K. (27 — 32) — „eine andere an Helios“. Der Magier stellt einen Knaben als Medium vor sich und ruft den Dämon ägyptisch an „auf diesen Kleinen“ herabzusteigen.
 - L. (33 — 54 und IIIa, 1 — 7). Lange ägyptische Beschwörung; nach Erzählung des Ehebruchs des Osiris und der Nephthys wendet sich der Magier gegen eine Frau die sein Zauber zwingen soll, sich ihm hinzugeben.
 - M. (8 — 16). Aegyptische Formeln die „das Herz von NN. erregen sollen“.
 - N. (17 — 21). Wie der Zauberer aus seinem körperlichen Befinden während des Zaubers auf das Befinden seiner Geliebten schließen kann.
 - O. (22 — 27). Eine andere ägyptische Formel um „das Herz zu erregen“.
 - P. (28 — 30) — wie man diese Formel umändern muß, wenn man sie gegen eine Frau richtet.
 - Q. (31 — 37) — ebenfalls ein Liebeszauber gegen eine Frau.
(38) ein Paragraphenzeichen, der dazu gehörige Text ist nie geschrieben.
- Blatt IIIb — unbeschrieben.

Diese lange Reihe von Zauberformeln sondert sich wie man sieht, inhaltlich in zwei Theile. Die Abschnitte B — K gehören alle (oder doch die meisten) zu einer großen mehrtägigen Zauberhandlung, die der Magier unternimmt um Antwort von dem

Dämon zu erlangen. L — Q hingegen enthalten ausschließlich Formeln für Liebeszaubereien, ohne Angabe etwa dabei zu beobachtender Ceremonien. Da nun außerdem die ägyptischen Texte in L — Q eine besondere Orthographie und viele besondere sprachliche Eigenthümlichkeiten haben und da nur ihnen Varianten beigelegt sind, so unterliegt es keinem Zweifel, daß unser Zauberbuch aus zwei verschiedenen Werken dieser wüsten Litteratur compilirt ist; B — K entstammt dem einen, L — Q dem anderen. Ich bezeichne im Folgenden die Abschnitte B — K als I., die Abschnitte L — Q als II.

Es ergibt sich nun aber, daß I. in der Gestalt wie es im Pariser Papyrus vorliegt unvollständig ist, denn in Abschnitt E wird auf vorhergegangene Ceremonien Bezug genommen, die weder in B noch in C und D vorgekommen sind. Dem Texte I. fehlt also der Anfang, wahrscheinlich weil der Schreiber der Pariser Handschrift ihn in seiner Vorlage nicht mehr vorfand. Er ließ deshalb vor I. ein Blatt leer, um eventuell das Fehlende später aus einem andern Manuscript nachtragen zu können.

Nun ist aber auch II. anscheinend nicht vollständig, ihm fehlt der Schluß und auch hier hat der Schreiber mehr als eine Seite leer gelassen, um seinen Text künftig ergänzen zu können.

Es scheint mir daraus mit ziemlicher Wahrscheinlichkeit hervorzugehen, daß I. und II. schon in der Vorlage des Schreibers der Pariser Handschrift in der heutigen Weise verbunden waren. Diese Vorlage war eine Compilation verschiedener magischer Schriften, nur ein Fragment dieser Compilation ohne Anfang und Ende lag unserm Schreiber vor.

Es ist dies insofern interessant, als daraus folgt, daß die ägyptischen Texte unseres Buches durch mindestens drei Hände griechischer Magier gegangen sind — es ist a priori wahrscheinlich, daß sie dabei ziemlich stark verderbt worden sind. In der That bietet II. eine Reihe augenscheinlicher Fehler in der Schreibung des Spiritus asper, der, wie wir unten sehen werden, öfters über einem falschen Buchstaben steht, oder auch ganz verloren gegangen ist.

Es bleiben noch die merkwürdigen Varianten zu erwähnen die in II. über eine Anzahl von Worten geschrieben sind, und die man vielleicht als Emendationen eines Benutzers des Textes aufzufassen hat. Da sie sich in I. nicht finden, so stammen sie aus der Zeit als I. und II. noch nicht vereinigt waren. Es sind folgende:

für μεν	lies μεμ (2, 40; 3, 10)
„ σατι	„ σετε (2, 52. 53)
„ φελπι	„ φελπε (3, 2)
„ πμεοτ	„ πμαοτ (2, 47)
„ εὐμ	„ εὐμ (2, 54)
„ απατ	„ επατ (2, 51)
„ πατ	„ πετ (2, 47)
„ ιοπι	„ ιαπι (2, 53)
„ οτμεπτω	„ οτμεποτ (2, 44)
„ ιωτ	„ ιοττ (2, 34. Weiterhin steht auch im Text immer ιοττ)
„ ρωσ und ρωτ	„ ροσ und ροι (3, 5)
„ παδωτ	„ παδοιτ (2, 46)

für κοιτι	lies κωτε (3, 2)
„ κιοιοε	„ κωωε (3, 1)
„ κεβω	„ κεφω (2, 40)
„ εκ	„ τχκ (2, 43)
„ σε	„ ατ (2, 47).

Es sind wie man sieht meist dialektische Unterschiede, die hier als Varianten notirt sind; doch ist der Corrector bei der Verbesserung des Textes keineswegs consequent verfahren, er verbessert ιουι aber läßt οτι stehen, bei εελιι führt er die sahidische Feminalendung ein aber bei andern Worten läßt er die unterägyptische unangestastet. Die einzige Variante die auf keiner dialektischen Nuance beruht, ist ατ für σε— ob hier vielleicht eine unrichtige Transcription des demotischen Zeichens vorlag? Über die Zeit in der unsere Texte niedergeschrieben sind, enthalte ich mich jeder Vermuthung, läßt sich doch nicht einmal das Alter der Pariser Handschrift angeben. Die im Folgenden gegebene Lesung ist auf Grund der Photographien aufgestellt; auf dem Original sind vielleicht manche Stellen besonders im griechischen Text der ersten Seite noch zu lesen die mir unkenntlich geblieben sind. Gern hätte ich den Text in der Schriftform des Originals gegeben, leider besitzen wir aber in Berlin nur die häßliche Schrift der jungen boheirischen Handschriften. Ich habe deshalb auch darauf verzichtet den Zeichen die der Papyrus für ζ und υ verwendet ihre genaue Form **3** und **6** zu geben und habe dieselben durch ζ und σ wiedergegeben¹⁾. Ich bitte also den Leser zu beachten, daß ζ im Folgenden h und σ s zu sprechen ist. Die verschiedenen Formen des spiritus asper habe ich auf zwei ⊥ und ⊥̄ reducirt.

Text und Commentar.

A. (fol. Ib).

σαφφαιορ
 εαεληοτα°κικατοτταρα°εκεπηκ
 λιζ°ομεγαζαιμωπκαιοαπαραιτητος
 ..ψεπταηχοτχρωχ.

Magische unägyptische Worte, dazwischen *ὁ μεγαδαίμων καὶ ὁ ἀπαραίτητος* „der große Dämon und der unerbittliche“.

B. (fol. IIa, 1—6).

ζωοτ . σαμαϊ . αρακεππάκ . απτραφέτ . εάλε
 σιτεπνι' αρτέν πεπτέν ακραδ' έπιζ . οτάπιζ .
 εάλα . σοτηλά . κραζέπνε ζεζέπνε καλάσοτ
 χατεμμίωκ εασπε εάλα σαμαϊ . ημέρα
 Διός εβ ε̄ επί δε ρυστικῆς εβ ε̄ αιλουρ'
 η̄ αιλ'

Diese unverständlichen Worte enthalten die Zeichen ζ und σ die unser Text bei der Umschreibung des Aegyptischen für h und s verwendet, daneben indeß auch die

¹⁾ Ich will damit keineswegs sagen, daß das koptische σ aus diesem Zeichen unseres Papyrus (welches dem ● entspricht) entstanden ist; vielmehr halte ich σ nach wie vor für einen Abkömmling des ∩.

unägyptischen Laute α und ν . Ägyptisch ist diese Formel also nicht, ob sie aber nicht vielleicht einer anderen Sprache angehört? Die genaue Wiedergabe der Laute läßt denken, daß dies nicht leerer Galimatias ist.

Die Notiz am Schluß „Donnerstag erste Stunde, bei dem Schutzmittel¹⁾(?) aber „fünfte Stunde; ein Kater oder eine Katze(?)“ bildet die Gebrauchsanweisung der Formel.

C.

$\sigma\tau\omega\tau\epsilon$ $\sigma\tau\epsilon\sigma\iota\epsilon$. $\pi\epsilon\rho\omega\iota\tau\acute{\iota}$ $\pi\eta\eta\acute{\alpha}$ $\pi\tau\kappa\alpha\iota\sigma\epsilon$.
 $\pi\epsilon\tau\acute{\iota}\pi\eta\kappa\sigma\iota\pi\tau\acute{\iota}$ $\epsilon\tau\iota\sigma\acute{\iota}\omega$ $\pi\epsilon\beta\acute{\iota}\omega\tau$ $\pi\epsilon\tau\alpha$
 $\zeta\phi\alpha$ $\pi\pi\omega\tau\acute{\alpha}\varsigma$. $\pi\pi\epsilon\rho\omega\tau\acute{\epsilon}$. $\epsilon\tau\epsilon$ $\pi\epsilon\tau$. $\acute{\epsilon}\omega\sigma\tau$ $\pi\pi\alpha$
10 $\sigma\alpha\lambda\acute{\omega}\mu$. $\epsilon\tau\acute{\iota}\omega\tau\epsilon$ $\alpha\lambda\theta\alpha\delta\acute{\iota}\omega\tau$. $\epsilon\pi\iota$ $\sigma\alpha\beta\alpha\omega\theta$ $\pi\alpha\iota$
 $\epsilon\zeta\omega\tau\eta$ $\epsilon\tau\acute{\iota}\omega\tau\epsilon$ $\alpha\lambda\theta\omega\pi\alpha\iota$ $\eta\sigma\tau\acute{o}$ $\alpha\pi\alpha\zeta\tau\epsilon$
 $\epsilon\pi\iota\mu\iota\chi\alpha\eta\lambda$ $\pi\alpha\iota$ $\epsilon\zeta\omega\tau\eta$ $\pi\iota\sigma\acute{\alpha}\varsigma$ $\pi\alpha\tau\tau\epsilon\lambda\omicron\varsigma$
 $\epsilon\tau\omega\iota$ $\pi\tau\epsilon\mu\pi\eta\sigma\tau\epsilon$ $\epsilon\tau\acute{\iota}\omega\tau\epsilon$ $\alpha\pi\omega\tau\eta$. $\pi\rho\epsilon\mu\pi\tau\omicron\varsigma$
 $\pi\zeta\alpha\pi\sigma\iota\kappa\epsilon$ $\tau\eta\alpha\iota\tau\omega\tau$ $\sigma\tau\omega\tau\omega\tau$ $\pi\tau\epsilon\rho$ $\zeta\sigma\iota\mu\epsilon$
15 $\theta\omega\sigma\tau\tau$. $\pi\iota\omega$ $\pi\iota\omega$ $\pi\sigma\alpha\delta\epsilon$ $\sigma\tau\omega\tau\omega\tau$ $\pi\tau\epsilon\rho$ $\zeta\omega\sigma\tau\eta\tau$.
 $\alpha\chi\pi\omega\tau\acute{\iota}$. $\alpha\chi\alpha\mu$. $\alpha\beta\rho\alpha$ $\alpha\beta\rho\alpha$ $\sigma\alpha\beta\alpha\omega\theta$ $\text{//}\epsilon\alpha\kappa\sigma\zeta\alpha$
 $\sigma\zeta\alpha$ $\epsilon\rho\epsilon\pi\tau$. $\sigma\alpha\beta\alpha\sigma\zeta\alpha\pi\epsilon\pi\alpha\rho\epsilon\pi\acute{\iota}\mu\alpha\tau$
 $\sigma\lambda\omega\tau$ $\sigma\lambda\omega\tau$. $\alpha\pi\alpha\zeta\tau\epsilon$ $\pi\epsilon\pi\alpha\rho\epsilon\pi$ $\sigma\epsilon\pi\epsilon\tau$.
 $\zeta\epsilon\tau\eta$ $\mu\alpha\rho\epsilon\tau\omega\mu\epsilon$. $\pi\epsilon\tau\zeta\epsilon\pi\alpha\eta\rho$. $\mu\alpha$
20 $\rho\omega\tau\tau\omega\iota\lambda\epsilon$ $\pi\epsilon\sigma\epsilon\iota$ $\epsilon\zeta\omega\tau\eta$ $\pi\epsilon\sigma\epsilon\iota$ $\sigma\tau\omega$ $\pi\alpha\iota$
 $\alpha\phi\omega\delta$ $\epsilon\tau\iota\pi\omega\tau\mu\mu\omega\sigma\tau$ $\epsilon\rho\sigma$ κ

„Komme (?) Osiris, du König der Unterwelt, du Herr des Begräbnisses, der im „Süden von This wohnt, welcher Antwort giebt (?) zu Abydos, der da Pnubs. „Sei nicht fern! Dessen Ruhm an meinem (?) ist.

„Komme (?) Althabot; bringe mir Sabaoth herbei“.

„Komme (?) Althonai, großer , ruhmreicher; bringe mir Michael herbei, die- „sen Engel der bei Gott ist“.

„Komme (?) Anubis, der aus dem Gau von Hansiese, der auf seinem Berge wohnt, „ein welcher Frauen“.

„Thoth, dieser zweimal große, der weise, ein welcher Männer“.

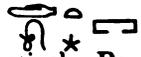
„Achnui acham abra abra Sabaoth, . . . Akschhaschha ist (?) mein Name, Sabaschha „ist mein wahrer Name. Schlotschlot, Ruhmreicher ist mein Name“.

„Denn (?) der in der Unterwelt ist, möge er sich vereinigen mit (?) dem welcher „in der Luft ist, mögen sie aufsteigen und eintreten und mir antworten für (?) die Sache „welche ich sie frage“.

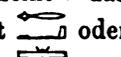
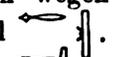
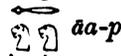
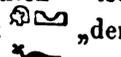
Z. 7. Das Zeichen mit dem dieser Paragraph beginnt, ist sonst nicht gebräuchlich. In $\sigma\tau\omega\tau\epsilon$, $\epsilon\tau\acute{\iota}\omega\tau\epsilon$ sucht man ein dem $\eta\kappa\acute{\epsilon}$ $\mu\omicron\iota$ der griechischen Zauberformeln ana- loges Wort; Revillout schlägt $\sigma\tau\omega\tau\acute{\alpha}$ vor, dessen Bedeutung mir jedoch nicht ganz zu passen scheint. Das ϵ in $\epsilon\tau\omega\tau\epsilon$ könnte Imperativpräfix sein, vgl. unten $\epsilon\pi\iota$ und $\epsilon\mu\omega\tau$ für $\alpha\pi\iota$ und $\alpha\mu\omega\tau$.

$\tau\eta$ ist natürlich die  der alten religiösen Texte; die spätere Ortho- graphie *  ist wohl auch *dat* zu lesen und nicht *duat*. Mit dem Stamme  * hat das Wort wohl gar nichts zu thun, denn das entsprechende De-

¹⁾ Dies Wort auch bei Parthey I, 197 als Überschrift; vgl. auch ib. I, 266.

rivat desselben *duat* „das Kabinet des Königs“ wird im A. R. stets  geschrieben und niemals *dat* wie unser Wort. Der Leydener gnostische Papyrus umschreibt es (V. X, Z. 15 von unten) nach Lauth $\tau\eta\kappa$.

Die Titel $\rho\epsilon\rho\omega\tau\eta\ \pi\eta\eta\delta\ \pi\eta\kappa\acute{\alpha}\kappa\epsilon$ bilden die genaue Übersetzung der gewöhnlichen Epitheta  und  des Osiris.

- Z. 8. Die folgenden Titel nennen drei berühmte Kultusstätten This, Abydos und das nubische Pnubs, über das man Brugsch Dict. Géol. 335 vergleiche; es ist wichtig, daß wir hier ungraecisirte Formen dieser Stadtnamen kennen lernen. Mit dem „Süden von This“ ist wohl Abydos gemeint. Ob ich $\alpha\iota\sigma\tau\omega$ richtig fasse weiß ich nicht; doch scheint es auf Z. 20 unseres Textes wirklich „antworten“ zu bedeuten, wie das gewöhnliche $\rho\sigma\tau\omega$. Der auf Pnubs bezügliche Titel ist mir ganz unverständlich; $\phi\alpha$ ist wohl nicht der Possessivartikel, da unser Text die Aspiration des $\tau\ \kappa$ und π sonst nicht kennt.
- Z. 10. Nach der Trennung $\eta\alpha$ - $\sigma\alpha\lambda\omega\mu$ scheint α das Suffix 1 *sg.* zu sein; sonst könnte man auch an ein Compositum mit  oder  denken.
- Z. 11. Ob $\alpha\lambda\omega\eta\alpha\iota$ aus $\tau\eta\kappa$ entstellte ist, wie man wegen des $\alpha\delta\alpha\omega$ denken kann, bleibe dahingestellt. In *éu-o* ist *o* wohl . $\alpha\eta\alpha\zeta\tau\epsilon$ ist zweifellos der Typhontitel  *aa-phiti*, der auch als Hyksosname in der Form *Ἀπάχνας* überliefert ist: sie ist correct denn die tonlose Form von *io* „groß“ *ie* muß nach dem oben S. 39 Anm. aufgestellten Lautgesetz zu *a* werden.
- Z. 12. Revillout denkt für $\sigma\alpha\gamma$ an den im Unterägyptischen $\alpha\eta\gamma$ erhaltenen Stamm, also der Gott „am nächsten stehende“ Engel.
- Z. 14. Die Stadt $\zeta\alpha\eta\sigma\iota\kappa\epsilon$ entspricht offenbar dem „Haus des Isissohnes“ , das wie ich aus Br. Dict. Céol. p. 659 ersehe zwischen Koptos und Dendera genannt wird. Die dort vorgeschlagene Identificirung dieses *hansiese* mit $\eta\eta\epsilon\eta\epsilon\kappa\tau$ ist unmöglich. Auch Dümichen's (Geschichte p. 125) Gleichsetzung mit dem heutigen el Haseh scheint mir nicht zulässig.
- Das folgende Wort $\tau\acute{\alpha}\delta\iota\tau\omega\tau$ scheint dem Zusammenhang nach einen Anubistitel zu enthalten — ist es zu kühn, wenn ich ihn mit dem gewöhnlichsten von allen, mit  „der oben auf seinem Berge“ identificire? Daß δ in diesem Titel als Nisbe  zu fassen ist, ist doch wohl zweifellos; in allen alten Formeln und Titeln wird die Nisbe ja defectiv geschrieben. Wie aber in **san* con pl. **snaui* $\sigma\eta\eta\tau$ und in **har* 2^o c. suff. **hraj'* $\rho\eta\alpha\gamma$ beim Antreten der Pluralendung oder des Suffixes der Stammvokal vor die Endung trat, so könnte er auch in **tap* beim Antreten der Nisbeendung umgesprungen sein: *tpai*. Vgl. indels $\sigma\omega\mu$ „Garten“, Nisbe $\sigma\mu\epsilon$ „Gärtner“ und $\tau\omega\mu$ „Grenze“, Nisbe $\tau\epsilon\mu\epsilon$ „Nachbar“.
- Revillouts Erklärung unserer Stelle durch „qui porte les montagnes“ ($\tau\acute{\alpha}\delta\iota\tau\omega\tau$ = $\epsilon\tau\eta\eta\tau\omega\tau$) ist jedenfalls unzulässig; das *e* gehört zu *uce* und ist durch einen Zwischenraum vom τ getrennt; auch müßte dies wohl $\eta\eta\alpha\iota$ — oder $\epsilon\tau\eta\iota$ — lauten. Zudem ist sonst nichts von einem solchen Bergetragen bekannt.
- Z. 15. Daß $\theta\omega\sigma\tau\iota$ hier der Gott Thoth ist wird bewiesen durch die Epitheta „der große der große, der weise“ — das $\eta\iota\omega\ \eta\iota\omega$ entspricht seinem Titel . Was die Worte $\theta\omega\tau\omega\tau\ \eta\eta\epsilon\tau\ \zeta\iota\mu\epsilon$, $\theta\omega\tau\omega\tau\ \eta\eta\epsilon\tau\ \zeta\omega\sigma\tau\eta\tau$ bedeuten, vermag ich nicht

- zu errathen; ρσιμε und ροσιπτ sind in ρσιμε und ροσιπτ zu emendiren. Im zweiten Theile des Papyrus werden diese Worte ρσιμε und ροσιπτ geschrieben.
- Z. 17. Zu der schwierigen Stelle [⊥?]εακσζασζα ερεπτ. σαβασζαπεπαρεπ̄ιμπτ vgl. was der Magier in H. beim Abbinden des Käfers spricht ζαρκο ζαρκο εριπτ (sic). ζαρκοπεπαρεπ̄ιμπτ, vielleicht: „NN. ist mein Name, NN. ist mein wahrer Name“? Das Wort παπ wird ja in der Verbindung φπαπ auch noch im Koptischen mit den Suffixen verbunden (vgl. Stern, Gramm. § 198); μικτ dürfte auf  „wahrhaftig“ zurückgehen.
- Z. 18. Ob σ̄ε für xε steht ist etwas fraglich, da C. sonst das Zeichen ⊥ für x verwendet.
- Z. 19. Vor πετσηππαπ erwartet man ein ε.
- Z. 20. Das seltene Verbum τοῖλε belegt Stern (Gramm. § 324) aus der Pistis Sophia. Über ⊥ιστω siehe das zu Z. 8 bemerkte.
- Z. 21. Für α ist vielleicht ḫ d. h. ha zu lesen.

D.

ελετη· προαγνεύσας ζ̄ ηϋρ̄ ἐλθὼν τ....
 τ]ῆς σελήνης εἰς τόπον .πο..νωθην...
 .ωστι ἀπὸ τοῦ Νείλου πρὶν ἐπικλ[ύζη]αὐτὸν....
 25 αὐτὸν ἢ ἄλλως κατακλυσ[θέν]ταυν...
 ποιήσον ἐπὶ δύο πλίν[θ]ων ἀπ..τοτω....
 κυῖων ἐκ ξύλων ἐλαίνων τοῦτ' [έσ]τιν κλησ....
 συραν ἀντέχοντος κ.....υζ..... [πρό
 30 τερὸν πρὶν ἀνατείλη ὁ ἥλιος ἐ[ν τ]οῖς κυ.υ....
 τὸν βωμόν· πλήρους δὲ ἀνελθόντος τοῦ...
 δίσκου ἀποτεμῶν τὴν κεφαλὴν ἀλεκτ[ρού]νος
 τελείου ὀλολεύκου ὃν εἰς τὸν τρά[χη]λον
 πορπυρεύεις πρότερον πρὶν Ἡλιος ἀν[α]τείλη?...
 βωμόν· ἀποτέμεις δὲ τὸν ἀλεκτρώνα....
 35 νασι συλλαβῶν μηδενὸς ἄλλου αὐτὸν κατ.....
 του τὴν μὲν κεφαλὴν εἰς τὸν ποταμὸν...
 τὸ δὲ αἶμα ἀποδεξάμενος τῆ δεξιᾷ χειρὶ...
 .. τὸ λοιπὸν σῶμα τῷ ἡμίμνω βωμῷ ἐ[παν[α]θε[ς]
 καὶ ἐνάλλου τῷ ποταμῷ ὅταν ...πισ.....
 40 βαπτισάμενος ἀναποδίζων ἀνελθει.....
 φ.εσαμενος καὶ ἀνιποστι αν.ε.ο..οπτ.μ.
 δὲ μετὰ ταῦτα νυκτικώρακος λο..κ.ωτ.ν...
 σι χροίου πτερῶ ἴβευς τοὺς ὀφθαλμοὺς....
 καὶ ἐπιτετελεσμένος .ανδε.πουην...[νυκτι-
 45 κόρακος χρῶ ὡς ἴβευς πτερῶ δεῖ εἰ...
 πρήσας τὸ ὄν καὶ ἐνει[ς] τὸ πτερὸν καὶ προ[ή]σας....
 οὕτως χροισάμενος.

„..... Nachdem du sieben Tage dich gereinigt hast, so gehe wenn der Mond....
 „ist an einen Ort, der [nicht weit ab] vom Nile liegt ehe er ihn überschwemmt
 „und ihn (oder anders: der (schon) überschwemmt ist). Mache [dasselbst einen

„Altar] auf zwei Ziegeln aus Ölbaumholz, das heißt, ehe die „Sonne aufgeht [auf?] den Altar. Wenn aber die Sonnenscheibe voll aufgestiegen ist, so schneide einem fehlerlosen, ganz weißen Hahne, den du am Halse roth färbst, den Kopf ab, ehe Helios [auf?] den Altar [aufgeht?]. Du schneidest aber indem du „den Hahn mit den fäfst(?) und nichts anderes Nachdem du den Kopf „in den Fluß geworfen hast und das Blut mit der rechten Hand aufgefangen(?) hast, „so lege den übrigen Körper auf den brennenden Altar und springe in den Fluß Wenn du dann dich gebadet hast, so kehre zurück und steige hinauf indem du „. und Danach [nimm] den eines Nachtraben und salbe(?) die Augen „mit dem Flügel eines Ibis und wenn du fertig bist, so des Nachtraben, ge- „brauche(?) ein Ibisei, mit dem Flügel indem du das Ei verbrennst und den „Flügel hineinwirfst und den verbrennst, indem du so dich salbst(?)“.

Z. 23. ελετη, ein unbekanntes Wort; μελέτη, woran man denkt, steht wohl sicher nicht.

Z. 31. der „ganz weiße Hahn“ wird auch bei Parthey II, 73 geopfert.

Z. 33. Vielleicht ist sogar περπυρεύεις zu lesen.

Z. 43. Man könnte hier dasσιχροισου zu einem Farbennamen ergänzen, so daß von einem „. farbigen Nachtraben“ die Rede wäre. Mir scheint aber der Zusammenhang ein Verb wie „salben“ zu verlangen und da auch Z. 47 ein χροισαμενος vorkommt, so möchte ich in Ermangelung eines besseren vorschlagen χροισθαι mit χρίσθαι zu identificiren.

E.

Τ προαγνεύσας ζ ηρξ ... τήν σελήνην
 τελίνον γενέσθαι εναιμων και αντι.....
 50 ἀπεχόμενος ἀφ' ὧν ἐσθίεις μέρος ἡμι[σου?....
 .αἴσον καταλίμπανον ἐπὶ τῆς προκε[ιμένης
 ηρξ ἐν ἀγγείῳ καλλαίνω ἐφ' οὗ και σὺ ἐν....
 οἴνου ἀπεχόμενος· σελήνης δὲ πλήρ[.....
 ἐλθὼν εἰς τὰ ἀπηλιωτικὰ μέρη τῆς πόλε[ως ἡ
 55 τῆς κώμης ἡ τῆς οἰκίας μονη ἐν αἰτοῖς.... [ἐκρι
 ψον τὰ καταλειφθέντα μέρη και αὐτὸς
 ἐπάνελθε ἐπὶ τὸν τόπον σου και ἀπόκλ[ειε..

II, 1 μὴ σε προλάβῃ ἐὰν γὰρ προλημφθῆς ἀποκλείῃ ὑπ' αὐτοῦ·
 πρὶν ἐκρίψης δὲ τὰ μερίδια κάλαμον χωρικὸν ὡς πηχῶν
 δύο πήξας ἐν τῇ γῆ ὀλίγον ἐπικεκλιμένον και ἐξαρτή-
 σας αὐτοῦ θριξί ἵππου ἄρσενος κἀνθαρὸν τὸν ταυρόμορφ[ον
 5 κατὰ τὸ μέσον δεδεμένον ὑπόθεες αὐτῷ ἐν λεκάνῃ καινῇ
 ὄστρακίνῃ λύχρον καινὸν ἐξημμένον ὡς τὴν ἀτμίδα
 τοῦ λύχρου ἐφίκεσθαι ὀλίγον τοῦ καινθάρου· στηθεῖ μετὰ τὸ ἐκ-
 ρίψαι τὰ μέρη και εἰσελθεῖν και ἀποκλιῶσαι ἀτάραχος. ἐπιστή-
 σεται γὰρ ὁ κληθεῖς και ἀναγκάσει σε ἀπειλῶν ἔνοπλος ἀπο-
 10 λῦσαι τὸν κἀνθαρὸν· σὺ δὲ μὴ ταραχθῆς μηδὲ ἀπολύσης
 ἔστ' ἂν χρηματικῇ σοι και οὕτω ταχέως αὐτὸν ἀπολύσον

„Nachdem du sieben Tage dich gereinigt hast und [bemerkest] daß der Mond
 „geworden ist, so indem du dich des enthältst, von welchen du die

„Hälfte ist welche an dem erwähnten Tage übrig gelassen ist in einem blaugrünen Gefäß
 „..... indem du dich des Weines enthältst. Ist aber der Mond voll geworden,
 „so gehe nach den östlichen Theilen der Stadt oder des Dorfes oder des Hauses ...
 „... und wirf die übrig gelassenen Theile heraus und du selbst steige auf dei-
 „nen Ort und schliesse (ihn) zu, damit er dich nicht ertappe, denn wenn du ertappt
 „wirst, so wirst du von ihm abgesperrt. Ehe du aber die Theilchen herauswirfst, stecke
 „ein ländliches Rohr von etwa zwei Ellen etwas schräg in die Erde und befestige an
 „ihm mit den Haaren eines Hengstes den stiergestaltigen Käfer, den du in der Mitte
 „anbindest und setze unter ihn in einem neuen thönernen Topfe eine neue brennende
 „Lampe, so daß der Rauch der Lampe den Käfer etwas erreicht. Nachdem du die
 „Theile herausgeworfen hast und hineingegangen bist und zugeschlossen hast, so stehe
 „unerschüttert, denn der Gerufene wird erscheinen und wird dich nöthigen indem er
 „sich mit Drohungen waffnet, den Käfer abzulösen. Du aber laß dich nicht erschrecken
 „und binde ihn nicht ab, bis daß er dir und dann binde ihn schleunig ab“.

II, 8 *ἐπίστασθαι* steht hier natürlich für *ἐφίστασθαι*, das gewöhnliche Wort für Geistererscheinungen.

F.

ὅταν δὲ μέλλῃς καὶ ἡμέραν ἐν τῇ ἀγνείᾳ ἐσθίειν καὶ
 κοιμᾶσθαι εἰπὲ τὸν λόγον πρὸς Ἰ ὄνπερ μετὰ τὸ ἐκρί-
 ψαι ἐπανελθῶν πάλιν ἐρεῖς : κροῦῃ :

15 πα πμεζχ ἦσε . παφο πτωπ . εμοτπαῖ εροτπ
 κε ἀποκ σαβεροτσε πποττε ὀ ετεζῆπε

„Wenn du aber bei Tage in der Reinheit essen und schlafen willst, so sprich die
 „Worte siebenmal(??)¹⁾, die du auch wenn du nach dem Herauswerfen hinaufgehst
 „wiederum sagen wirst“.

„Krubei“.

„Der mit hölzernem Flügel (?), der mit geflügeltem (?) Gesicht komme zu mir herein,
 „denn ich bin Sabertusch der große Gott der im Himmel ist“.

Was κροῦῃ bedeuten kann sehe ich nicht, es steht allein durch Interpunction und
 einen leer gelassenen Raum abgesondert. In den folgenden fast ganz verständlichen
 Zeilen ist das artikellose *ne* zu bemerken; man darf es nicht wie Revillout thut mit dem
 folgenden *φυλακτήριον* verbinden, da dieses deutlich von ihm getrennt ist.

εμοτ steht für εμοτ, wie oben επi für επi stand. Ob ich τωπ richtig mit S. τωπ,
 τωπ (?) und μεζχ mit S. μερε identificire, ist mir zweifelhaft.

G.

φυλακτήριον τοῦ προκειμένου· γράψον εἰς χάρτην καθαρόν
 αἵματι ἀπὸ χειρὸς ἢ ποδὸς γυναικὸς ἐγκύου τὸ προπο-
 κείμενον ὄνομα καὶ φορεῖ περὶ τὸν ἀριστερὸν βραχίω-
 20 να λίνω δῆσας· ἐστὶν δὲ τὰ γραφόμενα στήνι χριεν
 τεπζα ἀποκ ετσωπζ ετπιστω

„Amulett des erwähnten: Schreibe auf ein reines Blatt Papier mit Blut von der
 „Hand oder dem Fuß einer schwangeren Frau den untenstehenden Namen und trage

¹⁾ Die Richtigkeit dieser Übersetzung ist mir sehr fraglich; vielleicht soll ὁ λόγος πρὸς Ἰ heißen „die bei Z erwähnte Rede“.

„ihn um den linken Arm, indem du ihn mit Leinwand umwickelst. Was du schreibst ist aber „..... Ich bin es der da bindet und löst“.

H.

ἀπόλυσις· ἀπολύσας τὸν κάρφαρον εἰπέ· ζαρκο [ζ]αρκ[ο]
 εριπτ. ζαρκοπεπαρεπιματ. : φύλαττε τ[ο]ύθε
 σφόδρα η πραξια κρ[ό]μμυον·

„Abbindung. Wenn du den Käfer abgebunden hast, so sage: „Charko Charko ist (?) mein Name (?), Charko ist mein wahrer Name“. Bewahre diesen sehr,“.

Was soll bewahrt werden? der Käfer? und was bedeuten die letzten Worte?

I.

25 φυλακτήριον πρὸς δαιμονιαζόμενος οζκ κοτ | κλ
 | αφπλ ἀπάλλαξον κ [] ζεππερολτ βαρβαριωε | τχε

Lesung und Übersetzung dieses Abschnittes bieten Schwierigkeiten. Vielleicht ist zu verbessern πρὸς δαιμονιομένους „Schutzmittel gegen Besessene“.

K.

ἄλλη πρὸς σινδονιάσας κατὰ κεφαλῆς μεχρὶ ποδῶν
 υμν' κοτα' καὶ προκωδωνίσας παῖδα στῆσον κα[τ]άντι
 τοῦ ἡλίου καὶ λέγε τὸν λόγον κατόπιν αὐτοῦ στάς
 30 απκ. βαρβαριωε . βαρβαριωε απκ. πεσκοτι |
 | εἶταζο ελωπαι ελωαι ελωαι ελωαι ελωαι ελωαι
 κοτί ἵποστ . σεαποκπε βαρβαριωε :

„Andere (Beschwörung), an Helios. Wenn du dich von Kopf bis zu Fuß in Sindon „gekleidet, einen Hymnus gesungen und vorher geschellt hast, so stelle einen „Knaben der Sonne gegenüber und sage folgende Worte, indem du vor ihm stehst:

„Ich bin Barbarioth, Barbarioth. Ich bin Peskut.... Iaho Adonai Eloai Sabaoth, „komme herein zu diesem Knaben heute. Denn ich bin Barbarioth“.

Z. 27. Auch Ducange kennt dies Zeichen für Ἥλιος.

Z. 28. Die Abkürzung υμν' ist wohl sicher ὑμνήσας zu lesen, κοτά ist mir unverständlich. Die Lesung προκωδωνίσας scheint mir sicher; das Simplex κωδωνίζω heißt eigentlich klingeln, hier hat man wohl an das Sistrumgeklimmer zu denken, mit dem die heilige Handlung eingeleitet wird.

Z. 32. Revillout liest Mél. 3, 37 πικοτι ἵποστ (sic) was er „diese kleine Tafel“ übersetzt; da aber πωσε ein Femininum ist so ist diese Identification unmöglich¹⁾. Vielmehr ist mit σε wie noch oft im Folgenden κε gemeint. Unter dem κοτι ist der παῖς, der reine Knabe zu verstehen, dessen sich die ägyptischen Beschwörer beim Anrufen der Dämonen als Mediums bedienen.

Dafs κοτι allein für σμρε κοτι steht, kommt auch sonst vor, z. B. Zoega 328, 21.

¹⁾ Die Form ποστ in Stern's Grammatik § 129 ist demnach zu streichen.

L.

Кте петнiотпiптoот пiмepe пiсoм eтcотa
 cотiс eйaтe. χa eмpн eētнc χa eom απeciωт
 35 [] το eй eотп eрi ec aδceпc. ce apó тaсeрi
 [нci] тcот χaсoйc iаti a eмpн χe eтн a eom
 [] тe ceптo opп. пepмooт пiεтo [] тe ceс
 [] ceпapoi eп пaйoтт пaпaфooтт пaпaф
 oтт пaй]oтт aй aол iтeптaрeй eпciмe aй кiмe
 40 [] ceceпeфω eceпкaтke мeи oтciрi
 [] п]aсoп пceптaмeот пeмaй пeсaч пaс
 [ce oтme]птaйpe пapε итeтaсeрi нci
 [] [пeсa]c пaч ceoтмeптaйpи пapактe пaйoт [т
 [пaпaф]oотт. пaпaфooтт. пaйoтт. oтмeптo aпoк
 45 [] тe пeтcач пaс ceтoтпи тaсeрi нci []
 [] epнc пiпe eпeмiт' п пa aωт oтoп
 [] п пнoм пiмeот ce cпaч кeлeч пaкeлeч
 пaпcαλaотc пoмт. пaпитиc' пiкeпипe
 [] ec]мoтт'нe пoтiйт' пiкeпипe п aтpe
 50 [] пiсoч eγcooмe пpεтi eγopc ппeдa []
 [] eγac]ωoт ппeγкeпiпи eпaй пiмoч eнт cωп []
 мoч eп пeспoд пoтcipe мeйγ тeпceмe
 [] []
 [] мoтoт aкeсep ioпи тicαтi eтeмecкaтe aχ []
 [] ceтe
 [] ceтi пiкe пicг пiкe eom пiкi eλωa пiкi
 III, 1 aoioiφ. пiкi eткпaдiтoт pнi. eппaйaσπeαтi
 eкeдiтoтpнi пiфит' ппmαoтce пкaтaкoити
 [] []
 [] φeлпи пoн п пm. пmeciεпim. тaпiпи
 пmoc пiкi пiм eмeciεпim иcтi ппeтeп
 5 тoотc. eтoот. пeтп pωc epωi пeтeпxнc eчнiт
 пeтeпeснoт пciмe eпaнoт п oотпт. eчeп
 тioтi тiαтe eчeптioтпoт тioтпoт¹⁾

Eine zusammenhängende Übertragung läßt sich von diesem schwierigen Texte nicht geben; ich beschränke mich darauf ihn satzweise zu besprechen.

Z. 33. Revillout überträgt „celui qui vient de la montagne de l'Amour“ — schwerlich richtig; denn auch wenn man sich über das zu erwartende eκoλ hinwegsetzen will, so bleibt ein μερε^s ohne Object doch ein Unding. Entweder ist πμερε gleich μμερε „Mittags“ oder μερεπσωм ist ein mit  „Wüste“ (vgl. Düm. Gesch. p. 168) zusammengesetzter Ortsname. Das erste Wort ist wohl кте zu lesen, was ρηкте sein könnte. Wahrscheinlicher ist mir aber, daß diese Beschwörung wie die Mehrzahl damit begann, daß der Magier

¹⁾ Revillouts Lesung (Mél. 3, 37) ποτποτ ist irrig; danach ist bei Stern, Gramm. § 130 zu verbessern.

sich mit einem Gotte identificirte: „ich bin der der da kam“ d. h. Thoth. Im folgenden spricht der Text dann freilich von Thoth in der dritten Person, aber mit Z. 44/45 nimmt der Magier wieder die Rolle des Gottes an: „ich bin der der zu ihr sagte“.

Z. 34/36. Vergleicht man die Sätze:

Z. 34. εἰσοῦτὰ σοῖς εἶπας. χα εἰρη εἴης χα εἰομ

Z. 36. τσοτ χα σοῖς ἰατι εἰρη χα εἴη εἰομ

so sieht man daß sie sich durch die Suffixe unterscheiden, der erste hat das Suff. 3 fem. (ἰατι und εἴης), der zweite das Suff. 2 fem. (ἰατ und εἴη). Und in der That ist dieser letztere eine Rede die an eine Frau gerichtet ist, denn die ihm vorhergehenden Worte sind ohne Zweifel zu übertragen:

„ihr Vater o ging hinein zu ihrer , er frug sie: warum meine „Tochter“

Die Angeredete ist, wie sich aus dem Folgenden ergibt, Isis; der Sprechende ist ihr Vater παναθοοτ, d. h. wohl Thoth (vgl. das oben zu I, 15 bemerkte), der nach Plutarch (de Is. cap. 12) einigen als Vater der Isis galt. Für das πανα vor seinem Namen schlägt mir Bergmann scharfsinnig  vor mit Hinweis auf Mar. Abyd. II, 42 und Destruct. des hommes Z. 73 — eine Erklärung die mir sehr plausibel scheint¹⁾. Auch An. 3, 4, 12 redet der Dichter Thoth geradezu  „du Affe“ an. Der Titel „Affen-Thoth“ entspricht dem ιω ση „Esel Seth“ der in der magischen Litteratur gebräuchlich ist. Vgl. Revillout in Mél. III. p. 36.

Die Rede des Thoth an Isis bleibt leider unklar; nach dem folgenden vermuthet man daß Isis von Eifersucht gequält ist, die Stelle mag also etwa den Sinn haben: Thoth kam zu der welche traurig war. Er frug sie: warum bist du traurig. Bei τσοτ und ἰατ denkt man an ein Bestreuen des Gesichtes mit Staub, εἰρη und εἰομ erinnern an ἔρη und εἰομ, an Thränen und Seufzer.

Z. 36/38. In εἰπτω kann man τπτω „Sindon“ sehen, das Kleid der Göttin. Z. 37 gehört schon zur Antwort der Isis, vielleicht ist also der Schluß von Z. 36 πεσας [πασ] „sie sagte zu ihm“ zu lesen. Das η]σπαροῖ ἐπ παῖοτ könnte etwa bedeuten: „daß mein Vater frägt, warum ich (traure)“. Bemerkenswerth ist die rhetorische Figur „mein Vater Panathout, Panathout mein Vater“, die bekanntlich für die religiöse Litteratur des alten Aegyptens charakteristisch ist.

Z. 39. Von den coordinirten Verben αἰθολ und αἰκιμε ist das erste durch seine Vocalisation auffallend und wohl in αἰθωλ zu verbessern. Was das Substantiv in εἰπῆ τὰρεῖ bedeutet weiß ich nicht; das Object zu θολ ist gewiß εἰπκιμε zu lesen.

Z. 40/44. „Ja Nephthys²⁾, sie schläft mit dem Osiris [und nicht schläft?] mein Bruder,

¹⁾ ανα wäre die correcte tonlose Form zu εν, das ja nach  zu urtheilen für εντ steht.

²⁾ Die Form νεθω, Var. νεφω mit ihrem langen o ist bemerkenswerth. Dem alten  ht entspricht also nach späterer Aussprache betont hū, tonlos hat- (cfr. Hathor).

„der Sohn meiner Mutter mit mir“. Er sagte zu ihr: „das ist ein Beischlaf vor dir meine Tochter Isis“. Sie antwortete ihm: „das ist ein Beischlaf vor dir mein Vater Panathout, Panathout mein Vater“.

Diese inhaltlich wichtige Stelle bietet zum Glück keine Schwierigkeit. Zweifelhaft kann nur die Auffassung des *ce* in Z. 40 sein. Mit dem *ⲛⲁⲑⲣⲏ ⲛⲁⲑⲣⲁⲛ* „vor dir“ ist wohl gemeint: ein GEGEN dich gerichteter Ehebruch.

Zur Sache selbst vergleiche Plutarch, de Is. cap. 14, der erzählt daß Osiris der Nephthys aus Irrthum beigewohnt habe und daß Anubis die Frucht dieser Verbindung gewesen sei. In älteren ägyptischen Quellen ist diese Sage bisher noch nicht nachgewiesen, doch widersprechen die Angaben derselben ihr durchaus nicht. Bergmann theilt mir nämlich über die Familienverhältnisse des Anubis folgendes mit: „Als Vater des Anubis wird inschriftlich Osiris genannt (z. B. Wilkinson, Mann. a. cust. 2. Aufl. III. Taf. 35. Lepsius, Wandgemälde Taf. 23); einmal auch Ra (im Pap. magique Harris, s. Chabas in Mém. III, 2. Bd. p. 261) und zwar als Vater des Anubis Sapti. Als Mutter des Anubis kenne ich die Bast (Mariette, Abyd. I. pl. 30) und auch die Nephthys (Pap. mag. Harr., Mém. l. c. p. 261). Nach dem Pap. mag. Harris ist also Anubis Sapti der Sohn des Ra und der Nephthys. Osiris und Nephthys habe ich nun allerdings bisher nirgends nebeneinander als Eltern des Anubis aufgeführt gefunden, aber es könnte, nachdem einerseits Osiris als Vater und andererseits Nephthys als Mutter des schakalköpfigen Gottes genannt werden, ganz wohl der Fall gewesen sein, daß in alten Göttergenealogien Anubis als der Sohn beider figurirte“.

Z. 45/46. Nach einem unklaren *ⲟⲩⲙⲉⲛⲧⲱ* für das man an *ⲱⲱ* „empfangen“ denken könnte, scheint sich der Magier mit Thoth zu identificiren und der Isis Muth zuzusprechen: „ich bin der zu ihr sagte: stehe auf meine Tochter Isis“. Höchst bemerkenswerth ist in dieser Stelle die Form *ⲥⲁⲓ*, die natürlich dem  entspricht. Sie war schon aus *ⲛⲉⲕⲁⲓ* bekannt, doch konnte es bei dieser dunklen Verbindung zweifelhaft bleiben, ob ihr *ⲕⲁⲓ* wirklich auf die altägyptische Verbalflexion zurückgehe. Jetzt kann dem *ⲛⲉⲧⲥⲁⲓ* gegenüber von einem Zweifel nicht mehr die Rede sein und wir lernen in

<i>ⲕⲁⲓ</i>	<i>ⲕⲁⲛ</i>
<i>ⲕⲁⲕ</i>	<i>ⲕⲏⲧⲓ</i>
<i>ⲕⲁⲓ, ⲕⲁⲥ</i>	<i>ⲕⲁⲧ</i>

die Flexion der altägyptischen Verbalform  *ⲕⲁ* kennen, von der bisher nur verstümmelte Reste in den Hülfsverben vorlagen¹⁾. Freilich ist auch dieses *ⲕⲁⲓ* nicht treu erhalten, da das Verbum *ⲕⲱ* ja seinen zweiten Radical (das ) eingebüßt hat, aber das eine lehrt *ⲕⲁⲓ* doch: die Vocalisation der flectirten Formen war eine andere als die des Infinitivs. Wie es *ⲕⲱ* und *ⲕⲁⲓ* heißt, wird es auch in alter Zeit *iôd* und *iadf* geheißen haben und wir dürfen dies ohne Zweifel auch auf die anderen Verba übertragen deren Infinitive im Koptischen ein *ⲱ* haben. Also *ⲕⲱⲧ* *qôd* „bauen“ |  *ⲕⲁⲓ* *qadf* „er baut“, *ⲥⲱⲧⲙ* *sôdm* „hören“ |  *ⲕⲁⲓ* *sadmef* „er hört“²⁾.

¹⁾ Die Formen wie *ⲛⲁⲁⲓ* „er ist groß“ *ⲛⲁⲩⲱⲓ* „er ist viel“ mit vorgesetztem *n*, die sämmtlich von Adjectiven hergeleitet sind, darf man wohl nicht mit *ⲛⲉⲕⲁⲓ* zusammenstellen.

²⁾ Ich will natürlich nicht behaupten, daß die betreffenden Vocale auch im Altägyptischen genau *ô* und *a* waren, obgleich dies ja auch möglich ist.

- Z. 46. Isis wird wohl aufgefordert sich hinzubegeben „zum Süden von Ne, zum Norden von Nabet, es befindet sich dort“. Wenn man das zweite in $\bar{\eta}\alpha\kappa\omega\tau$ ändern will, so hiesse es „nördlich von Abydos;“ sonst könnte man ne wohl auch auf $\bar{\eta}$ Theben deuten. Wer sich an dieser Stelle befindet, läßt sich aus dem Text nicht ersehen; die Aufzählung seiner Glieder im Folgenden läßt aber an Osiris denken.
- Z. 46—49. „Denn nimm ihm (Var. sie haben ihm genommen) sein Auge, der mit dem „Auge, der mit dem ehernen Fuß, der mit diesen eisernen Fersen „durch (?) einen doppelten eisernen Nagel“.
Nach dieser unverständlichen Stelle läßt der Text eine kleine Lücke als begönne mit dem Folgenden ein neuer Abschnitt.
- Z. 50—52. „Er ist an seinem Kopf, er ist verdreht an seinem Fuß, er ist verschlossen an seiner Zunge, er ist leicht (?) an seinem Eisen. Es sind (?) „diese in ihm, mein Leib ist . . . in ihm in dem Blute des Osiris „. . .“ Den Schluß verstehe ich nicht, das letzte Wort könnte $\mu\epsilon\zeta$ sein.
- Z. 53. Hier muß der Übergang zur eigentlichen Beschwörung liegen, man erkennt $\beta\rho\alpha\kappa\kappa$ „handarbeiten, spinnen“ und „diese Flamme“ „welche nicht einsichtig ist“, aber der Zusammenhang bleibt unklar.
- Z. 54—III, 2. „. . . jedes Feuer, jedes Kochen, jedes . . . , jede Arbeit, jedes „welches du machen wirst auf diesem Feuerofen, die wirst du thun an dem „Herzen des“ Auch in den analogen demotischen Texten soll Feuer ($\times \int$) das Herz der Geliebten verzehren.
Ich habe $\bar{\eta}\alpha\bar{\iota} \Delta\sigma\bar{\eta}\kappa\alpha\tau\iota$ gefaßt als $\bar{\eta}\alpha\sigma\bar{\eta}\kappa\alpha\tau\epsilon$, obgleich die unverkürzte Form des $\bar{\eta}\alpha\bar{\iota}$ dabei anstößig ist. Den Satz aber mit $\bar{\eta}\alpha\bar{\iota}$ zu schließen und mit $\Delta\sigma\bar{\eta}$ einen Fragesatz zu beginnen („jedes Feuer welches du machen wirst in diesem. Welches Feuer wirst du an dem Herzen machen?“) verbietet das plurale Suffix in $\epsilon\kappa\epsilon\lambda\bar{\iota}\tau\omega\tau$, das sich doch nicht auf den Singular $\Delta\sigma\bar{\eta}\kappa\alpha\tau\epsilon$ beziehen kann.
Das wunderliche $\bar{\eta}\alpha\sigma\bar{\eta}\kappa\alpha\tau\epsilon$ ist vielleicht in zwei Worte zu zerlegen; es fehlt ja das Verbum von dem das Folgende abhängen muß.
- Z. 2—7. „Mein . . . zu legen an den Nabel des Leibes der NN., es zu bringen (?) den „. . . . der NN. und daß sie gebe was in ihrer Hand ist in meine Hand, „was in ihrem Mund ist in meinen Mund, was in ihrem Leib ist in meinen „Leib, was in ihren weiblichen Gliedmaßen ist in meine männlichen Glied- „maßen, gleich gleich, augenblicklich augenblicklich“.
Diese Stelle die an Deutlichkeit nichts zu wünschen übrig läßt, findet sich ganz ähnlich in den demotischen Liebeszaubern. In $\kappa\omega\tau\iota$ darf man kaum $\kappa\omega\bar{\iota}\tau\eta$ sehen, die Variante $\kappa\omega\tau\epsilon$ spricht für ein ägyptisches Wort. Das $\bar{\eta}\alpha\mu\epsilon\kappa\epsilon\sigma\bar{\eta}\nu\bar{\iota}\mu$ entspricht den demotischen Formeln $\uparrow \downarrow \uparrow$ und $\leftarrow \parallel \exists \downarrow \leftarrow \parallel \exists$
NN. Sohn (resp. Tochter) des NN., in denen das mittelste Zeichen wohl eigentlich \int darstellt. Welches Derivat von $\mu\alpha\kappa\epsilon$ in $\mu\epsilon\kappa\epsilon$ vorliegt, ist schwer zu ermitteln; vielleicht das alte Partic. passiv. $\int \int \int$ in tonloser Form. Möglich wäre daß das unerklärte sahidische $\mu\epsilon\mu\eta\epsilon \bar{\eta}\alpha\mu$ „irgend einer“ aus $\mu\epsilon\kappa\epsilon \bar{\eta}\alpha\mu$ corrumpt wäre. Was ist aber das ϵ das vor $\mu\epsilon\kappa\epsilon$ steht?

Für $\tau\sigma\acute{\alpha}\nu$ $\acute{\iota}\nu\iota$ weifs ich keinen Rath, man erwartet eine dem $\pi\kappa\alpha$ parallele Infinitivform; vielleicht steht es irrig für $\tau\sigma\acute{\iota}\nu\epsilon\mu\epsilon$.

Die weiblichen und männlichen $\kappa\sigma\tau$ müfste man nach dem Koptischen durch „Häuser“ übertragen; es liegt aber zweifellos ein ganz anderes Wort vor. Die demotischen Liebeszauber nennen nämlich am Schlufs der stereotypen Aufzählung der Körpertheile der Geliebten stets die $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}} \overline{\text{ⲓ}}$ die „Glieder“. Da $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ „Haus“ im Kopt. $\kappa\acute{\iota}$ plur. $\kappa\sigma\tau$ gegeben hat so wird auch das gleichlautende $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ „Glieder“ ebenfalls zu $\kappa\acute{\iota}$ plur. $\kappa\sigma\tau$ geworden sein und dieses ist unser Wort.

Überblicken wir noch einmal den Inhalt von L. Der Magier erzählt, dafs Thoth zur Isis kommt und sie traurig findet; er fragt sie nach dem Grund ihres Kammers und sie klagt ihm dafs Osiris ihr untreu geworden sei. Thoth fordert sie auf sich an einen gewissen Ort zu begeben — wohl um dort irgend einen Zauber an dem untreuen Gatten auszuüben. Diesen Zauber spricht dann der Magier selbst, natürlich nicht mehr um den Gott zur Liebe zu bewegen, sondern um eine irdische Frau, deren Namen er nennt, zu berücken. — Diese Beschwörung also ist ganz nach dem Schema der älteren ägyptischen Zaubertexte angelegt; man vergleiche z. B. die Schlangenbeschwörung die Herr Grébaut S. 27 ff. dieses Jahrgangs übersetzt hat.

M.

$\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\sigma\acute{o}\acute{\iota}$ $\sigma\alpha\pi\epsilon\rho\omega\tau$ $\pi\alpha\lambda\chi\alpha\acute{\iota}$ $\sigma\epsilon\mu\eta\acute{\iota}$ $\rho\sigma\tau\pi\omega\kappa\epsilon$
 $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\sigma\acute{o}\acute{\iota}$ $\sigma\alpha\pi\epsilon\rho\omega\tau$ $\pi\alpha\lambda\chi\alpha\acute{\iota}$ $\sigma\epsilon\mu\eta\acute{\iota}$ $\rho\sigma\tau\pi\omega\kappa\epsilon$
 10 $\sigma\acute{o}\acute{\iota}$ $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\mu\epsilon\mu$ $\pi\iota\mu$ $\epsilon\mu\epsilon\sigma\iota\epsilon$ $\pi\iota\mu$. $\sigma\epsilon$ $\delta\alpha\kappa\tau\acute{o}$
 $\sigma\iota\pi\tau\circ$ $\delta\alpha\kappa$ $\rho\acute{o}\tau\epsilon\rho$ $\sigma\iota\pi\pi\acute{o}\tau\epsilon\rho$ $\delta\alpha\kappa$. $\delta\alpha\sigma\tau\eta$ $\epsilon\gamma\eta\acute{\iota}$
 $\pi\kappa\lambda\omicron\mu$. $\pi\omega\sigma\tau$ $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\epsilon\gamma\tau\iota\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\epsilon\sigma\epsilon\pi\epsilon\rho\acute{o}$
 $\sigma\tau\epsilon\sigma\iota\tau\iota$ $\rho\epsilon\rho\acute{o}$ $\sigma\tau\epsilon\sigma\epsilon\rho\sigma\tau\epsilon\pi\alpha\delta\alpha\rho\epsilon$ $\delta\tau\alpha\pi\pi\epsilon\sigma\epsilon\iota$ (sic)
 $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\tau\eta\rho\gamma$ $\sigma\epsilon\kappa\epsilon\pi\epsilon\lambda\sigma\iota$ $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$. $\epsilon\mu\epsilon$
 15 $\sigma\iota\epsilon\pi\iota\mu$. $\sigma\epsilon$ $\epsilon\acute{\iota}\epsilon\mu\mu\iota$ $\rho\epsilon\tau\epsilon\pi$ $\rho\epsilon\sigma\eta\tau$ $\epsilon\rho\omicron\iota$ $\epsilon\pi\iota\mu$
 $\epsilon\mu\epsilon\sigma\iota\epsilon\pi\iota\mu$ $\tau\epsilon\acute{\iota}$ $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\rho\sigma\sigma\tau$.

Z. 8—10. Das $\sigma\acute{o}\acute{\iota}$ in diesem und in den folgenden Texten scheint ein Verbum der Bewegung zu sein; man könnte etwa an S. $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ B. $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ das alte $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ denken. Die folgenden Worte heifsen offenbar „bis zu den Königen von Alkhah“, d. h. der Nekropole $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ von Abydos, deren graecisirter Name 'Αλχαί längst von Lauth (Ä. Z. 1866 S. 36) im Leydener gnostischen Papyrus nachgewiesen worden ist. In den nächsten Zeilen erkennt man einzelne Worte, so $\delta\alpha\kappa\epsilon$ „sprich“, $\rho\sigma\tau\eta$ „Gott“, $\tau\alpha\tau\alpha\tau\omega\tau\acute{o}\varsigma$ „und ich entsende es“, aber der Zusammenhang bleibt unklar.

Z. 10—12. „Denn ich bin To der Sohn des To, ich bin Pur der Sohn des Pur, ich bin Anubis der die Ruhmeskrone des Ra trägt und sie dem König Osiris, dem König Osiris-Unnophris aufsetzt“. In dem unverständlichen $b\acute{h}i$ das der Text hat ist wohl das h zu streichen, so dafs man $b\acute{i}$ = $\epsilon\iota$ erhält; ebenso liegt es nahe, die Worte $\tau\omicron$ und $\rho\sigma\tau\eta$ in $\rho\sigma$ und $\rho\sigma\tau\eta\rho$ „der grosse“ und „der gewaltige“ zu verbessern¹⁾. Einen andern Fehler $\pi\lambda\omicron\kappa\lambda$ hat der Schreiber selbst schon in $\pi\lambda\omicron\mu$ corrigirt.

¹⁾ Ein Wort $\sigma\tau\eta\rho$ „grosse“ existirt nicht, nach Ausweis aller griechischen Transscriptionen ward $\overline{\text{Ⲁ}} \overline{\text{Ⲓ}}$ $\sigma\tau\eta\rho$ gesprochen; tonlos lautet dies Wort natürlich $\sigma\tau\eta\rho$.

Z. 13—16. „..... der ganzen Welt, damit du erregest das Herz der NN., damit „ich wisse was in ihrem Herzen ist — zu mir — zu dieser NN. — heute!“

Das räthselhafte Wort *νεξι* ist vielleicht aus *νεις* corrumpt, das im Folgenden so oft vorkommt und gewiß mit *νεξε* identisch ist. Der Wunsch zu „wissen was in ihrem Herzen ist“ kommt auch in Q. vor. Ob ich die Schlussworte richtig fasse weiß ich nicht.

N.

σοῦ λέγοντος ἐὰν σιέλος πολὺς ἐν τῷ στόμα-
τι γένηται νοεῖ ὅτι νοσεῖ καὶ βούλεται σοι
λαλῆσαι· ἐὰν χασμῆση πλειστάκις βούλεται
20 πρὸς σε ἐλθεῖν· ἐὰν δὲ πτάρης δῖς· ἢ καὶ προς-
ολοκληρεῖ καὶ ἀνέρχεται ὅθεν ἐστίν· ἐὰν κε-
φαλαργήσης καὶ θακρῦσης νοσεῖ ἢ καὶ τελευτᾷ

„Wenn während du sprichst vieler Speichel im Munde entsteht, so merke daß sie „krank ist und mit dir sprechen will. Wenn du aber sehr oft gähnst, so will sie zu „dir kommen. Wenn du aber zweimal niest, so ist sie auch ganz gesund und kehrt in „ihre Heimath zurück. Wenn du aber Kopfschmerzen hast und weinst, so ist sie krank „oder stirbt auch.“

Der Abschnitt giebt an wie der Magier aus seinem körperlichen Befinden während der Beschwörung auf das Ergehen der Frau schließen kann, gegen die er seinen Zauber richtet. Das *σοῦ* in Z. 17 ist nicht ganz sicher; in Z. 20 scheint mir das *ἢ καὶ* überflüssig.

O.

σοῖ ἐπὶ νεις πρὸς ἡκατσαπσι σοῖ
επποτη νεις ἢ ὠτω· ἡκατσαπσι νεις
25 ἡφητ ἡπικό· ἡπσοτ ἡτι μενδᾶώστῃ (oder μενσαἡπτι?)
νεις ἡφητ· ἡ οτσίρι ἡσανσι· νεις
ἡπρη ἡκαποτόῖν νεις ἢ φητ
ἡπῖμ εμεσιε πῖμ· ἡκαπῖμ εμεσιε πῖμ.

Z. 23—24. Zwei parallele Sätze, deren zweiter etwa bedeuten könnte: „eile (?) zum Meer, „errege den Thoyth nach den Schiffslasten“, während der erste der mit „eile (?) „zum Himmel“ beginnt mir ganz dunkel bleibt. *αἰσι* ist wohl *αοσειν* „Schiffslast“. Ob der Gott Thoth oder der nach ihm genannte Monat etwa den Schiffen besonders gefährlich war, weiß ich nicht.

Z. 25—28. Auch dies parallele Sätze, die mit Ausnahme des ersten ganz klar sind: „errege das Herz des Osiris nach der Isis, errege den Ra nach dem Lichte, „errege das Herz des NN. nach der NN.“

In dieser ganzen Zauberformel sind es männliche Wesen, die weiblichen oder weiblich gedachten Wesen nachjagen sollen; es ist also ein Spruch der einen Mann zur Liebe zwingen soll. Daß man ihn indess nach den nöthigen Änderungen auch gegen eine Frau verwenden kann, lehrt der folgende Paragraph.

P.

ταῦτα ὑπὲρ γυναικῶν· ὅταν δὲ κατὰ γυναι-
30 κῶν, λέγε ἐναλλάξ τὰς Σηλείας ἐπιψῶν
ἐπὶ τοὺς ἄρρένας.

„Dasselbe für Frauen. Wenn gegen Frauen, so sage es kreuzweis, indem du die „Frauen zu den Männern hin lockst (?)“.

Der Sinn ist offenbar daß in jeder jener Formeln das logische Subject mit dem Object vertauscht werden soll; man soll sagen: „reize das Herz der Isis nach dem Osiris, reize das Licht nach dem Ra“. Aber für ἐπιψάω „streicheln“ kann ich die hier nöthige Bedeutung νερε „reizen“ nicht nachweisen.

Q.

σε εσόμε εσσο. εσόμε εσοτόμ εσο[πε
 εσπικώωτ. μενκεοτέ ειεπεέρ εςτις
 πταπεέρ φςκτ πταπεέρ πςτιοτ [π]ταπεέρ
 35 τεςσόμε π σε σερη κερταπεέρ πεςζοτ
 τοτῆ πμαναμαί σαπτεςί αροί πταέμι
 επετεμπεςκτ σαсроτ меппетес | отχ
 εεπτιότι τίоти πωτηοτ πωτηοτ

„Sprich: Wenn sie trinkt, wenn sie ißt, wenn sie mit einem andern schläft — ich „werde ihr Herz schauen und werde ihren Leib schauen und werde ihren Athem schauen „und werde ihre drei schauen und werde ihren schauen, bis daß sie „zu mir kommt und ich erkenne was in ihrem Herz ist. Was thut sie mit dem welchen sie entflammt (?) hat? Gleich gleich, augenblicklich augenblicklich?“

πωρε hat hier noch die Bedeutung des alten , im Kopt. ist es nur vom Schauen der Träume im Gebrauch.

Die unbekanntenen Worte σεсетике und πμαναμαί sind beachtenswerth; bei dem letzteren denkt man unwillkürlich an  „überall wo ich will“, was gut in den Zusammenhang passen würde.

Z. 37 kann man wohl kaum anders übersetzen, als hier geschehen, befriedigend ist diese Übertragung freilich nicht. Mit geringer Änderung erhalte man π[α]π[ε]ρ[ε]με π — „bis sie ihm Liebe¹⁾ anthut“.

Die Sprache der Zaubersformeln.

Die Texte die wir hier zu erklären gesucht haben, gehören dem oberägyptischen Dialekte²⁾ an und zwar einer Nuance desselben, die nicht ganz mit der sahidischen Schriftsprache übereinstimmt, sondern sich dem fajjumischen Dialekte in einigen Punkten nähert. Dabei ist freilich ein Unterschied zu beachten: Die Texte die dem ersten großen Cyclus von Beschwörungen angehören (C—H) und die beiden ihnen folgenden (I—K) bilden auch sprachlich eine Gruppe für sich; sie stehen der sahidischen Schriftsprache viel näher als die Texte die die Liebeszauber enthalten (L—Q). Damit soll nicht gesagt sein, daß sie zwei verschiedene Mundarten repräsentiren; beide mögen am selben Orte niedergeschrieben sein, aber der Mann der die erste Gruppe schrieb besaß

¹⁾ Nach dem in Sterns Grammatik (§ 490 a. E.) aufgestellten Gesetze sollte es dann eigentlich ερε πωρε heißen. Doch ist die fragliche Regel nicht unverbrüchlich, vgl. αρεπ + οτρεμε πακ (Zoega 295) und ανι + οτταειο . . . ανι + οτεοοτ (Psalm 28, 2).

²⁾ Wie das auch schon die Worte βρο, κοτῆ, μῦ lehren.

eine consequentere Orthographie als der Verfasser der zweiten. Beide standen z. B. oft Lauten gegenüber die wohl weder *ε* noch *ι*, weder *ο* noch *α* waren; da schrieb der Flüchtige unbekümmert bald so bald so, der Genaue schrieb sie aber consequent nur *ε* und nur *ο*.

Ich stelle im Folgenden zusammen wie sich unsere Formeln in den charakteristischen Punkten verhalten und sondere dabei die beiden Gruppen wieder als I. (=C—K.) und II. (=L—Q).

π, *κ* und *τ* bleiben stets unspirirt; I. bietet als Ausnahme das unsichere *φ*απποτᾶς, II. in Q. nur die Uniform *φ*ᾶτ, die ja auch im boheirischen Dialekt unmöglich wäre. Das *ω*τῶ ist die gräcisirte Form von S. *σοοτ* B. *ωοτ*.

Den Wechsel zwischen *λ* und *Ϸ* kennt I. nicht. Hingegen hat II. Formen wie *ρ*ᾶτ „sein Fuß“ *π*ᾶλ[*c*] „seine Zunge“ und bietet außerdem in *α*λιν wahrscheinlich *λ* für *ο*τ.

Das *λ* wird in beiden nicht häufiger gebraucht als in der sahidischen Schriftsprache; nur II. weist ein ganz vereinzelt stehendes *ε*λῶ für *ρ*ῶλ auf.

Das *π* wird der folgenden Labialis nicht assimilirt, es heißt *π*περ, *π*παιτ, *π*μοϷ u. s. w. Vereinzelte Ausnahmen in beiden; I. hat *μ*μοοτ und *π*τεμπποτῆ, II. *πετεμπесит* in Q. neben *πετεппесит* in M.

Die merkwürdige Einschaltung eines *κ* in die Sylbe *met*, die für das Sahidische so charakteristisch ist, läßt sich in II. nachweisen, das mehrfach das Präfix *μεπ*τ bietet. Und noch einer gewiß verwandten lautlichen Erscheinung begegnen wir: beide Gruppen schreiben für *σοοτ* „männlich“ *σοοτπ* und *δοοτπ*.

Die alten Laute *h* *h* *χ* sind wie im Sahidischen in einen einzigen zusammengefallen. In der Bezeichnung desselben, die ja mit griechischen Buchstaben unmöglich war, scheiden sich beide Gruppen. I. bezeichnet ihn durchgängig mit *ζ* und schreibt für *η*ζ und *τ*ζ *Ϸ* und *Ϸ*. Also für altes *χ*: *ε*ζοτπ, *ζ*κ

für altes *h*: *φ*ο, *ζ*οοτπ, *σω*η

für altes *h*: *φ*ῶλ.

II. hingegen hat für dies *h* gewöhnlich nur den griechischen spiritus asper, der die Formen *ῥ* hat, z. B. *ῥ*ηῖ, *ε*ῥηπ, *ῖ*τεπ, *π*εμῖτ, *ῥ*, seltener fügt es dazu noch das griechische *χ*: *χ*ῖτ, *χ*ῖς (lies *h*ῖς), *χ*ῖ für *η*ητ, *η*ητς, *η*ῥ. Natürlich wird auch hier für *ρ*ῥ und *τ*ῥ *Ϸ* und *Ϸ* verwendet, z. B. *Ϸ*κ mit der Variante *τ*χκ. Sehr merkwürdig ist nun aber, daß in II. dem *h* zuweilen noch ein oder zwei *ε* hinzugefügt sind, die wohl den barbarischen Laut dem griechischen Munde ermöglichen sollen. So *ε*χῖπ, *ε*χῖπ, *ε*ῖπ neben *ῖ*π für *ῥ*ῖ und mehrfach *ε*ῖτς für *η*τς. — Übrigens hat sich diese Verwendung eines kleinen Häkchen zur Bezeichnung eines der wichtigsten Laute der ägyptischen Sprache gerächt, der Schreiber unserer Handschrift hat ihn oft genug ganz übersehen oder ihn an eine falsche Stelle gesetzt. So begegnen wir in II. *α*ρῶ für *α*ρρο, *σι*με für *ε*ριμε, *ο*τι für *ο*τε, *πα*ῖπ (sic) und *πα*ῖκ für *πα*ρπ und *πα*ρπκ u. a. m. — Endlich ist noch zu bemerken, daß in dem in II. oft wiederkehrenden Worte *περ*ς das *ρ* durch *ι* bezeichnet wird, wohl einen zu Buchstabenhöhe vergrößerten Spiritus.

Lehrreich ist die Bezeichnung der drei Laute *Ϸ*, *κ* und *Ϸ*, für die das griechische Alphabet ebenfalls kein Zeichen besaß. II. drückt alle drei mit dem einen Zeichen *Ϸ* aus, es hat es z. B. für *κ* in *π*εσαϷ, *Ϸ*ε, *σω*Ϸ

für *Ϸ* in *σα*λαοτϷ

für *Ϸ* in *σε*ρς, *σα*ῖρε.

Auch I. verwendet das σ stets für ϣ und einmal auch (Taf. 1, 17 $\sigma\epsilon$) für ϣ . Für gewöhnlich aber hat es für ϣ das Zeichen ϣ : so in $\text{ϣ}\iota$, $\text{ϣ}\rho\sigma\tau$ u. s. w. und einmal (F.) hat es sogar den gewöhnlichen koptischen Buchstaben: $\text{ϣ}\epsilon$. Ob I. etwa auch σ von ϣ und ϣ trennte, ist leider nicht zu ersehen.

Für sahidisches ⲁ steht nicht selten ϵ , so bietet I. die Imperative $\text{ⲉ}\rho\iota$ und $\text{ⲉ}\rho\sigma\tau$ (in K. $\text{ⲁ}\rho\sigma\tau$) und $\text{ⲣ}\epsilon\text{ⲛ}$ „Name“ $\text{ⲉ}\lambda\omega\tau$ „Abydos“ Und ebenso in II.: $\text{ⲉ}\lambda$ „Auge“ $\text{ⲣ}\epsilon\tau$ „Fuß“ und Varianten wie $\text{ⲉ}\lambda\tau\iota$: $\text{ⲉ}\tau\epsilon$, $\text{ⲣ}\alpha\tau$: $\text{ⲣ}\epsilon\tau$.

Anders steht es mit dem Wechsel der Endungen ϵ und ι ; I. hält sich ganz von ihrer Vermischung frei und schreibt stets correct $\text{ⲛ}\epsilon\epsilon$, $\text{ⲕ}\alpha\text{ⲛ}\epsilon$, $\text{ⲧ}\omega\text{ⲓ}\lambda\epsilon$, $\text{ⲟ}\tau\text{ⲥ}\iota\text{ⲣ}\epsilon$, $\text{ⲛ}\rho\sigma\tau\epsilon$. Hingegen II. hat hier gar kein Princip, neben einander steht $\text{ⲛ}\iota\text{ⲛ}\epsilon$ und $\text{ⲛ}\iota\text{ⲛ}\iota$, $\text{ⲉ}\lambda\tau\epsilon$ und $\text{ⲉ}\lambda\tau\iota$, $\text{ⲟ}\tau\text{ⲥ}\iota\text{ⲣ}\epsilon$ und $\text{ⲟ}\tau\text{ⲥ}\iota\text{ⲣ}\iota$.

Ähnlich steht es mit betontem σ , das I. streng beibehält, während II. $\text{ⲉ}\rho\text{ⲛ}\alpha\text{ⲧ}\iota\text{ⲕ}\epsilon$ für $\text{ⲛ}\rho\text{ⲕ}\sigma\tau\iota$, $\text{ⲟ}\tau\epsilon\text{ⲛ}\acute{\alpha}\lambda\text{ⲣ}\epsilon$ für Uennofre, $\text{ⲓ}\alpha\text{ⲛ}\iota$ für $\text{ⲓ}\sigma\text{ⲛ}\epsilon$ schreibt und unmittelbar nebeneinander $\sigma\iota$ und $\text{ⲁ}\tau\epsilon$ gebraucht.

Auch im Gebrauche des ω weicht I. anscheinend nicht von der Schriftsprache ab, während II. einerseits $\text{ⲓ}\sigma\tau$ neben $\text{ⲓ}\omega\tau$, $\text{ⲙ}\epsilon\text{ⲛ}\tau\sigma\tau$ neben $\text{ⲙ}\epsilon\text{ⲛ}\tau\omega$ und andererseits sogar $\text{ⲉ}\sigma\sigma\iota\text{ⲛ}\epsilon$ „wenn“ und $\text{ⲟ}\tau\sigma\iota\text{ⲛ}$ „essen“ bietet. Man möchte diese letzteren Formen für Fehler halten, aber auch Taf. III, 1 ist $\text{ⲁ}\omega\omega$ als Variante zu $\text{ⲁ}\sigma\sigma\iota\sigma$ notirt.

Der Halbvocal wird — mit Ausnahme der Präposition ⲛ — fast stets durch volles ϵ bezeichnet, also $\text{ⲛ}\rho\epsilon\text{ⲣ}$, $\text{ⲣ}\epsilon\text{ⲙ}$, $\text{ⲓ}\tau\epsilon\text{ⲛ}$ u. s. w. Nur ganz vereinzelt steht in I. $\text{ⲙ}\rho$ (F.) und in II. das auch für die sahidische Orthographie unrichtige $\text{ⲛ}\rho\text{ⲥ}\iota\text{ⲛ}\sigma\tau$ „ihr Athem“.

Die Brechung des Vocals¹⁾ ist in I. in dem einzigen Falle wo sie stehen müßte, merkwürdiger Weise durch den langen Vocal wiedergegeben: $\text{ⲧ}\omega\text{ⲙ}\tau$ für $\text{ⲧ}\sigma\omega\text{ⲙ}\tau$, vielleicht nur ein Schreibfehler. Hingegen II. schreibt correct $\text{ⲧ}\sigma\sigma\tau$, $\text{ⲉ}\sigma\sigma\omega\text{ⲙ}\epsilon$, $\text{ⲛ}\epsilon\text{ⲉ}\rho\text{ⲣ}$ und $\text{ⲛ}\rho\text{ⲕ}\omega\text{ⲙ}\tau$, daneben freilich stets $\text{ⲉ}\rho\text{ⲣ}$ für $\text{ⲙ}\rho\epsilon\text{ⲣ}\epsilon$. Bemerkenswerth ist die Schreibung $\text{ⲣ}\epsilon\text{ⲛ}\epsilon\text{ⲣ}$, der Schreiber glaubte zwischen beiden Vocalen einen Hauch zu hören. Betont wird die erste Hälfte des Lautes.

Dem S. $\text{ⲁ}\iota$ B. $\text{ⲛ}\iota$ entspricht in I. $\text{ⲁ}\iota$: $\text{ⲛ}\alpha\text{ⲓ}$, während II. wieder schwankt: $\text{ⲛ}\epsilon\text{ⲙ}\alpha\text{ⲓ}$ aber $\text{ⲣ}\iota\text{ⲛ}$. Interessant ist die Art wie das beiden Dialekten gemeinsame $\text{ⲁ}\iota$ behandelt wird, I. schreibt $\text{ⲕ}\alpha\text{ⲓ}\text{ⲛ}\epsilon$, II. aber $\text{ⲉ}\lambda\tau\epsilon$ und $\text{ⲉ}\lambda\tau\iota$. Man beachte das Schwanken des Accents und daß II. zwischen den beiden Vocalen sogar einen Hauch zu hören glaubte, ⲁ und ⲓ wurden also hier deutlich getrennt gesprochen. — Für $\text{ⲧ}\alpha\text{ⲓ}$ „diese“ (absolut) bietet II. die mittelägyptische Form $\text{ⲧ}\epsilon\text{ⲓ}$.

Für S. $\sigma\epsilon\iota$ B. $\omega\iota$ setzen beide Texte $\sigma\iota$: $\text{ⲧ}\omega\text{ⲓ}\lambda\epsilon$, $\text{ⲟ}\tau\sigma\iota\text{ⲛ}$.

Bei S. $\text{ⲛ}\tau$ B. $\text{ⲛ}\sigma\tau$ schließt sich II. der unterägyptischen Orthographie an: $\text{ⲛ}\rho\sigma\tau$ und auch I. bietet einen Götternamen $\text{ⲛ}\rho\sigma\tau$ ⲟ .

$\text{ⲁ}\tau$ kommt nur in II. vor, in $\text{ⲉ}\lambda\lambda\alpha\sigma\tau$ und $\text{ⲧ}\alpha\text{ⲧ}\omega\tau\sigma$ ist es beibehalten; hingegen in $\text{ⲙ}\rho\sigma\tau$ „Mutter“ und $\text{ⲛ}\rho\text{ⲙ}\rho\sigma\tau$ (Var. $\text{ⲛ}\rho\text{ⲙ}\alpha\sigma\tau$) „dort“ ist das ⲁ wieder zu ϵ geworden.

Dem S. $\sigma\sigma\tau$ B. $\omega\sigma\tau$ entspricht in I. $\sigma\sigma\tau$: $\text{ⲉ}\sigma\sigma\tau$, $\text{ⲙ}\rho\sigma\sigma\tau$, $\text{ⲛ}\rho\sigma\sigma\tau$, $\text{ⲉ}\sigma\sigma\tau\iota$; denn ob das unklare $\text{ⲧ}\omega\sigma\tau$, $\text{ⲧ}\omega\tau$ in C. hierher gehört bleibt ungewiß. Auch II. hat $\sigma\sigma\tau$ in $\text{ⲛ}\rho\sigma\sigma\tau$, $\text{ⲙ}\rho\sigma\sigma\tau$ und $\text{ⲛ}\alpha\text{ⲛ}\alpha\text{ⲉ}\sigma\sigma\tau\iota$, daneben indels auch $\omega\sigma\tau$ für $\text{ⲉ}\sigma\sigma\tau$ und $\text{ⲉ}\omega\tau\sigma$.

Für S. $\omega\sigma\tau$ schreibt II. $\omega\tau$ in $\text{ⲧ}\omega\tau\text{ⲛ}\iota$; merkwürdig ist $\text{ⲧ}\alpha\text{ⲧ}\omega\tau\sigma$ für S. $\text{ⲧ}\alpha\text{ⲧ}\sigma\tau\sigma$ B. $\text{ⲧ}\alpha\text{ⲧ}\sigma\tau\sigma$.

In der Verkürzung der tonlosen Formen verfahren beide Texte ganz correct; II.

¹⁾ Vergl. hierzu Sievers, Phonetik p. 167 der darauf hinweist, daß solche „Silben mit Doppelgipfel“ den sogenannten singenden Mundarten ihr Gepräge verleihen.

liefert das schöne Beispiel $\sigma\tau\sigma\iota\pi\iota : \sigma\tau\sigma\epsilon\rho\sigma\tau\epsilon\kappa\acute{\alpha}\lambda\alpha\rho\epsilon$ ¹⁾. Wenn in I. $\pi\pi\sigma\tau\tau\epsilon$ $\acute{\sigma}$ steht, so beweist dies wohl nur, daß beide Worte hier getrennt gesprochen wurden (so wie in $\sigma\eta\rho\epsilon$ $\sigma\eta\mu\mu$), und ebenso wird man in II. bei $\pi\acute{\alpha}\tau\iota$ $\acute{\alpha}\sigma$ „dieser Ofen“ eine Trennung der beiden Theile annehmen müssen, hat doch der Text sonst richtig $\pi\iota$ und $\tau\iota$ als tonlose Demonstrativa.

Endlich erwähne ich noch daß das Qualitativ und die vor Suffixen gebrauchte Infinitivform des Verbums $\epsilon\sigma\rho\epsilon$ boheirische Form haben: $\sigma\acute{\iota}$ für σ in I. und $\acute{\alpha}\tau\sigma\tau$ für $\acute{\alpha}\alpha\tau$ in II.

Es bleibt noch übrig die Accente zu erwähnen, die beiden Theilen unseres Textes beigelegt sind; am häufigsten in II., I. ist mit Ausnahme der ersten Zeilen von C. hierin sehr sparsam. Da die Spiritus in unserem Papyrus oft von ihrem richtigen Platz verrückt worden sind, so steht leider zu befürchten, daß auch den Accenten zuweilen ein Gleiches widerfahren ist; trotzdem verdienen sie bei einer Untersuchung über die Betonung des Koptischen vollste Berücksichtigung. Ich will heut nur einiges hervorheben, was bemerkenswerth ist.

Man spricht $\acute{\iota}\sigma\tau\iota$, $\acute{\iota}\sigma\pi\epsilon$, $\acute{\iota}\acute{\alpha}\tau\epsilon$, $\acute{\iota}\acute{\alpha}\tau\iota$.

Es heißt $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\tau$, $\acute{\theta}\sigma\sigma\tau\iota$, $\acute{\mu}\acute{\epsilon}\sigma\tau$ (Mutter), $\acute{\tau}\acute{\omega}\tau\pi\iota$.

Während man $\kappa\epsilon\sigma\tau\acute{\epsilon}$, $\sigma\tau\acute{\epsilon}$ (fern sein), $\sigma\tau\acute{\omega}\pi$, $\acute{\alpha}\delta\acute{\iota}\pi$ sagt, heißt es auffallender Weise $\sigma\tau\acute{\omega}$ (antworten).

Merkwürdig ist $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\omega}\acute{\alpha}$ und $\epsilon\sigma\eta\acute{\iota}$ $\pi\kappa\lambda\sigma\mu$ in denen das tonlose Verbum accentuirt ist und ebenso scheinen Nebenaccente unverdienter Weise bezeichnet zu sein in $\acute{\sigma}\acute{\epsilon}\sigma\iota$ $\pi\acute{\alpha}\sigma$ (= $\chi\epsilon$ $\chi\iota$ $\pi\acute{\alpha}\sigma$) und $\pi\epsilon\tau\sigma\acute{\alpha}\sigma$ $\pi\acute{\alpha}\sigma$ (neben $\pi\epsilon\sigma\acute{\alpha}\sigma$ $\pi\acute{\alpha}\sigma$).

Daß beide Texte manches Alterthümliche bewahren was dem Koptischen verloren gegangen ist, versteht sich bei ihrem heidnischen Ursprung von selbst. Dahin gehört in I. der Gebrauch von $\pi\epsilon$ \square \circ ohne Artikel und die Adjektiva $\mu\kappa\iota\tau$ und σ . In II. $\pi\epsilon\tau\sigma\acute{\alpha}\sigma$ „der welcher spricht“; $\mu\epsilon\sigma\iota\epsilon$ „Kind“; $\kappa\sigma\tau$ „Glieder“; $\pi\omega\omega\rho\epsilon$ mit der Bedeutung „sehen“; $\pi\acute{\iota}\eta\epsilon$ das sich sonst nur im Mittelägyptischen erhalten hat; $\epsilon\pi\kappa\acute{\alpha}\tau\kappa\epsilon$ für $\pi\kappa\sigma\tau\kappa$ das noch deutlich seinen Ursprung aus $\epsilon\pi\kappa\epsilon$ und $\kappa\sigma\tau\kappa\epsilon\tau$ verräth. Andere Archaismen werden noch in den vielen Worten enthalten sein, die ich unerklärt lassen mußte. Einem Kenner der demotischen Zauberslitteratur bieten diese Texte ohne Zweifel noch weitere Ausbeute.

¹⁾ Der erste Berliner Zauberpapyrus giebt in der einzigen ägyptischen Stelle die er enthält (Z. 251 f.) eine etwas andere tonlose Form für Osiris. Es steht hier $\acute{\alpha}\pi\sigma\kappa$ $\acute{\alpha}\pi\sigma\tau\pi$ $\acute{\alpha}\pi\sigma\kappa$ $\sigma\tau\sigma\iota\rho\phi\eta\pi\iota$ $\acute{\alpha}\pi\sigma\kappa$ $\omega\sigma\omega\tau$ $\sigma\omega\rho\omega\pi\sigma\tau\iota\epsilon\rho$ $\acute{\alpha}\pi\sigma\kappa$ $\pi\epsilon\sigma\tau\sigma\iota\rho\epsilon\pi\epsilon\pi\tau\alpha\sigma\eta\tau$ $\tau\acute{\alpha}\kappa\sigma$ „ich bin Anubis, ich bin Osiris-Ra, ich bin, ich bin Osiris den Set getödtet hat“. Es muß natürlich $\tau\acute{\alpha}\kappa\sigma\eta$ heißen, aber der Papyrus hat dies η nicht, wie ich nach Einsicht des Originals versichern kann.

Réponse à la lettre de M. Edouard Naville.

Par

G. Maspero.

Boulaq, le 22 Mai 1883.

Monsieur et très-honoré confrère.

La critique bienveillante que vous adressez à mes essais sur la vocalisation des noms propres égyptiens, peut se diviser en deux chapitres. Dans le premier, vous examinez quelle valeur il convient d'attacher à la double vocalisation *rá*, *rí*, que j'ai attribuée, selon la position, au mot  . Dans le second, vous examinez un certain nombre de transcriptions que j'ai proposées à la suite d'études non publiées. Vous me permettrez de répondre successivement aux objections que vous avez soulevées sur tous les points.

I.

Ma thèse est celle-ci:   prononcé très anciennement *Rá*¹⁾, avait conservé cette prononciation, quand il entre en composition partout ailleurs qu'à la fin des noms propres, mais avait pris la prononciation *Rí* à la fin de ces mêmes noms. Pour bien établir cette thèse j'ai tâché de montrer que les mots en   final ont des transcriptions en lettres grecques qui prouvent la valeur *rí*, et les mots en   initial ou médial des transcriptions qui prouvent la valeur *Rá*.

Vous ne contestez pas les faits relatifs à la transcription *Ra*; mais vous niez les faits relatifs à la prononciation *í* = *κ* = . Votre première objection porte sur ce fait que les Grecs, en habillant à leur façon les noms égyptiens, y ont joint des flexions propres à leur langue, si bien que les terminaisons *-ης* de *Μεγχερης*, *Ουάφρηης*, *Ουσιμάρης*, peuvent ne rien renfermer d'égyptien. J'admets qu'il en est ainsi dans bien des cas, principalement quand le nom égyptien se terminait par une consonne: ainsi, dans les noms que j'ai cités *Ἰμούθης*, *Ἀμενώθης*, *Πετενεφώτης*, qui se composent du mot égyptien *Imhotp*, *Amenhotp*, *Petenehotp*    , tel qu'on le prononçait à l'époque grecque sans voyelles finales, et de la marque *-ης* de la déclinaison. Mais, il faut, comme vous le reconnaissez avec moi, examiner chaque cas particulier; et ici, le cas particulier c'est de savoir, si les mots terminés en   se présentaient dans des conditions telles, qu'il faille considérer la finale *ης* qu'il ont dans les transcriptions grecques comme une simple marque de déclinaison. Vous admettez comme moi, que le son qui répondait à , quel qu'il soit, avait trop de valeur pour être tombé dans la prononciation comme les voyelles légères en  à la fin de     etc. Or en pareil cas, pour transformer le mot indéclinable égyptien en mot déclinable grec, il suffisait d'ajouter la finale *ς*. Dans votre hypothèse   se prononçait *Menkerá* ou *Menkeré*: en ajoutant *ς* à ces terminaisons on aurait eu *Μεγχερᾶς*, *Μενκερέ-ς*. Je ne vois pas quelle difficulté les Grecs auraient eu à former la forme *Μεγχερᾶς*, si le nom égyptien s'était réellement prononcé *Menkerá*. La terminaison *-ᾶς* était une forme fréquente dans le dialecte

¹⁾ *Zeitschrift* 1882, p. 126: „Pour les mots vocalisés en *f*, comme pour les mots vocalisés „en *ó*, on a la preuve d'une prononciation très — ancienne *á* de la lettre .

des Grecs-Macédoniens d'Égypte, Ἀμμωνᾶς (*Pap. du Louvre*, p. 134), Βήσας ou Βησᾶς (*Id.*, p. 242—243), Βησατᾶς (*Id.*, p. 251), Κεφαλᾶς (*Id.*, p. 294), Κοινᾶς (*Id.*, p. 330), Λιοντᾶς (*Id.*, p. 391, 394, 395), Πάνας ou Πανᾶς (?) (*Id.*, p. 132, 146, 172, 177), Χαλβᾶς (*Id.*, p. 316), etc.: des mots comme Μεγχερᾶς, Ουαφρᾶς, Ούσιμαρᾶς auraient été tellement conformes à l'analogie qu'ils se seraient formés tout naturellement si les formes originelles avaient été *Menkerá, Ouahbrá, Ousimará*. L'objection que vous tirez des transcriptions des noms perses, par exemple, ne me paraît pas avoir de valeur en la matière. En premier lieu, il s'agit entre nous de la transcription non pas même des noms égyptiens en général, mais d'un petit nombre de ces noms, non pas de la transcription des noms persans. En second lieu, les époques ne sont pas les mêmes: les transcriptions de noms perses sont de trois siècles plus ou moins antérieures aux transcriptions de noms égyptiens de l'époque ptolémaïque. En troisième lieu, ces transcriptions nous ont été transmises par des gens de langue ionienne et ont été faites dans des conditions que nous ne connaissons pas: au contraire, les transcriptions des noms égyptiens que j'étudie ont été faites par des gens de dialecte différent, qui vivaient en contact journalier avec les indigènes qui portaient ces noms, et tâchaient de reproduire par la parole d'abord, par l'écriture ensuite, les sons qu'ils entendaient comme ils les entendaient. Toutes ces considérations réunies me portent à écarter les comparaisons étrangères que vous avez instituées et à me renfermer dans le cercle très-restreint de l'étude sur laquelle porte votre critique. Tenant compte de ce qui se passait en Égypte au milieu de la période ptolémaïque, au troisième et au second siècle avant notre ère, j'affirme qu'un nom prononcé *Menkerá* par les Égyptiens contemporains aurait été décliné *Μεγχερᾶς*, par leurs concitoyens d'origine grecque. La conclusion à tirer de cette affirmation est évidemment qu'une déclinaison *Μεγχερῆς, Ουαφρῆς, Ούσιμαρῆς*, répond à un prototype où $\overset{\circ}{\text{—}} \circ$ final ne se prononçait pas *rá*. Le point à discuter entre nous me paraît donc rester celui-ci: l'équivalence $\text{—} = \eta$ que l'on relève dans ces noms propres nous permet-elle d'admettre une prononciation *rí* des parties de ces noms qui renferment la finale $\overset{\circ}{\text{—}} \circ$?

J'avais cru pouvoir admettre sans discussion la valeur *í* de η pour le dialecte grec de l'Égypte, dès l'époque ptolémaïque. Vous pensez que mon affirmation est un peu risquée, et, comme vous m'aviez allégué tout à l'heure l'autorité des transcriptions grecques, vous m'allégez à présent l'autorité des Septante. J'avoue ne pas savoir à priori comment les Juifs hellénisants d'Alexandrie ou de Syrie vocalisaient les noms hébreux, à l'époque où fut faite la traduction du Pentateuque; mais, s'il m'est prouvé que, dans le dialecte grec dont ils se servaient, η avait la valeur *í* long, je n'ai aucune objection à croire qu'ils ont prononcé *Israíl, Ismáíl*, comme les Arabes et *Iirousalím*, comme faisaient presque les Assyriens *Oursalimmou*, à plus forte raison *Ouaphrís* et *Petephris*. Or, les fautes que renferment les papyrus Grecs semblent bien montrer que, sous les Ptolémées déjà, l'iotacisme prévalait en Égypte. La mauvaise chance veut que je n'aie ici, à Boulaq, que deux des recueils de papyrus grecs, celui de Paris et celui de Leyde. Les exemples que j'y ai recueillis en courant ne sont donc qu'une faible partie de ceux qu'on pourrait recueillir. Je crois pourtant qu'ils ont quelque valeur:

1^o Η = EI. La valeur *i* de *ei* est prouvée par les nombreux exemples comme $\chi\epsilon\rho\acute{\iota}$ (*Pap. Louvre*, p. 322, pap. no. 50), *οὐ μὴ ἀφῶ αὐτην φυγῆν* (*Id. ibid.*), *εἴπα Ἀρμάει σπ[εῦσαι ἐλ]θῆν* (*Id.*, p. 344 p. no. 51), *περὶ* (*Id.*, p. 339, no. 55 bis, l. 51, 52, 53, 54, 56), *ἐκ τοῦ εἰερωῦ* (*Id.*, p. 342, no. 57), *μέλει* pour *μέλι* (*Id.*, p. 343, no. 57 bis, l. 6), etc. Cela dit, on a:

καὶ ὄρω[τάς] Διδύμας ἐν τῷ διδασκαλλήῳ Τοθῆ[τος]. *Pap. Louvre*, no. 51, p. 323, l. 10.
 τῆ ἰδ ᾧμην με ἐν Ἀλεξανδρίᾳ με εἶναι. *Pap. Louvre*, no. 51, p. 324, l. 29—30.
 ἔδει μὲν σὺν δημοδικῆ παιδία προσκεκληρωμένον. *Pap. Louvre*, no. 63, p. 370, l. 17—18.
 Ἀρήφ ἰΥΝ, *Pap. Louvre*, no. 54, p. 331, l. 18, pour Ἀρείφ
 ἐκμαγῆα. *Pap. Louvre*, no. 52, p. 327, l. 7; no. 54, p. 333, l. 60; ἐγμαγῆα, *Pap. Louvre*,
 no. 54, p. 331, l. 10, 21; p. 332, l. 40; p. 333, l. 65 etc., pour ἐκμαγεῖα.
 κρέα χηνῆα, *Pap. Louvre*, no. 54, p. 331, l. 14; χηνία, no. 57 bis, p. 348, l. 9, χηνέα
pap. no. 64, p. 333, l. 68 etc., pour χηνεῖα.
 βαφήφ *Pap. Louvre*, no. 53, p. 329, l. 9; no. 54, p. 331, l. 11, pour βαφεῖφ.
 τὸ προκείμενον δανῆον, *Pap. Leyde O*, p. 77, l. 32, pour δανεῖον.

2° εἰ = η.

διὰ τὸ ἐμὲ ἐν κατοχεῖ ὄντα ἀδυνατεῖν. *Pap. Louvre*, no. 35, p. 294, l. 36.

Μεννίδει τῷ ἐπιμελητεῖ. *Pap. Leyde E*, p. 30, l. 11; D, p. 29, l. 18; les mêmes fautes dans les duplicata conservés à Paris.

τ[ῶ] τ[σ]ῦ Ἀνουβι[εῖου ἐπιστά]τει. *Pap. Leyde H*, p. 48, l. 1.

ἀπει[λιώτου]λίμνη Φχήτ. *Pap. Leyde L*, p. 55, col. 1, l. 8 et col. 2, l. 2.

Il arrivait presque régulièrement dans le langage populaire que ε devant une voyelle prit le son ι: τὸν βασιλεία καὶ τὴν βασιλεῖσσαν (*Pap. Louvre*, no. 31, p. 284, l. 24—25), pour βασιλέα, Πωσιδωνέων (*Pap. Louvre*, no. 41, p. 306, l. 1) pour Πωσιδωνίων, τὴν ἐπὶ νότον πορέαν (*Pap. Louvre*, no. 1, p. 49, l. 38) pour πορεῖαν etc. La lettre η remplace souvent ε, prononcé ι dans cette position, comme on l'a déjà vu plus haut pour le mot χηνεῖα qui est écrit indifféremment χηνῆα, χηνία, χενέα; on a ailleurs ἦως, ἰός pour ἔως (*Pap. Louvre*, no. 55 bis, p. 338, l. 35 et un grand nombre de fois dans les papyrus du Louvre et de Leyde); ἦαν (ἐάν) μὴ θέλις (sic), (*Pap. Louvre*, no. 58, p. 343, l. 11); τὰ δῆοντα (*Pap. Leyde E*, p. 30, l. 10); ἐννήα (*Pap. Leyde C*, p. 118, col. 1) pour ἐννέα, etc.

3° η = υ. La valeur ι de υ est prouvée par de nombreux exemples tels que ταλάντων τρία ἦμυσυ (*Pap. Louvre*, no. 58, p. 344, l. 4—5); τρεῖς ἦμυσυ (*Pap. Louvre*, no. 58, p. 344, l. 10); ταῖς Δυδίμαις (*Pap. Louvre*, no. 57 bis, p. 343, l. 12) etc.

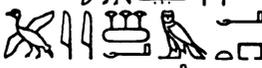
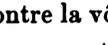
καὶ τὴν λοιπὸν πᾶσαν *Pap. Louvre*, no. 63, p. 368, l. 178 pour λοιπήν.

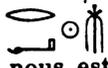
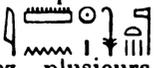
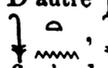
ἡμῶν pour ὑμῶν *Pap. Leyde H*, l. 11, p. 48 et ἡμῖν pour ὑμῖν (*Id.*, l. 12)

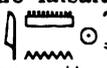
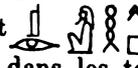
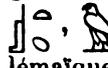
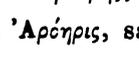
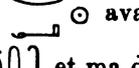
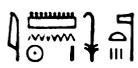
4° enfin η = οι, si, comme je le pense, le mot ἦνου du Papyrus no. 35 du Louvre (p. 335, l. 11, 12, 14) est réellement pour οἶνου.

Il me semble qu'en voilà assez pour assurer la prononciation ι de η à l'époque ptolémaïque. Je ne vois pas pourquoi ceux qui écrivaient διδασκαλλήφ, Ἀλεξανδρία, ἐπιμελητεῖ, λοιπὸν, et prononçaient dans leur propre langue *didaskallió, Alexandria, epimelítí, lípín*, auraient prononcé autrement que *Mengkeris, Petephris, Ousimaris*, les noms indigènes qu'ils écrivaient *Μεγχέρης, Πετέφρης, Ούσιμάρης*. Je pense que la démonstration présente vous suffira, et que vous ne m'imposerez pas la besogne de montrer, par les inscriptions et les papyrus d'époque contemporaine, que l'iotacisme régnait en maître dans le dialecte grec d'Égypte à l'époque impériale.

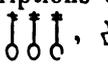
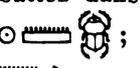
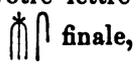
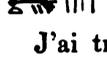
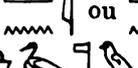
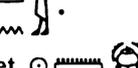
Du Grec passons au copte. Il est bien admis aujourd'hui que la transcription de l'Égyptien en lettres grecques n'a été faite ni en un seul jour, ni par une seule personne. Avant la constitution définitive du système d'écriture copte, on avait déjà essayé souvent de rendre des textes égyptiens en lettres grecques. MM. Goodwin et Revillout ont publié quelques uns des fragments qui subsistent de ces premiers essais.

Pour éviter toute difficulté, j'emprunterai mes exemples aux transcriptions grecques des papyrus démotiques soi-disant gnostiques. Ces transcriptions accompagnent les termes magiques et permettaient aux enchanteurs de reproduire la prononciation exacte des noms qu'ils employaient, chose de première importance dans les sciences occultes. Elles ont donc été faites avec la valeur des lettres grecques telle qu'elle existait au moment de la rédaction des manuscrits, soit vers l'époque des Antonins, et κ doit y avoir le son \hat{i} . Des transcriptions comme $\pi\psi\tau\epsilon\tau\eta\kappa\acute{\iota}$  (Revellout, *Rev. Egypt.*, T. II, no. IV, pl. 62, l. 25), $\pi\psi\tau\alpha\mu\eta\kappa\acute{\iota}$  (Id., l. 26), nous donnent des prononciations contemporaines $\hat{i}\hat{i}$ pour le groupe , *maison*. Or κ est aussi l'orthographe copte du mot ancien . Si κ , mot égyptien employé en magie, sonnait $\hat{i}\hat{i}$, pourquoi veut-on que κ , mot copte identique pour le sens et l'orthographe, ait sonné de manière différente? J'avoue volontiers ne pas savoir comment s'est faite la transcription définitive de l'Égyptien en lettres grecques, mais, ce que je ne puis admettre sans preuve, c'est que ceux qui l'ont opérée les premiers, et qui étaient accoutumés au son du grec comme au son de l'Égyptien, aient donné aux lettres grecques d'autres valeurs que celles qu'elles avaient dans le dialecte grec de l'Égypte. Si κ sonnait \hat{i} en grec, comme le prouvent les iotacismes sans nombre que renferment les inscriptions et les manuscrits du temps, en transportant le signe κ dans l'écriture nouvelle de l'Égyptien, ils ont dû le transporter avec la valeur \hat{i} qu'ils lui entendaient. Il est possible que plus tard les mots coptes écrits en κ se soient modifiés et que leur κ ait pris parfois la valeur \hat{e} , \hat{a} : ceux qui ont essayé de savoir si un Arabe d'Égypte prononce طيب *taiib* ou *taiéb*, se rendront compte aisément de la facilité avec laquelle un même son peut être interprété \hat{e} par les uns, \hat{i} par les autres. Ce qui me paraît être conforme à l'analogie, et ce qui importe ici, c'est qu'au début κ ait eu la même valeur dans les mots égyptiens que dans les mots grecs, dans $\sigma\tau\eta\eta\kappa$, dans $\kappa\acute{\iota}$, que dans $\kappa\alpha\kappa$ ou dans $\kappa\lambda\eta\kappa$, dans $-\rho\eta\kappa$, que dans $\rho\eta$, *soleil*. C'est, vous le voyez, mon opinion que je maintiens entière contre la vôtre:  se prononçait à l'époque ptolémaïque *Mengkheri* et non *Mengkherá*, $\rho\eta$ en copte se prononçait *ri* au début, non pas *rá* ou *ré*, et tous les noms en  final dans l'écriture avaient une syllabe finale en *ri* dans la prononciation.

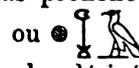
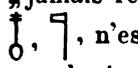
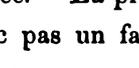
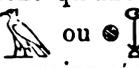
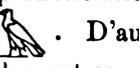
Reste à examiner l'expression  Ἀμονρασώνθηρ . Il vous donne „un argument décisif en faveur de la prononciation Amon-Râ.“ J'en suis d'autant plus aise qu'il m'a fourni, à moi comme à vous, la preuve certaine de cette valeur très-ancienne, que j'ai signalée en passant, de  = A dans . Seulement *Rá* me paraît être, à l'époque ptolémaïque, remplacé par *Ri* dans le courant de la langue, et je considère que dans Ἀμονρασώνθηρ , la valeur archaïque *Rá* était conservée de la même manière que dans  Ῥαμέσσης , par suite de l'entrée de  en composition. La question entre nous est donc de savoir, si, à l'époque ptolémaïque, l'original égyptien  est vraiment un mot composé, ou s'il formait encore, comme vous l'assurez, plusieurs mots indépendants l'un de l'autre. L'analyse du terme grec  peut nous éclairer à ce sujet. Il importe peu pour le point en litige qu' Ἀμονρα soit un ou deux mots. D'autre part $\sigma\omega\eta\theta\eta\rho$ présente tous les caractères d'un mot composé. Le premier élément , s'y fond avec le second au point de perdre son \hat{e} et d'absorber son \hat{a} finale dans \hat{a} initiale de ; le second  s'allège de sa première voyelle et garde son

◊ finale. Je n'ai pas besoin d'expliquer les jeux d'accent qui produisent ces modifications; la simple constatation du fait suffit à prouver que *σωνθήρ* ne faisait plus qu'un seul mot à l'époque ptolémaïque. Si donc vous tenez à voir dans  un ensemble de mots indépendants, nous sommes amenés à décomposer cette locution en deux groupes ou plutôt en deux mots composés *Ἀμμονα-* et *-σωνθήρ*. Faut-il en rester là? Ammon-Râ n'était pas le seul dieu qui pût joindre à son nom des épithètes caractéristiques. Osiris s'appelait parfois  et Isis, , pour les distinguer d'autres formes d'Osiris et d'Isis; Osiris s'appelait , Hor,  , etc. Certes ces locutions sont fréquentes dans les textes de l'époque ptolémaïque: cependant les Grecs les ont toujours transcrites d'une manière constante, *Ὀσιρις*, *Ὀνοφρις*, *Ἴσις* *Θέρμουθις*, en deux mots, *Ἀρσίησις*, *Ἀρόηρις* en un seul, et non pas *Ὀσορόνοφρις* (cfr. *Ὀσόραπις*), *Ἰσεθέρμουθις*, ou *Ἔρος Σίησις* et *Ἔρος ὄηρις*. Il y avait donc des cas où le prêtre faisait de l'épithète un mot distinct du nom divin: alors le Grec le sentait et déclinaît les deux mots séparément *Ὀσιρις*, *Ὀνοφρις*. Il y en avait d'autres où le prêtre égyptien liait le nom divin et l'épithète de manière à n'en faire qu'un seul mot: alors le Grec le sentait et rendait le tout par un seul mot, *Ἀρσίησις*, *Ἀρόηρις*. Si  avait été prononcé par les Egyptiens en deux mots comme , les Grecs l'auraient décliné en deux mots *Ἀμόρησις*, *Σωνθήρ*, comme *Ὀσιρις*, *Ὀνοφρις*. S'il l'ont écrit *Ἀμμονασωνθήρ* comme *Ἀρσίησις*, *Ἀρόηρις*, sans décliner , c'est que l'ensemble  était prononcé d'une seule venue comme  et, par suite, ne formait plus qu'un seul mot à l'époque ptolémaïque.  avait donc la même raison de se prononcer *Râ* dans  que dans  et ma démonstration reste intacte de ce chef.

II.

Les transcriptions que vous combattez dans la seconde partie de votre lettre sont celles des noms , , ; celles des deux noms en  finale,  et ; celle du nom  ou .

J'ai transcrit ,  et , *Nofriou*, *Binotri* ou *Binoutrou*, *Menkhopriri* ou *Menkhopirri*: vous n'admettez d'autre transcription que *Neferou*, *Bineterou*, *Menkheperrâ*. Avant de vous donner des raisons en faveur de ma lecture, vous me permettrez d'examiner les raisons que vous alléguiez en faveur de la vôtre.

„Evidemment, dites-vous, les anciens n'ont pas prononcé *khôper*. Cette prononciation répondrait à une orthographe  ou  que nous n'avons jamais rencontrée.“ La présence de *ω*, *υ*, *οο*, dans les dérivés modernes de ce mot et de , , n'est donc pas un fait antique: elle s'explique par la chute de ◊ finale, qui, remplacée en copte par un *ε* ou un *ι*, a produit dans la première syllabe un allongement qui n'existait pas dans l'ancienne langue. Je ne sais pas quelles raisons spéciales vous avez d'affirmer si résolument qu'une prononciation antique *khô* répondrait nécessairement à une orthographe  ou . D'autres Egyptologues, M. Reinisch, par exemple, vous affirmeront non moins résolument que la voyelle inhérente de  est 

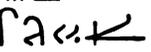
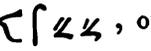
α, la voyelle inhérente de ● est  ou¹⁾, et par suite qu'une prononciation *Khaper* répondrait à ●    , une prononciation *Khouper, Khoper*, répondrait à ●   . Sans insister ici sur le système des voyelles inhérentes, je vous ferai observer qu'un mot construit extérieurement sur le modèle de ●   , comme ●   dans ses deux sens de membre et d'étoile, a donné en copte ⲙⲟⲕⲏⲩ *M. πι*, ⲙⲟⲩⲏⲩ *T. M. πε*, *brachium*, et ⲙⲟⲩⲏⲩ *T. π*, *Stella*. Le mot ●  ne renfermant point  et n'ayant perdu aucune consonne finale, vous ne pouvez pas expliquer la présence de ω dans ⲙⲟⲩⲏⲩ par l'allongement qui résulterait du remplacement de  par un ε ou un ι. Vous devez donc admettre que la prononciation ancienne a pu être *Khóresh*, bien qu'on ne trouve jamais l'orthographe ●   ou ●   que vous réclamez pour une prononciation *Khóper*. L'identité de forme des deux mots  ,  , l'identité de vocalisation de la première syllabe dans les dérivés modernes, ⲙⲟⲩⲏⲩ , ⲙⲟⲩⲏⲩ , me paraît indiquer pour les époques anciennes une identité de vocalisation du ● initial, et si la présence de δ derrière *kh* dans la première syllabe de ⲙⲟⲩⲏⲩ n'a pas besoin pour s'expliquer d'un allongement produit par la chute d'un  final, je ne vois pas pourquoi la présence de δ derrière *kh* dans la première syllabe de *Khópr*, ⲙⲟⲩⲏⲩ , a besoin pour s'expliquer de semblable artifice. D'ailleurs, la chute de *r* finale n'a pas pour effet inévitable de modifier la vocalisation de la syllabe précédente dans les langues où elle se produit. La chute de *r* dans la prononciation des infinitifs français *donner, souffler, visiter, marier*, n'empêche nullement la première syllabe de ces mots d'avoir la même voyelle que les originaux latins *donare*, etc., et les différences de son qu'on remarque entre *amare* et *aimer* par exemple proviennent de toute autre cause. De même la chute si fréquente de *r* finale dans la prononciation actuelle de l'anglais, *porte', docto', bann'* pour *porter, doctor, banner*, n'a aucune influence sur la voyelle des syllabes précédentes *por-, doc-, ban-*. Je ne connais donc aucune raison, ni dans ce que je sais de l'égyptien, ni dans ce que je sais d'autres langues, pour admettre que la présence de ω, ο, oo etc., dans les dérivés coptes ⲙⲟⲩⲏⲩ , ⲙⲟⲩⲏⲩ de ⲙⲟⲩⲏⲩ , soit due nécessairement à la chute d'un  finale remplacée par ε ou ι. Pour ⲙⲟⲩⲏⲩ , votre explication me paraît d'autant moins soutenable que le copte a conservé ces deux mots sous la forme pleine ⲙⲟⲩⲏⲩ , et sous la forme écourtée par chute de  : dans les deux cas vous avez la vocalisation ο de la première syllabe, ⲙⲟⲩⲏⲩ *T. bonus*, et en composition, ⲙⲟⲩⲏⲩⲙⲟⲩⲏⲩ , *M. c̄ⲓⲙⲟⲩⲏⲩ* *T. bonus odor*, ⲙⲟⲩⲏⲩⲙⲟⲩⲏⲩ *M. utilitas*, ⲙⲟⲩⲏⲩⲙⲟⲩⲏⲩ *T. utilis esse*, ⲙⲟⲩⲏⲩⲙⲟⲩⲏⲩ *M.*

Cependant tout en niant que δ de la prononciation *Khóper* appartienne à l'ancien égyptien, comme vous le trouvez dans les transcriptions grecques Ⲛⲉⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲫⲣⲓⲥ , Ⲛⲉⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲫⲣⲓⲥ , et pour Ⲛⲉⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲫⲣⲓⲥ et Ⲛⲉⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲫⲣⲓⲥ vous essayez de retrouver l'origine de cet ο, ω, non dans l'égyptien mais dans le Grec. „Dans un nom comme Ⲛⲉⲫⲉⲣⲟⲩⲱⲫⲣⲓⲥ , ce qui devait „frapper un Grec, dont l'oreille était attentive aux voyelles, c'était l'ε très bref au com-

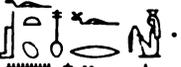
¹⁾ *Die Aegyptischen Denkmäler in Miramar*, p. 287. „So lautete z. B. ● sowohl mit als ohne das vocalische Supplement (● ) = χu“ et p. 293, d. „Der inhärente Vocal von ● ist  , der von ⲙⲟⲩⲏⲩ aber  ; ... vgl. ⲙⲟⲩⲏⲩ und ⲙⲟⲩⲏⲩ χu, der Geist; ● ⲙⲟⲩⲏⲩ et ● ⲙⲟⲩⲏⲩ χuχ, der Schlund“; etc,

„mencement du mot, et l'  de la fin; c'étaient ces deux sons qui donnaient au mot „sa physionomie. S'agissait-il de mettre une terminaison grecque à la finale , impossible de l'adapter à cette lettre , aussi fallait-il rejeter cette voyelle sur une syllabe „précédente avant l'r ; le son  ne se perdait pas, et  devenait Σήφουρις, „l'η provenant de la chute de l' .“ De même pour  „L'  final „ayant son importance pour la prononciation du mot n'a pas été perdu: il a été rejeté „en arrière, cette fois entre la première et la seconde consonne, et nous avons les transcriptions *Οννοφρις et *Οννωφρις. De même pour le roi Βίνωθρις; à lire ce nom, il y a une „probabilité qu'en Egyptien il doit se terminer par “ et en effet nous trouvons  dans la liste royale de Saqqarah. Voilà votre thèse et j'ai tenu à l'exposer avec vos propres phrases pour ne pas m'exposer à la dénaturer involontairement.

Votre démonstration repose sur la présence d'une finale  qui aurait été prononcée à l'époque où les Grecs entrèrent en rapport assez fréquent avec l'Egypte pour faire les transcriptions que nous avons. Je pourrais vous demander dès maintenant si la voyelle , qui jadis avait terminé les noms    etc., n'était pas déjà ou tombée entièrement, ou affaiblie en une autre voyelle qui n'aurait pas offert la même difficulté de transcription que  pour les Grecs, un e par exemple,  ne,  τε,  e ,  etc. Toutefois je préfère prendre votre raisonnement tel que vous l'avez conçu, et j'admets pour le moment avec vous qu'on ait dit en égyptien, sous les Ptolémées, *Neferou*, *Ounneferou*, *Bineterou*. Vous affirmez qu'il était impossible d'adapter une terminaison grecque à cette finale ; mais avez-vous bien recherché ce que devenaient en transcription les noms en  final, dont  était encore prononcé au moment où les Grecs étaient en rapport constant avec les Egyptiens? L'  final des noms princiers  , écrit ou non, me paraît être suffisamment prouvé par les transcriptions assyriennes contemporaines, *Niqou*, *Targou*. Hérodote, qui représente une tradition déjà ancienne, rend  par Νεκώς (II, ch. 152, 158, 159), accentué Νεκῶς par Diodore (I, ch. 33), et les autres transcriptions, tout en indiquant une prononciation *Nekāou* avec un *ā* très bref, déclinent la finale en  de l'égyptien sur les différentes formes des thèmes en ω du grec, Νεχωω (Septante, Manéthon etc.) gén. Νεχαῶνος (Jos. Ant. J. X, 5, 6), Νεχωῶς (Josèphe, Bell. 5, 94), Νεγαῶ ἰατρὸς (Pap. Casati, 48, 6) Νεχουῶ. De même  devient, dans Manéthon-Eusèbe Τάρακος, dans Manéthon-Africain Τάρκος (contre les formes Θαρσίκης de Josèphe, Ant. Jud. X, 1, Ταρκῆς Syncelle), Τεαρκῶς ou Τεάρκων dans Mégasthènes cité par Strabon (L. I, 61 καὶ Τεαρκῶ τοῦ Αἰθιοπῶς et L. XV, 687 καὶ Τεάρκωνα τὸν Αἰθιοπῶ). Un nom ancien où l'ou final ait eu quelque chance de rester est celui du roi  , qui est écrit de manière à paraître signifier *Taureau des Taureaux*, et renfermait une terminaison plurielle: il est en effet rendu Καίχως, Καιαχῶς, Χός, Χῶς dans les listes manéthoniennes. Si maintenant je m'adresse aux noms d'époque ptolémaïque dont nous avons de manière certaine l'original égyptien, je trouve Πεπεμέτους, Πεπεμόστους, Πατεμόστους, gén. Πατεμοστοῦτος pour Πατρίο (Brugsch, Sammlung Demotisch-Griechischer Eigennamen, p. 12, no. 63), Φρισόμτους Πατρο (Id. p. 13, no. 83) où l'élément  s'est adapté à la déclinaison grecque sur le modèle des noms en -ους;

Φέβαλος, , où le nom *Neko* a pris la forme grecque en-ος pour son final (*Id.*, p. 12, no. 77); Νεχθφαρύς , où la terminaison pronominale du pluriel , a pris une terminaison grec en -ις, (*Id.*, p. 14, no. 99); Σπότους, gén. Σποτούτος, , où la terminaison  est déclinée de la même façon que dans Πετεμέστους, Φρισόμτους (*Id.*, p. 14, no. 108); Τοτός, , où la flexion ης a été jointe sans difficulté à l' final de . Joignez à ces noms, de l'authenticité desquels vous ne sauriez douter, puisque le papyrus Casati nous donne l'un après l'autre l'original égyptien et la transcription grecque, des noms comme , où le copte *zo face*, nous montre un *o* final qui subsiste en Grec, Τεώς, gén. Τεῶτος, Ταχώς, Ταχάως; Σῶς à côté de Σῶσος, Σῶσις pour le nom du dieu *Shou* , et d'autres dont je vous épargne l'énumération pour ne pas traîner en longueur. Il me semble que ces exemples vous montreront comment les Grecs s'y prenaient pour adapter à leurs déclinaisons l' final de l'Égyptien: Brugsch l'avait indiqué longtemps avant moi (*Lettre à M. le Vicomte de Rougé*, 1850, p. 66).

L'impossibilité d'une transcription régulière d' final une fois écartée, je ne vois plus quelle raison cet  aurait eu de sauter par dessus les syllabes, pour aller s'intercaler dans l'intérieur des mots égyptiens. A ne tenir compte que de la finale, il n'y a aucune raison pour laquelle vos formes *Nesferou*, *Ounnesferou*, *Bineterou*, ne pourraient pas être transcrites 'Οννέφρους ou 'Οννόφρους, Νεφερύς, Βιντέρρους etc. Il me reste donc à vous donner les motifs pour lesquels je crois que les Grecs ont dû transcrire *Ονοφρις, Βίνωθρις etc., et pour lesquels j'ai transcrit à leur suite *Binoutri*, *Ounnofri*, *Menkhopiriri* ou *Menkhopirri* etc. Voici les principales transcriptions de ,  et  que j'ai recueillies jusqu'à présent:

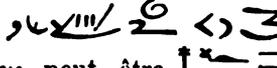
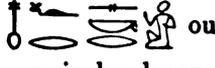
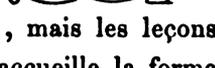
1° . — Au début, ou au milieu des mots, parfois conserve  finale, Νεφερχέρης ou Νεφελχέρης , parfois la perd Πετενεφωτης, , et vocalise la première syllabe  en e Νεφερ-, Νεφ-. Le nom Σκεμιόφρις est trop incertain d'orthographe pour qu'on puisse le faire entrer en ligne de compte: le -ρις final appartient peut-être au mot , et Σκεμιόφρις serait  écourté comme , mais il est peut-être aussi l'équivalent de , et le mot  aura été écourté en -μιφ-. De toute manière, je n'aime pas beaucoup m'appuyer sur les noms que les listes de Manéthon sont seules à nous offrir: l'orthographe en est trop douteuse. — A la fin des mots,  garde parfois son  finale, *Ονοφρις et ses dérivés Ταόννοφρις etc., le plus souvent, il la perd: *Αρνούφρις, , Κόνουφρις, probablement  et ses variantes Χένουφρις, Χόνουφρις etc., Πατραο-νένουφρις ou Πατρανένουφρις, Παύτνουφρις, Πάνουφρις ou Φάνουφρις, Πεπαρένουφρις, 'Ορσανούφ, 'Ορσανούφρις, 'Ορσανούφρις, Τάνουφρις, Σέχνουφρις . Partout ici la vocalisation de  est ou; la seule exception serait 'Ησενεφύς, si ce mot répond, comme je le pense, à .

Deux mots d'usage très-fréquent présentent des formes très-usées:

[*Μέννοφρις], Μέμφρις,  *Οννοφρις, *Ομφρις.

2° . — Je ne connais pas d'exemples de noms où  ait la première place. A la fin des mots, il a quelquefois conservé le  final: 'Αμνρασόνθηρ et son dérivé Ταμνρα-

σόνθηρ; Ψεννούτηρις  (Brugsch, *Sammlung*, p. 12, no. 57); Βίνωθρις. Il l'a perdu dans Σεμένουθι, , et dans des noms de ville comme Σεβέννυτος , Μένουθις, Τερένουθις.

3°  est beaucoup plus rare en transcription grecque que les deux mots précédents. Je n'en connais d'exemple à peu-près certain que , Σάχπηρις. Des deux exemples que vous citez, Νεφέρσωχρις peut être  ou , aussi bien que ; Μισάφρηις est probablement , mais les leçons des listes de Manéthon sont trop incertaines à son égard, pour qu'on accueille la forme actuelle de ce nom autrement qu'avec réserve.

Le copte a pour ces mots les équivalents que vous savez *νοϣϣ*, *νοϣϣε*, *νοϣϣι*, *νοϣϣε*, *ϣϣω* etc.; c'est-à-dire, qu'au moment où on cessa d'écrire la langue avec les caractères antiques, les formes , , , avaient pour voyelle à la première syllabe les sons qui répondaient à , *ε*, soit *σϣ*, *ω*, *ο*. Donc un Grec et un Copte qui auraient eu à écrire au même moment , l'auraient écrit, comme on a fait, Παφνούτιος ou Παπνούτιε. Mais la vocalisation en , de  ne datait pas évidemment du jour même où les Egyptiens ont commencé d'écrire  en lettres grecques: un grec qui vivait avant ce temps aurait déjà dû transcrire  en Παφνούτιος ou Παπνούτιε. Cela revient à dire que, si haut on retrouve une transcription *Ονοφρις, par exemple, si haut cette transcription répondait à une prononciation où la syllabe  de  avait un  pour voyelle. L'induction a d'autant plus de force que le mot est plus usité: car un mot usité, une fois passé en transcription, doit tendre à s'immobiliser dans l'orthographe, quels que soient les changements qui surviennent dans la prononciation. Celui qui a écrit *Ονοφρις, Βίνωθρις entendait donc *Ounnofr...*, *Binóthr...* avec un *ο*, *ου*, à la première syllabe de , .

Mais, d'après le même raisonnement, celui qui écrivait Νεφερχέρης, Νεφέρσωχρις, entendait également Νεφερ- pour le même mot , qu'ailleurs il entendait Νοφρ... Aussi me demandez-vous pourquoi je préfère la transcription de  en finale à la transcription de  en initiale ou en médiale. La réponse est facile: le copte qui emploie les mots , ,  à l'état libre, les vocalise en *σϣ*, *ω*, *ο*, *νοϣϣε*, *νοϣϣε*, *ϣϣω* etc. Les exemples que j'ai donnés pour montrer que, dans l'Egyptien de l'époque ptolémaïque, il y avait ce que Peyron appelle un état construit dans le copte, indiquent suffisamment qu'à côté d'une vocalisation du mot absolu, *Hor*, *Mont*, *Amen*, il y avait en composition des vocalisations secondaires *Har*, *Ment*, *-emen-* etc. Entre Νεφερχέρης et *Ονοφρις, l'autorité du copte nous oblige à croire que *νοφρ*.. était la prononciation absolue, *νεφερ*- la prononciation secondaire de . Dans certains cas où la voyelle  disparaissait en composition, comme dans Μέμφις, *Ομφις, *Αμονρασόνθηρ, cette disparition tient à des jeux d'accent dont il est aisé de se rendre compte. La forme Μέμφις, la plus usitée des trois ne date pas de l'époque grecque: la version assyrienne *Mimphi* prouve qu'elle existait déjà au VII^e siècle avant notre ère. Une contraction aussi forte ne peut s'expliquer qu'à la condition de placer l'accent sur l'antépénultième dans la forme pleine: *Ménnofri*, *Ménnophi*, *Ménn'fi* et par assimilation de *n* à *p*, *Memphi*, *Mimphi*. La voie par laquelle  a dû passer pour arriver à *Ομφις est évidemment la même: **Onnofri*, *Oúonnofri*, **Onnofi*, **Onn'fi* =

Omphî. Pour *-σόνθηρ*, *-σώνθηρ*, le cas est plus compliqué. L'original  renferme deux accents, l'un sur  l'autre sur : sans faire la théorie de l'accent dans les mots composés, je dois rappeler que, dans ces mots comme ailleurs, les syllabes qui n'avaient pas naturellement ou perdent l'accent sont celles qui tombent, les syllabes frappées de l'accent celles qui restent. Dans le composé *σώνθηρ*, quelle que fût la place de l'accent dans chacun des mots  et  pris isolément, les accents antiques étaient sur *σόν-* *-θηρ*. La place de la syllabe *nou*, entre l'accent de *σόν-* et l'accent de *-θηρ*, suffit à expliquer l'affaiblissement et la chute de . En résumé les formes *Μέμφις*, *Ὀμφις*, *Ἀμωνασώνθηρ* ne peuvent être invoquées justement en faveur d'une vocalisation, *nefer*, *neter*, contre la vocalisation *nofr...*, *noutr..* qui résulte des observations précédentes. C'est, je crois une raison du même genre qui a déterminé la lecture *Σάχηρις* du nom : la voyelle  de  placée entre la syllabe accentuée *Shá* et la syllabe accentuée *pír*, a disparu comme la voyelle  de  dans *-σωνθηρ*. Que, dans des mots du type de , l'accent puisse être placé entre la seconde et la troisième consonne, le fait est prouvé par le copte *ⲙⲉⲙⲉⲣⲓ* *M. †*, *ⲙⲉⲙⲉⲣⲉ*, *T. portentum, prodigium, mirari*.

Ces points discutés pour la première syllabe, il me faut examiner quelles voyelles devaient prendre les syllabes suivantes.

1^o . Les transcriptions nous donnent la forme écourtée *νουβι* pour le singulier, *Σεμένουβι*, *Τερένουβις*, et pour le pluriel la forme complète vocalisée de plusieurs manières: *[Bí]νωβρι[ς]*, *[Ἀμωνασόν]νθηρ*, *[Ψε]νε[ν]ούττηρι[ς]*. Je viens d'exposer les motifs qui m'obligent à voir dans *-νθηρ*, la même forme *noutir* qui est dans *-νούττηρις*. J'incline à penser de même que , répond à une prononciation ptolémaïque *Binóutir*, *Binótir*, où la présence de l'accent principal sur *Bí*, dans le complexe *Bí-noutir*, aura déterminé la transcription en un trissyllabe *Bίνωβρις* avec accent sur *Bí-* et suppression de *i* entre *t* et *r*: toutefois cette assertion pouvant prêter au doute, je m'occuperai des formes bien constatées *νουρηρ*, *ν[ου]θηρ*. Notons d'abord qu'elles nous ont été conservées, de première main, par des papyrus d'époque ptolémaïque, où *H* échange avec *Ei* et a la valeur d'un *i* long, si bien que *νουβι* = *nouti* et *νουρηρ*, *ν[ου]θηρ* = *noutir*. Le copte présente deux cas analogues: *ⲉⲟⲟ* *M.*, *ⲉⲓⲟ* *T. cheval*, et *ⲁⲉⲟ* *T. trésor*, au pluriel *ⲉⲟⲱⲡ* *M.* *ⲉⲓⲱⲡ*, *ⲉⲓⲱⲱⲡ* *T.*, *ⲁⲉⲱⲡ* *M.* *ⲁⲉⲱⲱⲡ*, *ⲁⲉⲟⲱⲡ* *T.*, où la voyelle est brève au singulier dans la forme écourtée, et longue au pluriel dans la forme complète. Nous avons donc, pour l'époque ptolémaïque, un véritable pluriel brisé égyptien *noutir* à côté d'un singulier *nouti*. On peut même remonter plus haut. A côté de *ⲁⲉⲟ*, *ⲉⲓⲟ*, où *p* est tombée au singulier, le copte a *ⲟⲩⲉⲟⲱⲡ* *T. M. chien*, où *p* subsiste et qui fait au pluriel *ⲟⲩⲉⲟⲱⲡ* *M.* On peut en conclure que le pluriel brisé *noutir* existait, non-seulement à l'époque où la racine  avait perdu son  au singulier, mais à l'époque où elle n'avait pas encore perdu cet , c'est-à-dire avant la XX^e dynastie, où l'on a déjà des exemples de ,  à côté de  (Cfr. *Mélanges d'Archéologie*, T. I—II, p. 140): de même qu'on avait *ⲟⲩⲉⲟⲱⲡ* et *ⲟⲩⲉⲟⲱⲡ*, *ⲉⲓⲟ*[p] et *ⲉⲓⲱⲡ*, et, pour sortir des mots terminés en *p*, *ⲕⲛⲟⲩ*, *ⲕⲛⲟⲩ*, *ⲙⲓⲟⲩ*, *ⲙⲓⲟⲩ* (Cfr. Stern, *Gr. Copte*, p. 105—106), on avait en ancien égyptien *noutir* (puis *nouti*) et *noutir*. Je n'ai pas encore trouvé un moyen de savoir quelle voyelle finale avait le singulier *noutir* dans les anciens temps, ni même s'il avait une voyelle finale. Au pluriel, la formation *noutir* suppose une forme antérieure *noutirou*, qui explique les ortho-

graphes antiques $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}} \overline{\text{ⲛ}} \overline{\text{ⲟ}} \overline{\text{ⲛ}} \overline{\text{ⲓ}}$. Mais ce sont là des considérations qui m'éloignent trop de mon sujet: pour le moment, il me suffit d'avoir constaté que le mot $\overline{\text{ⲓ}}$ avait la prononciation *noutî* (*noutîr*) au singulier, *noutîr* au pluriel, dès le début de l'époque ptolémaïque et même quelque temps auparavant. Bien entendu, ces faits ne regardent que $\overline{\text{ⲓ}}$ pris comme substantif. $\overline{\text{ⲓ}}$ pris comme adjectif pouvait sans doute recevoir la terminaison adjectivale en $\overline{\text{ⲓ}}$, $\overline{\text{ⲓ}}$, et se vocaliser *noutri*: c'est là un point sur lequel je n'ai pas encore d'opinion, non plus que sur la vocalisation de $\overline{\text{ⲓ}}$ employé comme verbe. De même, je ne veux préjuger en rien la question des dialectes, ni décider si, à côté d'un *noutîr* memphitique, on ne doit pas admettre un *noutêr* thébani.

2°. $\overline{\text{ⲓ}}$ devient, sous la forme écourtée, $\nu\phi\iota\text{-}\zeta$, $\nu\omega\phi\iota\text{-}\zeta$, copte ⲛⲟϥⲓ , ⲛⲟϥⲉ , et sans voyelle $\nu\omega\phi$ dans Ⲡⲣⲥⲁⲛⲟϥ , si cette orthographe n'est pas une abréviation pour Ⲡⲣⲥⲁⲛⲟϥⲓ qu'on trouve à plusieurs reprises dans le papyrus Borgia publié par Schow. Pour la forme non écourtée, ⲚⲉⲢⲉⲣⲭⲉⲣⲓ , ⲚⲉⲢⲉⲣⲟⲩⲱⲢⲓ donnent un ϵ entre κ $\overline{\text{ⲓ}}$ et $\overline{\text{ⲟ}}$: cet ϵ manque dans Ⲡⲛⲟϥⲓ ainsi que dans le copte ⲛⲟϥⲓ , ⲛⲟϥⲉ . La transcription ⲚⲉⲢⲉⲣ est à ⲛⲟϥⲓ , ⲛⲟϥⲉ , $\text{-}\nu\omega\phi\iota\text{-}\zeta$, ce que $\text{-}\epsilon\mu\epsilon\text{-}$ de Ⲡⲉⲧⲉⲙⲉⲛⲟϥⲓ est à Ⲡⲙⲙⲟⲩ et Ⲛⲉⲛⲧⲉ de Ⲛⲉⲛⲧⲉⲙⲉⲛⲟϥⲓ est à Ⲛⲉⲛⲧⲉⲙⲉⲛⲟϥⲓ , un affaiblissement du premier mot en composition: elle n'a de valeur que si l'on peut prouver par ailleurs que les voyelles y contenues sont bien les voyelles du mot pris absolument. Nous avons vu que la première voyelle de $\overline{\text{ⲓ}}$ pris absolument était $\overline{\text{ⲓ}}$, ⲟ , ⲟ , ⲟ et non ⲉ : que faut-il penser de la seconde? Le copte et certaines transcriptions grecques nous donnent ⲛⲟϥⲓ , ⲛⲟϥⲉ , et nous avons vu plus haut que la voyelle finale de ⲛⲟϥⲓ est celle qui se trouvait entre $\overline{\text{ⲓ}}$ et $\overline{\text{ⲟ}}$ de $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}}$: l'analogie nous permet de supposer que la voyelle finale de ⲛⲟϥⲓ est celle qui se trouvait entre κ $\overline{\text{ⲓ}}$ et $\overline{\text{ⲟ}}$ de $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}}$, *noufir*. D'autre part, certains noms propres tels que $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}}$ $\overline{\text{ⲓ}}$ (Lieblein, *Dict.*, p. 166, no. 500), $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}}$ $\overline{\text{ⲓ}}$ (*Id.*, p. 12, no. 48), m'ont amené à penser qu'au moins dans certains de ses emplois la racine $\overline{\text{ⲓ}}$ avait la terminaison adjectivale en $\overline{\text{ⲓ}}$, $\overline{\text{ⲓ}}$, $\overline{\text{ⲓ}}$, ce qui donnait pour la forme pleine *noufirî*, qui devenait aisément *noufri*, *nofri*. L'examen du substantif copte ⲛⲟϥⲓ , ⲛⲟϥⲉ , τ , où le ⲓ , ⲉ , n'est que la terminaison moderne du féminin, nous montre que, vocalisée *noufir*, *noufirî* ou *noufri*, la racine $\overline{\text{ⲓ}}$ perdait sa voyelle médiale par l'adjonction d'un suffixe et devenait au féminin $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}}$ $\overline{\text{ⲓ}}$ *Nofrit*. J'ai pensé que le suffixe pluriel $\overline{\text{ⲓ}}$ devait produire à peu près les mêmes effets que le suffixe $\overline{\text{ⲓ}}$ du féminin; et que si $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}}$ + $\overline{\text{ⲓ}}$ devenait *nofr-it*, $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}}$ + $\overline{\text{ⲓ}}$ *nofri-ou* pouvait devenir *Nofriou*, comme $\overline{\text{ⲓ}}$ $\overline{\text{ⲟ}}$ $\overline{\text{ⲓ}}$ *ari*, *compagnon*, devenait $\epsilon\rho\eta\sigma\tau$, $\epsilon\rho\eta\tau$. Voilà l'origine de cette transcription $\overline{\text{ⲓ}} \overline{\text{ⲟ}}$ $\overline{\text{ⲓ}}$ *Nofriou* que vous qualifiez d'„orthographe hybride n'ayant pas sa raison d'être.“ Sa raison d'être est, comme vous le voyez, assez complexe, et je puis parfaitement m'être trompé en transcrivant *Nofriou*, au lieu de *Nofrou*, *Nofriou*, *Noférou*: la seule transcription qui ne me paraisse avoir aucune chance d'être exacte est celle de *Neferou*. Quant aux autres mots où se trouve $\overline{\text{ⲓ}}$, je les transcrirai sans hésitation pour la période ptolémaïque: *Ounnoufri* ou *Onnoufri*; *Nofirkerî* avec un ö et un é très-légèrement prononcés et tendant vers é , *Neferkerî*. Ici encore, je ne m'occuperai pas de la question dialectale que je n'ai aucun moyen de résoudre. J'ai fait mes démonstrations sur le dialecte memphitique: mais il va de soi que la transcription *Nofriou* par exemple, ne m'empêchera pas d'admettre une transcription *Nofriou* coexistante, le

jour où il me serait démontré que le dialecte thébain antique mettait, comme le moderne, un *E* où le dialecte memphitique a régulièrement un *I*.

3^o Pour  les exemples sont moins nombreux. Il me semble pourtant, que la voyelle *i*, *e*, de  doit être l'ancienne voyelle intercalée entre  et  de  pour les mêmes raisons que j'ai déjà données à propos de  et de : en tout cas, la seule transcription certaine que nous ayons, celle de  donne $\eta = i$ à cette place. Le verbe  pourra donc se transcrire *Khopiri*, *Khoperi*, *Khopirou* etc., selon la voyelle finale qu'on lui trouve dans les textes. Quant au mot  forme, devenir, les variantes    , semblent en faire un dérivé en  *i* de la racine  et lui assurer une prononciation *Khôpri*, *Khopriou* analogue à *nofri*, *nofriou*. C'est pour cela que dans des noms comme    Stable est la forme du soleil, j'ai transcrit *Menkhopirri*: je crois pourtant que la forme *Menkhopirri* répondrait mieux à l'euphonie que la précédente.

De  et  il y a peu à dire: j'ai répondu à votre argumentation sur ces noms en répondant à votre argumentation sur les noms précédents. La première syllabe du second est transcrite *Θετ-* ou *Θουτ-*: j'ai adopté *Thout-*, mais *Thet-* est conforme à l'analogie des formes *Ment-*, *Har-* à côté de *Mont-*, *Hor-* et *Thetmosis* doit avoir existé régulièrement à côté de *Thoutmosis*. Pour ce qui est de la finale , elle a deux formes, l'une **Αμωσις* pour le roi thébain, l'autre **Αμασις* pour le roi Saïte; elles sont justifiées par des noms de particuliers **Αμωσις* (Inscript. d'Ibsamboul; cfr. Parthey, *Aeg. Personennamen*, p. 7), **Αμωσις* (*Id.*, p. 11). Le copte a presque perdu la forme en *o* médiale: elle ne subsiste plus à ma connaissance que dans *μοσι*, *M. Ventrem gerere*. En revanche, les formes *μεσ*, *c. suff. μασ-*, *μαστ-*, *μισε*, *μισι*, prédominent dans les deux dialectes. Le même fait devait déjà avoir commencé à se produire à l'époque grecque, car on trouve dans Hérodote **Αμωσις*: une transcription de  , selon la prononciation du temps aurait même produit quelque chose comme la transcription de ,    , *σταραμμισι*, *πρμμισι*, c'est-à-dire *Thotmisi*, *Thotmisé* etc. Pour qu'on ait transcrit *Τέθμωσις*, **Αμωσις*, **Αμασις*, contre l'analogie du reste de la langue, il a bien fallu qu'on ait entendu prononcer *Tethmosi* ou *Thoutmosi*, *Ahmos*, *Ahmas* ou *Ahmasi*. C'étaient là des vocalisations antiques, mais ne sait-on pas de reste que les noms propres immobilisent souvent des formes archaïques? *François*, *Lestrangle*, *Duchâtel*, sont chez nous des archaïsmes que l'onomatologie a préservés à côté de *Français*, *L'Etrange* et *Duchâteau*.

Reste *Mini*. Vous demandez pourquoi je fais  *Min* dans la première syllabe, tandis qu'elle est *Mén-* dans *Μέμφις*? J'avais répondu d'avance à votre question en citant des listes de noms où un mot égyptien est vocalisé d'une manière dans un nom et d'une autre dans un autre: ainsi, *'Αρμαίς* et *'Ορσάνουφις*. D'ailleurs ma transcription *Mini* ne repose pas plus sur le texte d'Hérodote que la transcription usuelle *Ménès*. Hérodote n'emploie jamais le nominatif; il dit à l'accusatif *βασιλευσαι δὲ πρῶτον Αἴγυπτου ἔλεγον Μῆνα* (II, 4 cfr., II, 99) et au datif, *ὡς δὲ τῷ Μῆνι τούτῳ...* ce qui suppose un nominatif *Μῆν*. Diodore de Sicile en adoptant l'orthographe *Μηνάς* n'avait pas besoin de songer aux terminaisons des noms latins grecisés *Kίννας*, *Σύλλας*, et ne se donnait certainement la peine de transcrire un nom égyptien *Ména*: il prenait le nom tout grecisé dans l'un des auteurs qu'il compilait, et la terminaison en *-ας*, fréquente dans les noms du dialecte grec d'Egypte, montre que cet historien était d'époque ptolémaïque. Ailleurs, il semble

l'appeler *Mnéros* (I, 94) probablement d'après une source différente de la première. Le seul historien qui, après Hérodote, ait eu des renseignements exacts sur l'Égypte, Josephé, écrit *Mnéros* (*Ant. J.*, VIII, 6, 2); l'auteur du *Traité sur Isis et Osiris* (Ch. VIII), donne *Méinos*. En résumé, mettant de côté Hérodote dont je n'ai pas étudié de fort près toutes les transcriptions, les écrivains d'époque grecque ont pour la première syllabe un son *i* long: c'est en effet celui qu'on trouve dans les listes de Manéthon *Mnéros*. Les dérivés coptes rendent le même témoignage; car, à côté de la forme *monn*, ils ont la forme très-usitée *mn*, *T. B.* avec la flexion passive interne. Quant à l'*i* final, je le tire d'abord de l'orthographe  , qui a pour variante relativement fréquente , d'où la lecture *Ménéï* de Champollion.  est le verbe *ei, i, venire, ire*: qu'il faille y voir une variante capricieuse de  ou un calembourg sur le nom du roi *Min-i, celui dont l'aller dure*, la présence de ce signe n'en assure pas moins une valeur finale *ei, i = i* au nom du roi *Mini*. J'ajouterai plus tard une autre preuve tirée de la loi d'orthographe d'après laquelle, lorsqu'un mot renfermait deux fois la même voyelle, on n'écrivait que la dernière,   *An ou pou*,   *T ou mou* etc., mais cela fera l'objet d'un article spécial sur les noms des rois des premières dynasties. Pour le moment, il me suffit d'avoir donné les raisons de la lecture *Mini*, qui était celle du temps de Manéthon. Quant à s'étonner de rencontrer une valeur *i* à un  final après avoir rencontré une valeur *i* à un , je ne vois pas qu'il y ait lieu de le faire.  et  ne sont après tout que des supports de voyelles; si les faits nous montrent que dans certains cas ils servent l'un et l'autre à supporter la voyelle *i*, nous devons bien nous incliner devant eux. Je viens de parler assez longuement des raisons qui me portent à admettre pour certains mots l'équivalence  =  = *i*: pour l'équivalence  =  = *i* dans les noms propres et les finales en  , je vous renvoie à une note de mon mémoire sur le Papyrus de Berlin publié dans les *Mélanges* (T. III, p. 139, note 5).

J'ai répondu longuement à vos critiques, d'abord parce que j'attache un grand prix à votre jugement, ensuite parce que la question me paraît être une de celles qui s'imposent le plus directement à l'attention des Egyptologues. Jusqu'à présent nous avons presque travaillé entre nous, nos travaux ne sortaient guères du cercle très-étroit qui nous est propre. Il importait donc peu que certaines difficultés inhérentes au système graphique égyptien fussent négligées par nous: du moment que nous savions que *a*, pointé de différentes manières *â, á, a*, n'avait point la prétention de représenter toujours et partout le son *a*, mais n'était qu'un signe conventionnel destiné à rappeler le caractère , quelle qu'en fût la valeur voyelle dans la prononciation égyptienne, nous n'avions pas besoin encore, dans l'état de la science, de rechercher dans quel cas cet *â, á, a* de nos transcriptions devait sonner comme un *a*, dans quels cas comme un *i*, dans quels cas comme un *o*. Du moment qu'on établissait que  était un suffixe verbal et  un roi de la XIX^e dynastie, on pouvait, sans grand danger pour les initiés, se dispenser de déterminer si  devait se lire *ti, tai, ta, tha* etc. et  *Ra-user-ma-setep-en ra, Usermará Stepenrá, Ousirmari sotpenri* ou autrement encore. Aujourd'hui il n'en est plus de même. Les philologues viennent chercher des renseignements dans nos mémoires sur des points de philologie comparée: l'histoire telle que nous l'avons établie par nos recherches pénètre dans l'enseignement classique. Nous devons à ceux qui ne sont pas du métier de leur fournir des matériaux qui ne soient pas falsifiés par nous. Pre-

nez le traité du regretté Eneberg sur les pronoms sémitiques et vous verrez qu'il s'est servi de notre transcription α du pronom 𐤀 , 𐤁 , sans songer même à la mettre en doute et à se demander, si 𐤀 et 𐤁 n'étaient pas prononcés i . Prenez toutes les histoires d'Égypte et vous y verrez mentionné couramment des Râmenkheper, des Rausermâ qui sont faux de notre aveu à nous. Toutes ces erreurs ne sont pas encore passées assez complètement dans le domaine public pour qu'on ne puisse y remédier, et j'ai tenté d'y remédier pour l'histoire. Cela va, dites-vous, créer une confusion inextricable pour les gens qui ne sont pas du métier. Je le regrette, mais à qui la faute? A ceux qui s'obstinent encore aujourd'hui à transcrire *Râsgehen* sachant que cette lecture est fautive, ou à ceux qui essaient de prendre une forme plus voisine de la prononciation égyptienne? Vous trouvez que la méthode employée n'est pas saine. C'est possible, je suis mauvais juge de mes propres œuvres. Du moins ai-je essayé de procéder du connu à l'inconnu et de ne pas établir de règles générales en la matière: j'ai pris chaque nom isolément et j'ai tâché d'en déterminer le son d'après les transcriptions grecques, voire assyriennes, et les dérivés coptes. Il est probable que je me suis trompé sur bien des points: se tromper est un malheur commun à tous ceux qui commencent une étude, et je ne pense pas y avoir échappé plus qu'un autre. Tout ce que j'ai dit serait faux, que je ne m'en estimerai pas moins heureux si je réussis à attirer l'attention sur le sujet de la vocalisation égyptienne et si je parviens à faire rejeter par nos collègues certaines formes barbares de noms propres et de paradigmes grammaticaux que nous avons jusqu'à présent admises sans examen.

Zum Funde von Dêr el bahari.

Von

A. Wiedemann.

Kurz nach der Entdeckung des Königsschachtes von Dêr el bahari wurde mehrfach die Frage erwogen, ob es neben diesem Schachte noch andere Verstecke gegeben habe, in denen man versucht hätte, die Mumien ägyptischer Pharaonen oder Mitglieder ihrer Familien vor profanirenden Händen in Sicherheit zu bringen. Maspero vermuthete auf Grund einer Reihe kleiner in den Handel gelangter Gegenstände, daß es den Arabern gelungen sei, einen Schacht mit Königsmumien aus der 22. Dyn. zu entdecken. Daß ein solcher Schacht vorhanden war und wohl schon seit längerer Zeit den Arabern bekannt ist, wird, wie es scheint, dadurch bestätigt, daß zur Zeit der Lepsius'schen Expedition und auch schon früher zahlreiche Gegenstände, welche Mitgliedern der ersten Generationen der Herrscher der 22. Dyn. mit in das Grab gegeben worden waren, zum Vorscheine kamen. So wahrscheinlich es jedoch ist, daß diese Denkmäler alle aus ein und demselben Schachte stammen, so wäre es doch möglich, daß sie mehreren Gräbern entnommen sind, so daß einstweilen die Existenz eines Königsschachtes aus der 22. Dyn. noch zweifelhaft bleiben muß. Dagegen glaube ich, auf Grund eines ältern Fundes, die Existenz eines ähnlichen Schachtes aus der Zeit Amenophis III. nachweisen zu können und möchte mir erlauben, die auf diesen bezüglichen Notizen hier zusammen zu stellen.

Bei seinen Ausgrabungen in Schech Abd el Qurna stiefs Rhind auf einen erbrochenen Grabeingang, welcher einst mit der Cartouche Amenophis III. versiegelt gewesen

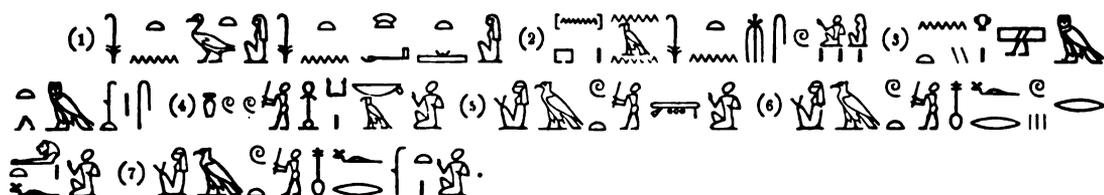
war. Man gelangte durch denselben in eine unausgeschmückte, etwa 40—50 Fuß im Quadrat messende, von 6 Pfeilern getragene Halle. In einer Ecke dieser Halle fand sich ein tiefer herabführender Gang, mittelst dessen man eine Kammer erreichte, deren Eingang gleichfalls ein Siegel getragen hatte. Hier zeigte dasselbe jedoch keine Cartouche, sondern ein Schakal und darunter 3 Reihen von je 3 knieenden Männern mit auf den Rücken gebundenen Händen. Am Boden dieser gleichfalls ausgeraubten Kammer lagen Mumienreste, Knochen, Binden, Bruchstücke von Mumienschachteln und vor Allem 14 Holztesseren in Stelenform, deren jede oben von einem Loche durchbohrt war (Rhind, Facs. of two papyri pl. 12). Letztere befinden sich jetzt in Edinburgh.

Auf jedem dieser Täfelchen fand sich der Name einer Prinzessin, von denen 2 als zur Familie Tutmes III. gehörig bezeichnet waren. Da der Schriftstyl auf allen Tafeln der gleiche ist, so haben wir auch die andern Prinzessinnen in etwa die gleiche Zeit zu setzen. Mehrere Tafeln waren gleichlautend, so daß durch dieselben im Ganzen nur 10 Prinzessinnen genannt wurden, nämlich *Nebau*, die Tochter einer Prinzessin *Sa-Tum*, *Ta-ui*...., *Ta-ta*, *Pet-ka-aa*, *Pet-pui*, *Ptah-meri-t*, *Sa-t-Hor*, *Nefer-Amen*, *Uaa* und *Hen-t-An*. — Über den Zweck der Täfelchen blieb man im Unklaren; Rhind machte zwar darauf aufmerksam, daß es wohl Mumienetiquetten sein könnten, wie sie aus griechischer Zeit in Aegypten nicht selten vorkommen¹⁾, wußte sich aber die Prinzessinnennamen auf denselben nicht zu erklären. Seine Vermuthung, es seien Etiquetten für die Mumien von Sklaven der betreffenden Prinzessinnen gewesen, war unwahrscheinlich. Analoge klarere Funde wurden später nicht mehr gemacht und so mußte dieses Grab ein Räthsel bleiben, welches erst jetzt durch den Fund von Dêr el bahari gelöst ist.

Betrachten wir den Fund genauer, so fällt sogleich seine Analogie mit dem Königsschachte auf. Zunächst ist hier zu erwähnen die Versiegelung des Grabes, welche sich in gleicher Weise in Dêr el bahari gefunden hat, nur daß dort nicht mit dem Namen des Königs, sondern mit dem von Priestern, wohl denjenigen, welche das Begräbniß geleitet hatten, gesiegelt worden ist. Diese Sitte des Versiegeln von Gräbern war übrigens in Aegypten auch sonst gebräuchlich, so berichtet ein Turiner Papyrus (ed. Pleyte und Rossi pl. 47 l. 5 ff.), daß sowohl das Grab Ramses II., als die Gräber der königlichen Kinder in ähnlicher Weise verschlossen waren. Das Innere des Grabes erinnert wieder an den Königsschacht, beide zeigen roh ausgehauene Kammern und Gänge ohne Inschriften und Verzierungen, als habe man die Mitglieder der Königsfamilie der Ehre eines ausgeschmückten und beschriebenen Grabes, wie es sonst fast jeder Aegypter erhielt, nicht werth gehalten. Daß die Tesseren wirklich Mumienetiquetten waren und daß sie sich an den Leichen der Persönlichkeiten befanden, deren Namen sie tragen, steht bei unserer jetzigen Kenntniß des ägyptischen Alterthumes fest. Dann spielen sie dieselbe Rolle, wie die Tinte-Aufschriften auf den Särgen von Dêr el bahari. Wie hier auf den Särgen und Mumienbinden der Name des in ihnen ruhenden Herrschers genannt wird, so geschieht dies in unserm Grabe durch Holzetiquetten, welche an der Mumie festgebunden waren. Beide Male sollte dadurch die Person, der die vorliegende Leiche angehörte, bezeichnet werden. Die Parallele zwischen unsern Tesseren und den Inschriften geht aber noch weiter. In einigen der Inschriften werden die Per-

¹⁾ Cf. Le Blant, Rev. arch. N. S. XXVIII p. 244 ff., 307 ff.; XXIX p. 179 ff., 231 ff., 304 ff. — Zwei derartige Etiquetten wurden Anfang 1882 durch den Bischof von Limerick in Theben erworben. Ihre Inschriften lauten: I. (1) Σενψεμίων (2) Θης θυγάτηρ (3) Ωρίων ποι (4) μήν und II. (1) Κετίστης Πί (?) (2) λων Ωρί (3) ων ἔτων (4) λ 5. Zu letzterer vergl. Le Blant No. 6.

sonen genannt, welche die Mumie an ihre Ruhestätte gebracht hatten, ihre Namen dienen als Zeugniß für die Authenticität der betreffenden Mumie. Dasselbe ist bei den Tesserer der Fall; zwei der Tafeln aus dem Rhind'schen Funde nennen aufser der betreffenden Prinzessin noch die Namen von 4 Beamten, welche deren Begräbniß besorgt zu haben scheinen. Ein Gleiches geschieht auf einer 3ten Tessere, welche genau in demselben hieratischen Schriftstyle geschrieben und in gleicher Form abgefäst ist, wie die Rhind'schen, also wohl aus demselben Grabe, wie diese, stammt. Es gelang mir, letztere Anfang 1882 in Theben zu erwerben und möchte ich bei der verhältnißmäßigen Seltenheit derartiger Tafeln ihre Inschrift in hieroglyphischer Transcription hier mittheilen:



„Die Prinzessin *Suten-χā-t* aus dem Hause der Königskinder, welche ging zu ihrer Zeit. Der ...*uu Šen-ka-ka*, der Wächter *Ta*, der Wächter *Nefer-u-er-hā-t-f*, der Wächter *Nefer-renp-t*.“

Der Text ist leicht verständlich. Die ersten drei Zeilen geben uns den Namen der verstorbenen Prinzessin *Suten-χā-t*, einen Namen, welcher auch sonst als weiblicher Eigennamen auftritt. Dann folgen 4 Beamtennamen, von denen sich die 3 letzten auch auf der Rhind'schen Tablette No. 3 — das zweite  des Namens *Nefer-u-er-hā-t-f* ist auf unserer Tablette unklar, es könnte event. auch ein  sein, die Rhind'sche Tablette giebt uns hier die richtige Lesung — die 2 letzten wohl auch auf Tablette No. 2 finden. Beide genannten Beamtenklassen hatten mit dem Todtenkudte zu thun und erscheinen in den auf die Necropole bezüglichen Papyris nicht selten. Die *Sa-u* waren vermuthlich die Wächter der Necropole, wenigstens kommt sonst *sa-u* in dem Sinne von Wächter häufig in Verbindung mit Gebäudenamen vor (cf. Devéria und Pierret, *Mél. d'arch.* I p. 61 ff.). Das Amt der ...*uu* ist unbekannt, ebenso wie die sichere Lesung der betreffenden Gruppe. Devéria, der sie eingehender behandelt hat, las dieselbe (*Journ. asiat.* 6 Ser. VI p. 345; X p. 449 ff.) erst *úbú*, dann *mañu* (für letzteres cf. Brugsch, *Wörterb.* VI p. 543); Erman (*ägypt. Zeitschr.* 1879 p. 78 ff.) liest *abu*; Brugsch übersetzt (*z. B. Gesch. Aegypt.* p. 636) das Wort mit Rath. Vielleicht ist *Uu* zu lesen und diese Leute gleichzusetzen den sonst (Brugsch, *Wörterb.* I p. 246) *Uit* genannten Beamten, welche u. a. die Todtenbekleidung zu besorgen hatten, dem Sinne nach würde wenigstens diese Bedeutung eine entsprechende sein. — Wie die Authenticität der Königsmumien von Dér el bahari und ihre Translationen durch hohe priesterliche Beamte beurkundet wurden, so haben hier niedere Angestellte der Necropole die Echtheit unserer Prinzessinnenmumien bezeugt

Alle die Punkte und Analogien, welche wir bisher besprochen haben, stimmen überein, um uns zu zeigen, daß in dem von Rhind eröffneten Schachte in der That die Mumien einer Reihe von Prinzessinnen während der Regierung Amenophis III. geborgen worden sind. Ebenso wie die Mumien von Dér el bahari ruhten dieselben nicht in einem wirklichen Grabe, sondern in einem rohen Felsenschachte. Dieses Auftreten einer zweiten derartigen Grabstätte bringt uns die Frage wieder näher, aus welchem Grunde man diese Mumien dergestalt an einer Stelle aufgehäuft habe. Leicht erklär-

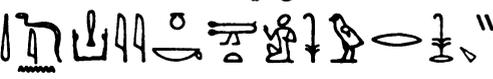
lich wäre es, daß man die Mumien verschiedener Personen in ein Grab brachte. Die juristischen Papyri haben uns gezeigt, daß die Sicherheit in der thebanischen Necropole keine besonders große war und daß sich große Diebesbanden gebildet hatten, welche die Gräber systematisch ausraubten. Die hierdurch hervorgerufene Gefährdung der Leichen würde das Zusammenbringen derselben in ein Grab an und für sich erklären, wenn man die neue Grabstätte dann besser hätte überwachen können. Allein dies war gerade bei dem Schachte von Dêr el bahari nicht der Fall. Dieser lag entfernt von den thebanischen Tempeln und den Necropolenanlagen an einer schon im Alterthume vollkommen einsamen Stelle. Hier hätte man die Mumien eher den Dieben zur Beute gegeben, als vor ihnen geschützt. Man könnte weiter daran denken, man habe in dem Schachte ein Versteck schaffen wollen, um die Mumien nicht vor den Einheimischen, vor denen man den Transport einer größeren Anzahl Särge doch nicht hätte geheim halten können, sondern vor einem auswärtigen Feinde zu verbergen. Für den Schacht von Dêr el bahari würde dann event. die von Ammian Marcellin XVII. 4 berichtete, sonst freilich unbelegte Eroberung Thebens durch die Karthager am Anfange ihrer Machtausbreitung, also um 800 v. Chr., in Betracht kommen. Allein für den Rhind'schen Schacht, dessen Anlage unter der Regierung Amenophis III., in einer ganz friedlichen Periode, erfolgte, ist eine ähnliche Erklärung nicht möglich. Hier scheint vielmehr die Bestattung in einem rohen Schachte eine von Anfang an beabsichtigte gewesen zu sein. So sind wir denn für die Beantwortung der Frage, wie es möglich war, daß in der Blütheperiode der ägyptischen Macht Prinzessinnen ein so wenig königliches Grab erhielten auf eine anderweitige Erklärung angewiesen, welche zunächst nur durch Hypothesen möglich ist. Hat man etwa die Leichen der Mitglieder der königlichen Familien nur auf kurze Zeit in ihren prächtigen Gräbern im Biban el Moluk und sonst beigesetzt, dann aber die Mumien aus diesen Gräbern entfernt und ohne ihren Leichenschmuck und das werthvollere Todtengeräth an einer einsamen Stelle beigesetzt, um die Leiche vor der Habsucht von Diebesbanden zu schützen? Waren also die Königsgräber nichts als prächtige Kenotaphe, in denen die Mumien nur kurze Zeit ruhten? — Ich würde es nicht wagen, diese auf den ersten Blick paradox erscheinende Vermuthung auszusprechen, wenn uns nicht aus dem Alterthume ein direktes Zeugniß vorläge, welches sie zu bestätigen scheint. Herodot (II. 169; cf. III. 16) erzählt nämlich, Amasis habe sich zwar in Saïs ein prächtiges Grabmal errichten, seine Mumie jedoch hier nicht beisetzen lassen, vielmehr wäre letztere an einer versteckten Stelle begraben worden. So hätte sich also Amasis zwei Gräber herstellen lassen, ein prachtvolles Kenotaph und ein einfaches wirkliches Grab. Analoge Verhältnisse könnten naturgemäß auch früher in Aegypten vorgekommen sein, sie würden die Existenz der besprochenen rohen Mumienschachte für die Leichen vornehmer Persönlichkeiten, und manche Eigenheiten dieser Funde, vor Allem das Fehlen werthvoller Gegenstände in denselben, erklären. Einen Beweis für unsere Annahme, welche einstweilen wenigstens wahrscheinlich zu sein scheint, könnten freilich nur spätere, klarere und von den Arabern noch nicht in Verwirrung gebrachte Funde bringen.

Bonn, 4. Juni 1883.

Dr. A. Wiedemann.

Varia, par Karl Piehl.

§ 1. Le sens original du groupe  n'est pas „prendre, enlever” („nehmen, wegnehmen”, *Brugsch*, Dict. hiér. VII, page 1345), mais plutôt „tirer” — „ziehen”. Cela nous est démontré par un passage que j'ai extrait du tombeau de *Rechmâra* à *Scheik-Abd-el-Gourna*. Nous y voyons deux individus, l'un appelé , l'autre ayant la qualification de , dont le premier est debout du côté gauche, le second du côté droit d'un objet à moitié effacé, qui, au moyen de cordes attachées aux deux extrémités, est tenu par les deux hommes. L'un tire du côté gauche, l'autre du côté droit. La représentation est accompagnée des deux légendes suivantes:

a)  „Le *honkai* dit: C'est moi qui le tire du côté sud”.

b)  „L'embaumeur dit: C'est moi qui le tire du côté nord”.

§ 2. Le groupe  [Brugsch, Dict. hiér. VII, p. 1158] se retrouve dans l'expression  „boucher en chef”, parmi les titres de l'un des fils de Ramesès III, mentionnés au temple de *Médinet-Habou*. Le personnage en question s'appelle: 

§ 3. En attendant que M. U. Bouriant publie le tombeau de *Râmes* à *Scheik-Abd-el-Gourna*, je me permettrai de communiquer ici quelques inscriptions que j'y ai copiées. Elles intéressent toutes la religion.

a) Dans la porte qui mène à la chambre sépulcrale on voit à droite, disposé en lignes verticales, dont le bas a été en partie effacé, le texte suivant:



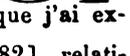
„C'est le prince héritier, ami de dieu de la maison royale, gouverneur et nomarque *Rames* qui dit: Je suis venu en paix à ma syringe, sous la faveur du bon dieu. J'ai été le favori du roi de mon temps, et je n'ai rien ôté aux ordres, qu'il a donnés. Je n'ai pas commis de péchés envers les hommes — afin de (pouvoir) rejoindre mon lieu de repos à l'occident de Thèbes.

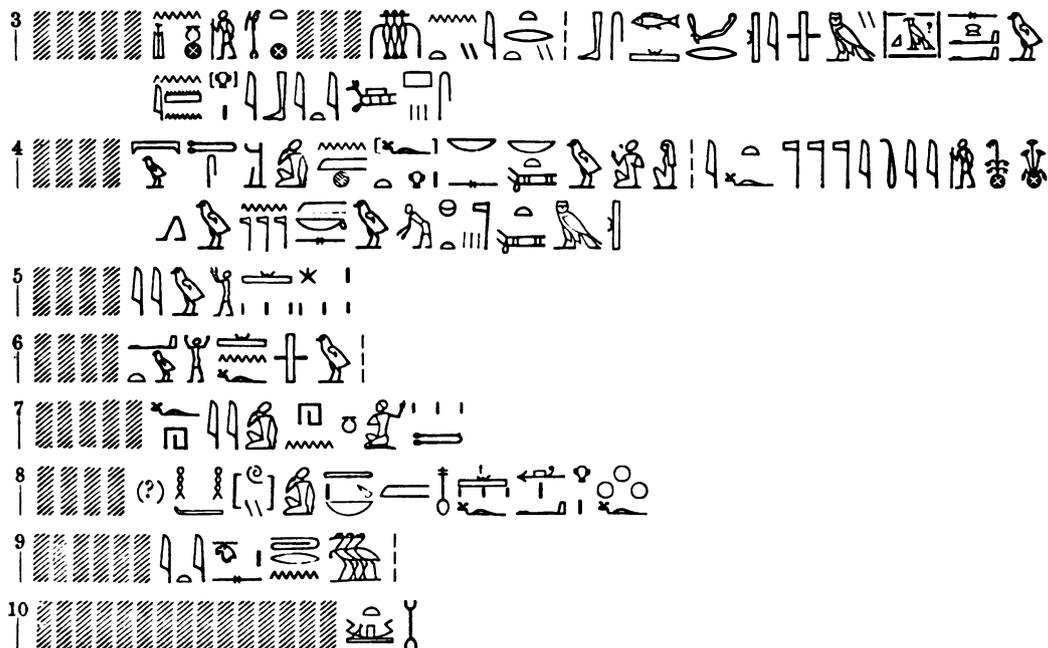
C'est le prince héritier, préposé¹⁾ à la joie dans tout le pays, *sem*, maître de tous les , chancelier, gouverneur et nomarque *Rames*, qui dit: O dieux, seigneurs de la région inférieure, génies funéraires qui êtes dans , qui me faites parvenir au seigneur de l'éternité. Je l'adore, je fais qu'il soit vénéré, j'occupe le lieu de prosternation parmi les grands qui appartiennent aux suiveurs de , que je reçoive de l'abondance, de même que leurs saintetés, en gâteaux d'Ounnefer que vous me préparez afin que j'aime Lorsque j'étais sur terre, je faisais des offrandes aux dieux, je au cycle divin en son entier; je purifiais, je sanctifiais les autels (?) par devant le „taureau de sa mère”, je nourrissais les Rois de la Haute et de la Basse Égypte (c'est-à-dire: *les ancêtres royaux?*) j'affectionnais Amon dans son temple, les femmes royales et les enfants royaux favorisant sa personne, je n'ai pas omis (*litt.*: résisté) de prononcer leurs noms au jour de chaque jour”.

Le texte étant comblé de lacunes, je ne puis garantir d'avoir saisi partout le vrai sens du fond.

b) En face de cette inscription il y a, à gauche dans la porte, un hymne à Amon, qui malheureusement est à moitié détruit. Voici ce que j'en ai pu lire:



¹⁾ J'ai eu l'occasion, plusieurs fois pendant mes études, de relever l'expression  [] comme variante de  etc. Cela corrobore les vues que j'ai exprimées autre part [Cfr. *Recueil de Travaux*, III page 72 et le *Muséon* Janvier 1882], relativement au sens du groupe  ,  de certains titres. Je vois du reste avec plaisir, que M. Erman [Zeitschrift 1882, page 5] a fait des observations analogues à celles-là. Si je ne me trompe pas, il faut compter  du groupe  „préposé, chef” à la catégorie sus-mentionnée de  . Cela me paraît résulter des données d'une série de coffres en bois, qui ont appartenu aux familles de prêtres de Montou de Thèbes et sont conservés au musée de Boulaq. Un individu s'appelle ici une fois:           , une autre fois:           sic           . Une autre caisse mentionne un certain           . Ces exemples ne sont pas uniques. Les coffres de Boulaq m'ont donné au moins une demi-douzaine d'exemples analogues. Je me rappelle avoir vu une caisse qui partout n'avait que la forme  (nulle part ). Quant à  de  , je crois devoir l'expliquer de la même manière que dans  à côté de  ,  à côté de  , etc. M. Brugsch a déjà, il y a 15 ans (*Wörterbuch*), relevé l'existence de ce  prosthétique, qui plus tard a formé le sujet d'une étude approfondie publiée par M. Ceugney (*Recueil de M. Maspero II*, fasc. I).



Je ne suis pas sûr d'avoir bien lu la fin de la ligne 3. Les lacunes ont dans l'original plus d'étendue que dans la copie.

c) Du côté gauche de la porte d'entrée se voit un petit texte qui se retrouve très-souvent dans les tombeaux de la XVIII^e dynastie. Le tombeau de *Rames* nous le représente en état intact, ce qui est assez rare. Voici le texte en question:



„C'est le gouverneur de la ville de Nexen, prophète de la déesse *Maât*, gouverneur et nomarque *Rames*, triomphateur, qui dit à ton *ka*: J'adjure ton père, la vie, *Horchuti* qui se lève à l'horizon en son nom de lumière du disque solaire, afin qu'il te favorise, qu'il t'aime, qu'il te rende prospère, qu'il te donne des millions d'années, que ta mémoire soit établie par des fêtes de trente ans, tous les pays étant sous tes sandales, qu'il écrase tes adversaires — vivants ou morts — que toute joie soit auprès de toi, que toute santé soit auprès de toi, que toute vie soit auprès de toi, que tu sois établi sur le trône de Ra éternellement". —

C'est au *ka* d'un roi (*Amenophis IV*) que s'adresse ici le défunt. Parmi les groupes hiéroglyphiques de notre texte je relèverai celui de  — du reste très-fréquent dans les inscriptions de cette époque — qui me paraît être une forme dialectale de , „monter, se lever”.

d) Fragment d'inscription qui a été tracée au-dessus de la porte d'entrée:

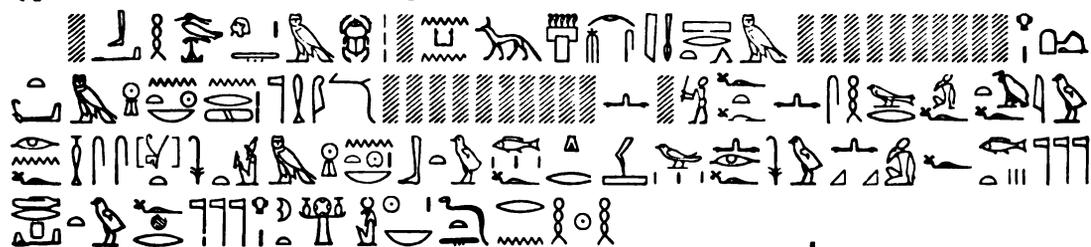




„Nous t'offrons un champ de 12 schoenes à l'occident et de 12 schoenes à l'orient, total 24 schoenes, avec toutes les choses qui y sont, et avec le dixième de tout ce qui vient de la Nubie, comme les rois ancêtres, les augustes, ont fait — depuis (?) *Soumet* jusqu'à *Komset*”¹⁾.

Il est à propos de rappeler qu'aussi le copte a conservé plusieurs formes du mot qui correspond à l'ancien .

§ 6. Petit fragment de texte provenant d'un tombeau de *Scheik-Abd-el-Gourna*. A part ce fragment qui court au plafond de la première chambre (le tombeau est du type commun), toutes les inscriptions ont été détruites.



§ 7. J'ai déjà autre part²⁾ relevé l'existence du titre . Un des tombeaux de *Gournat-Mourrai* a été bâti pour le compte d'un certain qui portait la qualification de . Un passage des inscriptions du tombeau en question nomme le défunt , d'où il résulte que *χerep* (*sexem?*) *sereket* désignait un fonctionnaire, attaché à la nécropole thébaine. Le roi dont il est question était sans doute Amenophis I, qui avait un culte très-répandu dans la dite nécropole, au moins dans sa partie méridionale³⁾ — témoin plusieurs tombeaux de *Gournat-Mourrai*.

Je ferai remarquer, en passant, que la désignation semble avoir été employée surtout pour la partie sud de „l'occident thébain”.

§ 8. Stèle peinte sur la muraille d'un tombeau de *Scheik-Abd-el-Gourna*. Cette inscription est très mutilée — toute la fin en a été effacée — et par-ci par-là on voit sur la muraille des traces d'une autre stèle peinte, par dessus la quelle notre texte a été surchargé. Nous avons donc à faire à un palimpseste. Du reste, je n'insisterai pas plus longuement sur l'usage, si répandu en Egypte ancienne, d'usurper des monuments d'autres personnages et d'autres époques; ce procédé a été appliqué depuis l'âge des pyramides jusqu'aux basses époques, et chaque égyptologue pourra en citer force exemples.

¹⁾ Cfr. Denkmäler IV, 27b. C'est évidemment de *Takompsu* qu'il s'agit ici. Faut-il corriger en etc.?

²⁾ Recueil de Travaux, Vol. II, fasc. 4: *Petites notes de critique et de philologie* § 29.

³⁾ J'ai vu pourtant à *Scheik-Abd-el-Gourna* un tombeau, contenant une représentation du roi et de sa femme noire, adorés par l'honorable

En haut, au cintre du monument, on voit la combinaison de symboles suivante:



Au dessous de cela a été tracée en lignes horizontales l'inscription que voici:



Toute la fin de la stèle (qui a dû avoir probablement une vingtaine de lignes) a été détruite. Malgré l'état délabré du monument, il nous a semblé mériter d'être publié. C'est qu'il contient quelques formules et quelques expressions curieuses qui ressemblent surtout à celles de certaines stèles funéraires, datant de l'époque de la XII^e dynastie.

§ 9.  Cette forme du nom du dieu Osiris qui nous est fournie par la stèle C. 3 du Louvre, n'est probablement pas fautive, parcequ'elle se retrouve ailleurs, p. ex. au Papyrus Ebers. Si cette supposition est exacte, la forme en question est due à la chute du *r* final. Dans ce cas, la forme  du nom du dieu infernal qui surtout caractérise les basses époques est un composé du même ordre que , , etc. Il est vrai que des formes comme , ,  etc. du même nom sont très-communes pendant l'époque ptolémaïque, mais d'un côté le  (et va-

riantes) de cette période de l'orthographe égyptien a assez souvent la valeur de voyelle, de l'autre côté la forme   pourrait fort bien expliquer   etc.

Pourtant, je ne nie pas la possibilité de la vieille théorie qui voit en   une variante dérivée (par étymologie populaire?) de   etc.

§ 10. En étudiant les représentations qui couvrent les monuments de la vallée du Nil, on voit bientôt que, loin d'être tracées au hasard, elles annoncent tout au contraire chez leurs auteurs une intention préméditée eu égard à la place qu'elles occupent. P. ex. si l'on parcourt les tombeaux, on trouvera, que telle représentation accompagnée de tel texte, a été reproduite dans le même coin de chaque tombeau appartenant à un groupe restreint de cet ordre de monuments. De même pour les temples égyptiens, où chaque tableau, chaque peinture ont leur raison d'être et sont figurés là où ils se voient, parce que le *canon* nécessitait un pareil arrangement. Maintenant il est vrai que la règle souffre des exceptions; mais peut-on établir des règles qui portent le cachet de l'infailibilité! Et du reste, il est possible que les soi-disantes exceptions se rangent sous des règles d'ordre supérieur au point de vue logique.

Je n'ai pas la prétention d'entreprendre cette fois un examen de l'ensemble des cas, dans lesquels on peut observer le fait que je viens de mentionner; une pareille entreprise, faute de matériaux, serait tout à fait au dessus de mes forces. Mon but se borne à relever une particularité d'orientation qui paraît avoir été observée pour les temples de l'Égypte, particularité dont on n'a pas jusqu'ici, je crois, tenu compte. Le terme „orientation” étant une notion géographique, il faut que j'explique ce que j'entends dans le cas présent, où je me suis permis de l'employer, dans un sens un peu différent en partie de l'ordinaire.

Les deux couronnes royales de l'Égypte  *hei* „la blanche”, celle du sud, et  *tešer* „la rouge”, celle du nord, ne sont pas seulement des dénominations de coiffures du pharaon, mais s'emploient comme on sait aussi pour désigner les notions géographiques „sud” et „nord”. Cela étant le cas pour l'écriture, on doit s'attendre à le voir refléter dans les représentations des monuments. En effet, chaque égyptologue a dû avoir l'occasion de noter des exemples de cette dernière circonstance. A cette occasion, je me borne à rappeler la (première) salle hypostyle du temple de Denderah, où, à droite de l'entrée, c'est-à-dire du côté du nord, le roi orné de la couronne rouge est reconnu comme roi de la Basse-Égypte, tandis qu'à gauche, c'est-à-dire du côté du sud, il porte la couronne blanche et est nommé roi de la Haute-Égypte¹⁾.

L'emploi comme moyen d'orientation des deux couronnes  et  dans les représentations des monuments est donc admis par tout le monde, et aucune autre couronne royale ayant été rencontrée jusqu'ici dans un pareil rôle, je prends la liberté de proposer pour les deux couronnes en question la désignation de *couronnes d'orientation*. Evidemment je ne veux point par là contester que d'autres termes dont on use pour la même chose ne manquent d'à propos.

¹⁾ D'autres exemples de la même particularité se voient p. ex. à Karnak, dont le sanctuaire de granit rouge montre du côté du nord le roi coiffé de , tandis que du côté opposé du sanctuaire, il porte ; de même sur l'obélisque de Hatasou et au temple de *Medinet-Habou*, où dans la grande salle péristyle les rois ancêtres représentés sur la muraille à droite de l'entrée, portent la couronne du nord; etc.

La particularité de l'emploi des deux couronnes d'orientation à laquelle nous venons de faire allusion, est très-répondue. Elle se voit presque dans chaque temple de l'Égypte. C'est du moins l'expérience que l'autopsie des dits monuments nous a fournie.

Chaque porte¹⁾ de temple est en général ornée de représentations qui, en plusieurs registres, nous montrent le pharaon, dédicateur du temple ou de la partie du temple dont il s'agit, en adorateur et sacrificateur devant les dieux ou un des dieux du saint lieu. Les montants de la porte nous font voir, dans chaque registre, le roi devant *une* divinité²⁾. C'est le linteau qui le plus souvent représente le roi devant la triade du temple ou une triade congénère — par deux fois; de façon que le linteau étant coupé verticalement en deux (au point de vue ornemental), la partie gauche correspond au montant gauche, et la partie droite au montant droit.

Les couronnes dont le roi est coiffé varient pour les différents registres — les formes des couronnes royales sont très-nombreuses, déjà à l'époque des dynasties thébaines, et vers les basses époques elles paraissent augmenter considérablement — mais on retrouve toujours parmi celles-là les deux couronnes d'orientation. De ces dernières, celle du nord est mise sur la partie nord de la porte, et celle du sud sur l'autre partie. Cette règle a été appliquée partout où nous avons pu examiner de près les temples égyptiens, p. ex. à Thèbes, où *Medinet-Habou*, *Der-el-Medine*, *Karnak* en fournissent de très-bonnes preuves. De même à Ombos, à Edfou, à Philae etc.

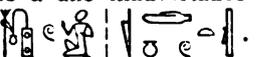
Cette observation a un certain intérêt, parce qu'elle nous permet de juger plus nettement de la manière dont les égyptiens ont orienté toute une série de localités de leur pays. Encore, elle nous fait voir entre autre qu'une porte étant (selon l'acception moderne) orientée en *est-ouest*, le montant est doit représenter le roi coiffé de , celui de l'ouest le représenter coiffé de ³⁾. Cfr. p. ex. le temple de Chons à Karnak. Cela corrobore la thèse que l'on a soutenue que selon l'acception des Égyptiens les points cardinaux se suivent: *sud*, *nord*, *est*, *ouest*, puis que, dans le dit cas, *est* correspond à *sud* et *ouest* à *nord*.

Je ne puis maintenant développer ma thèse, faute d'espace et de photographies nécessaires; elle a été pourtant vérifiée sur nombre de monuments. J'espère du reste pouvoir bientôt consacrer un travail spécial à la matière. En attendant, les égyptologues auront le loisir de contrôler et de compléter mes observations; peut-être même sauront-ils, déterminer le sens des autres couronnes dont le pharaon est coiffé dans les représentations des temples égyptiens.

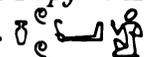
En terminant je me borne à relever comme résultat de mes observations, relativement à l'emploi des couronnes d'orientation dans les représentations qui couvrent les faces des portes de temple égyptiennes:

¹⁾ Je distingue la notion de *porte* d'avec celle de *pylône*. Ce dernier renferme toujours une porte qui comme d'autres portes de temples obéit, par rapport à l'ornementation, aux règles que nous avons indiquées ci-dessus.

²⁾ Il paraît que certains principes aient déterminé la disposition des offrandes que le roi fait à telle divinité dans les différents registres, ainsi que le choix des différentes couronnes pour chaque cas. Nous reviendrons peut-être prochainement à ces questions qui doivent avoir un intérêt particulier pour la résolution de plusieurs problèmes archéologiques d'ordre supérieur.

³⁾ Cette règle souffre des exceptions qui probablement sont dues à une inadvertance de la part des lapidaires égyptiens ou de leurs confrères, les soi-disants .

Que les couronnes d'orientation se voient *ou* sur le linteau et dans le registre inférieur des montants, *ou* seulement dans le registre inférieur des montants, *ou bien* (par exception) seulement sur le linteau. Sauf ces endroits, on ne voit nulle part les couronnes d'orientation, quelque soit du reste le nombre des registres¹⁾.

§ 11. M. Brugsch a eu l'obligeance de m'indiquer quelques erreurs qui se sont glissées dans le *Dictionnaire du Papyrus Harris* No. 1 qui a paru l'an dernier. En voici les plus importantes: Page 13.  „sont ceux qui scellent les trésors, les archives, mêmes les crûches contenant les vins et les bières”. — Page 17.  „bis, faute d'impression à la place de  ad”. — P. 27.  „a la prononciation  et ; c'est le copte $\omega\tau$ frumentum. Voir *Dict. hiér.* vol. IV, s. voce  ta. Le durra, c'est  boti”. — P. 36.  „n'est pas l'océan céleste. C'est *manunet*, la région (même montagne) de l'ouest”. — A ces corrections communiquées par l'illustre lexicologue, j'ajoute quelques-unes, que m'a fournies l'étude des inscriptions du *Ramesseum* à Medinet-Habou: P. 54.  doit être corrigé en  — P. 74.  doit se lire  — P. 98 . Lisez . —

§ 12. . Cette expression se rencontre quelquefois dans les inscriptions des tombeaux thébains, où elle apparaît en parallélisme avec certaines qualifications honoraires, plus usitées dans les textes. Le signe initial est bien , mais un verbe  (comp. pourtant  = , Brugsch, Gram. page 48; et *Zeitschrift* 1873, p. 8) n'étant pas connu, il est fort possible que le signe en question soit une forme de  =  „établir, être établi”.

Je donne maintenant les deux petits textes²⁾ que j'ai notés contenant la dite expression. L'un (a) provient du tombeau qui porte le nom de M. Ebers (*tourbat-abou-boles*, selon les arabes de l'endroit), l'autre (b) a été extrait d'un autre tombeau de *Scheik-Abd-el-Gourna*.



¹⁾ Le temple d'Isis de Philae présente la particularité — unique pour moi — de couronnes d'orientation placées sur le linteau et dans le registre le plus en haut de la porte.

²⁾ Un troisième exemple se voit sur la statue de *Ra-men-kheper-seneb* de Boulaq, qui aussi date de la XVIII^e dynastie.

Erschienenene Schriften.

- Karl Piehl, Bidrag till aegyptisk språkforskning och paläografi. (Aus „Nordisk tidskrift for filologi“ VI p. 23—39 und 1 Tafel). Juli 1882. 8°.
- O. von Lemm, Aegyptische Lesestücke mit Schrifttafel und Glossar. I Theil, Schrifttafel und Lesestücke. Erstes und zweites Heft. Leipzig, Hinrichs 1883. 4°. 128 pp.
- W. Pleyte, Bloemen en Planten uit Oud-Egypte in het Museum te Leiden. (2° Bijlage tot de 35. Jaarvergadering der Ned. Bot. Vereeniging, 29. Juli 1882). 8°. 1882. 13 pp.
- A. A. Linke, Skizze der altägyptischen Literatur mit besonderer Berücksichtigung der Culturgeschichte. Leipzig. 1883. 8°. 92 pp.
- L. Stern, Die Posno'sche Sammlung ägyptischer Alterthümer. (In: Zeitschrift für die gebildete Welt 1883 S. 285—288).
- Derselbe, Das Leben Josephs des Zimmermanns aus dem Koptischen übersetzt. (In: Zeitschr. für wissenschaftl. Theologie XXVI, p. 267—294).
- Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma. Anno XI. Serie seconda. Roma. 1883. 8°.
 Contenuto: R. Lanciani, L'Iseum et Serapeum della Reg. IX. (tav. V—XI) p. 33—60. — Ern. Schiaparelli, Sulle scoperte avvenute presso l'Iseo. p. 61—103. — G. Barracco, Sullo sfinge scoperto presso l'Iseo. p. 104—111. — Orazio Marucchi, Lo sfinge del re Amasi (con appendice) p. 112—131.
- Ernesto Schiaparelli, Monumenti egiziani rinvenuti di recente in Roma sull' area dell' Iseo del Campo Marzio. Lo sfinge di Amasi, i cinocefali di Nechtharheb, l'obelisco di Ramesse II. Roma. 1883. 45. S. 1 Taf. 8°.
- Derselbe, Le migrazioni degli antichi popoli dell' Asia minore studiate col sussidio dei monumenti Egiziani. Roma. 1883. 4°. 10 pp. (Reale Accad. dei Lincei 1882—83).
- Aug. C. Merriam, The Greek and Latin Inscriptions on the obelisk-crab in the Metropolitan Museum, New-York, A Monograph. New-York. 1883. 8°. 49 pp.
- Alfr. Wiedemann, Die ältesten Beziehungen zwischen Aegypten und Griechenland. Leipzig. 1883. 22 S. 8°.
- Derselbe, Zur Chronologie der Arsinoe Philadelphus. (1882. Separatdruck. 8°. 10 pp.)
- Derselbe, Sammlung altägyptischer Wörter welche von klassischen Autoren umschrieben oder übersetzt worden sind. Leipzig, Barth. 1883. 8°. 46 pp.
- Revue Egyptologique, III^{me} année no. 1. Paris, Leroux 1883. 4°. p. 1—48; Autograph. pp. 8; 3 heliogr. planches. Sommaire: Revillout, Association de Ptolémée Epiphane à la couronne et quelques autres associations royales. Le tribunal égyptien de Thèbes. Récits de Dioscore, exilé à Gangres, sur le concile de Chalcedoine. Les prêtres de blé. La vie du bienheureux Aphou, évêque de Pemdje (Oxyrinque). Le martyr de St. Ignace. Chabas, Le papyrus Anastasi no. 6, transcrit et traduit. Index du vocabulaire mythologique. — Revillout, Nouvelles acquisitions du Musée Egyptien du Louvre. Nécrologie et nouvelles. Nota; Sigles des divisions de la drachme lors de l'étalon d'argent en Egypte.
- Eug. Revillout, Cours de langue démotique et de droit égyptien. Leçons professées à l'école du Louvre. Paris. 1883. 59 pp. 8°.
- U. Wilcken, Arsinoitische Steuerprofessionen aus dem Jahre 189 n. Chr. und verwandte Urkunden (Sitzungsber. der Kön. Preuss. Akad. d. Wiss. 1883. S. 897—922. Taf. 9—12).
- Joa. Karabacek, Die Theodor Graf'schen Funde in Aegypten. Wien. 1883. 43 S. 8°.
- Derselbe, Katalog der Theodor Graf'schen Funde in Aegypten. Wien. Verlag des K. K. österreichischen Museums. 1883. 56 S. 8°.
- Aegyptiaca Pauli de Lagarde studio et sumptibus edita. Gottingae. 1883. VIII u. 296 S. 8°.
- J. Halévy, Mélanges de critique et d'histoire relatifs aux peuples sémitiques. Paris, Maisonneuve et Co. 1883. 8°.
- J. Hommel, Die semitischen Völker und Sprachen. I, 3. Noten, Nachträge, Verbesserungen und Register zu: Die semitischen Völker und Sprachen. Leipzig, Otto Schulze. 1883. 8°.
- Stanisl. Guyard, Notes de Lexicographie Assyrienne, suivies d'une étude sur les inscriptions de Van. Paris. 1883. 8°. 144 pp.
- C. Bezold, Die Achämenideninschriften. Transcription nebst Übersetzung, textkritischen Anmerkungen und einem Wortverzeichnisse. Mit dem Keilschrifttexte der kleineren Achämenideninschriften autographirt von P. Haupt. Leipzig, Hinrich'sche Buchhandlung. 1882. 8°.
- D. G. Lyon, Die Cylinderinschrift Sargons II. in transcribirtem assyrischen Grundtext mit Übersetzung und Commentar. Leipzig. 1882. 4°.

Zeitschrift
für
Ägyptische Sprache und Alterthumskunde
herausgegeben
von R. Lepsius
unter Mitwirkung der Herren H. Brugsch, Ad. Erman und L. Stern.

Einundzwanzigster Jahrg. 1883. Viertes Heft.

I n h a l t:

Gesios und Isidoros, von G. Steindorff. — Aegyptische Eigennamen in griechischen Texten, von U. Wilcken. — Erschienene Schriften.

Gesios und Isidoros.

Drei sahidische Fragmente über „die Auffindung der Gebeine Johannes des Täufers.“

Von

Georg Steindorff.

Die drei hier veröffentlichten Fragmente, deren Copien ich der Güte meines verehrten Lehrers, Herrn Dr. ADOLF ERMAN in Berlin, verdanke, sind ein größeres Bruchstück einer altchristlichen Heiligenlegende, in deren Mitte als Helden zwei fromme Jünglinge, Γέσιος und Ἰσιδωρος, stehen und deren End- und Höhepunkt die Auffindung der Gebeine des heiligen Johannes des Täufers in der Nähe der syrischen Stadt Emesa bildet. Leider fehlt der Anfang des Ganzen, welcher zwei Seiten der TATTAM'schen Handschrift (A) betragen hat, und mit ihm jede sichere Kenntnis über den wahren oder untergeschobenen Verfasser unseres sonderbaren Machwerks. Eine zweite, etwas größere Lücke (ungefähr 2½ Seite der TATTAM'schen Handschrift) befindet sich zwischen dem Schluß des ersten Fragments und dem zweiten Blatte von B, und in ihr mag wohl der kurze Bericht von der Beerdigung (?) der Gebeine des einst von Paulus auferweckten Eutyclus (die ja im Anfang eine so große, kaum verständliche Rolle spielen und deren im weiteren Verlauf der Erzählung nirgends mehr Erwähnung gethan wird), von der Knechtschaft und Befreiung des Gesios gestanden haben. Die Legende von der „Auffindung der Gebeine Johannes des Täufers“ schließt mit Seite 45 des dritten Fragments, und es beginnt mit der letzten Seite (Cap. XVIII) eine neue Erzählung von den Wundern, welche durch die Gebeine des Täufers in Aegypten gethan worden sind. Von dieser Reliquiengeschichte, welche offenbar die Fortsetzung der Auffindungslegende bildet, ist uns nur die Überschrift: καὶ κε κσομ μκ κешпнре,

πρ ἀπώππε εβολ-ρη πρεεε μπρατιοε ιωραππνε πηαπτιετηε u. s. w.¹⁾ und eine Mahnung des Verfassers an seine Zuhörer, unablässig weiteres Material über den heiligen Johannes zu sammeln, erhalten. Hoffentlich wird uns der Zufall einmal noch weitere Bruchstücke dieses Opus bescheeeren, das trotz alles Unsinnns und aller Verunftwidrigkeiten der Fabel nicht nur ein grammatisches und geographisches Interesse bietet, sondern auch als, so viel ich weiß, einziger koptischer Repräsentant einer für die damalige Zeit charakteristischen Literaturgattung, des Heiligenromans, volle Beachtung verdient.

Was nun die Frage nach dem Verfasser unserer Legende betrifft, so vermag ich dieselbe leider nur negativ zu beantworten. Bei ZOEGA pag. 259 (koptischer Text pag. 266) findet sich allerdings eine Notiz des Inhalts, daß der Patriarch Theophilus von Alexandria, ein Schüler und einer der nächsten Nachfolger des bekannten Athanasius, eine Schrift „*de inventione ossium S. Johannis et de miraculis ab eo editis*“ verfaßt habe. Ob aber unsere Geschichte mit der hier erwähnten Arbeit des Theophilus identisch ist, möchte ich sehr in Zweifel ziehen. Schon der Umstand, daß Theophilus in einer so bewegten Zeit jenen bedeutenden Bischofssitz von Alexandria, der einen ganzen Mann verlangte, innegehabt hat, dann aber namentlich alle anderen Schriften, als deren Verfasser wir ihn kennen²⁾, geben Zeugniß, daß er durchaus kein unfähiger und geistig unbedeutender Mensch gewesen ist. Und ein solcher war sicherlich der Autor der uns vorliegenden Auffindungslegende, die an Albernheit nichts zu wünschen übrig läßt.

Ist es ferner möglich, daß Theophilus, der im Jahre 403 die „*Synodus ad Quercum*“ gegen seinen Gegner Chrysostomus ins Werk gesetzt und nach dieser Zeit noch bis 412 gelebt hat, schon 325, wenn auch als junger Diaconus, an dem Concil von Nicaea — denn dort will ja unser Verfasser die Wundergeschichte von Augenzeugen gehört haben — teilgenommen hat? Auch diese Frage ist, wenn man nicht etwa ein übermenschliches Alter des Theophilus annehmen will, zu verneinen, und es scheint mir somit zur Ehre des Patriarchen festzustehn, daß er diese klägliche *inventio* nicht auf dem Gewissen hat.

Möglich ist es vielleicht, daß das Buch eine spätere Fälschung und auf Grund der Überlieferung, daß Theophilus eine solche Schrift verfaßt habe, diesem untergeschoben worden ist; aber auch für diese Annahme liegen zwingende Gründe nicht vor, zumal da in jener Zeit verschiedene Bücher über die Auffindung der Gebeine und des Hauptes des Täufers³⁾ (u. a. eine vom Archimandriten Marcellus verfaßte Schrift, nach der das Haupt des Heiligen am 24. Februar 453 — also nach dem Concil von Nicaea — gefunden worden sein soll) im Umlauf waren, dieses Thema also bei den damaligen Legendensfabricanten ein sehr beliebtes gewesen sein muß.

Ein griechisches Original scheint unseren Handschriften nicht zu Grunde zu liegen. Dafür sprechen nicht sowohl die zahllosen Verunstaltungen griechischer Fremd-

¹⁾ Vgl. die Überschrift der Legende „*de morte Josephi*“ LAGARDE, *Aegyptiaca* 1. Cap. O; REVILLOUT, *Apocryphes coptes* 43.

²⁾ Vgl. FABRICIUS, *bibliotheca Graeca* VII 108. Theophilus verfaßte auch eine Schrift „über das Heiligtum des Erzengels Raphael“; vgl. ZOEGA 611; ferner ein Leben der heiligen Xene; vgl. WÜSTENFELD, *Synaxarium* 270.

³⁾ Vgl. FABRICIUS, *bibliotheca Graeca* X 260 f. WÜSTENFELD, *Synaxarium* 321 ff.

wörter und Eigennamen (Ἡρώων für Νέρων), als namentlich die echt ägyptischem Geiste entsprungene Bemerkung am Anfange des IV. Capitels: „Jene Schiffer aber waren Spötter und sehr böse, wie auch ihr ja die Sorte der Alexandriner kennt; denn sie stammten aus jener Stadt.“

Wer nun aber auch der Verfasser der Legende gewesen sein mag, sicher ist sie eine Compilation aus verschiedenen Heiligengeschichten, deren Spuren sich zum Teil noch verfolgen lassen und die vom Erzähler, welcher in dieser Literatur wohl bewandert war, in möglichst ungeschickter Weise zusammengesetzt worden sind. Vor Allem ist die Geschichte von dem ans Meeresufer gespülten Leichnam und die Klage über die Vergänglichkeit alles Irdischen, welche Gesios anstellt, auszuscheiden. Sie wird, worauf mich Herr Dr. ERMAN aufmerksam gemacht hat, in WÜSTENFELD's *Synaxarium der koptischen Christen* S. 238 vom Amba Archelides erzählt. Mit ihr scheint ursprünglich die Legende von den Gebeinen des vom Apostel Paulus auferweckten Eutychus in keinem Zusammenhange zu stehen. Ein drittes Stück ist die Erzählung von den beiden Brüdern und ihrer selbstlosen Pflege des Kranken, ein oft wiederkehrendes Spiegelbild des altchristlichen Diaconats, und den Schlufsstein des ganzen ersten Theiles bildet die beliebte Legende von der Auffindung der Gebeine des heiligen Johannes. Natürlich finden sich zahlreiche originelle Stellen, die wir dem Compilator verdanken (u. a. die nette Vermuthung der Schiffer, dafs der Leichnam des Eutychus der eines von Gesios entführten, vornehmen Weibes sei), und namentlich sind die hier und da eingestreuten kurzen Bemerkungen des Autors (z. B. die schon erwähnte Glosse über die Alexandriner; die bissigen Worte des Kranken über die Gesinnung der Sklaven gegen ihre Herren) von grossem Interesse.

Als Helden des so entstandenen religiösen Romans läfst der Verfasser die beiden Brüder Gesius und Isidorus auftreten. Dafs diese zwei vollständig frei erfundene Heilige sind, steht mir ausser allem Zweifel. Nirgends werden sie sonst erwähnt; ihr Martyrium ist unbekannt; weder in den *Acta Sanctorum* von BOLLAND, noch in WÜSTENFELD's *Synaxar*, noch in LUDOLF's *Aethiopisch-koptischem Kalender* findet sich ein ihnen geweihter Festtag.

Übrigens mufs doch diese Compilation aus Legendenreminiscenzen, die bei der Abendmahlsfeier (σύναξις) vielleicht in der von Athanasius gelobten und von Theophilus über den Gebeinen des heil. Johannes erbauten Capelle (ZOEGA 259) vorgetragen worden ist, einen gewissen Ruf gehabt haben. Denn es liegen uns drei von einander unabhängige Handschriften vor, denen die hier veröffentlichten Fragmente entstammen:

A. Sahidisches Fragment aus der TATTAM'schen Sammlung auf Pergament. Copie MORITZ SCHWARTZE's, jetzt im Besitze Dr. ADOLF ERMAN's. Die Buchstaben der Handschrift entsprechen denen der Classe V bei ZOEGA. Der inhärirende Vocal ist im Inlaute spärlich (z. B. stets **εχι**) und inconsequent (**चित्च** neben **चित्च**, **онг** und **онг**, **енте** und **енте**, **р** und **ер** u. a. m.) gesetzt. Im Anlaute wird der Halbvocal vor den Liquiden fast ausnahmslos durch einen Punkt über dem Buchstaben bezeichnet. Bei den Verbalpräfixen der ersten Person Pluralis (**тн**, **тнпа**, **марн**, **нтн**, **шантн**, **птерн**) und dem Präfix des negativen Imperativs (**мпр**) wird der Halbvocal, wie im Boheirischen, regelmäfsig plene geschrieben; also **тєп**, **тєппа**, **марєп**, **птєп**, **шантєп**, **птерєп**; **мпр**. Ziemlich häufig findet sich die unterägyptische Punktation eines für sich allein silbenbildenden Vocals: **н**, **ω**, **таροι** u. a. m.

B. Zwei Blätter der BORGIA'schen Sammlung; vgl. ZOEGA 242, Cod. Sah. CLVIII. Abschrift IGN. GUIDI's, dem ich nochmals an dieser Stelle für die sorgfältige Collation dieses und des nächsten Fragments meinen herzlichen Dank sage. Die Handschrift befindet sich in einem sehr verderbten Zustande. Die Seitenzahlen (ϣ, ϣδ; ϣϑ, ϣ), welche ZOEGA noch gelesen hat, sind heute nicht mehr sichtbar. Die Bezeichnung des Halbvocals geschieht sinn- und regellos; als Beispiel für ihre Ungeheuerlichkeit diene der Satz: **Ἰσοῖ ἁε γεσιος ἀϣμοοσε ἰνεσοτερητε . ἰνατηλτρος ἁε ἀταναχωρει ἰατ ενετμανσωῖε** u. s. w. Diese Barbarismen und Schreibungen wie **κατηλτρος** (neben **κατηληρος**) und **λιαθητη** weisen auf eine große Jugend der Handschrift hin.

C. Fragment der BORGIA'schen Sammlung; vgl. ZOEGA 242, Cod. Sah. CLVII. Ebenfalls Abschrift GUIDI's. Die Handschrift ist mit Ausnahme der ersten und letzten Seite gut erhalten. Die Seitenzahlen (**λῆ-μῆ**) sind deutlich zu lesen. Der inhärende Vocal bleibt durchweg unbezeichnet. Dagegen findet sich regelmäßig über dem **ι** ein Strich, der nur bisweilen durch einen Doppelpunkt ersetzt wird. Die Annahme, daß etwa **ī** eine besondere Färbung des Vocals ausdrücken soll, scheint mir ausgeschlossen, da oft dasselbe Wort oder dieselbe Endung in einem Falle mit **ī**, im andern mit **ï** geschrieben wird; z. B. **eī** und **eï** „gehen;“ **ϣīne** und **ϣïne**; **κσī** und **κσï**; **ζωτραφία** und **μαρτηρία**, aber **ετταζία** u. a. m. Am Ende einer Zeile wird in der Handschrift das auslautende **κ** häufig aus Raummangel weggelassen und durch **+** über dem vorhergehenden Vocal bezeichnet z. B. **εροτ+**¹⁾. Die Schreibungen **εμμοι** (IX) und **εμμοοτ** (zweimal in XII) sind wohl nicht der Feder, sondern dem Unverstande des koptischen Schreibers zuzuweisen. Zu bemerken ist noch, daß C stets **εσιωρος** (A und B **ἰσιωρος**) schreibt.

Vornehmlich aus typographischen Rücksichten habe ich den Halbvocal in A und B, in dessen Bezeichnung ja die Schreiber selbst höchst ungenau verfahren, nicht gesetzt, sowie in C den Strich über dem **ι** weggelassen. Was nun die Worttrennung anbetrifft, in der noch immer keine Einheit erzielt ist, so bin ich darin im Wesentlichen meinem hochverehrten Lehrer, Professor PAUL DE LAGARDE gefolgt²⁾; manche Inconsequenz hierin sowohl, wie in der von mir gesetzten Interpunction und in der Einteilung des Ganzen in achtzehn Capitel mag man mir entschuldigen; ich habe wenigstens Deutlichkeit und Übersichtlichkeit angestrebt. Die Abkürzungen der Handschriften **ἰς**, **ϣς**, **ἰνα**, **εϣος** habe ich nach LAGARDE's Vorgange ausgeschrieben.

A.

I. (3) **τει ἐπιῖ μπεκειωτ μματε . πεξε ἰσιωρος ἁε μαρεπτααϣ εβολ πτεππωϣ εζωπ πτεϣῆμη, η μαρε οτα κρητη ϣιτεϣ κϣοτωρ κρητηϣ κωτ-καρος, ατω κτε κε οτα ϣιτεϣ κκεκαρος . πεξε γεσιος μπεϣσον ἰσιωρος ἁε**

I. das Haus unseres Vaters sehr. Es sprach Isidoros: „Laß es uns verkaufen, und unter uns seinen Preis vertheilen, oder es möge der eine von uns es nehmen

¹⁾ Vgl. STERN, *Kopt. Gramm.* § 1.

²⁾ Vgl. LAGARDE, *Aegyptiaca*, Göttingen 1883; *Götting. gelehrte Anz.* vom 7. November 1883.

αμοτ, μαρον επαριονηατος¹⁾ πραστε, ηεεμν ταλαετηηη ημμαι επηαιροε
 μη πεχροποε, ε ψαπααεϋ εποηε . λοιποη ψαηηωψ εχωη ηπεχροποε ηπε-
 αρε, ερε ημα ψοοη ηαη εη ηεημνητε²⁾ . πεχε ηεαωροε ηε οητε ρω η
 ηεηεοοηη αη ηπεχροποε ηπεηαρε . ηετραφηη ηαρ ηω ημοε ηε ηρωηε οηε
 ηποοη, ραητε ερωεϋ ηεοηε αη . πεχε ηεειοε ηε αρι-ψορη ηεοηωε εμ ηηη
 ηπεηειωη ηοηροηηε . ηηεροηηε ηε ερωε ηεψωηηε εα ηαεεοηεα, εψωηε
 ηψοοη εμ ηεωμα . εψωηε ηε οη α ηεεμ-ηψηηε³⁾ ηηηοηηε ηαεοη, ψηηε ηεα
 οηρωηε ηεωβ, ηααεϋ (4) εροηη επαηηη ηεοηεϋ ηηαρε, εωε εηψοοη εμ ηεωμα .
 εκψαη επ ηαη, ηηοηηε ηαη ηαη ηηψηηηω ηηηη ηηαειωη εη ηεποηραηηοη
 ηηηε, αηω εεαηωωηε ηη εηεμηψα ημοεϋ εμ ηηηε ηηηηηε .

II. Αεψωηε ηε, ηηεροηοηω εηη ηπεηηωψ ηη ηεηερηη, αεηωοηη ηεη
 ηεειοε, αεηε -εηοη εηη θαλαεεα⁴⁾, εηε ηηοε ηεοη ηε, εωε εεψηηε ηεα
 οηηοηη ηεηεη-ψωη ηαηα ηερεηηηε εηψοηεηη ηηεη ηοεμοε . εεημοοηε ηε εη
 ηεηρο ηθαλαεεα, αερε εηεωμα ηρωηε, εεηηηη-εηοη, ηη αεηοη, ε α ηροεηη
 ηοηεϋ επεηρο ηθαλαεεα . αερε επεεηηαηηοηη ηη ηεεηεηη εηηε ηη ηεεηοηε-
 ρηηε εηηε, εηο ηεηηηηη⁵⁾. ηηη εω οηαε ψααρ εηωοη, αηηα ηεηο ηεε ηοηε-

und wohnen in ihm eine Zeit, und der andere es nehmen zu einer anderen Zeit.“ Es sprach Gesios zu seinem Bruder Isidoros: „Komm, wir wollen gehn nach dem Gerichtshofe morgen, damit du festsetzest den Vertrag mit mir für einen (kurzen) Zeitraum und die (ganze) Zeit, welche wir lebend zubringen. Kurz wir teilen unter uns auf die Zeit unseres Lebens, während der Ort zwischen uns bleibt.“ Es sprach Isidoros: „Wir kennen aber die Zeit unseres Lebens nicht. Sagt doch die Schrift: 'Der Mensch lebt heute, morgen aber lebt er nicht'.“ Es sprach Gesios: „Sei du der erste, und wohne in dem Hause unseres Vaters ein Jahr; das andere Jahr dagegen steht es unter meiner Gewalt, wenn ich noch im Leibe bin. Wenn jedoch die Heimsuchung Gottes mich gefaßt haben sollte, so suche einen Kranken, setze ihn in mein Haus und betrachte ihn wie mich, als ob ich im Leibe wäre. Wenn du dieses thust, wird Gott mir Ersatz geben für das Haus meines Vaters in den höchsten Regionen des Himmels, und es wird mir vergolten werden das, wessen ich würdig bin, in der Höhe des Himmels.“

II. Es geschah aber, als sie ihren Vertrag fertig abgeschlossen hatten mit einander, da machte sich Gesios auf, ging hinaus zum Meere (er war der ältere Bruder), wie wenn er einen kleinen Handel suchte gemäß den eitlen Werken dieser Welt. Während er aber ging an der Küste des Meeres, stieß er auf einen ausgeworfenen, todtten menschlichen Körper, den die Wogen an die Küste des Meeres geworfen hatten. Er fand seinen Schädel (κρανίον) und seine beiden Hände und seine beiden Füße vertrocknet. Nicht war Haar oder Haut auf ihnen, sondern sie waren wie Elfenbein, indem

¹⁾ Es ist, worauf mich Herr Prof. DE LAGARDE, dem ich überhaupt für mannigfache Hülfe vielen Dank schulde, gütigst aufmerksam macht, αριονηατος „Areopag“ zu lesen.

²⁾ Vgl. dagegen V. εη ηαηηε ηπεηελαηοε (sic). Der Sinn dieser Stelle ist: „während der Ort keinem von uns beiden ausschließlicly zugesprochen wird.“

³⁾ Die Abschrift: ηεεηη-ηψηηε.

⁴⁾ STERN, *Kopt. Gramm.* § 228.

⁵⁾ ξηηόε. von Holz?

λεφαντινον, ε μη λαατ ηρητοτ ριτμ πρωτ ημμοτ-πειοοτε, ετшеεη ημματ. ητεηηοτ ασαμαρτε ημοοτ, (5) αςσοκοτ επεκρο εημ ηυω . ηε οτμα γαρ ηε εςεστχαζε ημα ετμματ¹⁾), ε μη λαατ ηρωμε ηρητη . ατω αςβωλ-εβολ ηπεςφαιαριον, ετ ηηρ ετεςαπε, αςμορς εταπε ηπετμοοττ, αςτ ηηηοτ²⁾, ετ ρη τεςβιχ, ετβιχ ηπετμοοττ . αςρμοος, αςριμε επετμοοττ, εςηω ημοος ηε οτοη οτοη ηηκαρ ηη ηερμες . οτ ηε ητ αηηπος επει κοσμος; η οτ ηετ-ηαεητη ημμαι, εηηη εβολ-ρμ ηει κοσμος³⁾); εηηοοη ρωωτ ρμ ηει κοσμος ηεε ηπει ηωως, ε ηη ηηετμα ηρητη . οτ ηε ηρωη ηηεηρημα ηπει κοσμος, η οτ ηε ηηοτηηοτ ηπει κοσμος; ραης γαρ εροη ηηρη ηε, ετρηκ ερ θε ηηαι, ατω ηρωμε ηημ, ητ αηηπος επει κοσμος . ατω ηεςηω ηηαι, ερε ηεςρημειοοτε ηηοτο επεηητ εηη ηεςοηοοσε ατω επεηητ εημ ηεωμα ηπετμοοττ . ατω ηεςηω ημοος ηε ω ηηαλαηηωρος ηρωμε, ω (6) ηεβηηη, ω ηρωμε, αη ηηρημα ηεηοτ ηεηηα-ηη-ηειθε ημοη, ετρηκ ηηηοτ ερραη επεηβιχ . ηηηεως αςηοτς ερος, ηεηας ηε η ηαι αη ηαηαας ηε ητ αςμοτ, αλλα αηοκ ηημας ηε . αηοκ γαρ ηημας, αηοη⁴⁾ οτςωμα ηοτωτ, ατω οτσαρη ηοτωτ ηε ητ αηηφορη ημοος ηηεσαη, ατω οηηηετμα ηοτωτ ηε ητ α ηηοηηε χαρηε ημοος ηαι ηη ηει ηρωμε, ητ αςμοτ . ηηερεςηε ηαι ηε, αςηαας ηα-ρηη ηηεηηαηηηηοη ηη ηεςεβρηηηη⁵⁾ ηη ηεςφαιαριον, αςοηελοτωλωτ⁶⁾

Nichts an ihnen war durch das Schlagen der Wasser, die mit ihnen fluteten. Jetzt ergriff er sie und zog sie an das Gestade auf den Sand. Denn ein ruhiger Ort war jener Ort, indem kein Mensch dort war. Und er löste seine Kopfbinde (φακιόλιον), welche um seinen Kopf gebunden war, er band sie um den Kopf des Toten, er gab die Goldstücke, welche in seiner Hand waren, in die Hand des Toten. Er setzte sich, er beweinte den Toten, indem er sprach: „Wehe, wehe über Staub und Asche! Was ist es, was ich erworben habe für diese Welt, oder was ist es, was ich mit mir nehmen werde, wenn ich gehe aus dieser Welt? Auch ich bin in dieser Welt wie dieser Leichnam, in welchem kein Atemzug ist. Was bedeuten die Schätze dieser Welt? oder was bedeutet der Ruhm dieser Welt? Müssen wir doch alle wie dieser werden, und jeder Mensch, welcher geboren wurde für diese Welt.“ Und er sprach dies, indem seine Thränen niederflossen auf seine Wangen und nieder auf den Körper des Toten. Und er sprach: „O du unglücklicher Mensch, o du Armseliger, o du Mensch! Welche Schätze werden dich jetzt bestechen können, sie in deine Hände zu nehmen?“ Darauf wandte er sich zu sich und sprach: „Nicht dieser allein ist es, welcher gestorben ist, sondern ich bin es mit ihm. Denn ich mit ihm, wir sind ein Körper, und ein Atem ist es, welchen Gott geschenkt hat mir und diesem toten Menschen.“ Als er dies gesagt hatte, entblößte er sich von seinen Unterkleidern und seinen Hosen und seiner Kopfbc-

1) Die Abschrift: ηε οτμα γαρ ηε εςεστχαζε ηε ημα ετμματ u. s. w.

2) ΖΟΕΓΑ 35 (Zeile 3), wo ηηηοτ^η „Goldstücke“ bedeutet.

3) Die Abschrift η οτ ηεηηαεητη εηηηη ηημμαι u. s. w.; vgl. *Tim.* α VI 7.

4) αηοη als Copula ein Bohairismus für S. αη. Vgl. STERN, *Kopt. Gramm.* § 304.

5) Das koptisch-arabische Glossar No. 45 der Pariser Bibliothek hat, wie mir Herr Dr. ERMAN gütigst mitteilt, ἑρεκιον أنسراييل. Es ist τὰ βρακία, *bracciae*.

6) σοηελοτωλ- (ohne ausgeschriebenen Halbvocal σοηλοτωλ PEYR. *lex.* 198b) stat. pronom. eines fünfslantigen Zeitwortes *σοηλοηελ = σοηωλ „einwickeln.“

επνεες μπετμοοττ, αςρμοος ραρτης. ατω πεςριμε εροςυ πε πωε μπεςσον
η πεσειωτ.

III. εςυσοοп отη ρη τει μιτшапρτης ητει μιπε, εις οτχοι αςει ρη θα-
λασσα, εςпамооne ετηнсος, е шаτμοτте ерос же серакоτса. а ппееς ςροσοτ
επεκρο, же ετηαειρε ητεχρια μπсωма, аτ(7) ρε επшнре-шнм, еςρμοос-
εораи матаас, еςριме етнаисе, ет кн-εораи мπεςεμто-εβολ. πεχατ παςυ же
пешннр, от ерок пе пει κωωс, екρмоос, екριме еροςυ; теппаτ γар епрωкη
ппексплаχноп εροτη еροςυ, ρωс е пексон пе η πεκειωт пе. πεχасυ же паτ
же ρη отме, ω наспнτ, пасон пе. πεχατ παςυ же аτω екρ от, екρмоос,
екριме; мн отен¹⁾ сом ммоп ρω етоτпосυ пкесон; τωотп²⁾ се псгомсυ
псतालокпмап.апаτ же³⁾ екнп еасυ В.

μπολις, ητεпжитк ерос. πεχε тесиос
же ςροпρ пσι пχοεις, же мп сом мμοи
етωмс ммоу мπει ма, птаβωк екема.
αλλα, пма еτпаβωк еροςυ, папτωс
тпажитεу пμμαи татωмс ммоу ρм
пма етμματ, паи апок еτпаβωк
еροςυ, тасω, еириме еροςυ мπεροот
мп тетшн, шаптаеи еβολ-ρη сωма
таβωк ератεу мппоτте. аτω аτмоо-
не мпχοи еροτη, аτта(8)лоу. αλλα

(90)..... ерос. πεχасυ паτ пси тесиос
же наспнτ, ςροпρ пси пχοεις ша пп-
пег, же мпп шсом ммои⁴⁾ етωмс
мпаκωωс ρη отма, птаβωк екема,
αλλα пма, еτпаβωк еροςυ, папτωс
тпажитεу еροςυ пмм[αι] птаτω[мс]
ммоу пта[σω е]ιριме еροςυ [мπερο]от
мп [тетшн ш]апт..... пει
θιος..... мп ти(?).....
χοи....., а.....

deckung, wickelte sie um die Gebeine des Toten und setzte sich zu ihm. Und er beweinte ihn wie seinen Bruder oder seinen Vater.

III. Während er nun so derartig mitleidig war, siehe, da kam ein Schiff auf dem Meere, welches an einer Insel landen wollte, die Serakusa (Syrakus) genannt wird. Die Schiffer sprangen an die Küste, damit sie die Notdurft des Leibes verrichteten, sie fanden den Jüngling allein sitzen, indem er den Leichnam beweinte, welcher vor ihm lag. Sie sprachen zu ihm: „Freund, was ist dir dieser Leichnam, daß du dasitzest und ihn beweinst? Denn wir sehen den Brand deines Innersten gegen ihn, als wenn es dein Bruder oder dein Vater wäre.“ Er sprach zu ihnen: „Fürwahr, meine Brüder, mein Bruder ist es.“ Sie sprachen zu ihm: „Und warum sitztest du und weinst? Ist es dir denn möglich, ihn wieder zu erwecken? Drum mache dich auf, begrabe ihn und schiffe dich ein mit uns! Siehe, zu welcher Stadt gehörst du, damit wir dich hinnehmen?“ Es sprach Gesios: „So wahr der Herr lebt, nicht ist es mir möglich, ihn hier zu begraben und anderswohin zu gehn. Sondern wohin ich auch gehn werde, überall werde ich ihn mit mir nehmen und ihn dort begraben, wohin ich gehn werde, und ihn immer beweinen bei Tag und Nacht, bis ich aus dem Leibe scheide und zu Gott gehe.“ Und sie landeten das Schiff und brachten ihn darauf; aber sie thaten dies nicht aus Liebe

¹⁾ Für отен vgl. ZOEGA 436 (Z. 1). 538 (Z. 30).

²⁾ Die Abschrift τωотп се.

³⁾ Zu апаτ mit folgendem же vgl. VI апаτ γар же ετειρε ппаи тиροτ „denn siehe, sie thun dies alles.“

⁴⁾ Die Hs. ммои.

πτατερ παί απ ετβε οταγαπн πτε
πποττε εροτн еροϋ, αλλα ετοτωϋ
εραρπαζε μπ ет πтоотϋ ατω псеτ-
εβολ мпеснесωма ρн отχωρα ес-
отнτ .

IV. πτεροτταλοϋ δε, ατερ-ρωт.
αϋτ̄ нατ ншмотне псатеере прат
ρα пкеес мпетоотт, шпнтоτταлоот
пмаϋ, ατω неϋтоε псатеере ρа пес-
сωма мпн мμοϋ, еϋжω ммос пατ
же жити ептош ителеαοпн . таχα
сар не таі ρω те теχωρα мпетаϋ-
мот (ката ѳе ет ере пшаже патамон
пса ѳн) . пкееϋ де оти етмамτ не
ρενрескоптеи не аτω мпопнрос еπε-
ροτο, ката ѳе ететпсоотн ρωωттн-
тн мпгепос нпрмакоте . же не ρен-
ебол не ρн тποlic етмамτ . аτω πте-
ροτρμοос, ашаже мп гесіос, прωме
мпотте, етжω ммос пαϋ же прω-
ме ет пαпоτϋ, тен(9)тарко ммон
мпотте пай, ет еншмше пαϋ, етρεк
тамон же ере пει ρωме, пт аϋмот,
нп ерок жп ммон, епейан аппατ
ерок, ере пекβαλ μερ псноϋ, етннρ

zu Gott mit ihm, sondern weil sie das, was er bei sich hatte, rauben und auch seinen Leib in einem fernen Lande verkaufen wollten.

IV. Als sie ihn aber hinaufgebracht hatten, schifften sie weg. Er gab ihnen acht Silberdenare für die Gebeine des Toten, damit sie dieselben mit ihm hinaufnahmen, und noch vier Denare für seinen eigenen Leib, indem er zu ihnen sprach: „Nehmt uns in die Gaue von Lycaonien! denn vielleicht war dies gerade das Land des Toten“ (wie die Geschichte uns nachher erzählen wird). Jene Schiffer aber nun waren Spötter und sehr böse, wie auch ihr ja die Sorte der Alexandriner kennt. Denn sie stammten aus jener Stadt. Und als sie sich gesetzt hatten, sprachen sie mit Gesios, dem Gottesmanne, indem sie zu ihm sagten: „Guter Mann, wir beschwören dich bei dem Gotte, welchem du dienst, uns zu erzählen, ob dieser tote Mensch dir gehört oder nicht, da wir ja dich gesehen haben, wie deine Augen voll sind von Blut, welches mit Thränen gemischt ist, dadurch daß du weinst bei Tag und Nacht. Ist dir vielleicht eine große

..... [мп е]т πтоотϋ ατ[ω] псеτ
мпеснесωма εβολ [но]τχωρα¹⁾ ес-
отнτ .

IV. πτεροταλε δε, аτρ-ρωт.
αϋτ̄ нāτ ншмотне псате[е]ре прат,
шпнтоτταλ[о] пкеес мп[е-
тмо]отт пмаϋ . αϋτ̄ неϋто ρа пес-
сωма мпн мμοϋ, еϋжω ммос же ари
таγαпн пмаи πтетпжит ептош птле-
αοпн . таχα сар теχωρα етмамτ
та-прωме пентаϋмот²⁾ [на]та ѳе ет
ере . . аже пат ϋшан нпот
. . . . де етм[маτ] талοϋ (91) [ρ]ен-
рескоптеи [п]е аτω мпопнрос, ката
ѳе πτωтн ететпсоотн нпрмакоте .
не ρенебол сар ρн тποlic етмамτ
не . аτω πτεροτρμοос, ашаже мп
πραгіос гесіос, прωме мпотте, ет-
жω ммос же псон, тптарко ммон
мпотте, ет еншмше пαϋ, же ере
пел ρωме, пт аϋмот, нп ерок ката
аш пстпсenia, епейан аппατ [е]пек-
βαλ³⁾ е . . . τ̄ρ псп[οϋ] ϋτωρ

¹⁾ Zu ρн (A) fehlt in der Hs. der Raum.

²⁾ Die Hs. пентаϋмот.

³⁾ Nach аппατ scheint nur ein Buchstabe zu fehlen.

зи ремеин, зити ѓе ет екрѣме ммос
мпероот ми тетши. арнт¹⁾ пта от-
пос немтоп шѡпе пак нммасу пара
отоп нм . аѡв аппат етмнише, е
атмот нси петейоте ми петшире
птоотот ми петшвееер ми петстг-
тенис, аѡв мпеннат ефѣлапѡрѡпа
птеи мѣне енез. пѣни тептарно ммоп
мппотте, етрек тамоп епекѣиос тирѣ.
епеѣан прос пекскопос аноп отсрѣме
те таи нпос птепос парарон, пт а пекѡѡш еи ежѡс, акентс еѡл рм пни
пкесеюте, анеи епшмо нммас, аѡв прос п ет еппат ероѣ, мпектаро есеи
ммос, есопз, аѡѡѡш есеи ммос, есмоотт. аѡв мере пѣи рѡѡ пѣи еш-ѡфелеи
ммоп. (10) ппетоѡаѡѡ ѡе тесѣос пѣжѡѣ же пѣспнт, ппотте пет соотп пѡѡѡ
нм. птерѣѣе пѣи ѡе, аѣтаѡро птетмптаѡнт. аѡв аѡѡѡ, етраше, етмеете
же п епт аѡмеете ероѣ отме пѣ .

.... зити [ѡе ет е]крѣм[е] [м]пе-
ро[от].....[арнт] пта отпос ммотп,
есшѡпе пак етѡннтѣ пара отоп нм.
аппат ѡар етмнише, е а петейоте
мот, аѡв мппнат ефѣлапѡрѡпа
пти мѣне .

пѣни тптарно ммоп мп-
потте, етрек тамоп епекѣиос. еп[еи]-
ѡн ката п[еп]скопос а[ноп].....²⁾

V. Оѡа ѡе еѡл-пнтот отфонеѣс пѣ³⁾ мпопнрос . аѣпеепѣ теѣѡспѣ,
аѣѡѡѡе ми ппѡтнѣпрос, еѣѡ ммос же марепнат же от пет еппѡѡѣ
мпѣи рѡме, аѡв м ппотте пѡѣ пѡтнѣ ап епѣѣскоѣ етѡе ппѡѡе, пт аѣѡѡѣ.
пѡктѡс ппотте пѣ пт аѣпарѡѡѡѡот ммоѣ пѡп, птепепѣтѣма пѡѣ етѡе
ппос ппѡѡе, пт аѣѡѡѣ. пѣѡе рѡеипѣ же марепѡѡѡѡѡ ммоѣ птеппоѡѣѣ еѡа-
Behaglichkeit (?) mit ihm gewesen mehr als mit Allen? Und wir haben viele gesehen,
denen ihre Eltern und ihre Kinder und ihre Freunde und ihre Verwandten weggestor-
ben sind, und doch haben wir niemals eine solche Menschenliebe gesehen. Allein wir
beschwѡren dich bei Gott, uns dein ganzes Leben zu erzѡhlen. Da nach unserer An-
sicht dies ein Weib ist von edlerem Geschlechte als du, auf welches sich dein Begeh-
ren gerichtet hat, so hast du sie aus dem Hause ihrer Eltern gefѡhrt, bist mit ihr in
die Fremde gegangen, und nach dem, was wir sehen, hast du es nicht erreicht, dich
an ihr zu sѡttigen, so lange sie lebte, und hast dich nun an ihr sѡttigen wollen, wo
sie tot ist. Und dies kann dir nichts nѡtzen.“ Der heilige Gesios aber sprach: „Meine
Brѡder, Gott weiѡs Alles.“ Als er aber dies gesagt hatte, stѡrkte er ihre Thorheit. Und
sie freuten sich fortwѡhrend, da sie dachten, daѡs das, was sie gedacht hѡtten, wahr wѡre.

V. Einer aber von ihnen war ein bѡser Mѡrder. Er verstellte seine Sprache und
redete mit den Schiffern: „Laѡst uns sehen, was wir mit diesem Menschen thun wer-
den; und nicht wird sich Gott seines Blutes annehmen um der Sѡnde willen, die er began-
gen hat. Ѱberhaupt hat Gott ihn uns ѡbergeben, damit wir ihn bestrafen fѡr die groѡse
Sѡnde, die er begangen hat.“ Es antworteten einige: „Laѡst uns ihn tѡten und ihn in

¹⁾ Zur Construction арнт mit folg. Perf. II vgl. STERN, *Kopt. Gramm.* § 375 (pag. 217)
und § 527, wo (im Beispiel MING. 188) der gleiche Gebrauch dieses Tempus im abhѡngigen
Satze sich findet.

²⁾ Es folgen noch аѡѡ ка мсѣт ѡѡ м сѡѣ п , mit denen
ich nichts anzufangen weiѡs.

³⁾ Besser пѣ отфонеѣс пѣ.

λασσα μη τναίσε, πτ αςμεριτς, ατω πποτβ, ετε πτοοτϋ, πτεπραπαζε μμοϋ.
 πεζε ρεπκοοτε же μμοп, αλλα μαρεпжитϋ ετερρωμαπια¹⁾ πτεптаαϋ εβολ.
 οτ(11)εп²⁾ ρεпρпτεпzia³⁾ ппт епма етмаат праϋ псоп, етшпне пса праг-
 матiа πтеi μпне . πεζε ρεпκοοτε же епшпп ρи тоотп ερωβ πтеi μпне, сппа-
 шаже μη прм-теχωρα-етмаат же апт оτεлетθерос, псеεпне-εpраг ежωп
 препπεθooт μη откипaтпнос πте пмоτ . πεζε οτα παϋ ρп ппaтпλпρoс,
 етpм-пкпме пе, же пешбпр, епoтωш ежooс пaк ρп пеi шаже . πтоϋ же
 пежаϋ же ажис, песппт . пежаϋ же кап е oтeгaс μпне пп пе пеi ρωме,
 ет тaлпт пмаак⁴⁾, ρп текψтϋхп гаp кме μμοϋ прoтo паpa пeϋрпма
 мпeи κοsmoс . αποп ρωωп мпоот ксоотп же oтeптап тезoтcia εpотп еpоп,
 ερωтb μμοп, пθe ρωωп оп ет ексоотп же акеi епeпсiж ρп тμпте мπελα-
 тoс⁵⁾ . тепоτ же αποп, еic ρппте еic текψтϋхп апχαpиze μμοс пaк, αλλα
 пшаже, ет еппажооϋ пaк, аpиϋ : еп(12)шпп пωϋ етеi пoлiс πтептаак εβολ,
 мперoтeпeρ пмтстпpиoп εβολ, шпптепжi птекаcoт, αλλα ρμοос пaк ρaгтп
 пeкжicoote, шппте oтeбoт прoот oтeпне, ατω мпержоос пaт же αποп⁶⁾ ρeп-
 пaтпλпρoс, же ппe пeбpaзпμoс шпне ρп пeжпт пceсeптп, екшпп oтωш⁷⁾
 епoт . птаτже-пaг паϋ, етпeиθe μμοϋ же мппса oтeвoт прoот тепппт
 das Meer werfen mit dem Leichname, welchen er geliebt hat, und das Gold, welches
 er bei sich hat, rauben!“ Es sagten Andere: „Nein, laßt uns ihn vielmehr in die Ro-
 mania nehmen und ihn verkaufen! Tendier (?) kommen zu jenem Orte oftmals, welche
 solche Geschäfte suchen.“ Es sagten Andere: „Wenn wir Hand anlegen an ein
 derartiges Werk, wird er zu den Leuten jenes Landes sagen: ‘ich bin ein Freier’,
 und man wird Böses und Todesgefahr über uns bringen.“ Es sprach zu ihm einer von
 den Schiffern, der ein Aegypter war: „Freund, wir wollen mit dir in dieser Geschichte
 reden.“ Er aber sprach: „Redet, Brüder!“ Er sprach: „Auch wenn ein Ding irgend-
 welcher Art dieser Mensch ist (?), welcher mit dir hinaufgebracht worden ist, denn in
 deiner Seele liebst du ihn mehr, als die Schätze dieser Welt. Wir haben, wie du
 jetzt weißt, dir gegenüber die Macht, dich zu töten, wie auch du andererseits weißt,
 daß du in unsere Hände gekommen bist in der Mitte des Meeres. Nun aber, siehe,
 dein Leben haben wir dir geschenkt, aber das, was wir dir sagen werden, thue! Wenn
 wir diese Stadt erreichen und dich verkaufen, so offenbare nicht das Geheimniß, bis
 wir den Lohn für dich genommen, sondern sitze bei deinem Herrn, bis ein Monat von
 Tagen verflossen ist, und sage ihnen nicht, daß wir Schiffer sind, damit nicht die Zoll-
 beamten (? πpάξιμoс) in den Schiffen suchen und dich finden, wenn du fliehen willst.“
 Sie sagten dies zu ihm, indem sie ihn überredeten: „In einem Monat von Tagen kom-
 men wir und nehmen dich aus dem Lande deiner Knechtschaft.“ Es sprach Gesios:

1) 'Ρωμανία „das römische Reich.“

2) Vgl. III, 1. STERN, *Kopt. Gr.* § 368.

3) Etwa dasselbe wie тапzа ZOECA 266? Aus der unmittelbaren Verbindung ρпτεпzia folgt wohl, daß тепzа eine Stadt ist; vgl. STERN, *Kopt. Gr.* § 182.

4) Unklar; vielleicht hat der Schreiber nach пмаак etwas ausgelassen.

5) Die Abschrift мπεπελαтoс; vgl. I, 2.

6) Vgl. II, 6.

7) Die Abschrift oтωшт.

птепжитк рм пкаρ птекмптρμαλ . пезе гесіос же от пе птωш пткаісе мпасон; отатсом гар пай пе, етра парайтеі ммоу . пезе ппатγληρος же мп шсом ммон, епшап таак ебол, птесраі пткаісе ммман, алла ма-рептомсеу рп отма, есерапан, ексоотп ммоу, пптажре пеконт калωс пѳе ппрωме тирот, е шаттωмс мпетейωт н петсон . есжω де ппай, а прп рωтп . пезе гесіос же (13) паспнт, каат, шанте потоеіп еі-ερραι, аτω апок φπашпне пте тнтп¹⁾, пѳе ететпотащс, таер-анащ пнтп .

VI. Етеі де ере ппетотааб гесіос²⁾ еккотк, ере пкеес мпетмоотт рм пецрамир . рп тпаше де птеушп атсмн шппе шароу ебол-рп пкеес мпетмоотт, есжω ммос же гесіос, гесіос . алнѳωс п епт акаас, е птсоотп ап, кпажп мпецѳнне, ексоотп . епеіан а пел рωме мпопнрос σω, етноспес ммок, же паптωс отсωма негпме пе пай, ет ектωотп рароу, аτω маре пай шппе есјотонρ пак ебол, же апок пе псωма петтτχос, п епт а пат-лос папостоλос тотпосеу ебол-рп петмоотт пнесоп³⁾, аτω пел сωма, ет екпат ероу, асшппе потпстос мппотте . аτω жпп мпероот⁴⁾, пт атѳіωкеі пса папостоλос рптп нпрωп⁵⁾, атсел мпасωма, атпожс еѳаласса, етжω ммос же (14) еѳосоп а псїж ппапостоλос жωρ ероу, п тennaаасу ап рп

„Wie steht es mit der Beerdigung meines Bruders? Denn mir ist es unmöglich, ihn loszubitten.“ Es sprach der Schiffer: „Nicht vermögen wir, wenn wir dich verkaufen, das Begräbnis mit dir (im Contracte) zu verschreiben, sondern laß uns ihn begraben an einem dir beliebigen Orte, welchen du kennst, und du magst dein Herz hübsch beruhigen, wie alle Menschen, wenn sie ihren Vater oder ihren Bruder beerdigen.“ Indem er dies sagte, ging die Sonne unter. Es sprach Gesios: „Meine Brüder, laßt mich, bis das Morgenlicht heraufkommt, und ich werde suchen , wie ihr es wünscht, und euch den Eid leisten.“

VI. Als aber der heilige Gesios schlief, waren die Gebeine des Toten in seinem Schofse. Um Mitternacht aber ward zu ihm eine Stimme aus den Gebeinen des Toten, welche sagte: „Gesios, Gesios! fürwahr das, was du gethan hast, indem du nicht wußtest, dafür wirst du Lohn empfangen wissend. Da ja diese bösen Menschen dabei geblieben sind, dich zu verspotten, daß dies allerdings ein weiblicher Körper sei, welchen du trägst, so möge dies dir offenbar werden, daß ich der Körper des Eutychos bin, welchen der Apostel Paulos wieder erweckt hat von den Toten, und dieser Körper, welchen du siehst, einem Gottesgläubigen gehörte. Und von der Stunde an, wo die Apostel durch Nero verfolgt wurden, nahmen sie meinen Leib und warfen ihn in das Meer, indem sie sprachen: 'Insofern die Hände der Apostel ihn berührt haben, wollen wir ihn nicht lassen in unserer Nachbarschaft.' Und bis jetzt steuert Jesus meinen Leib,

1) Vor пте тнтп (vgl. STERN, *Kopt. Gr.* § 299) fehlt wohl ein von шпне abhängiges Nomen.

2) Die Abschrift гесіос.

3) *Acta* XX 9—12.

4) жпп н; vgl. STERN, *Kopt. Gr.* § 567.

5) Νεφωμ.

πεπτηρωρια . ατω ша тепоτ инсотс кеберна¹⁾ мпасωма, паппетма де шооп ми папостолос мπεχριστος . тепоτ се паракалеи мпποτте ρη нек- ρβнте тирот, аτω сπασооттн пак . паеюте мен пшорп не ρенеβολ не ρη тлекаониа¹⁾ : птерепсωтм де епешпнре ппапостолос, аптωотп, апβωк епма, е пет епρηтц, аτω апмате ппетсом ми петшпнре, ката θε пт атетпсωтм етβннт ρη пепразис, же аимоτ, аттоτпост пкесоп, аτω ρепке- мннше оп пталсо, атхокоτ еβολ . тепоτ се ершап ппаткλнрос апакпазе ммоп етβε пасωма, мперѣ пммаτ, алла неж пасωма епмоот ρη отетта- зиа псѣи-роотш ρарок . ппоτте сар пагаθос пет пасѣи-роотш ρарок ρи отсоп . аτω оп ρм пειрасмос ним, ет пнт ежωк, ажис же ρм

B.

VII. (99) еюте пе пма етммаτ . аτω ппаткλнрос аттазре пжои калωс ρити праτσαλ, шапте потоеип еи-еβολ мπεсрасте . атшпне пса пλнмнп, ете петсоотп ммоц, атмоопе мпжои²⁾ еρотп еρоц . псоп де тесюс асμοоше ппесотернте · ппаткλтрос (sic) де атапаχωρει паτ епетман- шωпе . аτω птересѣи епесни, мпесѣ мпесотои епни мпессон псоотп³⁾, алла асβωк, асѣоиле етекλнсия, асшпне пса перβ[н]те мпессон ρити пεθтрот- рос птенκλнсия, есѣω ммос паτ же паспнт, ара п тетпсоотп ап мпе- сон спат, пт а петеиωт моτ, ота же тесюс, не ота же ιсiαωρος . пезат пац же еис отпос потоеиш, жпнт а тесюс еи-еβολ ρитоотц мпессон, аτω

mein Geist aber ist mit den Aposteln Christi. Jetzt nun rufe Gott an in allen deinen Werken, und er wird dir den rechten Weg zeigen. Meine Eltern waren ursprünglich aus Lycaonien; als wir aber gehört hatten die Wunder der Apostel, machten wir uns auf, gingen zu dem Orte, an dem sie waren, und wir empfangen ihre Zeichen und Wunder, wie ihr es gehört habt über mich in der Apostelgeschichte, dafs ich starb und wieder erweckt wurde, und noch viele andere Heilungen wurden vollbracht. Jetzt nun, wenn die Schiffer dich zwingen wegen meines Leibes, widersetze dich ihnen nicht, sondern wirf meinen Leib in das Wasser in aller Ordnung und trage Sorge für dich. Denn der gute Gott ist's, der Sorge tragen wird für uns zusammen. Und ferner in allen Versuchungen, die über dich kommen, sage: „In

VII. (Das Land seiner?) Väter war jener Ort. Und die Schiffer befestigten das Schiff gut durch die Anker, bis das Morgenlicht am nächsten Tage erschien. Sie suchten den Hafen, welchen sie kannten, und landeten mit dem Schiffe in ihm. Der Bruder Gesios ging zu Fuß; die Schiffer dagegen wandten sich zu ihren Plätzen. Und als er nach Hause ging, eilte er nicht gerades Weges zu dem Hause seines Bruders, sondern er ging, kehrte in einer Kirche ein und fragte nach den Umständen seines Bruders bei den Pfortnern (θυρωρός) der Kirche, indem er zu ihnen sagte: „Meine Brüder, kennt ihr denn nicht die zwei Brüder, deren Vater gestorben ist, der eine Gesios, der andere Isidoros?“ Sie sprachen zu ihm: „Siehe, es ist lange Zeit, seit Gesios weggegangen ist von seinem

¹⁾ κυβερνάιν; ebenso Λεκαονία für Λυκαονία.

²⁾ Нв. атмоопе пжои.

³⁾ Vgl. boh. псωоттпп Acta XXI 1.

мпецеме же от пе нт ацшопе ммоч. нап нта неотрион отомц, п тпсоотн ап, н нта отпнетма пшmmo торпц еренма пернмос, ацрштѣ ммоч. теш рш пнотте пет соотн матаац мптш, нт [а]цшопе мм[оч]
 (100) аτω πεϋσον ρ-ρηθε καϋ ψα τ[ε]ποτ. ацѣне же потршме пѣωѣ, ацжитц еротн епецни, ацѣаноней кац, ецжω ммоч же отѣаѣткн те нт асмптс мп пасон, мпатецѣωк-εβολ ρитоот.

VIII. καи δε, πτεροτχοот кац, ацтωотн нташе птетшн, ацтωρμ-еротн епро мпецсон. а пецсон сωтм етецсми, ацсотωпц, ацтωотн¹⁾, ацас-пазе ммоч аτω ацжпотц еп епт ацшопе ммоч, ецжω ммоч же ацхоос же паптωс нта неот[рион] отомн н нта не ρωѣ птеи мпне шопе ммоч, акмот. асине λοιπον мпел ρωме пѣωѣ, асипе ммоч еротн епепни, ацѣаноней²⁾ ероц ρм пекмерос, ет ектаρο ммоч ρн тотсѣа ппепейоте. ацхоос гар ρм парнт же ефосон мпн шнре шооп нап, па[н]тωс епшан [εире м]ппет-напотц епел ρωме, пнотте пааац пмап ρωωп ρм пецѣнма мпнат, епнаѣωк ератц. ацотωшѣ пѣи теси-ос же аλнѣωс пасон [м]мерит анок
 C. (35) ммоч ρн тотсѣа мпепейот. ацхоос гар же ефосон мп шнре шооп нап, шасшопе, епшан εире мппетнапотц мп пел ρωме, пте пнотте аац пмап ρωωп ρм пецѣнма, ет ρа ρоте, епѣнн ератц. ацотωшѣ де пѣи тесиос, пезац мпецсон же оптос³⁾ анок пе пѣωѣ аτω анок пе пѣи еѣнн, анок пе пел таѣаг-

Bruder, und er wufste nicht, was mit ihm geworden ist. Mögen ihn die wilden Tiere gefressen haben, nicht wissen wir es, oder ein fremder Geist in Wüsteneien ihn weggeschleppt und getötet haben. Bis jetzt weiß Gott allein, was mit ihm geworden ist Und sein Bruder betrauert ihn bis jetzt. Er fand aber einen kranken Menschen, nahm ihn hinein in sein Haus und wartete ihm auf, indem er sprach: „Einen Vertrag habe ich geschlossen mit meinem Bruder, bevor er von mir gegangen ist.“

VIII. Als sie ihm dies gesagt hatten, machte er sich auf um Mitternacht und klopfte an die Thür seines Bruders. Sein Bruder hörte seine Stimme, erkannte ihn, stand auf, küßte ihn und fragte ihn nach dem, was ihm geschehen war, indem er sagte: „Ich habe gemeint, daß ja die wilden Tiere dich gefressen haben, oder daß etwas anderes derartiges dir zugestoßen ist, und du gestorben bist. Demnach fand ich diesen Kranken, brachte ihn hinein in unser Haus und pflegte ihn mit deinem Teile, den du besitzt von dem Vermögen unserer Eltern. Denn ich sprach in meinem Herzen: 'Insofern wir kein Kind haben, wird allerdings, wenn wir Gutes an diesem Menschen thun, Gott es uns thun auf seinem Richterstuhle in der Stunde, wo wir zu ihm kommen werden.'“ Es antwortete Gesios: „Wahrlich, mein geliebter Bruder, ich (C) bin der Kranke und ich bin der Elende, ich bin dieser Unglückliche, ich bin ärmer als alle Lebenden, und wenn dies es ist, was du gethan hast, so hast du

¹⁾ Hs. ацтωот +

²⁾ Hs. ακѣаноней.

³⁾ ὄντως; ebenso πανтос für πάντως XIII.

πωρος, ανοκ πε πρηκε παρα οτον ним, ετονη, ατω εψη παι πε πρωβ, πт
 ανααυ, ειε οπτος ακπιθε μοι, ειονη, ατω ακπιθε πταψτηχι ρη παγαθον
 μπκε αλων. ετθε παι παρχαιον жоос же фотωщ етра мот, πтаωηη, πтаειμε
 π ет оташт ми π ет мосте μοι .

IX. ατω πтерεφотω, εψшаже ми πεφсон, αφβων-εροτη επεφни ρη οτ-
 σепη, αφпат епрωме ησωβ, εφпкотη, ατω μπεφχι-βοτε ероу ρολωс етθε
 ηпос млтгн ми ηсащ, ет ρм πεφсωма, αλλα αφ† μπεφотοι ероу ατω
 асφспазе ммоу ατω асжокмеч ρη отмоот ηοерμωη ατω аср-агапη
 ηмаау ηαλωс ατω εψшаη мотте епсаеиη, ηφειηε ммоу шароу, етρεφ οе-
 раηете ммоу е (?) εщ (?) (36) φжоос ηау же амот ηφοерапете
 мпасωма ммиη еммоι. ηετοεиη γар, ηετοτωм ммоу, е ηе шатсоηот εροτη
 ероу ηе¹⁾, еотωм мпшомηт ми ηεтерηт . аτλο γар, ето ηспаτ, аτ-
 шомηт . ммиη ота γар жω ммос еη ет шооп ηау же ηотι ηе²⁾, αλλα ηερε
 тетпрозраесис тηрс шооп ηοе ηта-ηапостоηос мпехристос, ηата οе οη
 ηт асжоос ησι прагюс πατλοс ηапостоηос же ηиη ηεтшωηе, же η †шωηе
 аη ηмаау³⁾; ω тпηтмай-рωме мпηотте, ω ηамерате. аηат γар же етеиρε
 ηпай тηрот етθε тетагапη ми ηεтме εροτη епηотте .

X. ас[шω]ηе же ηотроот, ере ηесюс еиω ηпотерηте мпешωηе, а ηе-
 шωηе аспазе ηтаηе ηηесюс, еψжω ммос ηау же мiωη тωηот, ω ηажоеис
 ηсон, ηекрмот шпη тωηот, ере ηпотте χарите ηηтη ηпαгаθон ηтпηтеро
 ηппηте . же атетηеиρε ηмаиη ηотηηа ρм ηарисе ми таθλιψис . асотωшћ
 mich zufrieden gestellt (? πείθειν), während ich lebe, und hast zufrieden gestellt meine
 Seele mit den Gütern der andern Welt. Deswegen sagt das Archiv(?): 'Ich will, daß
 ich sterbe, damit ich lebe, auf daß ich kenne das, was mich liebt, und das, was
 mich haßt'.“

IX. Und als er mit seinem Bruder zu Ende geredet hatte, ging er hinein in sein
 Haus in Eile, sah den kranken Menschen daliegen und verabscheute ihn durchaus
 nicht wegen der großen Wunden und Geschwüre, welche an seinem Körper waren,
 sondern er eilte zu ihm und küßte ihn und wusch ihn mit warmem Wasser und
 erwies ihm Liebe gar sehr und wenn er den Arzt rief, brachte er ihn zu ihm, damit
 er ihn heile [Er] sprach (?) zu ihm: „Komm und heile meinen Körper!“ Denn
 ihr Brot aßen sie, indem sie sich zu ihm zu begeben pflegten, um zu dreien mit ein-
 ander zu essen. Denn sie hörten auf, zweie zu sein und wurden drei. Denn keiner
 sagte in Bezug auf das, was ihm gehörte: „das ist meines,“ sondern ihre ganze Den-
 kungsart war wie die der Apostel Christi, gleichwie auch der heilige Paulos, der
 Apostel, gesagt hat: „wer ist krank, und ich bin nicht mit ihm krank?“ O die gött-
 liche Menschenliebe, meine Lieben! denn siehe, sie thuen dies alles wegen ihrer innigen
 Liebe zu Gott.

X. Es geschah aber eines Tages, als Gesios die Füße des Kranken wusch, da
 küßte der Kranke das Haupt des Gesios, indem er zu ihm sprach: „Ganz trefflich,
 mein brüderlicher Herr, Dank werde dir sehr zu Teil, indem Gott euch begnadet mit

1) Hs. ηс.

2) Acta IV 32.

3) Cor. β XI 29.

πῶς γέσιος, πεζαὶ καὶ θε πποττε πετσοοτη, πασον, θε π οταγαπн ан те, еπεйре ммос кмман, алла отхреωс пе· аτω ραпс ерок ρωωк пе, етрек αιαкопей ерок ρη тпπтеро кмпнте ρартм пехристос, пепхоеис аτω (37) пеппотте пепсωτηр . аτω мпкса пай пеже гесиос мп есиαωρος мпрωме пσωβ̄ же пешв̄нр, мпрмеете ρм пекрнт же епαιαкопей ерок ρη отρмот н ρη отпрогайресис ммптмай-шммо, ммон, алла ере пепеиωт хреωстеи мпекеиωт мппат, етопρ, κρηχρηма е пашωот, аτω мпе пекеиωт апат-казе мпепеиωт мпехреωс, есποпρ . λοιπον πтере пекеиωт мот, аτω πте пωп мот, ρωωп анхоос же тппашωпе пая κρμραλ епма мпехреωс, ет ерок . λοιπον κεδете пая ρωс хоеис, аτω апок ρωωп тппасωтм псωк ρωс ρμραλ . птаτ̄же-пай γар пая, же мппωс псотωш ежω потшаже ероот псшпне ρнтс̄ мпепнос паз̄иωμα . ене ρεпаз̄иωματικос¹⁾ γар пе ρа петеиоте .

XI. асшωпе же ρη пεροот мпκairос мпεφθεпопωροп ет̄бе паяр, ете п секера²⁾ ан, а пепл̄т̄тн тпрот, ет ρм псωма мпрωме, р-отамоме, аτω а пецсωма тпρс̄ шωпе, есшеш-сф̄-̄ωп ебо̄л емате . асшмотте егесиос мп еси-αωρος, πεзаὶ пат̄ же ет̄бе от тетно памеднс еротн³⁾ ерои птеи ρе тпрс, ешшооп ρη пει нос мпл̄т̄тн патталсо; (38) ̄ωк птетпшпне пса отρωме псаеи⁴⁾, пс̄е̄ї пс̄ѳерапете мпасωма . отпл̄т̄тн γар, е пс ρм петпсωма ан,

den Gütern des Reiches des Himmels! Denn ihr habt mir Barmherzigkeit erwiesen in meiner Not und meiner Bedrängnis.“ Es antwortete Gesios und sprach zu ihm: „Gott weiß, mein Bruder, daß wir dir nicht Liebe erweisen, sondern eine Pflicht ist es; und auch du mußt uns dienen in dem Reiche des Himmels vor Christus, unserem Herrn und unserem Gott und Heiland.“ Und darauf sprachen Gesios und Isidoros mit dem Kranken: „Freund, denke nicht in deinem Herzen, daß wir dir aus Gnade oder principieller Nächstenliebe dienen; nein, sondern unser Vater schuldete deinem Vater zur Zeit, wo sie lebten, viel Geld, und dein Vater drängte unseren Vater nicht wegen der Schuld, so lange er lebte. Da nun dein Vater gestorben, und der unsrige gestorben ist, so haben wir gemeint, daß wir dir Sklaven sein wollen anstatt der Schuld, welche auf uns lastet. Nun gebiete uns als Herr, und wir wollen dir gehorchen als Diener.“ Sie hatten ihm nämlich dies gesagt, damit er nichts zu ihnen sage und sich nicht schäme vor ihrem großen Ansehen. Denn angesehen waren sie von ihren Eltern her.

XI. Es geschah aber in den Tagen der Zeit des Spätherbstes (φθινόπωρον) in Folge der rauhen Luft (eig. wegen der nicht temperirten Luft; κεράννημι), da eiterten alle Wunden an dem Körper des Mannes, und sein ganzer Körper wurde sehr übelriechend. Er rief Gesios und Isidoros und sagte zu ihnen: „Weswegen seid ihr nachlässig gegen mich auf all diese Art, da ich mich in diesen großen, unheilbaren Wunden befinde? Geht und sucht einen Arzt, damit er komme und meinen Körper heile. Denn eine Wunde, die nicht an eurem Körper ist, was macht sie euch für Not?“ Und nun liefen sie beide in

¹⁾ Hs. ρε + αζιωματικос.

²⁾ Ps. ρα 10 (LAGARDE, *Aegyptiaca* 207).

³⁾ Hs. ерот +

⁴⁾ Hs. пса отρωме пса отρωме псаеи.

от не петнрѡш ѡрос; аτω нтетноτ аτπωτ ρн отнош нштортр мпеснат,
 ρωс ешже отапокλнсіс е та - прро те¹⁾, аτω аτρε етсар пархнрїатрос, аτ-
 енке ммоц еротн шароц, аτω ацшаже мн петшѡне, ецѡ ммос же от пет
 †-рїсе нак ρм пекшѡне нсале; ацотѡшѡ нсі петшѡне, ецѡ ммос же ктρω
 архнрїатрос, еїо нѡе, ешже ере отнцѣ сѡлп-еѡл нпамелос мпероот мн
 тетшн. аτω пеже пархнрїатрос нас же ешѡне екшан²⁾ † паѡеке паї, шаїр
 тасом тнрс нмак еппетпапотц. пеже петшѡне нас же отптам ммаτ прм-
 ρал спат, е на - паеїωт не . ершан пекна тарої, шаїхарїзе ммоот нак .
 ацотѡшѡ нсі псаен, ецѡ ммос же ота прнтоτ рѡше ммої, аτω пне ота
 нар пекшѡше ρѡн . аτω ацотер-сарне нтетноτ нсі прѡме нсѡѡ, етре
 тесїос мн есїѡрос еї псеаѡ-ератот мпесїмто-еѡл, таресцѡтп нас пота
 прнтоτ . аτω пшнре-шнм спат етммаτ прїсаттелос атеї, атар-ератот
 мпмто-еѡл мпрѡме псаен аτω атпех-кλн (39) рос мн петернѡт мпеснат:
 п ет ере пеклнрос патароц, нцшѡне прмρал мпсаен, аτω нте пне ота
 ѡаконеї епетшѡне. аτω а пеклнрос еї ехн тесїос, етрец р-ρмρал мпсаен,
 аτω нецїре не нтецѡтпернсіа ρн ρѡѡ нм . псаен же ацїсе, ацна тоотц
 еѡл, аτω мпе ѡаат нсѡтнрїа шѡне нас. аτω не шаре ппетотаѡѡ есїѡ-
 рос ѡос мпрѡме нсѡѡ же пасон, марнѡос мпеї рѡме псаен, нцѡлп-
 еѡл нпотамоме, ет ρм пекѡма . мешак кпамтоп поткоти . ацотѡшѡ же
 нсі петшѡне, пезац нас же ρмρал тар нм ецмосте мпесцѡеїс . шацїе

großer Aufregung, wie wenn es ein königliches Decret (*ἀπόκρισις*) wäre(?), und trafen einen Oberarzt; sie brachten ihn hin zu ihm, und er sprach mit dem Kranken, indem er sagte: „Was ist es, was dir in deiner Lahmheit (eig. lahme Krankheit) Schmerzen bereitet?“ Es antwortete der Kranke, indem er sagte: „Herr Oberarzt, mir ist es, wie wenn ein Schwert meine Glieder bei Tag und Nacht abschneidet.“ Und es sagte der Oberarzt zu ihm: „Wenn du mir meinen Lohn gibst, so biete ich dir zum Besten meine ganze Kraft auf.“ Es sprach der Kranke zu ihm: „Ich habe da zwei Sklaven, welche Eigentum meines Vaters sind. Wenn dein Mitleid mir zu Teil wird, schenke ich sie dir.“ Es antwortete der Arzt, indem er sagte: „Einer von ihnen genügt mir, und der andere soll deinen Dienst verrichten.“ Und es befahl nun der Kranke, daß Gesios und Isidoros kämen und sich vor ihm hinstellten, auf daß er sich einen von ihnen auswähle. Und jene beiden engelgleichen (*ισάγγελος*) Jünglinge kamen, stellten sich vor den Arzt und warfen beide das Loos mit einander: der, welchen das Loos treffen würde, solle Sklave des Arztes sein, und der andere den Kranken pflegen. Das Loos, Sklave des Arztes zu sein, fiel auf Gesios, und er verrichtete seinen Dienst (*ὑπηρεσία*) in allen Dingen. Der Arzt aber mühte sich, liefs ab, und keine Rettung ward ihm. Und der heilige Isidoros pflegte zu dem Kranken zu sprechen: „Mein Bruder, lafs uns diesem Arzte sagen, daß er die Geschwüre an deinem Körper herauschneide. Vielleicht wirst du dann ein wenig Ruhe haben.“ Es erwiderte der Kranke und sprach zu ihm: „Jeder Sklave hafst ja seinen Herrn; er bringt alle Qualen über ihn, indem er ihn töten will.

¹⁾ In dem mit ρωс ешже eingeleiteten Satze fehlt das Prädicat; vgl. STERN, *Kopt. Gramm.* § 618. 629.

²⁾ Hs. екша +

εχωει πβασανος κμ, εφοτωψ εμοτοττ μμοε. ετβε παι ταρ εκοτωψ, ετρα
 μοτ, πτσωπε πελετοερος . ατω εττω κπαι παε, πε μεφοτωρμ ραρωε επ-
 τηρε, αλλα πετω κπετβαλ επεσнт ηε κπει ρμραλ, ετσωтμ пса петжи-
 сооте .

XII. ατω κπκσα και αεμοτ пσι прωме ησωβ, ατριμε εροε пσι тесюс
 κп εсгωρος ατω ατκοосε ρη κетсгж ммκ еммоот κп петαηρολομα ατω
 ατκοτοτ εροот ммκ еммоот, εтτω ммос же еис пен(40) соп αεμοτ, αηон
 δε ρωон μαρпмооше птншпне пса песрарт, шаптеκμпша птнре εтρмот
 κпαρμ ппotte . ατω ηερε петβαλ шоте¹⁾-рμειооте εжп петосе, εтριме
 мπεροот κп тетшн, етоτωψ, етре ппotte шопот εроε, εтτω ммос же κпκ
 отроот ποτωт пе пенаре ρηжμ пκар, аηр-побе ηηтг²⁾. ατω п ет шoop κат
 тнре, атсорε κп ет шадт ммκтпκ . κпκса και αтτωотп ρї отсоп пси тс-
 сюс κп εсгωρος, αтмооше мпеснат ρи отсоп κп петернт, етшпне пса
 отма, етρεт естхаге ммоот ηηтг . αтмооше де, атеї-ερраи ептоψ пе-
 месса³⁾ ατω птере роτρε шопе, атпκотκ ρаратε ποτсттлн пωпе, ере от-
 маек ητωεραφїа снρ ерос ηе κпκ ρпнте κархеюκ . ατω птеротпκат
 епек сїмюκ птї мпκ, пεжат ппетернт же μαρпотερ-жон ποтκотї птпκотκ
 мпκ ма . και ταρ пта ιακωβ ппатрїархнс κω ποτωпκε ρα тεεпае, аεпκотκ⁴⁾.

XIII. και δε εтτω ммоот κп петернт, атпκотκ . αεφοτωψβ пси εсгω-
 Drum willst du ja auch, dafs ich sterbe, damit du frei werdest.“ Und während er dies
 zu ihm sagte, pflegte er überhaupt nicht ihm zu widersprechen, sondern schlug seine
 Augen nieder wie diese Sklaven, wenn sie ihren Herren gehorsam sind.

XII. Und darauf starb der Kranke; es beweinten ihn Gesios und Isidoros und be-
 gruben ihn mit eigener Hand und auf eigene Kosten (*ανάλωμα*) und wandten sich zu sich
 selbst, indem sie sagten: „Siehe, unser Bruder ist gestorben; wir aber wollen gehen
 und die Einsamkeit aufsuchen, bis dafs wir würdig sind und Gnade finden bei Gott.“
 Und ihre Augen liefsen Thränen herabströmen über die Wangen, indem sie weinten bei
 Tag und Nacht, da sie wollten, dafs Gott sie bei sich aufnähme, indem sie sprachen:
 „Auch wenn ein einziger Tag unser Leben auf der Erde ist, so sündigten wir an ihm.“
 Und alles, was ihnen gehörte, verteilten sie an die, welche der Barmherzigkeit bedurf-
 ten. Darauf machten sich Gesios und Isidoros zusammen auf, sie gingen beide zu-
 sammen mit einander, indem sie einen Ort suchten, um sich an ihm auszuruhen. Sie
 gingen aber, kamen hinauf in die Gegenden von Emesa, und als es Abend geworden
 war, legten sie sich nieder unter einer Säule von Stein, auf der ein Bild gemalt war in
 der Art dieser alten Tempel. Und als sie dieses derartige Zeichen (*σημείον*) gesehen
 hatten, sprachen sie miteinander: „Lafs uns ein wenig das Haupt stützen und uns hier
 niederlegen; denn auch der Erzvater Jacob legte einen Stein zu seinen Häupten und legte
 sich schlafen.“

XIII. Während sie dies mit einander sprachen, legten sie sich nieder. Es ant-
 wortete Isidoros und sprach zu seinem Bruder: „Überhaupt mein Bruder, dürfen wir

¹⁾ Hs. шото.

²⁾ REVILLOUT, Actes et contrats S. 7.

³⁾ Ἐμεσα Stadt in Syria Apamene.

⁴⁾ Gen. XXVIII 11.

мпей шаже ммтстрион, пт асотωηρ нап ебол. аτω птеротминпете ммоот мпепископос, аτω ероу мптѣпос птесми, пт аτωтм ерос. асотωшѣ пси пепископос, пежау паτ же насинт, ешупе отп отоп нрнт тнѣтп, пт асре рп отρωѣ птеи мпне, марецсарωωу ебол-ммоу. пантос ере ппотте отωш еѣ метапоѣа пнтп га петпшорп нпоѣе. а тесѣос ρωп-еротп¹⁾ епепископос, пежау пау же паеѣωт, ппотте пе п ет соотп нпеепн мп кетототωρ-ебол, же п тпсоотп ап епег мманпкотк псрѣме жп пегроот, пт аτжпк, ша ρотп епоот нроот. еѣѣе паѣ, паеѣωт етотааб, шлнл ежωп, пте пхоеѣс роеѣс ет-парѣенѣа мпенсωма ша пегроот мпенмот. асшупе же, птере пепископос сωтм епѣѣ, пежау паτ же птк отѣкаѣос, пхоеѣс, аτω ере пекрап сот-тωп²⁾. алнѣωс ρп отме еѣс ρннте асотωηρ-ебол пси ттенеа нп ет шпне пса пхоеѣс³⁾. аτω пеже пепископос (43) паτ ρп тесми нпепрофнтѣс же ѣωк птетпρ тетшп пткѣрѣанѣ, ететпнпкотк ρм пма етμματ, аτω ершан тѣѣ смн птеи мпне шупе шарωтп, аѣѣс же шаже, пхоеѣс, пекρмρал сωтм.⁴⁾

XV. тесѣос же мп есѣωрос, птеротсωтм епѣѣ ебол ρѣтм пепископос, аτѣωк, етрет еѣре катѣ пецшѣже. аτω мпате прн ρωтп нротре мпсаѣѣа-тотп, аτпос нрооот шупе ρм пма етμματ, ρωс же отшпρωс тѣ⁵⁾ пѣе мп-етрѣсρѣѣѣос⁶⁾. аτω мпнса тре пегроот птѣѣαλμωѣѣа отω, асшупе он пси тпос псми ша шомпт псоп, есжω ммос же отн еѣѣестѣѣ нап еѣѣ пѣѣме мпек-heimnifsvolle Geschichte erzählen, welche uns offenbar geworden ist.“ Und als man sie dem Bischof angemeldet hatte (μηνύειν), erzählten sie ihm kurz das Wesen der Stimme, welche sie gehört hatten. Es antwortete der Bischof und sagte zu ihnen: „Meine Brüder, wenn einer unter euch es ist, der etwas derartiges begangen hat, so möge er sich davon entfernen; denn Gott will euch Reue geben für eure früheren Sünden.“ Gesios näherte sich dem Bischof und sagte zu ihm: „Mein Vater, so wahr Gott das Verborgene und Offenbare kennt, nimmer kennen wir Weibeslager von dem Tage an, da wir geboren wurden, bis zum heutigen Tage. Darum, mein heiliger Vater, bete für uns, daß der Herr bewahre die Jungfrauschaft unseres Leibes bis zu dem Tage unseres Todes!“ Es geschah aber, als der Bischof dies gehört hatte, da sprach er zu ihnen: „Herr, du bist gerecht, und dein Wort ist recht. Wahrlich, siehe es offenbarte sich das Geschlecht derer, welche den Herrn suchen.“ Und es sprach der Bischof (43) zu ihnen mit der Stimme der Propheten: „Gehet und verbringt die Nacht zum Sonntag, ruhend an jenem Orte, und wenn diese derartige Stimme zu euch wird, so spricht: ‘Rede, Herr, denn deine Knechte hören’.“

XV. Als aber Gesios und Isidoros dies vom Bischof gehört hatten, gingen sie, um zu thun nach seinem Worte. Und bevor die Sonne untergegangen war am Abend des Sabbat, ward eine laute Stimme an jenem Orte, wie wenn es ein Gesang wäre in der Art des Trishagion. Und nachdem die Stimme der Psalmodie aufgehört hatte, ward wiederum die laute Stimme dreimal, indem sie sprach: „Nicht ist es dir erlaubt,

1) Hs. ерот +

2) Ps. ρп 137.

3) Ps. λγ 11.

4) Βατ. α III 9.

5) Hs. ρωсте же отшпρωс тѣ etc.

6) τὸ τρισάγιον; ein nach seinen Worten: ἅγιος ὁ Θεός, ἅγιος ἰσχυρός, ἅγιος ἀθάνατος, ἐλέησον ἡμᾶς benannter Hymnus.

же птшорп, атре етештнп псѡ псамотл мп пмохр пшаар, есмир ммоѡ .
 атрї тоотот же, еотопн птмерепте, атсїне птапе мпѡптїстнс, атѡ ене мп
 просопон (sic), есїтїтѡп епесрѡ, рм пел космос тнрс, ере песѡм мп тесморт
 скепазе мпесрѡ етогааб. атѡ птере ресїос мп есїѡрос пат епноѡ неоот,
 еткѡте епѡптїстнс, атр-шпнре еперѡто атѡ атсопс¹⁾ мпмто-еѡл мпѡпт-
 тїстнс мп пепїскопос, етѡ ммос же тппаракалеї ммоп, ппетѡгааб ммарт-
 трѡс атѡ пѡптїстнс, жї перѡт мпнѡтте ежѡп, псїсї пнепѡтхн²⁾ еѡл-
 рн пепсѡма, птнѡ псѡп мпеї космос птпел ератс мпехрїстѡс, пср (45)
 отпа пмап мперѡот птенапакнї. етѡ же ппаї атнѡтк мпеснат, атѡн-
 еѡл мпепѡїос паетелїноп. атѡ перѡот, пт атѡн-еѡл пнтс, пе сотмпт-
 споотс мпарѡтте .

XVII. атѡ а п епт атпат рн петѡл р-мнтре пап мперѡеїш, пт апа-
 папта пмап рн тетнроѡос ппекнаїа, етѡ ммос же пепїскопос немесса
 мп пеклнрос тнрс ето ммнтре, же аппат етапе мпѡптїстнс, пт асѡсѡс
 рїжм пѡтсїастнрїон пшомпт псоп. асаспазе пшнре-шнм етмап, есѡ
 ммос же оптѡс папостоѡлос мп пепрофнтнс мп ммарттрѡс, а пел шнре-
 шнм жї-пѡл птерѡ. атѡ а паетелос еї епеснт, атѡлїелї ражѡт пнет-
 ѡтхн ша рраї етпел псер-ша мп петѡгааб тнрот. атѡ а пепїскопос тало
 птапе мпѡптїстнс ежм пѡтсїастнрїон, рѡс есїнасѡотр-ерѡтп³⁾ мпмнше
 aber die erste und fanden das Kleid von Kameelhaaren und den ledernen Gürtel, mit
 dem er gegürtet; sie legten aber Hand an, die zweite zu öffnen, sie fanden das Haupt des
 Täufers, und es war kein Angesicht, welches seinem Antlitz gleich, in dieser ganzen
 Welt, als noch sein Haar und sein Bart sein heiliges Antlitz bedeckten. Und als Gesios
 und Isidoros die große Glorie gesehen hatten, welche den Täufer umgab, wunderten sie
 sich gar sehr und beteten in Gegenwart des Täufers und des Bischofs, indem sie sprachen:
 „Wir rufen dich an, heiliger Märtyrer und Täufer, finde die Gnade Gottes für uns,
 daß er unsere Seelen aus unseren Leibern nehme, und wir diese Welt verlassen und
 eingehen zu Christus, und er Mitleid habe mit uns an dem Tage unserer Not. Wäh-
 rend sie dies aber sagten, schiefen sie beide ein und vollendeten ihr engelhaftes Leben.
 Und der Tag, an welchem sie vollendeten, ist der zwölfte des Parmute.

XVII. Und die, welche (es) mit eigenen Augen gesehen haben, bezeugten (es)
 uns zur Zeit, da wir mit ihnen zusammentrafen auf der Synode von Nicäa, indem sie
 sprachen: „Der Bischof von Emesa und der ganze Klerus sind Zeugen, daß wir das
 Haupt des Täufers gesehen haben, welches dreimal vom Altar herabgesprungen ist; es
 küßte jene Jünglinge, indem es sprach: 'Fürwahr wie die Apostel und Propheten und
 Märtyrer haben diese Jünglinge die Krone empfangen'. Und die Engel kamen hernie-
 der und sangen vor ihren Seelen her bis hinauf zum Himmel und feierten mit allen
 Heiligen. Und der Bischof legte das Haupt des Täufers auf den Altar, um die ganze
 Menge zu versammeln, damit sie schauten das, was geschehen war.“ Und da ja Ketzler

1) атсопс ist unterägyptisch; die sah. Form würde атсѡпс heißen.

2) Gewöhnlich S. ѡтхѡотс.

3) рѡс (ѡс), wie S. же, mit Futur. II in finaler Bedeutung.

τηρς, πσε[ϑ]εωρει μι εντ αςωπε . ατω επιαν ρενδαιρετικος νε πρωμε
 πτολις ετμματ, η σεμψα απ, εθεωρει μπει ποσ μιτστηριον, ετρες σω
 πμματ, αλλα αςαναχωρει πας πασ νβολ μμοοτ . εις η εντ απειμε εροοτ,
 ανταμωτη εροοτ ατω ρη τρεσθναζις ετηνητ τηπαταμωτη επχωη, ερσακ
 πχοεις ρ ρπας ρητη τεχαρις μπενχοεις ηνσοτε παι, πεοοτ πας μι πεσειωτ
 πασαθος μι πεπνετμα ετοτααβ ψα ενερ κενερ . ραμνη .

XVIII. (46) παι νε ησομ μι νεψηρη, ητ αςωπε εβολ-ρη ηκεεσ μπρα-
 τιος ιωραηηις ηβαπτιςτις ατω πεπροζρομοσ μπεχριστοσ ρη οθειρηνη ητε
 ηποοτε . ραμνη .

αςωπε δε, ητε[ρες]ρ ρπας μηποοτε, εοτωηρ-εβολ ηηκεεσ μπρατιος
 ιωραηηις ηβαπτιςτις ητει ρε, κατα θε ητ αςωτμ ησι η εντ ατπατ ρη
 ηετβαλ εηαι²⁾), ητ ατην ηεκηεεσ εκημε, ετη ροηηε ηρητοτ οηρ ψα ηεποτ,
 ατω αηοη ρωωη απωπε ηητη ητπερηηις μψαζε, ετηρ ηω ηητη ηρη-
 κοτι εβολ-ρη ραρ ετθε πρωμε ητελιος ατω πεπροζρομοσ μπεχριστοσ, ηρα-
 τιος ιωραηηις . ητωτη δε μπηκα τοοτ ηητη εβολ ηοτοεηψ ημ, ε ηετηψηηε
 ηη ετηνητ ψαρωτη εβολ-ρη ηει μα ετθε πρωμε ετσοτη ιωραηηις ηβαπτις-
 της, ηεκασ ετηηα†-ρηητ επεροτο ηθε μπας ηεβιω ησαθε παι, ετε ψασηηι
 εβολ-ρη ραρ ηρηρη εττηρμες ποτωτ . ατω μι ψσομ ταρ ηλαατ ηλας
 ησαρς παι, ε ψασηηακο, ηαεψ-ηω ηηαρητη μπηρωμε ετοτααβ ετμματ³⁾),
 οτδε αηοη ρω αητ οτρηκαηοσ ταρ απ

sind die Leute jener Stadt, sind sie unwürdig, dieses große Geheimnis zu schauen,
 daß es bei ihnen bleibt, sondern es hat sich zurückgezogen von ihnen¹⁾. Siehe, das,
 was wir erfahren haben, haben wir euch wissen lassen, und bei der nächsten Abend-
 mahlsfeier wollen wir euch den Schluß erzählen, wenn Gott will durch die Gnade
 unseres Herrn Jesu, Ehre ihm und seinem guten Vater und dem heiligen Geist bis in
 alle Ewigkeit! Amen.

XVIII. Dies sind die Zeichen und Wunder, welche geschehen sind durch die Gebeine
 des heiligen Johannes des Täufers und des Vorläufers Christi im Frieden Gottes. Amen.

Es geschah aber, als es Gott gefallen hatte, zu offenbaren die Gebeine des heili-
 gen Johannes des Täufers in dieser Weise, wie es hörten die, welche mit eigenen Augen
 sahen die, welche seine Gebeine nach Aegypten brachten, von denen noch einige leben,
 da wurden wir euch Diener (ὑπηρέτης) des Wortes, um euch zu sagen wenigens von
 vielem über den vollkommenen Menschen und den Vorläufer Christi, den heiligen Jo-
 hannes. Ihr aber lasset zu keiner Zeit ab, die, welche zu euch kommen von diesem Orte,
 zu fragen über den auserwählten Menschen, Johannes den Täufer, damit ihr gar sehr nützet
 wie die kluge Honigbiene, welche zu nehmen pflegt aus vielen Blumen in einen einzigen
 Korb. Und es wird ja keine Zunge von Fleisch, welche zu Grunde geht, sagen können die
 Tugenden jenes heiligen Mannes, und ich selbst bin ja nicht im Stande

¹⁾ Mit diesem Satze will der Erzähler den Diebstahl der Reliquien und ihre Überführung
 nach Aegypten bemänteln. ²⁾ Ησ. παι.

³⁾ μι ψσομ ηλαατ ηλας ηαεψ-ηω barbarische Construction!

Aegyptische Eigennamen in griechischen Texten.

Von
Ulrich Wilcken.

Die griechischen Transcriptionen ägyptischer Eigennamen haben als ein nicht unbedeutendes Hilfsmittel zur Vocalisirung und überhaupt zur lebendigen Aussprache des Aegyptischen von je her das Interesse der Aegyptologen in Anspruch genommen. Gerade in neuerer Zeit haben mehrere Aufsätze dieser Zeitschrift den Gegenstand berührt. So hoffe ich, wird die folgende Zusammenstellung einiger bis jetzt unbekannter ägyptischer Eigennamen aus den griechischen Fayyûm-Papyri des Berliner Museums eine den Gelehrten erfreuliche Bereicherung des Materials für derartige Studien sein. Die Papyri, aus denen ich die Namen genommen habe, stammen meist aus dem zweiten und dem Anfang des dritten nachchristlichen Jahrhunderts. Da die Sammlung noch nicht publicirt ist, wird es mir unmöglich sein, die Belegstellen für meine Lesungen zu citiren, und ich muß schon darum bitten, einstweilen auch ohne Controlle meinen Lesungen zu vertrauen. Die Namen gehören sämmtlich Bewohnern des Nomos von Arsinoë [im Fayyûm], des alten Krokodilopolis an und bieten uns so recht unmittelbar die griechische Wiedergabe des zu jener Zeit im Fayyûm gesprochenen Dialects. Aus den Papyri wie aus den Ostraka, d. h. authentischen Urkunden des practischen Lebens hervorgeholte Namen haben für sprachliche Untersuchungen immer durch die Unmittelbarkeit der graphischen Wiedergabe der lebendigen Sprache einen großen Vorzug vor den in den Klassikern überlieferten Namen, deren Lesungen uns nur aus Handschriften späterer Jahrhunderte bekannt sind. Leider sind bis jetzt die uns so unmittelbar überlieferten Eigennamen nicht immer mit der peinlichen Accuratesse gelesen worden, welche die palaeographischen Schwierigkeiten der Texte durchaus nötig machen. Beispiele hierfür werden sich im Folgenden genug finden, denn ich werde zugleich eine, wie ich glaube, nicht ganz überflüssige Revision der Lesungen einer Gruppe von Namen vornehmen, die ganz besonderen palaeographischen Schwierigkeiten unterliegen, nämlich der Eigennamen auf den griechischen Ostraka von Elephantine und Syene [publicirt im Corpus inscriptionum graecarum III]. Und ich glaube dies um so mehr thun zu müssen, als durch G. Parthey [„Aegyptische Personennamen bei den Klassikern, in Papyrusrollen, auf Inschriften“ 1864] gerade zur Benutzung für die Aegyptologen die Lesungen des Corpus ohne den Versuch einer Kritik, unverändert wiedergegeben und zusammengestellt sind. Mehrere der dort evidenten Versehen hat schon Fröhner in der *Revue archéologique* XI u. XII [„Ostraka inédits du musée impérial du Louvre 1865“] verbessert, und seine Resultate sind von Goodwin in dieser Zeitschrift 1868 bekannt gemacht. Aber auch unter Fröhner's Lesungen sind noch manche, die der Correctur bedürfen. Die Lesungen seiner speciell „inédit“ überschriebenen Ostraka habe ich leider, da mir Copien nicht zur Verfügung standen, nicht controlliren können. Zur Kritik der Lesungen der anderen Ostraka habe ich nur die mangelhaften Copien des Corpus benutzen können. Endlich werde ich noch einige Eigennamen von den bis jetzt nicht publicirten griechischen Ostraka des Berliner Museums hinzufügen.

Es folgt das alphabetisch geordnete Verzeichniß der Namen, die ich je nach dem Ort ihres Vorkommens unterschieden habe als Ars. [Arsinoïtische] und Eleph. [Elephantinische oder Syene'sche]¹⁾.

Ars. Ἀγχορίμφις, εως. m.

Ars. Ἀκέμρσις, εως. m. Vgl. Ὀρσις.

Eleph. Ἀλλεχνοῦμις oder Ἀτλεχνοῦμις. Berl. Ost. 7898.

Ars. Ἀπίας, m. Häufig.

Ars. Ἀπυγχις, εως. m. Häufig. Schow [Charta papyracea Musei Borgiani. Rom 1788] las den Namen Ἀπναχις [vgl. die Copie zu X, 3] welche Lesung sich bei Par. p. 15 findet.

Ars. Ἀπωπις, εως. m. Zu vergleichen sind bei Parthey die nur in Klassikern vorkommenden Namen Ἀποπις, Ἀπωφίς, Ἀφωφίς.

Ars. Ἀρβηκις, m. In diesem, wie in den folgenden Namen, welche offenbar mit Ἥαρ, dem stat. constr. von Ἥορ componirt sind, möchte ich lieber Ἀρ statt Ἄρ schreiben, wie es Parthey thut.

Dieser Name ist schon Par. p. 16 belegt. Vgl. ferner Ἀρβηκις in den Notices et Extraits [des manuscrits de la bibliothèque impériale, Paris 1865] tome XVIII, 2, p. 291 und 347. Der Name ist wohl identisch mit dem Namen bei Lieblein, Dictionnaire de noms hiéroglyph. no. 1218 .

Ars. Ἀρενδότης, ου. m. Vgl. Πετεαρενδότης Par. p. 79.

Ars. Ἀρμισις, εως. m.

Ars. Ἀρμίσις, εως. m. Vgl. Par. p. 19 Ἀρμισσῆς und die Composition p. 113. Ταρμισσῆς [aus Schow]. Der Name ist wohl, worauf Herr Dr. Stern mich freundlichst hinwies, zu erklären als . Denn Ὀρσις für das in dieser Zeit sonst übliche Ἥσις, als Name der Göttin, erscheint auch weiter unten in den Namen Παῦσις und Ψεναρψένουσις. Doch ist hierzu zu bemerken, daß auch in rein griechischen Wörtern in dieser Zeit υ und η wechseln, z. B. βοῦθός für βοηθός etc.

Eleph. Ἀρουήρις, m. C. I. 4870, 4871. Im Corpus ist der Name überhaupt nicht gelesen worden. Fr. u. Good. haben irrig Ποσηρενς. In no. 4871 hat Fröhner den Namen, ohne eine Lücke anzudeuten, ausgelassen. Vgl. die bekannten Götternamen Ἀρούηρις und Ἀρόηρις bei Par. p. 20.

Ars. Ἀρουθμις, εως. m.

Eleph. Ἀρπάησις, m. C. I. 4864, 4865, 4866, 4880. Par. p. 19 hat nach dem Corp. Ἀρνάησις. Fr. hat die Lesung schon richtig gestellt. Dieselbe Etymologie, nur eine andere dialectische Aussprache hat der folgende Name:

Ars. Ἀρφάησις, m. Vermuthlich wird der Name Ἀρφάηλις bei Schow XII, 10 [Par. p. 19] auch Ἀρφάησις zu lesen sein. Palaeographisch wäre das Versehen leicht erklärbar. Doch fehlt mir zur sicheren Aussage der Einblick in das Original oder eine Copie.

Ars. Δίδας oder Δείδας, m. Der Name ist bei Par. p. 34 belegt aus Pausanias 5. 21. 15, wo auch gerade ein Bewohner aus Arsinoë diesen Namen führt.

Δικάττωρ bei Par. p. 34 [aus Schow] ist zu streichen. Es steht an der dort citirten Stelle vielmehr: διὰ Κάστορος.

¹⁾ Ich werde mich außerdem folgender Abkürzungen bedienen: C. I. = Corpus inscript. graec. III edid. Franz; Par. = Parthey, Aegypt. Personennamen etc.; Fr. = Fröhner, Revue archéologique XI u. XII; Good. = Zeitschr. für Aeg. Spr. u. Altert. 1868.

Ars. Ἐρμούθ, der Name einer StraÙe von Arsinoë. Vgl. hierzu die sehr häufigen Eigennamen: Θέρμουθις Πετέρμουθις u. s. w.

Ars. Ἐσουρις, εως. m.

Eleph. Ζμεμπτός, ὠτος. m. C. I. 4880. Par. p. 127 hat die irrige Lesung des Corp.: Ζμένβτωτος. Fr. und Good. haben die richtige Lesung. Der Name erinnert an das gleichfalls aus Elephantine überlieferte feminine Compositum: Θιζμεμπώς, ungenau auch Θιζμεμπώς, ja sogar Θινσενπώς u. Θινσεμπώς in ein und derselben Urkunde geschrieben. Not. et Extr. XVIII, 2 p. 231. [Par. p. 119].

Ars. Θάησις, εως. fem. Der feminine koptische Possessivartikel τα wird in unsern griechischen Eigennamen bald mit θ bald mit τ geschrieben. — Der Name schon bei Part. p. 117. Neu aber ist der, mit der Deminutivendung αριον hiervon gebildete Name:

Ars. Θαισάριον. fem. Das η ist wegen der Enttonung zu ι geschwächt. Über derartige Deminutivbildungen habe ich schon gesprochen in den Sitzungsberichten der Berliner Akademie, Juli 1883, [„Arsinoitische Steuerprofessionen aus dem Jahre 189 n. Chr. und verwandte Urkunden“ p. 8 (904)].

Ars. Θέρμουθις, εως. fem. Hiervon ist auf dieselbe Weise gebildet:

Ars. Θερμουθάριον. fem. Sehr häufig.

Eleph. Θινσεπίτις. fem. C. I. 4890. Par. p. 119 [wie im Corp.]: Θινσεσένης. Fröhner aber hat den Namen mit dem folgenden, mißverstandenen Τίσατις zusammengezogen zu dem barbarischen Namen, Θινσεπεπρήταπις.

Ich bemerke hierbei, daß der bei Fr. darauf folgende Name Ἰζμη(θους) sicher zu streichen ist. Ich glaube die Gruppe ὑπὲρ lesen zu müssen. Für die palaeographische Rechtfertigung ist hier nicht der Ort.

Eleph. Θίνησις. fem. Richtig bei Fröh. in no. 40 seiner Sammlung.

Eleph. Θινπελέα C. I. 4879. 4883 [richtig bei Par. u. Fr.] oder Θινπελεία C. I. 4884 [bei Par. nach dem Corp. Θινενλοίς]. Sehr interessant ist, daß diese Schreibungen abwechseln mit dem weiter unten zu nennenden Σενπελλία u. s. w. Mit mehreren dieser Varianten ist sogar ein und dieselbe Person gemeint. Wir sehen also, daß das sehr häufige feminine Bildungselement σεν [= σt-η Tochter des] in der Aussprache auf Elephantine in jener Zeit dem gelispelten Θιν sehr ähnlich gewesen sein muß. — Wie das Folgende zeigt, sind derartige Zusammensetzungen auf Elephantine und Syene sehr häufig, und zwar durchschnittlich mit der Schreibung Θιν.

Eleph. Θινπέτησις C. I. 4868. Par. p. 119 sowohl als Fr. lesen Θινπότησις, was auf den ersten Blick von der Copie scheinbar bestätigt wird. Doch lehrt die genauere Betrachtung des τ, dessen Horizontalstrich links ungewöhnlich hoch anfängt, daß vorher ein ε zu lesen ist. Auch läßt sich der Name nur in meiner Lesung etymologisiren:



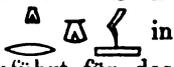
Eleph. Θινπετόρζμη[θις] fem. Berl. Ostr. 7883. 8128. Vgl. unten Πετόρζμηθις.

Eleph. Θιντάπινις C. I. 4977. Par. p. 119 liest [wie in Corp.]: Θιντανισαίος (!), was durch Hinzuziehung des auf den Namen folgenden λα' [= λαογραφίας] entstanden ist. Fr. hat: Θιπτάπινις.

Eleph. Θινψενσώς, ὠτος. fem. [wohl ungenau für Θινψενσώως, vgl. jenes Θιζμεμπώς Not. et Extr. l. c. für Θιζμεμπώς]. Par. p. 13 liest wie im Corp.: Ἀντθιψαγίστιος, welcher ungeheuerlicher Name durch Hinzuziehung des vorangehenden, mißverstandenen μη' [= μη-τρός] entstanden ist. Fr. liest: ἀπὸ [anstatt μη'] Τθιψενεπωτος.

Ars. *Θωτάριον*. fem. Wieder eine Deminutivbildung.

Ars. *Ίσιών* m. Daneben kommt die Schreibung *Εἰσίων* vor. So glaube ich jetzt den Namen lesen zu müssen, den ich Sitzungsber. B. A. I. c. Fig. 10 *Σησιωνος* [mit Fragezeichen] las.

Ars. *Κερκεσοῦχων ὄρος*. Dies ist der Name einer in den Fayyûmer Papyri mehrfach erwähnten Kome, die zu dem Verwaltungsbezirk von Arsinoë gehörte. Ich stelle als analoge Bildung sogleich daneben den Namen eines andern Dorfes: *Κερκεύσιρις*. Beide sind für die Aegyptologen, glaube ich, nicht ohne Interesse. Jedem wird sofort das allbekannte *Κερκάσωρος* des Herodot [II 15. 17. 97] einfallen, *κατ' ἣν σχίζεται ὁ Νεῖλος ἔς τε Πηλοῦσιον ῥέων καὶ ἐς Κάνωβον*. Dieser geographischen Lage hat der Ort es lediglich zu verdanken, daß man ihn bisher, unter Anknüpfung an den bekannten Osirismythos, als „Zerschneidung des Osiris d. i. des Nil“ interpretirte. Man vermuthete hier überdies *Κερκόσιρις* anstatt des handschriftlichen *Κερκάσωρος*. Diese Übersetzung wird man wegen der beiden neuen Namen nun wohl aufgeben müssen, denn analog von einer Zerschneidung des *Σοῦχος*, d. i. des krokodilköpfigen Subk zu sprechen, hätte dock keinen Sinn. Herr Dr. Erman machte mich freundlichst aufmerksam auf die Gruppe  in Brugsch's Dictionnair de la géographie. Sie ist dort als Variante angeführt für das einfache  und von Brugsch mit dem Koptischen *σωρσ* verglichen, unter dessen verschiedenen Bedeutungen ich für unsern Zweck die von „habitari“ betonen möchte. Das  konnte nun, wie Brugsch durch ein Beispiel zeigt, in Verbindung mit einem Eigennamen verwandt werden, um Örter zu bezeichnen. Wahrscheinlich hat es also dann die Bedeutung von „Wohnung des.“ Analog dem  bei Brugsch [Wohnung des *Ramses Miamun*] übersetze ich *Κερκεσοῦχος* und *Κερκεύσιρις* [offenbar contrahirt aus *Κερκε-ούσιρις*, vgl. koptisch *τεπνοϣ* aus *τε-οσποϣ* etc.] mit: „Wohnung des Subk“ und „Wohnung des Osiris.“

Was nun das Herodotische *Κερκάσωρος* betrifft, so glaube auch ich hier einen Fehler der Handschriften annehmen zu müssen, zumal es für den zweiten Teil dieser Lesung keine befriedigende Etymologie geben wird. Auch schwankt die Überlieferung in dem Namen dieser Stadt: Strabo XVII p. 806 nennt sie *Κερκέσουρα*. Wenn ich nun vorschlage, bei Herodot wie bei Strabo *Κερκεύσιρις* zu schreiben, so habe ich dafür noch einen besonderen Grund: Das Studium der Fayyûmer Papyri hat mir das Factum ergeben, daß die Dörfer der Nomen sehr oft nach berühmten Städten genannt wurden. So gibt es im Arsinoïtischen Gau im zweiten Jahrh. n. Chr. eine *Κώμη Ὁξυρύχων*, *Πηλοσίου*, *Βουβάστου*, *Πτολεμαίδος* [wohl nach dem Pt. in der Thebaïs benannt]. So mag auch unser Dorf *Κερκεύσιρις* von jener allbekannten, bei der Spaltung des Nil gelegenen Stadt seinen Namen haben. Diesem *Κερκεσοῦχων ὄρος* begegnen wir auch noch in arabischer Zeit, im 8. Jahrh.: Dr. Wessely hat kürzlich in seinen „Prolegomena ad papyrorum graecorum novam collectionem edendam Wien 1883“ ein kleines Fayyûmer Fragment aus dieser Zeit publicirt, dessen Anfang er folgendermaßen liest und ergänzt (p. 17):

Σὺν Θ(εῶ)· Μηνᾶς ἅπα Πισοίου λογογράφος ὑμῶν.... παχ(ύς) κερκεσοῦχ(ος) ὠρ(αῖος).

Wessely erklärt *κερκεσοῦχος* mit Hilfe des Hrn. Prof. Karabacek als „interpretatio vocabuli arabici“ etc. p. p. und übersetzt es im Anhang mit „ulcerosus“! Ich glaube nach Obigem keiner Begründung zu bedürfen, wenn ich vielmehr lese:

Σὺν Θ(εῶ) etc. Παχ(ὸν ἢ ἐπι) Κερκεσσούχ(ων) ὄρ(ους). [Παχὸν ist unbedingt nötig schon wegen des im Text nachher folgenden μηνὸς εἰρημένου Παχών]. Das Fragment zeigt in dem σσ von Κερκεσσούχων sowie in dem ω von ὄρους statt ὄρους einen vulgären Dialect.

Ars. Νεβδίχew, für Νεβδίχewος gen. fem. Der Nominativ würde also Νεβδίχis lauten.

Ars. Νεμουδιανή. f.

Ars. Νεφερώς, ὄτος. m. Häufig. Vgl. Νεφερεύς bei Par. p. 63.

Ars. Ὀνωφρις. Dies ist im zweiten Jahrhundert die im Fayyûm durchaus übliche gräcisirte Form des bekannten Beinamens des Osiris, *Un-nfr*. Die Aussprache dieses Namens in den späteren Jahrhunderten tritt uns in der Form Οὐνάφριος entgegen, welche in den oben citirten Prolegomenen von Wessely, p. 53 mehrfach bezeugt wird. Krall zuerst hat in der Recension jener Arbeit mit Recht darauf hingewiesen, daß wir hier die speciell fayyûmische Aussprache des Namens (α für sahid. ο) vor uns haben. Aber auch schon für das zweite Jahrh., in welchem ja nach Ludwig Stern [kopt. Gramm. p. 12] die koptischen Dialecte erst anfangen, sich zu bilden und zu entwickeln, glaube ich die Lesung mit α, wenn auch ganz vereinzelt erst, nachweisen zu können. Schow, Charta pap. V, 2 liest: μη^τ Ταωννώφρεως [so Par. p. 115]. Es ist vielmehr, wie die Copie lehrt, zu lesen: μη^τ Ταονάφρε[ως]. Und diese Urkunde datire ich aus dem Frühling des Jahres 191 n. Chr.¹⁾

Ars. Ὀρσένουφis, ewος. Häufig. Die Form Ὀρσάνουφis, die Parthey aus Schow hat, ist zu streichen; auch bei Schow ist immer Ὀρσένουφis zu lesen [ebenso Ταορσένουφis], wie die Copien zu VI, 24, VIII, 6 zeigen.

Ars. Ὀρσις. m. Sehr häufig. Vgl. die feminine Bildung. Ταόρσις.

Ars. Πανησις, ewος. Vgl. Par. p. 73.

Ars. Πανόμισυς, υτος. m.

Ars. Πάνουρις, ewος. m.

Eleph. Folgendes sind die mannigfachen Varianten ein und desselben Namens:

Πάτνυβδis. C. I. 4873. Par. u. Fr. ebenso.

Πάνυβδis. C. I. 4874. Par. u. Fr. ebenso.

Πάτνιβτις. C. I. 4875. Par. p. 76 Πάτσιβτις. Fr.: Πάνυβτις.

Πάνυβδis. C. I. 4876. Par. ebenso. Fr.: Πάνιβδis.

Πάνωπτis. C. I. 4878. 4882. Par. p. 74: Πάνωβτις. Fr.: Πάνυπτis.

Πάνυβτις. C. I. 4879. Par. p. 73: Πάνιβτις. Fr. liest richtig.

Πάνιβis. C. I. 4883. Par. u. Fr. ebenso.

Ars. Παποντώς, ὄτος. m. Häufig. Vgl. unten Ταποντώς.

Eleph. Παπρεμίθης. C. I. 4879. 4883. Par. p. 74 liest: Παπρεμίβτις. Fröhner hat die richtige Lesung. Der Name erscheint auch auf einigen Berliner Ostraka: 7878 u. 7898; die Form Παπρεμειτι auf no. 7882.

Ars. Πάσις, ιτος. m. [Vgl. Φάσις]. Der Name auch bei Par. p. 75.

Ars. Πασίων, ωνος. m.

¹⁾ Schow, dem die Datirung der Urkunde entgangen ist, las I, 3: ἀπὸ Μεχσίρ Ι' ἕως Ια'. Es ist vielmehr zu lesen: ΛΑ Μεχσίρ etc.... Das 31te Jahr paßt hier aber bloß auf Kaiser Commodus, der die Regierungsjahre seines Vaters in seinen Datirungen mitzählt. Das 31te Jahr währte vom 29. Aug. 190 bis zum 28. Aug. 191. Also wurde die Urkunde im Frühling 191 geschrieben.

Eleph. Πατρασνοῦφης. C. I. 4863b. Par. liest nach dem Corp.: πατρός Νοῦφης. Fr.: Πατραν Σνουφης. Es ist aber offenbar als ein Name zu betrachten. Denn in C. I. 4877 tritt hinter denselben Namen, in genauerer Schreibung Πατραν σνουφης, noch der Name des Vaters. Par. p. 76 liest dort zwar nach dem Corp. Πατρακόνουφης und Fröh.: Πατρακένουφης.

Eleph. Πατχναῦτις. m. C. I. 4877. Par. p. 59 Πατχτιάντις. Fr.: Πατχτιάντις.

Ars. Παύσιρις, εως. m. [contrahirt aus Πα-ουσιρις, vgl. kopt.: ατρωμε aus α-στρωμε]. Vgl. Par. p. 76 [aus Herodot]. Das Pendant zu diesem Namen ist:

Eleph. Παῦσις Berl. Ostr. 7881. Zwischen α und υ steht ein durchstrichenes ι; der Schreiber wollte also wohl zuerst Παῖσις schreiben. Der Name kommt auch vor Not. et Extr. XVIII, 2. 348.

Eleph. Παχάμψαχης C. I. 4876 od. Παχάψαχης C. I. 4873 [wohl fehlerhaft] oder Παχόμψαχης ibid. 4874. 4877. Sollte hierin vielleicht jenes χάμψαι enthalten sein, von dem Herodot II, 69 sagt, die Elephantiner hätten so die Krokodile genannt? Dafs bei ihm der Schlußhauch ausgefallen wäre, würde sich leicht dadurch erklären, dafs in seiner Form kein Vokal mehr folgt, der ihn stützen könnte.

Eleph. Πάχνουβις. C. I. 4868; Berl. Ostr. 7422. 7879.

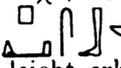
Eleph. Πάχομχης u. Παχόμχη. Berl. Ostr. 7894.

Eleph. Πάχωμις. Berl. Ostr. 7892. Vgl. das koptische παρωμ.

Ars. Πέθις, εως. m.

Ars. Πέσουρις, εως. m.

Ars. Πετέρμουθις u. Πετερμούθης, auch einfach abgekürzt Πτερπ-. Vgl. bei Par. p. 81.

Ars. Πετεσοῦχος. Sehr häufiger Name. Daneben die Schreibung: Πετεσωούκιος. Dafs dieser Name  gerade im krokodilopolitanischen Nomos ein sehr gebräuchlicher ist, ist leicht erklärlich. Es finden sich unten noch mehrere Zusammensetzungen mit dem Namen dieses Schutzgottes des Nomos. Nach Plinius h. n. 36. 84 erbaute ein Petesuchis das Labyrinth, das unweit Krokodilopolis lag. In den Not. et Extr. XVIII, 2 p. 206 wird ein Πετεσοῦχος genannt, der gleichfalls Ἀρσινόητης ist.

Eleph. Πετορζμηθις oder Πετορζμηθης C. I. 4868. 4871 u. öfter. Par. p. 83 u. 127 hat daraus, nach dem Corp., zwei Namen gemacht: Πέτορ und Ζμηθης. Der erstere Name müßte selbstständig aber Πετώρ heißen, das ο ist nur zu verstehen, wenn die Silbe unbetont ist. Fröh. las schon richtig einen Namen. Im C. I. 4864, wo Fr. πατρός Ζμηθεος liest, ist vielmehr Πετροσζμηθεος zu lesen und daselbst ein Schreibfehler anzunehmen. Es würde gegen allen Usus sein, der in diesen nach demselben Schema verfaßten Steuerquittungen befolgt ist, wenn der Name des Vaters mit πατρός eingeleitet wäre. — Zusammensetzungen mit Ζμηθ od. Ζμητ sind in dieser Gegend sehr häufig, vgl. auf Philae: Σμητ, Σμητχημ u. s. w. bei Par. p. 109.

Ars. Πνεφερώς, ἄτος. m. Vgl. oben Νεφερώς.

Ars. Σάβουρις, εως. m.

Ars. Σάμβας. m.

Ars. Σανονεύς. m. Der bei Par. p. 101 [aus Schow.] mehrfach belegte Name Σανονεύς, wird gewiß auch Σανονεύς zu lesen sein, zumal σ und ε leicht zu verwechseln sind.

Ars. Σέγαθις, ιος. fem. Nach der hier deutlichen Schreibung ist auch wohl Sitzungsber. d. Berl. Akad. I. c. p. 18 [914] Σεγάθιος zu lesen. [Damals gab ich Σετάθιος mit Fragezeichen].

Ars. Σεκεκ', ein Straßensname aus Arsinoë.

Eleph. Σενπατανούκις. fem. Berl. Ostr. 7886. Wie wir in den Eigennamen aus Arsinoë und dem Arsinoïtischen Nomos der speciellen Lokalgöttheit, dem Subk, häufig begegnen, so finden wir auch in den Namen der Bewohner der Kataractengegend die Götter der Elephantinischen Trias, Chnum, Satis und Anukis wieder. Letzterer ist offenbar in Σενπατανούκις enthalten, sowie Σάτις in Τίσατις, vgl. weiter unten.

Eleph. Σενπελλία C. I. 4881. Par. p. 119 nach dem Corp.: Θινπελέα. Fr. Πεννεύας; ferner derselbe Name Σενπελλία C. I. 4882. Par. p. 113: Σνπεμία.

Σνπελλία [offenbar ein Schreibfehler] C. I. 4878. Par. p. 113: Σνπεμία.

Über die Identität dieses Namens mit Θινπελέα vgl. oben.

Ars. Σόκμηις, εως. m. Sollte in diesem wie in den nächsten Namen eine verkürzte Form des Subk enthalten sein? Es würde sich dann hier die ursprüngliche Tenuis statt der Aspirata erhalten habe. Vgl. oben: Πετσεωουκιος.

Ars. Σόκκις, εως. m.

Ars. Σοκόνωπις, εως. m.

Ars. Σούχας, a. m. Schon bei Par. p. 112 aus Schow [also auch aus dem arsinoïtischen Nomos].

Ars. Σουχίων, ωνος. m.

Ars. Σοχώτης, ου. m.

Ars. Σύφις, εως. m.

Ars. Ταμύσθα. fem. Vgl. das Masculinum Μύσθης.

Ars. Ταόννωφρις, εως. fem.

Ars. Τόροσις, εως. fem. [Dafür auch kurz: Τόροσις]. Schon bei Par. p. 115.

Ars. Ταπετεσοῦχος. fem.

Ars. Ταποντώς, ὠτος. fem. Vgl. Παποντώς.

Ars. Τάρμουδις, εως. fem.

Ars. Τασίαιπις, ιος. fem.

Ars. Τοσο* für Τασόκκις. fem.

Ars. Τασουχάριον. fem., die Deminutivbildung von dem Femininum zu Σούχας. In den Sitzungsber. der Berl. Akad. l. c. p. 13. 14 [909—10] glaubte ich daneben eine Form Τασοχάριον lesen zu dürfen, deren ο [statt ου] ich durch die Enttonung erklärte, vgl. Θασίάριον von Θάησις. Doch ist auch an jener Stelle, fr. IV, 17, wie wiederholtes Prüfen des ganz verdorbenen und verblassten Passus mir gezeigt hat, Τασουχάριον zu lesen.

Ars. Τασῶκκις, ιος. fem. Vgl. Πετσεωούκιος.

Eleph. Τάχηρις. fem. C. I. 4865. Die hier einmal richtige Lesung des Corpus hat Parthey ausgelassen.

Eleph. Τάχινου⁽¹⁵⁾ fem. Berl. Ostr. 7422. Bei Par. p. 113 findet sich der Name Τάχινυμις.

Eleph. Ταχουτθηκις. fem. Berl. Ostr. 7423. Vgl. zu den ersten Teil den weiblichen Namen Ταχόματα, Not. et Extr. XVIII, 2. p. 230, auch aus Elephantine.

Ars. Τεκίσις, εως. fem.

Eleph. Τίσατις. fem. Dieser auf Elephantine und Syene sehr häufige Name hat Fröhner zu mehreren Mißverständnissen Anlaß gegeben; im Corp. ist die Gruppe nirgends gelesen:

C. I. 4869. Fr.: Τιβτισμόγιος. [vgl. Good.]. Dieser Name ist entstanden durch Hinzuziehung der nächsten folgenden Zeichen. Es ist vielmehr zu trennen und zu lesen: Τίσατις λαογ Ἰβι, d. h. Τίσατις, λαογραφίας δωδεκάτου ἔτους.

C. I. 4870 hat Fr. richtig Τίσατις.

C. I. 4871. Fr.: μη^τ Τιπυάλερ[ις], anstatt zu trennen: μη^τ Τίσα^τ ὕ) [= ὑπερ] λαο- [γραφίας] (oder μερ[ισμοῦ]?).

C. I. 4884. Fr.: Μητίσατις, anstatt: μη^τ [= μητρὸς] Τίσατις. Endlich steht der Name noch auf dem Berl. Ostr. 7879.

Ars. Φάησις. m.

Ars. Φανησίου, ein Straßensname von Arsinoë. Vgl. oben Πάνησις.

Eleph. Φάνωφισ. C. I. 4887. 4889. Berl. Ostr. 7423.

Ars. Φάσις, ιτος. m. Vgl. oben Πάσις.

Ars. Φεμνόηρις, εως. m.

Ars. Φομενσοῦχος. m.

Ars. Φρέμει, Straßensname.

Eleph. Χωνουήρωνς, fem. C. I. 4869. Die Lesung des Corp.: Χωνου Ἴρν..... ist von Par. mit Recht nicht aufgenommen. Fr.: Χωνουηράησις. Vgl. zu Χωνουηρωνς den oben aufgeführten Namen Ἀρουήρωνς.

Ars. Ψεναμοῦνις. m. Der Name schon bei Par. p. 94.

Eleph. Ψενπέτης Berl. Ostr. 7879.

Ars. Ψεναρψένυσις, εως. m., eine ganz durchsichtige Composition, wenn man υσις gleich ησις setzt vgl. oben zu Ἀρμίυσις.

Ars. Ψίναχις, εως, der Name eines zum arsinoitischen Gau gehörigen Dorfes. Es scheint seinen Namen von einem alten König erhalten zu haben. — Ψιναχῆς ist bei Syncellus ein Pharao der XXI. Dynastie.

Ars. Ψόνις, εως. m.

Ich habe mich im Vorhergehenden im Wesentlichen darauf beschränkt, die Lesungen der Eigennamen festzustellen und überlasse es nun berufenen Forschern, dieselben sprachlich zu verwerthen. — Zum Schluß möchte ich noch den Herren Dr. L. Stern und Dr. A. Erman meinen besten Dank aussprechen, die mich zu dieser Arbeit angelegt und während derselben mit ihrem Rate freundlichst unterstützt haben.

Erschienene Schriften.

H. Brugsch, Thesaurus inscriptionum hieroglyphicarum. II. Abtheilung: Kalendarische Inschriften der alt-ägyptischen Denkmäler. Leipzig, J. C. Hinrichs. 1883. fol.

A. Wiedemann, Aegyptische Geschichte. I. Theil: Von den ältesten Zeiten bis zum Tode Tutmes' III. Gotha, J. A. Perthes. 1883.

A. Mariette, Les mastaba de l'ancien empire, publiés par G. Maspero. Livr. 4. Paris. 1884. fol. P. 241—320.

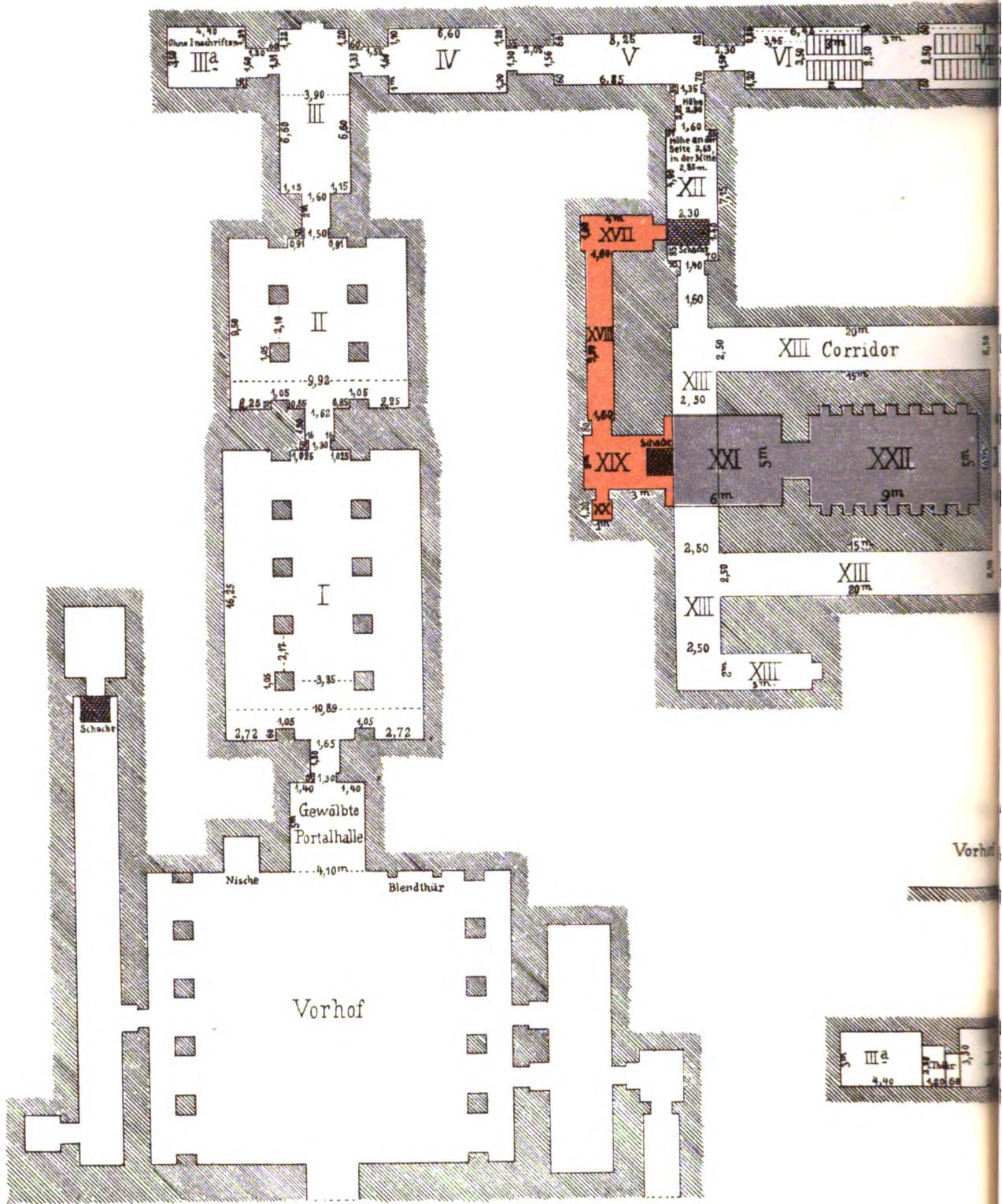
Derselbe, Le Serapeum de Memphis, publ. d'après le Manusc. de l'auteur par G. Maspero. tom. I. Supplément. Paris. 1883. 4°. p. 173—202.

G. Maspero, Études égyptiennes. T. I. 3^e fasc. Les chants d'amour du papyrus de Turin et du papyrus Harris no. 500. Fragment d'une version égyptienne de la fable des membres et de l'estomac. — Quelques fragments inédits de la version thébaine des livres saints. Paris. 1883. 8°. p. 217—300 und 8 Taff.

- E. Schiaparelli, R. Museo egizio di Firenze. Estratto dal Catalogo generale. Vol. I. p. 197 ff. 12 pp. 4°.
- Revue égyptologique, Troisième année. No. II. S. 49—100 und 8 autograph. Seiten. Paris. 1883. (Sommaire: Seconde lettre de M. Revillout à M. Lenormant, sur les monnaies égyptiennes. (Suite). § 3. La proportion des métaux monétaires. A. La pièce d'or valant une mine; B. Le statère d'or de Leide et les monnaies d'or des Lagides; C. Le passage de Pollux mentionné par Letronne; D. Le taux de l'intérêt; E. La proportion de valeur entre l'or et l'argent; F. La proportion de valeur entre l'argent et le cuivre. § 4. Etalons monétaires. Première période. Seconde période. Troisième période. — Note annexe sur l'argenteus-ouden. — La vie d'artiste ou de bohème en Égypte. Fragment d'une pièce en vers démotiques).
- O. Marucchi, *L'Iseum et Serapeum* della regione IX. (mit 2 Tafeln V. VI.). Roma. 1883. gr. 8°. p. 33—136. (Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma. anno XI. num. 2. serie II).
- J. Krall, Miscellen. Ein Doppeldatum aus der Zeit der Kleopatra und des Antonius. (Wiener Studien V. 1883. p. 313—318).
- O. Hirschfeld, Die Krokodilmünzen von Nemausus. (Wiener Studien V. 1883. p. 319—322).
- A. d. Erman, Eine ägyptische Statuette. (Zeitschr. d. Deutschen Morgenl. Gesellsch. 1883. Heft III. p. 440—443. Mit 1 Tafel).
- R. Lepsius, „Die altägyptischen Längenmaße“ von Dörpfeld, beleuchtet. (Athenische Mittheilungen des archäologischen Instituts. VIII. p. 227 ff.). 8°.
- Derselbe, Die Längenmaße der Alten. (Sitzungsberichte der K. Preufs. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 22. Nov. 1883). 15 pp. 8°.
- Zeitschrift für Keilschriftforschung und verwandte Gebiete unter Mitwirkung von A. Amiaud und E. Babelon in Paris, G. Lyon in Cambridge-Mass., und Theo. G. Pinches in London herausgegeben von Carl Bezold und Fritz Hommel in München. I. Band. 1 Heft, Jan. 1884. Leipzig, Otto Schulze. 8°.
- Joh. Flemming, Die große Keilplatteninschrift Nebukadnezar's II. in transskrib. Babyl. Grundtexte nebst Übersetzung und Kommentar. (Inaugural-Dissert.). Göttingen. 1883. 8°. 61 pp.
- Paul Haupt, Das Babylonische Nimrod-Epos, Keilschrifttexte d. Bruchstücke d. sogenannten Izdubar-Legenden mit dem keilschriftlichen Sintfluth-Berichte, nach den Originalen kopirt und herausgegeben. I. Abtheilung: Keilschrifttext der ersten 10 Tafeln. Leipzig, J. C. Hinrichs. 1884. 4°. 78 Bl. (Assyriolog. Bibl. von Fr. Delitzsch und Paul Haupt. III).

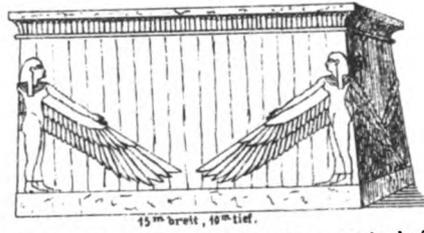
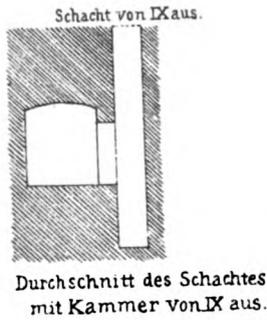
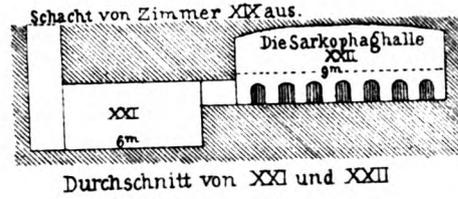
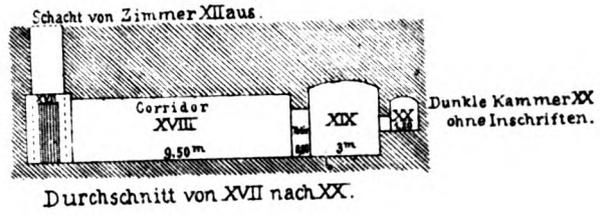
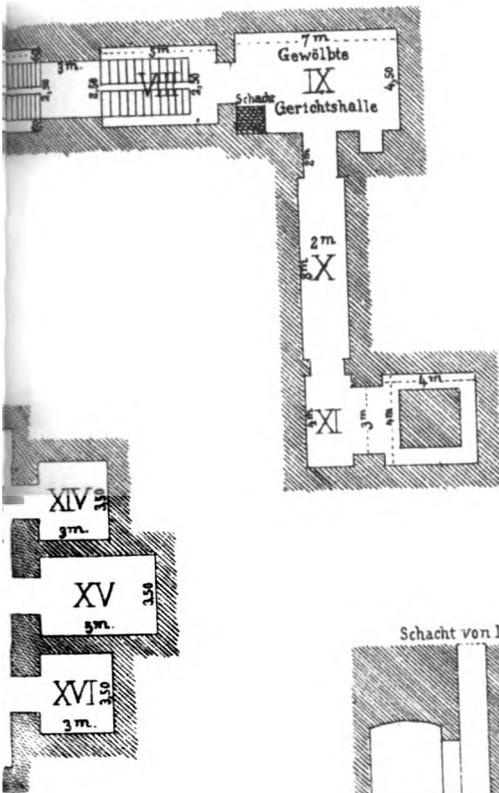


INSCRIFT an der Thür im Zimmer N^o XII
des PETAMENAPGRABES.

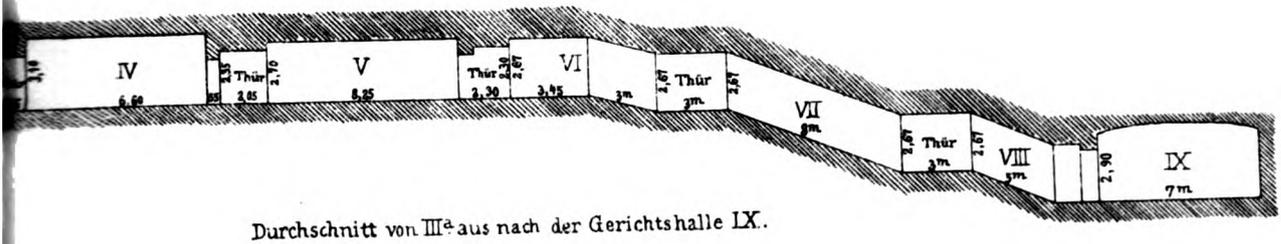
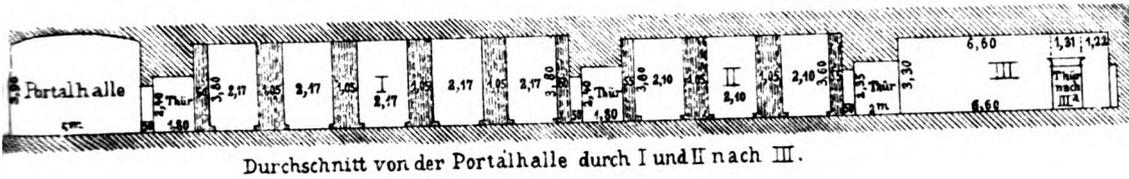


GRUNDRISS UND DURCH

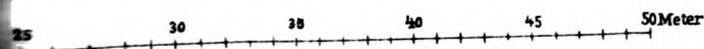




Massiver Kern in Gestalt eines Riesensarkophages unter welchem Halle No XXII liegt



ITE DES PETAMENAPGRABES.



1. ...
 2. ...
 3. ...
 4. ...
 5. ...
 6. ...
 7. ...
 8. ...
 9. ...
 10. ...
 11. ...
 12. ...
 13. ...
 14. ...
 15. ...
 16. ...
 17. ...
 18. ...
 19. ...
 20. ...
 21. ...
 22. ...
 23. ...
 24. ...
 25. ...
 26. ...
 27. ...
 28. ...
 29. ...
 30. ...
 31. ...
 32. ...
 33. ...
 34. ...
 35. ...
 36. ...
 37. ...
 38. ...
 39. ...
 40. ...
 41. ...
 42. ...
 43. ...
 44. ...
 45. ...
 46. ...
 47. ...
 48. ...
 49. ...
 50. ...
 51. ...
 52. ...
 53. ...
 54. ...
 55. ...
 56. ...
 57. ...

1. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 2. TEPIN EKPIPICTETA MEPIA AKAMMON XUSPIKAKOY TIPIKON
 3. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 4. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 5. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 6. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 7. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 8. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 9. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 10. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 11. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 12. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 13. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 14. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 15. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 16. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 17. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 18. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 19. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 20. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 21. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 22. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 23. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 24. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 25. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 26. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 27. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 28. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 29. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 30. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 31. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 32. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 33. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 34. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 35. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 36. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 37. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 38. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 39. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 40. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 41. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 42. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 43. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 44. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 45. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 46. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 47. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 48. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 49. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 50. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 51. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 52. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 53. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY
 54. KHTITPALLEE ANITXHTIPOMHPOHICHTOKKAIH YHTAYTOY

- 1.
- 2.
- 3.
- 4.
- 5.
- 6.
- 7.
- 8.
- 9.
- 10.
- 11.
- 12.
- 13.
- 14.
- 15.
- 16.
- 17.
- 18.
- 19.
- 20.
- 21.
- 22.
- 23.
- 24.
- 25.
- 26.
- 27.
- 28.
- 29.
- 30.
- 31.
- 32.
- 33.
- 34.
- 35.
- 36.
- 37.
- 38.

1. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 2. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 3. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 4. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 5. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 6. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 7. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 8. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 9. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 10. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 11. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 12. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 13. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 14. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 15. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 16. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 17. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 18. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 19. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 20. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 21. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 22. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 23. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 24. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 25. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 26. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 27. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 28. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 29. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 30. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 31. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 32. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 33. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 34. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 35. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 36. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 37. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ
 38. ... ΝΑΙ ΕΚΚΝΑΙΤΟΥ ΜΕ ΕΝΤΑΘΟΝΕΝ

